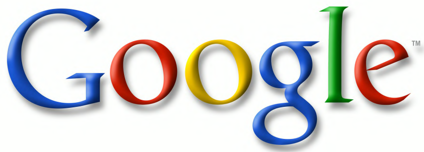


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

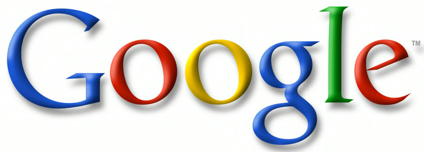
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

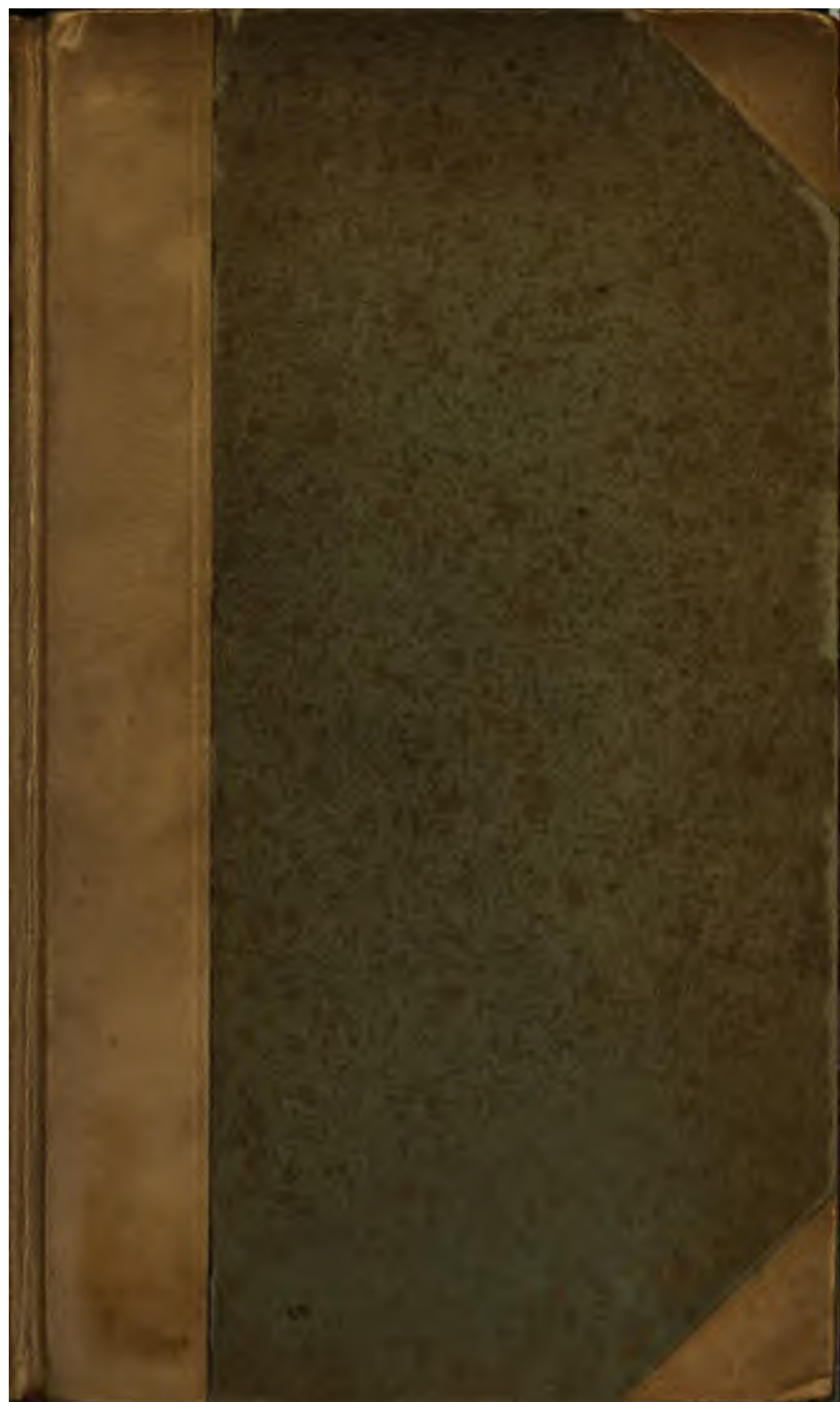
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



73 a 5



377



Recueil posthume tiré du 'Pour et du Contre'. [illegible]
La France littéraire t. [illegible], p. [illegible]





CONTES,

AVENTURES

ET

FAITS SINGULIERS, &c.

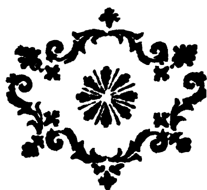
Recueillis de M. l'Abbé PREVOST,

TOME PREMIER.

CONTES, AVENTURES ET FAITS SINGULIERS, &c.

Recueillis de M. l'Abbé PREVOST.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

ET A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVII.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
13 SEP 1926



CONTES,

ANECDOTES,

HISTOIRES, &c.



AVENTURE INTÉRESSANTE DES MINES DE SUEDE.



TOUT le monde a entendu parler de ces Mines de Suede si vantées, dans lesquelles on assure qu'il se trouve des habitations aussi régulieres que sur la surface de la terre, composées d'un grand nombre de familles, qui ont leurs Chefs, leurs Juges, leurs Maisons, leurs Marchés, leurs Boutiques,

leurs Ministres & leurs Eglises ; enfin auxquelles il ne manque rien de ce qui forme les Sociétés les plus paisibles & les mieux policées. A la vérité ceux qui les composent sont pour la plûpart des Brigands, qu'un travail forcé rend utiles au monde, après avoir mérité d'en être bannis pour leurs crimes ; mais comme on ne rejette jamais ceux qui demandent volontairement d'être occupés aux Mines, il s'y trouve aussi quantité d'honnêtes gens que la pauvreté & la misere ont réduits à cette nécessité ; & la sévérité de la Justice, qui force tout le monde au devoir, empêche que les scélérats n'y causent du trouble à ceux qui ne leur ressemblent pas.

Un Voyageur Anglois étant en Suede, occupé à la recherche de tout ce qui appartient aux fossiles, voulut connoître par ses propres yeux ces demeures souterreines. Il prit un Guide qui savoit la Langue Angloise, & s'étant muni de la permission du Roi, il descendit dans la Mine la plus célebre, à l'aide d'une machine. Il trouva, comme il s'y attendoit, des assemblées

nombreuses de l'un & de l'autre sexe, mais dans un état moins florissant qu'il ne se l'étoit figuré sur les relations communes. L'image de la plus affreuse misere s'y offroit de toutes parts. Les habits, les trous auxquels il entendoit donner le nom de Maisons, les alimens, tout y ressentoit l'horreur d'une si affreuse prison. Aussi la tristesse & la pâleur étoient-elles peintes sur tous les visages, & les Chefs même ne paroissoient pas se trouver mieux de leur condition. L'Anglois fut frappé particuliérement de la vue d'une loge assez commode, qu'on lui fit remarquer, comme une des principales de la Mine. C'étoit celle d'un Ministre Luthérien, qui n'avoit rien épargné pour la rendre aussi agréable que cette situation le permettoit. Il y reçut honnêtement le Voyageur, & parlant facilement la Langue Latine, il acheva de lui expliquer ce qu'il n'avoit pu découvrir par ses propres observations, & par les lumieres du Guide.

Pendant qu'ils étoient à s'entretenir, une femme entra dans la loge, les yeux en larmes, & s'étant jettée

aux pieds du Miniſtre, elle lui parla quelque tems avec toutes les marques d'une vive douleur. L'Anglois ne comprit rien à ſon langage ; mais il lui trouva tant de beauté & de jeuneſſe, qu'étant ſurpris de voir une perſonne ſi aimable dans ce lieu d'horreur, il attendit à peine qu'elle eut fini ſon diſcours pour en marquer de l'étonnement au Miniſtre. On lui apprit ſon hiſtoire, qu'il a ainſi rapportée.

Cette jeune femme étoit née à Upſal, d'une famille riche & noble. Ses parens l'avoient deſtinée en mariage à un homme de ſon rang ; mais l'amour, qui ne reſpecte pas toujours l'ordre, lui avoit mis d'autres ſentimens dans le cœur pour un Aventurier, qui s'étoit établi dans la même Ville ; & qui avoit employé toutes ſortes d'artifices pour la ſéduire. C'étoit un homme extrêmement avide du bien d'autrui, ſans être avare. Il avoit acquis des richeſſes conſidérables, auxquelles la fraude & le vol avoient eu la meilleure part ; mais il en étoit prodigue, & l'on admiroit ſeulement qu'avec des dépenſes exceſſives où

ſon goût pour le plaiſir l'engageoit continuellement, il pût trouver des reſſources pour réparer ſes profuſions. Perſonne n'avoit encore eu le moindre ſoupçon des voies ſecrettes qui le ſoutenoient dans l'opulence, lorſqu'ayant diſpoſé ſa Maîtreſſe à quitter la maiſon de ſon pere pour le ſuivre, il fut obligé par ménagement pour une famille puiſſante de diſparoître avec elle aux yeux du Public. Ce fut cette précaution qui le trahit.

Le Village où il s'étoit retiré devint le rendez-vous d'un grand nombre de Voleurs, dont il étoit le Chef, & qui lui apportoient fidélement ce qu'ils avoient dérobé par force ou par adreſſe. Le partage qui ſe faiſoit du butin étoit ſuivi d'un grand ſouper, auquel la nouvelle épouſe ne fut d'abord admiſe qu'avec réſerve ; mais comme il étoit impoſſible que la viſite réguliere de tant d'Etrangers, & les diſcours qui leur échappoient dans la chaleur du vin, ne lui fiſſent pas naître quelque défiance, ſon mari ne crut point le ſecret aſſuré, s'il ne lui èn faiſoit volontairement l'ouverture. Elle en fré-

mit. Peut-être regreta-t-elle le malheur où elle s'étoit précipitée. Mais sa folle passion, qui étoit toujours au même degré, lui ferma bientôt les yeux sur la honte de son état, & sur ce qu'elle en devoit craindre à l'avenir. Insensiblement elle prit part elle-même au désordre, en se chargeant du partage & du recélement des vols.

Il y a moins de communication en Suede qu'en France entre les lieux habités, parce que l'usage des Postes n'y est pas si bien établi, & cette raison avoit fait espérer aux Voleurs, que dans un Village détourné, quoiqu'à une distance médiocre d'Upsal, ils pourroient demeurer à couvert jusqu'à ce que leur Chef eût fait approuver son mariage aux parens de sa femme. Cependant le Ciel avoit permis que sans le savoir, ils eussent choisi la retraite la plus dangereuse pour leur sureté. Elle touchoit à une Terre qui appartenoit au pere de la jeune Dame, & le hazard lui fit survenir quelques affaires qui l'y conduisirent. Il apprit de ses Paysans qu'on voyoit depuis quelques semaines une assemblée nom-

breuse dans le voisinage. Les circonstances lui firent naître de la curiosité. Il s'y transporta le soir, & l'envie d'approfondir le mystere, ne faisant qu'augmenter par la vue de plusieurs personnes de fort mauvaise mine qui arrivoient à la file, il s'introduisit assez heureusement dans la confusion pour rencontrer sa fille, & la reconnoître. La surprise & la colere ne lui laisserent point assez de modération pour se taire jusqu'à l'éclaircissement. Il arrêta sa fille avec beaucoup de bruit. Il lui reprocha amérement sa fuite, & il voulut savoir d'elle avec qui elle se trouvoit, & par quel motif elle avoit quitté sa maison. Le mari qui ne tarda point à le remettre, se crut perdu s'il ne prenoit une résolution vigoureuse. Il le fit arrêter par ses Satellites, remettant à délibérer avec eux de quelle maniere leur intérêt les obligeoit de le traiter. Comme ils ne douterent point que le fond de leur intrigue ne fût découvert, le plus grand nombre de ces scélérats fut d'avis de se défaire de lui, & cette opinion eût prévalu, sans les instances & les larmes de la jeune

Dame qui vint à bout d'attendrir le cœur de ſon mari. Elle n'en conçut pas moins le péril auquel elle alloit ſe trouver expoſée, elle & toute la bande, & ne voyant point d'autre voie pour ſe ſauver, elle conſentit à la nouvelle propoſition que fit un des Aſſociés, de retenir ce pere importun dans une eſpece de priſon, juſqu'à ce qu'on eût pris d'autres meſures. Ce parti leur parut d'autant plus certain, que l'ayant obligé de confeſſer qu'il étoit venu ſeul, & perſonne ne s'étant préſenté après lui, ils ſe flatterent que le tems ne leur manqueroit pas pour mettre ordre à leurs réſolutions. Mais ils ignoroient que ſes Domeſtiques étoient dans la Terre voiſine. Ceux-ci inquiets du retardement de leur Maître, & n'augurant pas bien de l'aſſemblée nocturne où ils ſavoient que ſa curioſité l'avoit conduit, attrouperent les payſans de ſa dépendance, & ſe rendirent avec des armes à la maiſon du Voleur. Leur arrivée y répandit l'épouvante, & cette vue confirmant leur défiance, ils les arrêterent tous, en demandant leur Maître avec mena-

ces. Leur voix qu'il entendit, lui donna la hardiesse de lever la sienne. Ils la reconnurent, & ne ménageant plus rien, lorsqu'ils eurent appris de lui de quelle maniere il avoit été traité, ils firent main-basse sur une partie des Voleurs. Ses ordres obtinrent à peine que le reste fût épargné. Comme il ne pouvoit douter qu'il n'eût à faire à une troupe de brigands, il n'eut point d'inquiétude sur le sang que ses gens avoient répandu pour le venger. De vingt-cinq Voleurs dont la troupe étoit composée, il n'en restoit que dix-sept vivans, avec leur Chef & sa fille. Il les fit conduire sur le champ aux prisons d'Upsal, qui n'étoit éloigné que d'environ deux lieues. Cependant ne pouvant se dépouiller tout d'un coup des sentimens paternels, il prit sa fille avec lui, pour ne pas l'exposer à la honte d'un châtiment public. Mais elle entra mal dans ses vues ; car prévoyant bien que son mari ne sortiroit de la prison que pour aller au supplice, l'amour plus fort que l'honneur lui fit compter la vie pour rien, s'il falloit la conserver sans lui. Elle se déroba

de la captivité où elle étoit retenue chez ſon pere, & s'étant rendue à la priſon publique, elle demanda d'y être reçue avec les malheureux dont elle ſe reconnoiſſoit complice.

Une générosité ſi bizarre cauſa de l'étonnement à toute la Suede. L'admiration augmenta encore, lorſqu'ayant été interrogée par les Juges qui avoient déjà tiré des Voleurs la confeſſion de leurs crimes, elle répondit avec une fermeté & une préſence d'eſprit qui leur cauſa de l'embarras. Elle entreprit de juſtifier ſon mari par quantité de raiſons, dont la principale mérite d'être rapportée. Sous le regne de Charles XII. un Déſerteur Danois, qui étoit paſſé au ſervice de Suede, rendit un ſervice ſignalé à l'Armée Suédoiſe. Le Roi qui ne laiſſoit jamais de belles actions ſans récompenſe, ſe fit amener ce brave Soldat, & lui demanda, après l'avoir comblé d'éloges, par quelle marque de reconnoiſſance il ſouhaitoit d'être récompenſé. Vous pouvez faire ma fortune, répondit-il effrontément, & ſatisfaire mes inclinations ſans qu'il vous en coûte rien.

Etant pressé de s'expliquer, il confessa que la raison qui lui avoit fait quitter sa Patrie, avoit été la crainte du supplice qu'il avoit mérité par plusieurs vols; que dès l'enfance il avoit été porté à dérober tout ce qui se présentoit à ses yeux, sans que ce penchant pût être arrêté par aucune considération; que le conservant encore dans toute sa force, il n'avoit point d'autre grace à demander que la permission de voler impunément dans toute l'étendue de la Suede, avec cette restriction néanmoins qu'il promettoit de le faire sans violence, & qu'il seroit soumis à la Justice ordinaire, s'il manquoit à sa promesse. La jeune Suédoise assurant que le Roi s'étoit fait un plaisir de le satisfaire, & qu'il lui avoit fait même expédier des Lettres qui le mettoient à couvert de châtiment, en concluoit que le vol sans effusion de sang, tel que son mari l'avoit toujours exercé, ne devoit pas passer en Suede pour un crime capital, ou du moins que dans un cas où une personne de son rang se trouvoit mêlée, il méritoit l'indulgence dont le Roi Charles avoit donné

l'exemple. Pour elle, à qui l'on auroit pu reprocher de la bassesse, elle se croyoit justifiée, disoit-elle, par les engagemens & les devoirs du mariage. Elle avoit aimé son mari sans connoître la malheureuse profession où il s'étoit engagé; il n'avoit pas dépendu d'elle, après cette connoissance, de lui ôter son cœur, qu'il méritoit d'ailleurs par des qualités plus aimables. Et tout ce qu'elle avoit dû faire étoit de l'exhorter à prendre une conduite plus digne d'elle & de lui, ce qu'elle n'avoit jamais négligé.

Ces raisons étoient trop foibles pour faire impression sur le Sénat d'Upsal. Les Voleurs furent condamnés aux Mines avec leur Chef. La considération du Pere porta seulement les Juges à excepter la jeune Dame, sous prétexte qu'elle s'étoit trouvée, par sa condition de femme, dans l'engagement d'un crime auquel sa volonté n'avoit point eu de part. La Sentence fut conçue dans ces termes. Mais il n'y eut point de représentations ni d'efforts capables de lui faire abandonner son mari. Elle n'usa de la liberté qu'il lui rendit, que pour se faire transporter à l'entrée des

Mines, où il étoit déjà descendu avec ses complices ; & par une résolution plus surprenante que tout ce qu'on a rapporté, voyant qu'on faisoit difficulté de la recevoir dans la machine qui sert à descendre, elle attendit qu'il y fût descendu quelqu'un, & elle saisit ce moment pour se laisser glisser au long de la corde, en se déchirant les mains, & au risque de se casser mille fois la tête dans un trou aussi profond qu'inégal & ténébreux. Il dépendoit de son Pere de prendre d'autres mesures pour s'y opposer ; & quoique les loix contre le rapt soient moins séveres en Suede que dans plusieurs Etats du Nord, il auroit pu du moins faire annuller un mariage qui blessoit toutes sortes de regles. Mais l'honneur de sa fille étant perdu sans remede, il ne fut pas fâché de la voir ensevelie dans un lieu qui n'est guere différent du tombeau.

Quoique son mari y fût occupé aux travaux pénibles qui font son châtiment, elle y étoit traitée avec plus de douceur & de considération par les Chefs de la Mine, & par le Ministre. Sa conduite méritoit autant cette dis-

tinction que sa naissance. Elle sentoit son malheur sans en être abattue, & elle tiroit des circonstances de sa condition tout ce qui pouvoit contribuer à sa consolation & au soulagement de celui qui avoit ruiné son honneur & sa fortune. La visite qu'elle rendoit au Ministre, & les larmes que le Voyageur Anglois lui vit répandre, venoient d'une nouvelle disgrace de son mari, qui ayant pris querelle avec quelque Mineur, & l'ayant fort maltraité, étoit en danger d'être puni rigoureusement. Mais les instances que le Voyageur joignit aux siennes, lui firent obtenir la grace qu'elle demandoit.

On ne se permettra ici qu'une réflexion. Il y a lieu de croire qu'une femme de ce caractere auroit été le modele de son sexe, si la fortune eût voulu qu'elle se fût attachée à un honnête homme. C'est ainsi que nos attachemens décident presque toujours du fond de notre conduite, sur-tout ceux des femmes, parce qu'elles trouvent rarement assez de forces dans elles-mêmes pour marcher sans guide dans le chemin du vice ou de la vertu.



AVENTURE
D'UN DÉSESPÉRÉ.

IL y a quelques années que deux personnes qui passoient sur le Pont-Neuf entre onze heures & minuit, entendirent la voix d'une femme qui paroissoit être dans quelque danger pressant, mais à qui sa frayeur même, ou quelque passion violente, ôtoit la force de faire entendre ses cris bien loin. Les deux passans se hâterent d'avancer dans l'obscurité, & devinrent comme immobiles d'étonnement au spectacle qu'ils apperçurent. Une foible lumiere que la lune répandoit au travers de quelque nuage, leur fit voir une femme qui continuoit de pousser des soupirs de frayeur plutôt que des cris, & qui y mêloit quelques paroles mal articulées, par lesquelles elle demandoit grace du moins pour sa vie. Un homme de belle taille & mis fort proprement, la poussoit malgré elle

au long du parapet, & l'ayant courbée tout d'un coup sur le mur, il paroissoit prêt à la jetter dans la Seine, lorsqu'ayant changé de mouvement, & la repoussant au contraire vers le milieu du pont : va, lui dit-il, tu n'es pas digne de mourir ; & sautant légérement sur le mur, il se précipita lui-même sans ajouter un seul mot.

Quoique toutes ces circonstances se fussent passées si vîte, que les deux passans n'avoient pas eu le tems de revenir de leur premiere surprise, la compassion naturelle les porta aussi tôt à courir vers les degrés qui se trouvent en divers endroits au long de la riviere ; & prenant le parti d'aller jusqu'à ces bateaux de passage qui sont vis-à-vis des Quatre-Nations, dans l'espérance de pouvoir s'en servir pour faciliter leur dessein, ils y arriverent en effet si heureusement, qu'ils virent presque au même instant flotter le cadavre, & si près d'eux qu'ils ne purent s'y méprendre. Cependant n'ayant trouvé ni rames ni avirons sur les bateaux, ils auroient allongé inutilement les bras, s'ils ne se fussent avisés

de descendre plus bas au long du rivage, jusqu'à ces especes de boutiques flottantes où l'on blanchit le linge. Comme elles communiquent l'une à l'autre, & que les dernieres sont presque au milieu du courant, ils s'avancerent assez pour n'avoir plus besoin que d'ouvrir les bras, où ils reçurent le cadavre qui vint s'y rendre de lui-même.

Je lui donne un nom qu'il pouvoit porter, puisqu'il n'étoit pas différent d'un corps sans vie. Mais après avoir été suspendu un moment par les pieds, la violence avec laquelle il rendit quantité d'eau, fit connoître que toute sa force n'étoit pas épuisée. La connoissance lui revint presque aussi-tôt. Il demanda à ses Libérateurs où il étoit & par quel coup du ciel il se trouvoit entre leurs bras. Ensuite se rappellant lui-même toutes les circonstances de son aventure, il les remercia vivement du service qu'ils lui avoient rendu. Que la raison est foible, leur dit-il d'un ton fort tranquille, & qu'elle nous sert mal dans le transport d'une passion violente ! Mais, si c'est après avoir été

témoins de ma folie que vous êtes venus si généreusement à mon secours, dites-moi, ajouta-t-il, ce qu'est devenue la malheureuse qui m'a troublé l'esprit, & qui méritoit bien mieux que moi l'horrible sort auquel je me suis exposé. Ils lui raconterent tout ce qu'ils avoient vû, & de quelle maniere ils s'étoient mis en état de le secourir, sans avoir eu le tems de faire la moindre attention à sa compagne. Hélas ! reprit-il avec un soupir, elle est indigne du soin qui m'inquiete encore ; mais n'importe : s'il ne s'est passé qu'un moment depuis ma chûte, vous la retrouverez peut-être sur le Pont-Neuf, & vous l'aiderez à retourner chez elle, où je renonce pour jamais à la voir.

L'un de ces deux Libérateurs retourna au Pont-Neuf pour le satisfaire; mais ce fut inutilement qu'il chercha de tous côtés, & qu'il leva plusieurs fois la voix pour se faire entendre. N'ayant pu découvrir personne, il attendit quelques passans qui venoient de la rue Dauphine, & leur ayant demandé s'ils n'avoient pas rencontré une Dame à pied & sans suite, il ap-

prit d'eux qu'ils en avoient vu une vers le carrefour de la rue de Buſſy, ſous l'eſcorte du Guet, qu'elle avoit prié, en leur préſence, de la conduire chez elle. Il étoit clair que c'étoit celle qu'il cherchoit.

Il regagna auſſi-tôt le Quai avec autant d'empreſſement de pénétrer le fond de cette aventure, que d'ardeur pour continuer ſes ſervices. Il trouva le malheureux Inconnu dans le lieu où il l'avoit laiſſé, mais aſſez rétabli pour s'occuper avec beaucoup de liberté d'eſprit des ſoins qui convenoient à ſa ſituation. Après avoir appris que la Dame étoit en ſureté, il pria ſes deux compagnons de lui déclarer naturellement qui ils étoient, pour lui faire connoître s'il devoit les croire auſſi capables de diſcrétion que de zele, & s'il pouvoit leur accorder autant de confiance qu'il leur devoit de reconnoiſſance & d'affection. L'un confeſſa qu'il étoit Notaire. L'autre avoit été Intendant de feu M. le Duc de... & s'étant retiré depuis la mort de ſon Maître, il vivoit honnêtement de ſon bien. Ces deux caracteres promettant de la ſageſſe

& de la probité, l'Inconnu ne balança point à s'expliquer avec plus d'ouverture. Je ſuis heureux, leur dit-il, d'avoir obligation à de ſi honnêtes gens. Vous pouvez encore m'être utiles, & je compte que l'importance de ce que j'ai à vous confier vous fera une loi inviolable du ſecret. Il leur apprit là-deſſus le nom de la Dame qui avoit cauſé toute ſon infortune, & priant le Notaire de ſe rendre ſur le champ chez elle, il le chargea de lui apprendre qu'il s'étoit ſauvé heureuſement, & de lui repréſenter que pour ſon propre intérêt, elle devoit s'impoſer un ſilence éternel ſur tout ce qui s'étoit paſſé cette nuit. Dites la même choſe à ſon pere, ajoûta-t-il, car je m'imagine que dans le prémier trouble, elle lui aura découvert une partie de la vérité, & promettez-leur de ma part que s'ils ſont capables de ſe taire, ils n'auront jamais rien à craindre de mon reſſentiment. Il lui nomma enſuite un Cabaret peu éloigné, où il alloit ſe rendre avec l'Intendant, pour faire ſécher ſes habits, & pour ſe mettre en état de retourner chez lui ſans faire ſoupçonner ſon aventure à ſa propre famille.

Le Notaire, après s'être acquitté fort habilement de sa commission, le rejoignit dans le lieu qu'il lui avoit nommé. Il lui raconta qu'ayant trouvé le pere & la fille dans une profonde consternation, le discours qu'il leur avoit tenu avoit paru les consoler beaucoup, & que sans s'expliquer autrement, ils avoient promis la discrétion qu'on leur demandoit. L'infame ! la perfide ! s'écria l'Inconnu, en se livrant un moment à ses distractions; devois-je épargner sa vie, & quelle fureur m'a fait tourner mes vûes contre la mienne ? Mais ne pensons plus à d'autre vengeance que le mépris. Je suis trop engagé avec vous, reprit-il, en regardant ses deux Libérateurs, pour vous laisser ignorer ce qui m'a conduit au précipice dont vous m'avez tiré ; & si je veux me mettre en droit de vous demander le secret sur ce qui s'est passé à vos yeux, je dois vous marquer, par une confiance volontaire, que je vous crois capables de le garder. Écoutez ma triste & honteuse histoire.

Je suis l'aîné d'une famille fort riche, & je serois marié depuis long-tems

d'une maniere convenable à ma naiſſance, ſi la force d'une paſſion que je n'ai pu vaincre ne m'avoit rendu inſenſible à tous les avantages de la fortune. Un monſtre dont je ne dois plus parler qu'avec horreur, mais aſſez charmant pour ſe faire adorer, m'a ſéduit il y a deux ans; c'eſt la fille unique d'un Médecin qui demeuroit alors dans mon voiſinage. Je la voyois avec mes ſœurs, chez leſquelles elle ſe croyoit fort honorée d'être reçue. Je conçus pour elle une tendreſſe inexprimable. A peine avoit-elle atteint ſa douzieme année. Je ne pus lui cacher mes ſentimens. Elle ne me déſeſpéra point par ſa réponſe; mais ſoit qu'elle eût alors le cœur plus vertueux, ſoit qu'elle fût déjà aſſez ruſée pour ménager ſes avantages, elle ceſſa de voir mes ſœurs, & elle parut ſe faire une étude de m'éviter. J'employai tant de ſoins pour la rejoindre, qu'ayant trouvé l'occaſion de lui parler à la promenade, je lui fis des plaintes ameres de ſon abſence affectée. Elle m'écouta, & ſi j'étois enchanté de ſa figure, je le fus encore plus de ſon caractere, lorſque m'ayant confeſſé

qu'elle se sentoit de l'inclination pour moi, elle ajouta que c'étoit la crainte de s'y livrer trop aisément, & la connoissance en même tems qu'elle avoit de l'inégalité de nos noms & de nos fortunes, qui lui avoient fait prendre le parti de nous épargner à tous deux des peines inutiles. Je lui aurois sacrifié tout dès ce moment, & je lui fis connoître sans détour que ce n'étoit point un cœur tel que le mien qui pouvoit être arrêté par des obstacles si foibles. Elle ne se rendit point à mes instances. Je passai quelques semaines à chercher de nouvelles occasions de la voir, & désespéré de lui trouver tant de constance à me refuser, je tentai plusieurs fois de m'introduire dans sa maison, malgré la résistance que je trouvai à sa porte, & que je ne pus attribuer qu'à ses ordres. Son pere averti que j'avois menacé ses domestiques d'employer la violence, en fit des plaintes au mien: mais loin de nuire à mes vues, cette démarche y servit doublement, parce qu'elle me fit naître la pensée de m'adresser directement au Médecin, & qu'elle a toujours éloigné les soupçons,

de mon pere, à qui divers incidens venus à la ſuite auroient pu faire ouvrir les yeux ſur ma conduite.

Au lieu donc de penſer à l'exécution de mes menaces, je demandai honnêtement à voir le Médecin, qui ne put me refuſer cette faveur. Je l'accuſai tendrement de me cauſer un chagrin mortel, en prenant parti contre moi, ſans avoir connu la nature de mes ſentimens & de mes intentions. Ayant preſque trente ans, j'étois d'un âge où l'on pouvoit faire quelque fond ſur mon caractere & ſur mes promeſſes : or, j'aimois ſa fille avec les ſentimens d'un honnête homme, & j'étois prêt à lui donner ma parole de l'épouſer. La permiſſion de la voir que je le conjurois de m'accorder, ne pouvoit être un bien pour moi qu'avec cette eſpérance. Enfin je le laiſſois le maître de prendre là-deſſus les précautions les plus propres à guérir ſon inquiétude, & de régler lui-même les moyens qui pouvoient aſſurer la fortune de ſa fille & mon bonheur.

Ce diſcours, auquel je donnai toute la force que l'honneur & l'amour ſont capables d'inſpirer, fit plus d'impreſſion ſur

ſur le Médecin, que je n'avois oſé me promettre. Ses objections ſe réduiſirent à la crainte d'offenſer mon pere, & de s'attirer le reſſentiment d'un homme dont il connoiſſoit également l'humeur violente & le crédit. Mais je lui perſuadai aiſément que j'étois libre, à mon âge, d'épouſer une fille qui m'avoit plu, & dont la vertu réparoit aſſez la fortune. Si j'avois quelque ménagement à garder pour mon pere, il étoit aiſé de remplir ce devoir, en lui cachant ma paſſion & les engagemens que je voulois prendre. Ils pouvoient être cachés de même au public, ſans qu'ils perdiſſent rien de leur force & de leur ſainteté par le myſtere. Un langage ſi net & ſi ſincere me fit obtenir le conſentement du Médecin. Il y mit ſeulement deux conditions; l'une, que pour lever tous ſes doutes, je commencerois par épouſer ſa fille; l'autre, que je renoncerois pendant deux ans aux droits du mariage, parce que la diſproportion de nos forces lui faiſoit craindre quelque choſe pour ſa ſanté.

Mes ſentimens étoient ſi purs, que ſans me plaindre de ſon ſort, qui lui

faisoit mettre un si long obstacle à mes desirs, je me crus trop heureux de ce que j'obtenois. Je m'engageai sur le champ à l'exécution de ces deux articles, & j'en fis aussi-tôt le serment aux pieds de sa fille, qui parut aussi satisfaite que moi d'un événement si peu espéré. Nous convînmes que pour faciliter mes visites, & pour cacher mes démarches à ma famille, il se logeroit dans un quartier différent. Je me chargeai du soin de lui chercher une maison commode. Je fis meubler l'appartement de sa fille avec autant de magnificence que de goût. Le jour qu'elle y entra fut choisi pour la célébration de notre mariage. En évitant toutes les cérémonies éclatantes, j'eus soin que la décence fût observée, & qu'il ne manquât rien d'essentiel à des liens qui devoient faire toute la douceur de ma vie.

Vous admirerez ma retenue, dans un siecle où l'on ne fait plus gloire de tant de modération. Depuis deux ans que j'ai formé cette malheureuse chaîne, je ne me suis rien permis qui ait blessé mes promesses. Trop content de la liberté que j'avois à tous momens de

voir une femme que j'adorois, & d'observer avec soin le développement de ses charmes, j'attendois, sans impatience, le terme auquel je m'étois assujetti. J'employois toute mon étude à lui inspirer du goût pour moi, par la douceur de mes manieres, & par les témoignages continuels de ma tendresse. Je me fis même une occupation sérieuse de me rappeller tout ce que l'éducation & l'usage du monde ont pu me communiquer de goût & de lumieres, pour lui former le cœur & l'esprit. Je croyois m'appercevoir tous les jours qu'elle profitoit de mes soins, & avec cela je lui donnois les meilleurs Maîtres, & je n'aurois pas souffert quelque chose à son usage, si je n'eusse pas cru que c'étoit ce que la Cour & la Ville pouvoient offrir de plus exquis. J'ai passé deux années entieres dans cet enchantement, revenu du monde, des plaisirs de mon âge, du commerce même de mes amis ; enfin ne pensant qu'à fuir tout ce qui pouvoit me détourner d'un lieu où je trouvois tous les biens réunis. Mon pere, qui s'est apperçu du changement de ma conduite & de mes inclina-

tions, m'a preſſé mille fois de lui expliquer un myſtere qui l'allarmoit. Il s'eſt même défié que l'amour m'avoit engagé dans quelque démarche téméraire ; mais ſes ſoupçons n'ayant fait qu'augmenter ma vigilance, j'ai toujours réuſſi fort heureuſement à tromper la ſienne.

Il y a trois jours que m'entretenant avec le Médecin, de la ſanté de ſa fille, qui me paroiſſoit aſſez forte pour diſſiper toutes ſes craintes, je le fis ſouvenir que le terme dont nous étions convenus étoit fort proche, & que s'il n'avoit plus de meilleure raiſon à m'oppoſer, il étoit tems de me céder des droits que j'avois bien mérités. Elle n'étoit point préſente à ce diſcours. L'opinion que j'avois de ſon innocence m'auroit fait appréhender de lui offrir des images qui lui auroient paru nouvelles. S'il m'étoit quelquefois arrivé de hazarder devant elle quelque badinage de cette nature, j'avois cru m'appercevoir qu'elle n'y comprenoit rien, & reſpectant ſa modeſtie, je m'étois hâté de changer de langage. Cepen-

dant son pere m'ayant répondu qu'il la croyoit telle qu'il l'avoit souhaitée pour me l'abandonner entiérement, je ne fis plus mystere de l'espérance où j'étois de passer bientôt la nuit comme le jour avec elle. On proposa même de célébrer nos plaisirs par une fête, à laquelle je consentis qu'on invitât quelques-uns de ses plus proches parens, que je n'avois aucune répugnance à faire entrer dans notre secret. J'ordonnai les préparatifs d'un grand souper qui devoit se faire demain, & m'étant avisé de feindre chez mon pere que je dois partir le matin pour aller passer huit jours dans la Maison de campagne d'un ami, je me promettois de les employer avec bien plus de douceur au premier exercice de ma tendresse. Je vais cet après-midi, & si je puis le dire, avec plus d'empressement qu'à l'ordinaire, chez mon innocente & modeste Maîtresse. Je ne la trouve point au logis. Son pere m'apprend qu'elle lui a demandé la permission d'aller au Palais pour s'y donner quelques bijoux; qu'elle est sortie dans

un *Fiacre*, ſuivie de ſon Laquais, & que devant ſouper enſuite chez une de ſes Tantes, elle ne pouvoit être de retour avant dix ou onze heures.

L'impatience de la voir, & l'envie de lui acheter moi-même tout ce qui pouvoit lui plaire, me conduit ſur le champ au Palais. Je paſſe inutilement deux heures à la chercher. Je retourne chez ſon pere, ſans autre chagrin que celui d'avoir manqué le plaiſir que je m'étois propoſé, & ne pouvant me retirer ſans avoir vu ce que j'aimois uniquement, je prends le parti de l'attendre.

Ce fut en méditant ſur la ſatisfaction qui m'étoit aſſurée le lendemain, que m'étant livré d'avance à tous mes tranſports, je penſai que rien ne m'obligeoit de remettre ſi loin ce que je pouvois obtenir dès le même jour. Le parti même que j'avois pris d'attendre, étoit un prétexte tout naturel. Je communiquai mes idées au Médecin, qui parut y entrer volontiers. Dans cette réſolution, je me fis un nouveau plaiſir d'aller au devant de ma vertueuſe Maî-

treſſe, & m'étant fait nommer le lieu où elle étoit, j'eus la patience de demeurer plus d'une demi-heure dans la rue, ſeul, parce que j'avois renvoyé chez moi mon Laquais, pour colorer mon abſence par quelque excuſe ; & ne voulant point paroître avant qu'elle eut quitté ſa tante, parce que je penſois toujours à ménager ſa modeſtie.

Elle ſortit enfin. Son Laquais lui avoit amené une Chaiſe à Porteurs, qui ſe mit en marche auſſi-tôt. J'étois à vingt pas de-là pour l'attendre au paſſage ; & j'avois déja la bouche ouverte pour parler aux Porteurs, lorſque je les vis d'eux-mêmes s'arrêter. C'étoit le Laquais qui leur en donnoit l'ordre. Il étoit de l'autre côté de la Chaiſe, & s'adreſſant à ſa Maîtreſſe, j'entendis qu'il la prioit inſtamment de retourner ſur le Quai des Orfévres. Il l'aſſuroit qu'il n'étoit pas tard, & qu'elle pouvoit encore diſpoſer d'une heure. Après quelques difficultés & quelques marques de crainte, elle y conſentit. Les Porteurs prirent le chemin que le Laquais leur marqua.

Quoiqu'il ne me tombât rien dans l'efprit qui eût l'air de crainte ou de foupçon, la curiofité fuffifoit feule pour me porter à la fuivre. Quelle affaire pouvoit l'appeller à onze heures de nuit fur le Quai des Orfevres ? Je me rangeai foigneufement contre une porte pour laiffer paffer la Chaife, & marchant à quelque diftance, j'arrivai fur le Quai auffi-tôt que les Porteurs. Ils s'arrêterent à la porte qu'on leur montra. Le Laquais introduifit fa Maîtreffe dans la maifon, & leur donna ordre de l'attendre. Je ne balançai point à m'avancer auffi-tôt que je l'eus vue difparoître, & paffant fans faire la moindre queftion aux Porteurs, qui me prirent apparemment pour un habitant de la même maifon, je m'engageai dans une allée obfcure qui me conduifit au pied d'un efcalier.

Je montai avec quelque frayeur, quoique j'euffe pour guide le bruit de ceux qui me précédoient. Ils fe firent ouvrir la porte du fecond étage, & la fermerent auffi-tôt fur eux. J'y prêtai curieufement l'oreille pendant quelques minutes. La défiance commen-

çant déja à s'emparer de mon cœur, je fus plus allarmé du ſilence qui régnoit autour de moi, que je ne l'aurois été de toute autre explication de mon ſort. L'impatience me prit; mais voulant garder encore quelques meſures, je frappai fort doucement, & je parlai de même à une petite Servante qui vint ouvrir. Lui ayant demandé ſi Mademoiſelle...... étoit-là pour long-tems, elle me répondit qu'elle l'ignoroit, mais que ſa Maîtreſſe n'étoit point accoutumée à ſouffrir ſi tard les Demoiſelles dans ſa maiſon. Ce diſcours me fit trembler. Quelques mots d'explication, que j'eus la force de demander avec la même douceur, ayant achevé de m'apprendre dans quel funeſte lieu j'étois, il ne s'en fallut guere que ma fureur n'éclatât d'abord par des cris, & par toutes les violences où cette affreuſe aventure étoit capable de me porter. Cependant un reſte d'eſpérance combattant encore mes mouvemens, je demandai pour unique grace à la Servante, de me faire entrer ſans bruit dans l'anti-chambre, où elle avoit eu

ordre de demeurer. Un louis que je lui présentai, la dispofa tout d'un coup à me servir ; & s'imaginant que j'avois dessein de me procurer quelque plaisir, elle me fit diverses objections, que je laissai sans réponse. L'ayant priée seulement de me dire où la Demoiselle s'étoit retirée, elle ne se fit pas presser pour me montrer la porte d'un cabinet qui donnoit dans l'antichambre.

Vous expliquerai-je toute ma honte ? Je m'approchai de cette porte, & l'imprudente ardeur avec laquelle on s'entretenoit dans le cabinet, m'épargna la peine de me gêner pour entendre. C'étoit moi qui faisoit le sujet de cette modeste conversation. Le plus vil des hommes s'applaudissoit de m'avoir couvert d'opprobre, & se félicitoit d'avoir obtenu ce qu'il se plaignoit qu'on lui avoit refusé trop long-tems.

En un mot, je compris par les discours de ces honnêtes Amans, qu'après s'être arrêtés pendant plus de dix-huit mois à certaines bornes que la crainte leur avoit imposées, ils

avoient choisi ce jour-là pour se dédommager d'une si longue contrainte, & qu'on ne me réservoit que les restes de ce qu'on venoit de prodiguer à l'amour.

Jugez de ma fureur. J'aurois poignardé sur le champ deux infames...... Je les aurois noyés dans le sang l'un de l'autre : mais une porte épaisse & bien fermée les garantissant contre mon premier transport, je pris le parti de descendre, & de remettre leur châtiment à la porte de la rue. L'heure, le lieu, tout m'assuroit d'une pleine vengeance. Je quittai la servante, sous prétexte qu'il étoit trop tard pour m'arrêter plus long-tems. Ayant retrouvé les Porteurs qui attendoient impatiemment à la porte, je me hâtai de les payer, & je les pressai de se retirer. La nuit n'étoit pas si obscure qu'elle pût me dérober mes victimes. Je me plaçai à quelques pas de l'allée, & chaque moment que je passai à les attendre, ne fit que redoubler ma rage.

Je les entendis. Leur approche me causa une joie cruelle. J'aurois sou-

haité de pouvoir les percer du même coup. Mais au lieu de les voir paroître ensemble, je ne vis que mon indigne rival, qui tournoit la tête de côté & d'autre, pour découvrir les Porteurs. J'aurois pu fondre sur lui, & lui arracher la vie par mille blessures. La crainte que sa compagne n'eût le tems de m'échapper, étoit la seule raison qui m'arrêtât, lorsque m'ayant apperçu, il prit tout d'un coup la fuite avec tant de vîtesse, que je désespérai de l'atteindre. Je m'en plaignis amérement au ciel, en l'accusant d'injustice; & ne gardant plus de mesure, je me précipitai vers la porte, pour assurer du moins la principale partie de ma vengeance. Mon infame, qui me prit sans doute pour son Amant, se trouva sur le seuil à ma rencontre. Je la saisis avec un transport inexprimable; & la menaçant de l'égorger si elle jettoit le moindre cri, je la traînai vers les degrés du Parapet où je crus trouver plus de facilité à monter. J'avois pris sur le champ la résolution de la noyer. Son premier effroi & la violence de mon action, l'em-

pêcherent d'abord de me reconnoître, mais n'ayant pu long-tems s'y méprendre, elle s'évanouit dans mes bras. Loin d'en être attendri, je sentis redoubler ma fureur par la difficulté de la faire avancer dans cet état: les efforts que je fis pour la porter, lui rappellerent bientôt la connoissance. Elle poussa quelques cris, qui ne pouvoient être bien éclatans dans la foiblesse & le trouble où elle étoit. Enfin je gagnai le Parapet, & je la forçai de monter.

Peut-être ne se défioit-elle pas encore de mon dessein. Je n'avois pas prononcé un seul mot. Mais lorsqu'elle conçut, par le mouvement que je fis pour la pousser contre le mur, que je pensois à me défaire d'elle, sa résistance devint si animée, qu'elle me fit craindre de n'être pas le plus fort. Elle me saisit le bras, & le serrant jusqu'à m'ôter le pouvoir de m'en servir, elle m'adressa d'une voix à demi étouffée par la crainte, tout ce qu'elle crut capable de me toucher. Je ne lui répondois pas, & plus obstiné que jamais à me délivrer de ma honte, je

me servois de l'autre bras pour la courber sur le mur, dans l'espérance de la pousser plus facilement avec le genou. Ce fut dans ce moment que je crus entendre quelqu'un qui s'avançoit sur le Pont. Elle l'entendit comme moi, & l'espérance d'être secourue redoubla ses forces. Je conçus, en effet, que j'allois manquer ma vengeance; le désespoir s'empara de mon cœur, & ne doutant pas qu'avec la rage de me voir enlever ma proye, je n'eusse aussi-tôt la confusion d'être reconnu, & dès le jour suivant, celle d'entendre publier mon aventure dans tous les quartiers de Paris, je pris la funeste résolution de me précipiter moi-même. Ce ne fut pas sans avoir balancé un moment si je ne me servirois pas de mon épée pour ôter la vie d'un seul coup à celle qui alloit peut-être triompher de ma mort; mais je crus être encore mieux vengé par le mépris. Je la repoussai, avec quelques expressions qui me furent arrachées par ce sentiment, & je me lançai sans précaution dans la Riviere.



AVENTURE

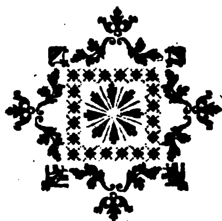
DE MISS B....

MISS B... n'avoit que quinze ans, lorsque sa mere l'avoit amenée à Londres, dans l'espérance qu'une éducation un peu distinguée, jointe aux charmes qu'elle avoit reçus de la nature, suppléroient pour son établissement au défaut des biens de la fortune. La retraite où elle avoit vécu pendant deux ans, qui furent employés à lui faire acquérir toutes les perfections de son sexe, avoit empêché qu'elle n'eût été connue dans le monde, jusqu'au troisieme hiver; qu'elle commença à se montrer en public, & qu'elle devint tout à la fois l'idole des hommes & l'objet de l'envie des femmes. La vivacité naturelle de son imagination, accompagnée d'une simplicité charmante, la rendoit aussi aimable à ceux qui jouissoient de son entretien, que l'éclat de

[illegible] la beauté de [illegible]
[illegible]
[illegible] la vue.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] pour elle,
[illegible] de la Ville. Un
[illegible] propo-
[illegible] ; & la plus
[illegible] n'auroit pas
[illegible] être acceptée.
[illegible] publi-
[illegible] Parfois on
[illegible] la pre-
[illegible] Opera &
[illegible] Elle étoit
[illegible] Porte
[illegible] qu'elle
[illegible] regards
[illegible]
[illegible] des
[illegible] répu-
[illegible] c'étoit une
[illegible] , &
[illegible]
[illegible]
[illegible]

voit peu de
que ſa qua-
endre à des
vant néan-
iolente paſ-
aire à toutes
re brillante,
it & dans les
on déja faite
l'avoient mis
femmes, enfin
it exceller dans
tira bientôt des
ſpérerent ſes ri-
qui pouvoit les
iſoit ſes progrès
crut ſa victoire
it auſſi empreſ-
ce déguiſement.
irconſtances où
e part que l'a-
ndres dans la fu-
e *Vaux-Hall*, qui
a Italien, & qui
ême ſource. Un
é d'un Bois, & de
propre à favoriſer
it de rendez-vous

griné Miſſ B... par tant de mauvais diſcours & de bruits injurieux à ſa réputation, que pour les faire finir, elle a pris le parti d'épouſer un vieux Marchand, qui s'eſt trouvé heureuſement diſpoſé à compter pour rien la médiſance. Ceux qui ſavent la vérité de l'aventure, ont trouvé Miſſ B... fort heureuſe qu'il y ait des gens de ce caractere-là dans le monde, & croyent qu'elle l'auroit été beaucoup plus encore de ne pas donner dans le goût du Ridotto.



❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋:❋❋:❋❋❋❋❋❋❋❋❋

AVENTURE D'UNE JEUNE FILLE *DE LA CAMPAGNE.*

A Trois milles de Londres, le jeune Lord Amphile, qui a déja fait parler de lui du vivant de ſon pere, lorſqu'à l'âge de dix-huit ans il s'enfuit dans les Pays étrangers avec une Actrice de la Comédie, poſſede une fort belle maiſon, autour de laquelle eſt la principale partie de ſon bien. Entre pluſieurs Fermiers, il en a un fort honnête & fort induſtrieux, qui s'eſt procuré quelque bien par ſon travail, & qui ayant perdu ſa femme, eſt demeuré avec une fille unique dans laquelle il mettoit toute ſa conſolation. Cette fille, qui ſe nomme Louiſe, paſſoit pour une des plus aimables perſonnes du canton, & ne s'étoit pas moins fait eſtimer par ſa ſageſſe que par ſa beauté. Avec tant de mérite, elle ne pouvoit manquer d'admirateurs, & pluſieurs de ſes voiſins lui avoient déja fait des offres fort avantageuſes, mais elle

avoit refusé de les écouter sans le consentement de son pere, & comme elle avoit à peine dix-sept ans, il la croyoit trop jeune encore pour s'engager dans l'état du mariage.

Elle vivoit ainsi tranquille, & dans une innocence égale à sa beauté, lorsque Milord Amphile vint passer quelques semaines dans sa Terre, où il n'avoit pas mis le pied depuis cinq ou six ans. Il y entendit bientôt parler des charmes de Louise; & s'étant fait raconter tout ce que j'ai dit de son caractere, il prit aussi-tôt la résolution de la voir: &, s'il la trouvoit telle qu'on prenoit plaisir à la dépeindre, d'en faire la victime de ses plaisirs. Il choisit un jour où il se fit assurer que le Fermier n'étoit point dans sa maison; & feignant que le hazard l'y faisoit entrer pour lui rendre une visite familiere, il affecta de marquer quelque regret de n'y trouver que sa fille. Louise apprenant qui il étoit, le reçut avec une confusion innocente, mais avec plus de graces & de politesse qu'il n'en avoit attendu d'une jeune personne de cette condition. Il fut satisfait de ses manieres, & charmé de sa beauté. L'ayant entrete-

nue quelque tems d'un air libre & enjoué, il la salua civilement, & la quitta sans affectation.

Depuis ce moment, Milord devint plus assidu près d'elle; mais il ne lui parla d'amour qu'en secret, & ne prenant pas même les choses de trop loin, il lui fit une peinture brillante des agrémens de Londres, où il lui proposa d'aller vivre avec lui. Louise fut également flattée de sa conquête, & de la perspective de tant de plaisirs; cependant le sentiment de l'honneur & celui du respect qu'elle portoit à son pere, lui firent surmonter son penchant. Avec quelques précautions que Milord eut conduit ses desseins, ils ne purent échapper tout-à-fait à l'attention du Fermier, qui en marqua même de la défiance à sa fille, & qui l'exhorta avec toute la force de l'affection paternelle, à rompre une intelligence qui ne pouvoit manquer tôt ou tard de lui être funeste. Louise lui confessa une partie de la vérité, & lui promit de suivre ses conseils. Mais les assiduités du Milord, son adresse, les agrémens de ses discours & de sa personne,

triompherent d'un cœur ſimple & innocent. Elle ne put ſe défendre de le voir, de l'écouter avec plaiſir, & croyant qu'il étoit impoſſible que ſon cœur ne fût pas d'accord avec ſa langue, elle lui laiſſa gagner tant d'aſcendant ſur toutes ſes volontés, qu'il la fit abſolument conſentir à prendre la fuite avec lui. Le jour, l'heure, & le lieu où l'on devoit ſe joindre pour partir, furent choiſis avec des précautions qu'on croyoit infaillibles; mais quelques ſoupçons qui ſurvinrent au Fermier, lui firent troubler le rendez-vous par d'autres meſures. Milord trompé dans ſon attente, retourna chez lui, ſans avoir pu pénétrer d'où venoient des obſtacles qu'il n'avoit pas prévus.

Le même jour il fut encore plus ſurpris de recevoir la viſite du Fermier, qui lui reprocha hardiment le deſſein où il étoit de l'accabler de honte & de douleur par la ruine d'une chere fille qui faiſoit toutes les délices de ſa vie. Des plaintes ſi ameres & ſi juſtes confondirent le coupable. Il ſe trahit par ſa rougeur & par ſon embarras. Sa reſſource

fut

fut de traiter l'accusation de chimere. Il soutint que rien n'étoit si éloigné de sa pensée, & que s'il avoit pris plaisir à badiner innocemment avec Louise, il ne s'étoit passé rien de plus entre elle & lui. Le Fermier souhaita qu'il ne fût pas allé effectivement plus loin; & le conjurant, les larmes aux yeux, d'être assez généreux pour ne pas outrager un pauvre Vieillard dans la seule chose qui fût sensible à son cœur, il se retira sans être tout-à-fait rassuré.

Quoiqu'une visite si touchante eût fait d'abord quelqu'impression sur le cœur de Milord, il étoit trop galant homme pour laisser prendre le dessus aux impressions de l'humanité & de la vertu, sur les mouvemens de sa passion, & sur son goût pour le plaisir. Dès le soir du même jour, il trouva le moyen d'engager Louise à un rendez-vous, qu'il lui donna dans sa propre maison. Il lui représenta que leur amour commençant à éclater, il valoit bien mieux pour elle-même se livrer à sa tendresse & ouvrir l'oreille à son intérêt, que d'être en bute aux mauvais

discours de l'envie sans en tirer aucun avantage ; qu'à l'égard de son pere, il seroit aisé de le satisfaire en lui donnant sa Ferme à vie, & que le bon homme auroit d'ailleurs assez de joie en apprenant que sa fille seroit aimée constamment, & traitée toute sa vie comme une Reine. Louise méditant sur la force de toutes ces raisons, son silence fut pris pour un secret consentement. On ne perdit point un moment si favorable. On l'embrassa, on lui promit une tendresse & une constance éternelles. Le plaisir que sa crédulité lui fit trouver à de si charmantes promesses, l'empêcha de s'appercevoir que la nuit s'avançoit. Il étoit bien tard pour retourner chez elle. On la pressa de passer la nuit au Château. Elle y consentit. Il est aisé de juger que sa ruine ne fut pas remise au lendemain.

Le triste Fermier après avoir passé toute la soirée dans une mortelle inquiétude, ne reconnut que trop tôt qu'il avoit perdu sa Fille. On l'assura le jour suivant qu'on l'avoit vue chez Milord. Il ne perd pas un moment pour s'y rendre, & il insiste absolu-

ment à le voir. Son cœur abîmé de chagrin se soulagea d'abord par un torrent de pleurs ; & passant aux invectives les plus ameres, il lui reprocha l'outrage qu'il lui avoit fait, contre sa parole d'honneur la plus forte & la plus expresse. Milord se figura qu'il pouvoit terminer en un moment cette bagatelle, & protestant à son Fermier qu'il ne lui demanderoit pas un sou de sa Ferme pendant tout le reste de sa vie, il ajouta qu'une faveur de cette nature devoit sans doute le consoler du petit désagrément qu'il lui avoit causé. Mais le vertueux Vieillard rejetta cette offre avec indignation: non, Milord, dit-il à son Maître, je ne suis point capable de vendre l'honneur de ma Fille, ni de recevoir le prix de sa honte & de son infamie. Vous m'avez fait une mortelle injure. Ma vengeance sera du moins le mépris, & je vous déclare que je dédaigne autant vos faveurs, que je redoute peu votre pouvoir. A l'égard de la malheureuse Fille que vous avez trompée, je ne la verrai plus. Elle se repentira trop tard d'avoir manqué

à l'obéïssance qu'elle me doit. Et pour vous, Milord, je prie le Ciel de vous traiter comme sa justice & sa sagesse lui feront juger qu'il le doit, ceux qui sacrifient l'honneur & le repos des familles à leur libertinage, & qui se font un jeu de conduire par le chemin de l'amertume & des larmes un innocent vieillard au tombeau. Après ce discours, il lui tourna le dos en redoublant ses pleurs.

Milord ne le vit pas plutôt sorti, que se remettant aisément de cette fâcheuse scene, il donna ordre qu'on lui tînt prêt un carosse à six chevaux dans lequel il se rendit sur le champ à Londres avec sa maîtresse. Depuis six semaines qu'elle y est avec lui, il n'y a point de plaisirs qu'il ne lui ait fait goûter; mais si l'on en juge par le sort de plusieurs autres Filles qu'il a trompées successivement, cette félicité sera courte; son destin sera bientôt d'être abandonnée au torrent des vices de la Ville, & la prédiction de son Pere ne sera que trop infailliblement vérifiée.



AVENTURES SINGULIERES

D'un Espagnol dans l'Isle de la Jamaïque.

IL y a dans la Jamaïque un Canton montagneux où les Anglois n'avoient jamais pénétré. On le croyoit désert parce que le terroir en paroît stérile, & que les accès en sont extrêmement difficiles. Son étendue est d'environ sept lieues de circonférence. Il est entouré de tous côtés par un Marais, qui est toujours rempli d'eau, ce qui avoit peut-être autant contribué que tout le reste à fermer jusqu'alors l'entrée des montagnes. Cependant du côté de la mer qui n'en est qu'à deux lieues, il se trouvoit quelques langues de terre seche qu'il n'étoit pas aisé de distinguer du reste de la surface, parce qu'elles n'étoient pas moins couvertes d'herbes & de roseaux que les endroits

les plus fangeux & les plus humides. La Colonie Angloise n'étant pas encore assez nombreuse pour occuper l'Isle entiere, il n'étoit pas surprenant que cette portion inaccessible eût été négligée jusqu'alors. On s'étoit attaché, comme il arrive toujours dans ces sortes d'établissemens, aux lieux les plus commodes & les plus fertiles. C'est la sûreté & l'intérêt qui reglent ordinairement ce choix.

Une révolte des Negres causoit un embarras extraordinaire aux Anglois. Le mal devenant plus sérieux de jour en jour, on s'étoit enfin déterminé à faire partir de Londres quelques compagnies de vieilles Troupes, qu'on crut suffisantes pour refroidir l'ardeur des rebelles. Mais comme les habitans de Port-Royal auroient été exposés aux dernieres insultes, s'ils avoient attendu l'arrivée de ce secours pour commencer à se défendre, ils firent prendre les armes à tout ce qui se trouva parmi eux de personnes capables de les porter.

Les troupes Angloises de la Jamaïque s'étant avancées dans l'Isle pour donner la chasse à un gros de Sauvages,

qui menaçoient une de leurs plantations, & pour couvrir quelques travailleurs qui avoient ordre d'élever une redoute à l'extrémité des terres qui sont en culture; l'ennemi, quoique fort supérieur en nombre, prit la fuite à leur approche. Ce n'étoit point assez pour la tranquillité des Anglois, parce que les Barbarres se ralliant aussi facilement qu'ils se dissipent, les mêmes alarmes pouvoient renaître aussi-tôt. On résolut de profiter de leur premiere épouvante, & de les suivre de si près qu'on pût en tuer un certain nombre, dans l'espérance qu'un peu de sang répandu diminuroit la hardiesse avec laquelle ils se présentoient à tous momens. Ce dessein n'eut point le succès qu'on s'étoit promis. Les fuyards s'échapperent avec plus de vitesse qu'on ne put les poursuivre, & l'ignorance des chemins fit craindre aux Anglois de s'engager trop avant.

La poursuite n'avoit pas laissé de durer un jour presqu'entier; de sorte que la seule approche de la nuit étoit une forte raison de s'arrêter. Ils se trouverent sur le bord du Marais qui envi-

ronne les Montagnes dont j'ai parlé. L'endroit étoit commode, & la ſaiſon aſſez douce pour leur permettre d'y paſſer la nuit. Ils préférent ce parti à une marche longue & dangereuſe qu'il auroit fallu faire dans l'obſcurité. Après avoir reconnu les environs, il y en eut quelques-uns qui profiterent du reſte du jour pour deſcendre dans le Marais; & le hazard les ayant fait tomber ſur une langue de terre fort ſeche, ils gagnerent inſenſiblement le pied des montagnes, d'où ils retournerent au camp chargés de gibier.

La nuit étant devenue fort ſombre, ils étoient tous à repoſer tranquillement, lorſque les Sentinelles effrayées par un ſpectacle exraordinaire, répandirent l'alarme dans toute la Troupe. La face des Montagnes s'étoit comme enflammée tout d'un coup. On voyoit une infinité de feux qui s'élevoient vers le Ciel, & dont le nombre ne faiſoit qu'augmenter à vue d'œil. Quoique la diſtance fût médiocre, il étoit impoſſible de diſtinguer la cauſe de cet embraſement; & dans un lieu qu'on avoit toujours cru déſert, perſonne ne pou-

voit se figurer que ce fût un ouvrage humain. On étoit sûr d'ailleurs que les Negres qu'on venoit de poursuivre, avoient pris une route différente. Les chefs Anglois, MM. Morton & Aiglise, se contenterent néanmoins de faire passer à leurs gens le reste de la nuit sous les armes, & remirent à examiner le lendemain quelle sorte de périls ils avoient à craindre.

Pendant ce tems-là les Chasseurs qui avoient traversé le Marais quelques heures auparavant, résolurent ensemble d'y retourner par le même chemin qu'ils connoissoient. Comme ce dessein étoit contraire à l'ordre des Chefs, ils l'exécuterent secrétement. C'étoit la curiosité seule qui les conduisoit. Ils retrouverent heureusement leur route, & s'étant avancés jusqu'aux montagnes, ils reconnurent bientôt que les flammes partoient du sommet de plusieurs grands arbres qui étoient dispersés sur le penchant de la côte. Le courage ne les abandonna point. Ils monterent avec beaucoup de peine, pendant l'espace d'une heure, malgré les difficultés d'un lieu des plus sauvages. De quinze qu'ils

étoient, il y en eut deux qui tomberent malheureuſement, & qui perdirent la vie en roulant juſqu'au bas de la Montagne. Mais les treize autres ne s'étant point rebutés de cette infortune, arriverent aux pieds de quelques-uns des premiers arbres, dont la lumiere leur avoit ſervi de guide.

Ils ſe croyoient fort proche de l'éclairciſſement qu'ils deſiroient. Cependant ils n'apperçurent rien aux environs des arbres, qui pût leur faire paroître la moindre conjecture; & pour comble de chagrin, les arbres de cette côte n'étant chevelus qu'au ſommet, ils n'avoient l'aide d'aucune branche pour y grimper; de ſorte qu'au pied même de l'arbre où ils ſe trouvoient, la flamme ſe découvroit moins à leurs yeux que dans l'éloignement, parce qu'elle ne pouvoit percer l'épaiſſeur du feuillage. L'impatience qu'ils reſſentirent d'avoir fait inutilement un voyage ſi pénible, les porta de concert à faire une décharge de leurs fuſils, en maudiſſant l'arbre & les flammes. Ils tirerent au feuillage, & quelques-unes de leurs balles porterent ſi heureuſement

qu'elles firent tomber à leurs pieds une masse pesante qu'il reconnurent aussitôt pour le corps d'un Negre.

Les Lecteurs doivent trouver jusqu'à présent que ce récit a tout-à fait l'air d'un Conte de Fées. Mais peut-être seront-ils contens de la maniere dont cette Relation ramene les choses à la vraisemblance.

Les treize Aventuriers sentirent diminuer leur hardiesse à la vue de ce cadavre. Il étoit clair que cet homme n'avoit pu se trouver seul dans les Montagnes ; & que non-seulement tous les arbres où l'on apperçevoit du feu, devoient porter comme celui-ci quelque Negre pour l'allumer, mais qu'il y avoit dans le voisinage quelque troupe nombreuse de ces Barbares, qui n'avoient pas formé une si bizarre résolution sans dessein. La crainte d'être surpris & accablés par le nombre, fit penser les Anglois à la retraite. Ils emporterent seulement le corps du Negre, pour faire foi de leur Aventure à leurs compagnons. La peine qu'ils eurent à descendre pour regagner le pied de la Montagne, les ayant retenus fort long-tems en che-

min, il étoit tout-à-fait jour lorsqu'ils arriverent à l'entrée du Marais. Mais au moment qu'ils commençoient à hâter leur marche, ils entendirent le bruit de plusieurs personnes qui descendoient la montagne après eux. Tandis qu'ils balançoient s'ils devoient faire tête, ou prendre la fuite, ils furent rassurés par la vue du petit nombre d'ennemis dont ils se croyoient poursuivis. Il ne consistoit qu'en trois personnes, dont la figure & les armes n'annonçoient aucune hostilité; ils tendoient au contraire les bras en s'approchant, comme s'ils eussent eu quelque faveur à demander.

Nos Anglois les reçurent avec beaucoup d'humanité. Ils connurent d'abord à leur langage (*) que c'étoit trois Espagnols; & aux marques de leur joie, qu'ils avoient essuyé des malheurs dont ils se croyoient délivrés. L'un des trois avoit la barbe & les cheveux d'une blancheur admirable; & c'étoit moins l'effet de l'âge que de ses chagrins; car il avoit à peine soixante ans. Les deux autres étoient son fils & sa fille, qui

(*) Les Anglois qui passent en Amérique apprennent ordinairement l'Espagnol.

paroissoient être encore dans la fleur de leur jeunesse. Le fils avoit la taille fort belle, mais le teint si brun qu'il étoit peu différent d'un Negre. La jeune fille au contraire étoit beaucoup plus blanche que ne le sont communément les Espagnols ; & quoiqu'elle fût vétue d'une maniere fort bizarre, elle paroissoit extrêmement belle. Les Anglois vouloient être informés sur le champ du détail de leur aventure ; mais le vieillard leur fit entendre que s'ils aimoient la liberté, ils ne devoient pas perdre un moment pour se retirer. Il apprit avec joie qu'ils étoient soutenus par un corps de Troupes considérable, & il les pressa de le conduire à leur Chef. Il ne se lassoit pas en chemin d'embrasser ses enfans, & de marquer par toute sorte de témoignages sa reconnoissance à ses libérateurs.

Le Colonel Morton qui commandoit la petite armée Angloise, étoit prêt à lever son camp, lorsqu'on lui apprit que treize de ses gens revenoient des montagnes. La joie de les recevoir fit oublier leur crime. Ils firent un rapport qu'on auroit eu peine à croire, s'ils

n'en eussent en même-tems offert les preuves. Tout le monde souhaitoit avec impatience d'entendre le vieillard Espagnol, de qui dépendoit l'éclaircissement de tant de merveilles; mais l'attente commune fut trompée par la priere qu'il fit aux Chefs de lui donner un moment d'audience à l'écart. Voici le discours qu'il leur tint.

Le triste état où je me trouve ne m'empêchera pas de vous confesser que je suis un homme de quelque distinction. Les deux personnes qui m'accompagnent sont mon fils & ma fille. Malgré la vive reconnoissance que je vous dois comme à mes libérateurs, j'ai balancé en chemin si je devois vous expliquer toutes les circonstances de mon Aventure. Elles me font rougir depuis que je suis libre; mais la rigueur de mon sort ne m'a pas permis de les éviter. Je trouve néanmoins un tempérament qui satisfera votre curiosité; c'est qu'en vous découvrant mes infortunes, je vous cacherai mon nom, pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien.

Il y a près de neuf ans qu'un naufrage

me jetta ſur la côte de cette Iſle. J'étois parti du Mexique avec ma famille, & la meilleure partie de mon bien, pour regagner l'Eſpagne que j'avois quittée dès ma jeuneſſe. Un vent favorable nous avoit conduits juſqu'à la ſortie du Golfe, lorſque nous fûmes accueillis d'une ſi furieuſe tempête que tout l'art des Matelots n'y put réſiſter. Le Pilote m'avertit que le vaiſſeau faiſant eau de toutes parts, il n'y avoit plus de ſûreté que dans la chaloupe. J'abandonnai mes richeſſes, pour ſauver mon épouſe & ſix enfans que j'avois d'elle. Mes domeſtiques les porterent heureuſement hors du vaiſſeau, & j'en ſortis après eux, ſans regretter autre choſe que mes Matelots & mon Pilote, qui furent ſans doute engloutis dans les flots. Nous étions dix-huit dans la chaloupe, avec quelque eſpérance de gagner une côte inconnue que nous croyions appercevoir malgré l'obſcurité; mais la mer ne ſouffrit pas longtems ce fardeau. Un nouveau ſoulévement des vagues nous précipita tout d'un coup au fond de l'abîme. Mon épouſe y périt avec quatre de mes

enfans & huit de mes domestiques.
Pour moi, que la colere du Ciel réservoit à de plus longues douleurs, j'aurois peine à vous dire par quel miracle je fus sauvé des flots. En revenant à moi, je me trouvai sur le sable avec deux de mes enfans entre les bras. Vous les voyez tous deux ici. Mon fils avoit douze ans, & ma fille n'en avoit que neuf accomplis. Je les tenois si serrés contre mon sein que mes bras obéirent avec peine lorsque je voulus les relâcher. Je cherchai inutilement des yeux leur malheureuse mere & le reste de ma triste famille. Je ne me souvenois pas même de l'instant où la violence des flots m'avoit séparé de ce que j'avois de plus cher. Mais je m'imagine qu'étant assis proche des deux enfans que j'ai sauvés, un mouvement de tendresse naturelle me les fit saisir, au milieu du trouble, & dans l'extrémité du péril.

Hélas! si je bénis le Ciel de mon salut, ce n'est point avec la joie qu'inspirent ses bienfaits. Quel fruit ai-je tiré du miracle qu'il a fait en ma faveur? La vie qu'il m'a laissée ne m'a servi qu'à sentir mes pertes, & à les

pleurer. Cependant la vue des deux enfans qui me restoient eut la force d'adoucir mon désespoir. J'avois toujours eu quelque prédilection pour eux. Leurs larmes m'attendrirent, & me firent penser à les secourir. En parcourant la Côte, pour chercher quelque poisson qui pût servir à leur nourriture, j'apperçus deux corps qui flottoient sur l'eau. Je les reconnus pour deux de mes domestiques. Ils paroissoient morts, mais je ne laissai point de faire mes efforts pour les attirer au rivage, & j'eus la satisfaction de leur voir ouvrir presqu'aussi-tôt les yeux. Juste Ciel! il ne vous plut point d'accorder la même protection à mon épouse & à mes chers enfans. Avec quelle ardeur néanmoins sollicitai-je votre bonté, & combien de fois n'osai-je point me flatter de cette espérance?

Après avoir passé plus de quinze jours sur le rivage, sans pouvoir obtenir sur moi de m'en éloigner, je montai enfin sur la Côte, suivi de mes deux hommes & de mes deux enfans. Quoique j'ignorasse absolument dans quel Pays j'étois, il ne m'étoit pas encore

venu la moindre crainte qu'il fût désert?
Cependant je fus surpris qu'après avoir marché l'espace de plusieurs milles, je n'apperçusse aucune trace d'habitation. Nous arrivâmes au bord de ce Marais, où j'eus d'abord quelque répugnance à m'engager ; n'y appercevant qu'un fond très-humide, & le voyant bordé de l'autre côté par des Montagnes. Mais cette derniere raison fut ensuite le motif qui m'y fit chercher un passage. Je me flattai que du sommet de quelques Monts nous pourrions découvrir dans les Plaines voisines des Maisons & des Habitans. Nous traversâmes le Marais avec beaucoup de peines. Celle que nous eûmes à monter acheva d'épuiser nos forces. Il ne nous restoit pour nourriture qu'un petit nombre de poissons secs. La fatigue, la faim & la tristesse me firent regreter mille fois d'être échappé au courroux de la Mer.

Nous n'apperçûmes rien autour de nous qui fût propre à nous inspirer le moindre espoir, & nous passâmes le reste du jour dans une mortelle inquiétude. Mais ayant tourné les yeux le soir

vers l'intérieur des Montagnes, je découvris une fumée épaisse, qui ne pouvoit pas venir d'un lieu fort éloigné. Nous nous hâtâmes de suivre ce rayon d'espérance, & le bruit que nous entendîmes en avançant ne nous permit plus de douter que nous fussions proche d'un lieu habité. En effet, c'étoit des hommes qui l'habitoient, mais si grossiers & si sauvages, qu'il n'y avoit qu'une misere extrême qui nous pût faire regarder leur rencontre comme un bonheur. Ils furent effrayés de nous voir. Cependant notre soumission & notre petit nombre, les rassurerent. L'obscurité m'avoit empêché d'appercevoir que leur Cabane n'étoit pas seule, comme je me l'étois d'abord figuré; car si j'eusse pu d'abord m'imaginer qu'il y en eût un grand nombre à côté l'une de l'autre, peut-être aurois-je pressenti à quoi j'allois être exposé en les abordant pendant la nuit, & la prudence m'auroit fait remettre à nous présenter le lendemain. Je fus trompé par la fumée que j'avois vue, & qui ne paroissoit s'élever que d'une seule cheminée. Enfin, soit malheur, ou défaut de pru-

dence, c'eſt à cette démarche inconſidérée qu'il faut attribuer les fautes qui cauſent aujourd'hui ma honte, & qui ne peuvent même être excuſées par la néceſſité qui me les a fait commettre. Les Sauvages n'étoient que dix ou douze dans cette premiere Cabane. Mais tandis que je m'efforçois de leur faire connoître par mes ſignes le beſoin que nous avions de leurs ſecours, il en ſortit quelques-uns qui avertirent leurs voiſins de notre arrivée. Dans un inſtant, nous fûmes environnés d'une multitude de ces Barbares ; & le bruit qui ſe faiſoit dehors me fit juger qu'ils y étoient encore en plus grand nombre. Ils ne nous firent aucune violence ; mais leur admiration s'exprimoit d'une maniere fort importune. Ma fille qui avoit alors toutes les graces & tous les charmes de l'enfance, attiroit particuliérement leurs regards. Sa robe (*) étoit d'une étoffe d'or, que l'eau de la Mer n'avoit point ternie, & ſa coëffure qui

(*) Cela ne paroîtra point étrange à ceux qui ſavent avec quel air de magnificence les Eſpagnols affectent de rentrer en Eſpagne, lorſqu'ils reviennent riches du Mexique ou du Pérou.

étoit enrichie de diamans relevoit encore son éclat naturel. Je la tenois par la main, & je la rassurois par mes discours, lorsqu'elle me fut enlevée par quelques femmes Sauvages, sans que je pusse m'opposer à un dessein dont je n'avois pas eu la moindre défiance. Je sentis dans ce moment des transports, qui ne peuvent être bien conçus que par un pere. Je me précipitai au milieu de la foule, sans rien ménager. J'abattis en passant sept ou huit Sauvages. Je rejoignis ma fille, & je la pris entre mes bras. On ne s'opposa point à mes mouvemens. Je crus reconnoître au contraire dans le murmure de tous les spectateurs qu'ils condamnoient l'entreprise de leurs femmes; & peut-être n'avoient-elles point elles-mêmes d'autres vues, que de caresser un enfant qu'elles trouvoient aimable. Mais la tendresse paternelle ne se rassure pas si aisément. Mon imagination se représenta aussi-tôt tout ce que j'avois à craindre pour ma fille, & dans l'ardeur de ce sentiment, je formai un projet affreux, que j'exécutai sans délai, avec autant de bonheur que d'impiété. Je plaçai ma fille

au milieu du cercle que formoient les Sauvages, & je me jettai à genoux devant elle. J'ordonnai à mon fils & à mes deux valets de suivre mon exemple. Je joignis les mains, je me prosternai le visage contre terre, je proférai un long discours avec le ton d'une priere ; enfin je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit avoir l'apparence d'une véritable adoration, & faire passer ma fille pour une Divinité. Les mouvemens naturels étant les mêmes dans tous les hommes, je ne doutai point que si les Sauvages adoroient quelque chose, ils ne comprissent tout d'un coup que mes cérémonies étoient une adoration, & je me flattai de leur inspirer pour ma fille un respect conforme à cette idée.

Ils me regarderent pendant quelque tems d'un œil qui marquoit leur surprise ; mais je découvris bientôt par leur silence, & par leurs gestes respectueux, l'impression que mon artifice avoit fait sur eux. En effet, après un murmure d'un moment, par lequel ils se communiquoient apparemment leur pensée, je les vis tomber à genoux, &

rendre à ma fille les mêmes honneurs que moi, comme s'ils eussent voulu réparer l'injure qu'elle venoit de recevoir.

Voilà le premier des crimes que la mauvaise fortune m'a fait commettre. Je suis porté à vous en faire l'aveu, par l'espérance que le Ciel prendra cette humiliation volontaire pour une marque de mon repentir.

Il me fut aisé après cela d'entretenir les Sauvages dans la même opinion; & le second fruit que j'en tirai fut d'être après ma fille ce qu'ils respectoient & ce qu'ils honoroient le plus. Cette disposition ne s'est point relâchée parmi eux depuis près de neuf ans. Je vous confesserai aussi que pour établir mieux mon entreprise, j'eus soin dès la premiere nuit de ne laisser prendre à ma fille aucune nourriture en public, & j'ai toujours continué de lui faire observer la même chose: Des Sauvages, faciles à tromper, se sont persuadés sans peine qu'elle vivoit sans alimens.

Lorsque j'eus reconnu dans la suite qu'ils avoient une vénération particu-

liere pour le feu, je profitai de cet aveuglement pour fortifier le lien qui nous les attachoit, en allumant quelquefois un grand feu ſur le ſommet de la Cabane qu'ils nous avoient accordée. Ils n'ont pas manqué de croire que c'étoit une marque d'intelligence entre leur ancienne Divinité & la nouvelle. De-là encore le vêtement bizarre que vous voyez à ma fille, c'eſt d'eux-mêmes qu'elle tient cette parure. Ils prenoient ſoin d'y ajouter chaque jour quelque nouvel ornement ; & cette fraîcheur de teint qui doit vous ſurprendre après neuf ans de ſéjour dans un lieu tel que celui d'où nous ſortons, elle la doit à l'attention qu'ils ont eue continuellement de la garantir des plus légeres incommodités, de l'air & des ſaiſons.

Je ne m'arrêterai point à la deſcription de leurs mœurs & de leurs uſages, qui n'ont rien de plus extraordinaire que ce que vous connoiſſez des autres Sauvages. Leur nation n'eſt point nombreuſe, ce qui m'a fait croire qu'elle eſt peu ancienne, & que c'eſt le hazard qui

a conduit, comme moi, leurs Fondateurs dans ces Montagnes. Stupides comme ils ſont, il m'a été impoſſible de tirer d'eux le moindre éclairciſſement là-deſſus, même après avoir appris leur langue. Ils ne ſavoient pas mieux ſi leur pays eſt une Iſle, ni quel eſt ſon nom & ſon étendue; & je viens d'entendre pour la premiere fois de vos Compagnons, que je ſuis dans la Jamaïque. Si vous me demandez ce qui nous a pu retenir ſi long-tems parmi ces Barbares, c'eſt premiérement l'ignorance de ce que nous avions à eſpérer en les quittant, & la crainte de nous expoſer à des maux encore plus terribles. Mais d'un autre côté la délicateſſe de ma fille ne m'auroit pas permis d'entreprendre un voyage pénible pour chercher un terme incertain. J'étois réſolu d'attendre du moins qu'elle eût vingt ans. Ajouterai-je une autre raiſon, qui devroit peut-être nous faire ſouhaiter de ne jamais revoir l'Europe? Je crains par des confeſſions ſi ſinceres, de vous faire perdre les ſentimens favorables que notre malheur a pu

moi d'arrêter. J'examinois si la nature pouvoit être blessée d'une union qui doit avoir été nécessaire dans l'origine du genre humain, & sans laquelle on ne conçoit pas que les hommes aient pu se multiplier. Mais je n'étois pas long-tems à reconnoître que dans quelque sens qu'on explique le passé, ce qui est défendu aujourd'hui par les loix divines & humaines, ne sauroit être innocent. Si quelque chose pouvoit me tenir lieu d'excuse, & déguiser mon crime à mes propres yeux, c'étoit la nécessité de notre situation qui n'étoit guere différente de celle des premiers hommes ; car un sentiment invincible de fierté ne me permettoit pas de regarder des Sauvages & mes Valets comme des hommes d'un même ordre que moi, & mon fils étoit le seul par conséquent qui pût être l'époux de sa sœur, lorsque la crainte d'un plus grand mal me forçoit de lui en donner un. Cette pensée diminuoit un peu les alarmes de ma conscience ; mais elle refroidissoit le desir que je devois avoir de quitter les Sauvages, parce que je ne

pouvois trouver cette excuſe que parmi eux. Cependant il n'y a point de conſidération qui ait pu me faire balancer cette nuit à ſaiſir l'occaſion de nous remettre en liberté. J'eſpere ſeulement que l'honneur & la religion vont être des motifs aſſez forts pour faire conſentir mon fils & ma fille à renoncer l'un à l'autre ; & c'eſt pour commencer à les y exciter par la honte, que je vous découvre en leur préſence toute la vérité de notre Aventure.

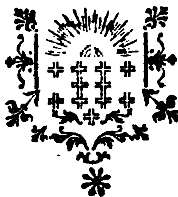
Il me reſte à vous apprendre la fin de notre eſclavage, & la cauſe de ces feux dont vos compagnons m'ont aſſuré que vous avez eu quelque frayeur. Deux Sauvages qui étoient hier à chaſſer ſur le bord de la Montagne, apperçurent pluſieurs de vos gens au pied de la Côte, & retournerent à l'habitation fort effrayés de ce ſpectacle. Ils répandirent leur crainte dans toutes les Cabanes, & leur rapport ne tarda point à venir juſqu'à moi. Je compris d'abord que les étrangers qu'ils avoient vu étoient des Européens ; c'étoit des hommes vétus, me

dit-on, comme je l'étois il y a neuf ans. Tout mon ſang s'émut à cette douce nouvelle : je ne délibérai plus ſur la raiſon que j'avois cru capable de m'arrêter chez les Sauvages. Je ſerois parti ſur le champ, ſi l'approche de la nuit ne m'eût fait craindre de nous égarer dans le Marais; mais étant forcé d'attendre au lendemain, je ne voulus rien négliger de ce qui pouvoit aſſurer nos eſpérances; il me vint à l'eſprit que vous pourriez vous éloigner avant le jour, je perſuadai aux Sauvages d'allumer pour leur ſûreté tous les feux que vous avez vu ſur la Côte. Outre la confiance qu'ils ont au feu comme à leur principale Divinité, il me fut aiſé de leur faire croire que c'étoit le ſeul moyen de vous ôter l'envie de les attaquer. Ils ſe hâterent de monter au ſommet des arbres, je les aſſurai qu'ils ne pouvoient choiſir de meilleure place pour vous inſpirer de l'effroi. Mon eſpoir étoit au contraire de faire naître votre curioſité par ces flammes, & de vous engager du moins à différer votre départ juſqu'au jour pour en découvrir

la cause. J'étois à quelque distance avec un gros de Sauvages, lorsque j'ai entendu les coups de fusil que vos gens ont tiré sur la Montagne. Ce qui a effrayé mortellement les Sauvages, m'a paru le signe certain d'un heureux changement de fortune. Je les ai quittés avec mes enfans, en leur faisant entendre que j'allois m'exposer au péril pour l'amour d'eux; mais bien sûr de ne les revoir jamais, & de joindre bientôt mes Libérateurs, que j'ai apperçu effectivement à l'entrée du Marais.

Ce discours & le témoignage de reconnoissance dont il fut accompagné, exciterent une généreuse compassion dans le cœur des Anglois. Ils ne changerent point le dessein qu'ils avoient de partir, n'ayant aucune raison qui pût les porter à troubler le repos des Sauvages; mais à la priere des Espagnols, ils firent une décharge générale pour avertir les deux Valets qui étoient restés dans les Montagnes, de quel côté ils devoient chercher leur Maître. On les vit arriver peu d'heures après. Les Sauvages, selon leur

rapport, avoient été fort consternés au bruit qu'ils avoient entendu. M. Morton reprit le chemin de la Colonie Angloise, où les Espagnols reçurent toute sorte de civilités & de secours, jusqu'à ce qu'ils trouverent l'occasion de passer dans l'Isle de Saint Domingue.





AVENTURES D'UNE BELLE MUSULMANE.

UN jeune Gentilhomme de Boheme nommé *Verdinitz*, étoit depuis plusieurs années dans l'esclavage, & se consoloit par le bonheur de plaire à la fille de son Maître, qui ne lui avoit pas fait acheter trop cher la conquête de son cœur. Le lieu de leur demeure se nommoit *Hradisch*, ville de Bulgarie. Verdinitz soutenu par l'amour, & par l'espérance qu'il avoit d'engager sa Maîtresse à prendre quelque jour la fuite avec lui, n'épargnoit rien pour gagner la confiance de son *Patron*; & s'étant apperçu que sa passion dominante étoit l'avarice, il s'appliquoit particuliérement à lui faire prendre une bonne idée de son œconomie. Il y réussit si heureusement, que le Turc après l'avoir mis à diverses sortes d'épreuves, lui crut autant de conduite

que de fidélité ; & le prenant un jour à part, il lui donna une marque de confiance qui paroîtra fort étrange dans un avare. J'ai, lui dit-il, une opinion de votre honnêteté que je n'ai de celle d'aucun Turc. D'ailleurs vous n'avez ici ni amis ni parens, à qui vous puissiez souhaiter plus de bien qu'à moi ; ces deux considérations me portent à faire choix de vous pour une commission d'où dépend tout le repos de ma vie. Dites-moi naturellement si je me trompe dans l'idée que j'ai de votre probité & de votre zele. Verdinitz répondit d'une maniere capable de l'augmenter. Aussitôt le vieillard l'embrassa, en lui donnant les noms les plus tendres ; ensuite il le prit par la main, & tournant plusieurs fois la tête pour s'assurer s'il n'étoit vu de personne, il le mena par plusieurs détours dans un cabinet qui étoit au fond de son appartement, & dont il ouvrit la porte avec une grosse clef. Le lieu étoit obscur, & la seule fenêtre qui servoit à l'éclairer étant gardée par une grille fort serrée, il ne paroissoit guere différent d'une prison. C'est ici, dit l'Avare, que je

tiens mon or & mon argent renfermés. J'en ai des ſommes immenſes, qui ſont le fruit de mon travail & de mes épargnes, & continuant d'ouvrir pluſieurs armoires, il fit voir à Verdinitz des richeſſes ſans nombre. Vous confeſſerai-je, reprit-il, ce qui manque à mon bonheur? Je ſuis troublé par la crainte de le perdre. Il me faut quelqu'un ſur qui je puiſſe me repoſer du ſoin de mon tréſor, quelqu'un qui veille ſans ceſſe à le garder, qui m'avertiſſe au moindre bruit, enfin quelqu'un dont la fidélité me délivre de l'inquiétude continuelle où je ſuis. Me promettez-vous cette marque d'affection? Soyez ſûr qu'il ne vous manquera rien, & qu'après mon argent vous ſerez ce que j'aurai de plus cher au monde.

Verdinitz, qui ne prévoyoit point à quoi ſa promeſſe alloit l'engager, ne balança point à ſe lier par les plus redoutables ſermens. Le Vieillard fort ſatisfait, renouvella ceux qu'il avoit déja faits de le récompenſer au delà de ſes deſirs, & fermant avec ſoin toutes les armoires, il embraſſa de nouveau ſon Eſclave, lui recommanda le ſecret &

le zele, & sortit du cabinet dont il tira la porte aussi-tôt sur lui.

Cette surprise, le plus bizarre effet peut-être que l'avarice ait jamais produit, auroit été funeste à Verdinitz si sa fermeté naturelle ne l'eût secouru; car dans le premier désespoir qu'il ressentit de s'être laissé tromper si cruellement, il fut tenté de s'en prendre à lui-même & de se casser la tête contre la porte qn'il ne pouvoit ouvrir. D'un autre côté son Maître qui ne l'avoit peut-être pas pris au moment qu'il sortoit de table, & qui, dans la crainte qu'on ne découvrît sa route, attendit des heures favorables pour lui porter sa nourriture sans être apperçu, le laissa si long-tems à jeun, que le seul manque d'alimens faillit à lui causer la mort. L'amour, l'horreur de la solitude, la crainte de quelque suite encore plus triste dont il pouvoit se défier, & dont il n'avoit aucun moyen de se défendre, tout se réunissoit pour l'accabler. A la vérité il reçut au bout de deux jours la visite de son Maître, & quelques mets excellens qui lui furent présentés avec beaucoup de précautions, &

comme au travers de la porte qui ne fut ouverte qu'à demi. On l'exhorta en même tems à la vigilance, à la discrétion, à la patience & à mille vertus qu'il pratiquoit déja malgré lui. Il auroit pu prendre ce moment pour protester contre une violence à laquelle il n'avoit jamais prétendu consentir. Mais comprenant fort bien qu'il étoit déja trop tard, & qu'il ne pouvoit même se plaindre sans allarmer son Avare,& par conséquent sans s'exposer à quelque vengeance funeste; cette réflexion lui fit prendre le parti d'attendre sa délivrance de la bonté du Ciel ou de quelque circonstance favorable que le tems pouvoit faire naître. En effet, après plus de quinze jours de ce martyre, il entendit pendant la nuit quelque bruit à la fenêtre, & levant les yeux vers ce secours inespéré, il apperçut la lumiere d'une petite lanterne qu'on s'efforçoit de faire passer au travers de la grille, comme pour examiner s'il y avoit quelque chose de renfermé dans le cabinet. Quoiqu'il ne lui fût pas facile de distinguer le son d'une voix qui tâchoit aussi de se faire

entendre, il conçut qu'on étoit là pour le servir, & s'étant approché, sa joie fut égale à sa surprise en reconnoissant sa Maîtresse qui étoit au sommet d'une échelle, & qui cherchoit avidement à le voir.

Elle eut toute la liberté de lui parler, & lui celle de l'entendre; mais la grille les tenoit séparés malgré eux. *Plomby*, c'est le nom qu'elle prend à la tête de ses Mémoires, rendit compte à son amant de toutes les alarmes que son absence lui avoit causées. Elle s'étoit livrée d'abord à mille noirs soupçons, & plus ingénieuse à se faire des sujets d'inquiétude, qu'à trouver des raisons de se rassurer, elle avoit vécu pendant plusieurs jours dans des agitations mortelles, jusqu'au moment que son pere, dont elle observoit toutes les démarches, ayant pris le chemin du cabinet avec les précautions d'un homme qui craint d'être observé, & chargé d'ailleurs de quelques alimens dont il s'étoit secrétement pourvu, elle n'avoit pas douté que dans quelqu'intention que ce pût être, il ne tînt Verdinitz renfermé. Elle avoit eu besoin ensuite

du ſecours d'un autre Eſclave, pour ſe procurer une échelle & les autres moyens qu'elle avoit employés. Il étoit avec elle, & quoiqu'elle fît peu de fond ſur ſa fidélité, elle avoit mieux aimé s'expoſer au riſque d'être trahie, que de manquer une occaſion de s'éclaircir qu'elle ne pouvoit eſpérer autrement.

Verdinitz raconta de ſon côté à la tendre Plomby tout ce qu'il avoit ſouffert dans ſa ſolitude, & de quelle maniere il y avoit été conduit. Dans la joie qu'ils reſſentoient de ſe voir, ils ſe flatterent que l'amour ne laiſſeroit pas leur bonheur imparfait, & qu'à quelque prix que ce fût, ils trouveroient quelque moyen de forcer la grille. Ce fut leur ſeule occupation pendant pluſieurs nuits ; mais lorſque l'ouvrage étoit déja fort avancé & que l'Amant attendoit l'heure où ſa Maîtreſſe avoit compté de le finir, il fut extrêmement ſurpris de voir paroître ſur l'échelle au lieu d'elle, l'Eſclave dont elle avoit employé les ſecours. Il apprit de lui que ſa Maîtreſſe avoit été mariée le même jour, ſuivant l'uſage des Turcs,

c'eſt-à-dire, ſans avoir été prévenue; & qu'elle venoit d'être livrée à ſon mari qui étoit le Gouverneur de Hradiſch. En quittant néanmoins la maiſon de ſon pere, elle faiſoit dire à Verdinitz que ce n'étoit point ſans un mortel déplaiſir qu'elle ſe voyoit forcée de céder à la violence: qu'elle l'aimeroit toujours; qu'elle diſputeroit long-tems les droits du mariage au Gouverneur, & qu'elle l'exhortoit à ſe hâter avec le ſecours de l'Eſclave, de ſe ſauver de ſa priſon, pour l'aider à ſe mettre elle-même en liberté, ce qui lui ſeroit peut-être plus facile que dans la maiſon de ſon pere, ou ce qui étoit du moins beaucoup plus néceſſaire & plus preſſant.

Il en falloit bien moins pour porter Verdinitz à tout entreprendre. La grille ne réſiſta pas long-tems à des efforts animés par l'amour & par la jalouſie. Mais au moment qu'il ſe vit libre & prêt à ſortir, il fut arrêté par un ſcrupule embarraſſant. Il ſe voyoit au milieu d'un amas prodigieux d'or & d'argent; qui ne lui appartenoit point à la vérité, mais auquel ſa Maîtreſſe devoit avoir part un jour par le droit de ſa naiſſance,

Il étoit chargé par elle-même de travailler à sa liberté, & sans argent on ne réussit point dans ces entreprises. C'étoit pour elle en un mot qu'il alloit s'employer : ne lui étoit-il pas permis d'emporter une somme considérable pour la tirer d'embarras, & pour le dédommager de toutes les espérances auxquelles elle seroit obligée de renoncer en prenant la fuite avec lui ? Ces réflexions l'agiterent long-tems. Il ne lui étoit pas plus difficile de forcer une serrure que la grille. Les instrumens étoient entre ses mains. Cependant sa générosité naturelle fut la seule loi qu'il suivit. A quelque sort que l'amour & la fortune pussent le réserver, il résolut de mériter leurs faveurs par les voies de l'honneur & de la vertu. En s'attachant à cette résolution, il prit le parti de descendre promptement pour sortir de la maison avant la fin de la nuit, & il recommanda à l'Esclave qu'il laissoit après lui, de remettre la grille & l'échelle en si bon ordre qu'on ne pût du moins s'appercevoir tout d'un coup de sa fuite.

Malheureusement celui-ci n'eut pas

Verdinitz apprit bientôt ſon triſte ſort, & les recherches que ſon Maître faiſoit pour le découvrir; nouveau ſujet de frayeur, qui, dans une ame vulgaire, auroit éteint tout à la fois le courage & l'amour. Cependant pour ne pas donner une idée trop affreuſe de ſa ſituation, il ne faut pas remettre plus long-tems à déclarer qu'il fut ſoutenu par deux circonſtances extrêmement favorables. L'une étoit le fond qu'il pouvoit faire ſur l'amitié d'un riche négociant de Hradiſch, fugitif de Boheme, qui l'avoit toujours traité moins en Eſclave qu'en homme d'une conſidération diſtinguée dans leur patrie commune, & chez lequel il s'étoit refugié après s'être échappé du cabinet de ſon Maître. Sa vie étoit non-ſeulement à couvert dans une maiſon ſi ſûre, mais il avoit encore l'avantage d'être informé de toutes les démarches de ſon Maître, & de pouvoir ainſi régler les ſiennes. L'autre reſſource étoit de pouvoir ſe figurer avec raiſon que quelques aveux que ſon Maître eût pu tirer de l'Eſclave qu'il avoit fait punir, il n'y en avoit point qui pût tourner à ſa

honte, ni le faire accuſer d'un autre crime que d'avoir pris la fuite. Et quand il auroit pu craindre que ſa tendreſſe pour Plomby, & les deſſeins qu'il avoit ſur elle ne fuſſent connus de ſon pere, il s'imaginoit bien que ce ne ſont pas là de ces lumieres qu'on ſe hâte de communiquer à un mari, & par conſéquent qu'il n'avoit rien de plus dangereux à redouter de la part du Gouverneur, ni plus de difficultés à vaincre dans l'entrepriſe qu'il méditoit.

Les femmes des Turcs, dans la Bulgarie, tirant quelqu'avantage du voiſinage des Chrétiens, ſont beaucoup moins reſſerrées que dans le ſein de la Turquie, & leurs demeures même ne ſont pas ſi inacceſſibles, qu'un Voyageur curieux, qui s'attire un peu de conſidération, n'obtienne quelquefois la liberté d'y pénétrer. Il eſt vrai que ces faveurs s'accordent rarement, & jamais ſans la préſence du Maître; mais il ſe trouve quantité de riches Turcs qui affectent de ſe relâcher quelquefois de la ſévérité Muſulmane, pour faire connoître à leurs voiſins que la politeſſe & le goût de la ſociété ne ſont pas des vertus igno-

rées parmi eux. De-là vient communément que dans toutes les Provinces frontieres les Esclaves Chrétiens sont traités avec beaucoup moins de rigueur que dans des lieux plus éloignés. On en ajoute une autre raison, qui est la crainte que les Chrétiens n'usent de représailles dans le même cas. Quoiqu'il en soit le Gouverneur de Hradich, loin de passer pour un homme dur & farouche, s'étoit fait la réputation de recevoir les étrangers avec beaucoup d'humanité.

Ce fut sur cette connoissance que Verdinitz forma le plan qui devoit servir à la liberté de sa Maîtresse. Il le communiqua à son Hôte, sans le secours duquel il ne pouvoit l'exécuter. Il faut remarquer que la longueur de son esclavage étoit moins l'effet de la néceſſité que de l'amour ; car ayant été fait prisonnier dans le cours de la guerre, & son premier Maître l'ayant vendu à Hradisch, il n'étoit pas d'un pays si éloigné qu'il n'eût pu donner de ses nouvelles à sa famille, & faire venir aisément le prix de sa rançon, s'il n'eût trouvé dans les charmes & dans la ten-

dreſſe de Plomby une raiſon aſſez forte pour l'arrêter. Il s'étoit ouvert ſur ſa naiſſance & ſes richeſſes à l'ami chez lequel il s'étoit retiré, & cette confidence n'avoit pas peu ſervi à lui aſſurer ſon affection & ſes ſervices. Il continua donc de lui ouvrir ſon cœur & de lui demander l'aſſiſtance qui convenoit à ſon projet. C'étoit de lui faire ſecrétement un équipage de voyageur, digne d'une perſonne de ſa naiſſance, & de le conduire à quelque diſtance, dans un lieu détourné, où il l'iroit prendre, & d'où il reviendroit dans la ville avec des marques de diſtinction & d'autres ſoins qui ne permettroient pas de le reconnoître pour un Eſclave. Il n'y avoit de difficulté qu'à trouver des Domeſtiques Bohémiens, qui puſſent favoriſer ce déguiſement. Un obſtacle ſi inſurmontable ſuffiſoit pour renverſer toutes ces vues, lorſque le Négociant qui vouloit le ſervir à toute ſorte de prix, & ſe ménager ſon amitié, l'unique moyen qui pût le faire rentrer dans ſa patrie, lui offrit hardiment de ſe déguiſer lui-même en Domeſtique, de faire déguiſer de même

ſa femme avec ſon fils, & une de ſes filles, qui étoient les ſeuls de ſes enfans aſſez âgés pour cette entrepriſe, & de l'accompagner, au riſque de tout ce qui pourroit leur arriver. Il n'y mit que deux conditions; l'une, qu'il ſe logeroit dans le quartier de la ville le plus éloigné de ſa maiſon; l'autre, que cette maſcarade ne dureroit pas plus de dix jours, parce qu'il comptoit de faire paſſer pendant ce tems-là ſon abſence pour une promenade qu'il feroit avec une partie de ſa famille dans quelques villages voiſins.

Verdinitz, moins prudent que brave & honnête, accepta cette propoſition avec des tranſports de reconnoiſſance, & pour donner plus de vraiſemblance à la qualité de voyageur Bohémien qu'il vouloit prendre en ſe préſentant au Gouverneur, il fit quelques lettres de recommandation, ſous divers noms connus à Hradiſch. Elles étoient adreſſées à pluſieurs perſonnes dont le Négociant connoiſſoit les affaires, & comme on ne leur demandoit que de ſimples civilités pour un homme de diſtinction qui voyageoit dans leur pays par

par curiosité & par estime, ils se flatterent tous deux qu'un artifice si innocent ne pouvoit entraîner de suites fâcheuses. L'équipage ne devant consister qu'en habits propres & en chevaux de quelque apparence, le Négociant & son fils disposerent aisément tout ce qui devoit le composer.

Enfin, les mesures étant prises avec toute la sagesse qui pouvoit entrer dans un dessein si téméraire, Verdinitz arriva au milieu du jour à la porte de Hradisch, vétu suivant l'usage de Bohême, & suivi de ses quatre confidens qui passerent d'abord aisément pour les gens de sa suite. Quoique la derniere paix fût conclue depuis quelques mois, il fut obligé d'attendre long-tems les ordres du Gouverneur, auquel on annonça son arrivée. Cependant la crainte que ce premier obstacle avoit pu lui causer, fut bientôt dissipée par les caresses & les civilités du Gouverneur même, qui prit la peine de venir au devant de lui. Comme il parloit facilement la langue Turque, & qu'il ne donnoit point d'autre motif à son voyage que l'inclination particuliere qu'il

avoit pour la Turquie, il reçut dès le même jour des marques de considération de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville. Son Maître fut un des plus empressés à le voir : il soutint toutes ces visites, avec beaucoup de hardiesse & de bonheur, & le Négociant ne joua pas moins heureusement son rôle. Le Gouverneur, gagné particuliérement par ses flatteries, lui promit de lui faire voir dès le lendemain tout ce qui pouvoit satisfaire la curiosité d'un étranger. Il lui montra effectivement les plus beaux endroits de la ville, & mille choses que Verdinitz avoit eu le tems de connoître aussi bien que lui. Il ne parloit point de ses femmes. L'impatience prit au Bohémien, & dès le même soir il résolut de se procurer le jour suivant la vue de Plomby, & peut être de l'enlever.

Comme il n'avoit consenti à prendre la femme & la fille du Négociant à titre de domestiques, que pour donner un peu d'éclat à son arrivée, & qu'il avoit été d'avis, avec leur pere, de feindre dès le premier jour qu'elle se trouvoit mal de la fatigue du voyage, pour en

prendre occasion de les faire demeurer tranquillement dans le Caravanseras où il s'étoit logé, il lui proposa de les renvoyer à sa maison, mais de permettre qu'il fît voir auparavant sa fille au Gouverneur. Cette proposition étoit bizarre. Cependant l'autre, déja trop engagé pour s'y opposer long-tems, se paya de l'explication que Verdinitz lui donna de son dessein. C'étoit d'apprendre au Gouverneur, avec un air de confidence, qu'il avoit avec lui une Maîtresse chérie, qu'il s'étoit proposé de mener dans tous ses voyages; mais que la difficulté des voitures commençant à l'effrayer, il pensoit à la laisser à Hradisch où il la reprendroit à son retour; & comme il n'étoit pas naturel qu'elle pût demeurer seule dans un Caravanseras, il vouloit le prier de lui donner un asyle dans son Serrail, ne doutant pas que s'il étoit honnête homme il ne lui accordât volontiers cette faveur pour l'obliger, & que s'il ne l'étoit pas, il ne fût porté à la lui accorder de même, dans l'espérance de tirer quelque parti d'une jeune personne qu'on livroit volontairement entre ses mains. Verdi-

nitz eſpéroit encore qu'avec les précau-tions qu'il vouloit prendre, il ſeroit impoſſible au Gouverneur de diſtinguer les traits d'une fille qu'il alloit lui faire voir en habit d'homme; & ſon projet étant de ſe revétir auſſi-tôt lui-même d'un habit de femme, & de ſe faire porter au Serrail à ſa place, il ſe flatta de conduire ſi heureuſement ſon entre-priſe, avec d'autres artifices dont il ſe réſervoit l'exécution, que ni lui, ni le Négociant, ni ſa famille n'auroient à craindre aucun danger.

En effet, ayant déclaré le lendemain qu'il devoit partir la nuit ſuivante, il propoſa au Gouverneur, après s'être promené avec lui une partie du jour, de paſſer par ſon Caravanſeras; & lorſ-qu'il en fut à peu de diſtance, il lui ex-pliqua tout ce qu'il avoit médité. Ce-lui-ci, loin de ſe faire preſſer, accepta ſes propoſitions avec joie. Il vit la jeune perſonne dans un lieu où l'obſcurité avoit été ménagée, & quoiqu'elle n'eût point tout-à-fait changé d'habit, on avoit eu ſoin de lui faire prendre une poſture & quelques autres marques qui faiſoient reconnoître ſon ſexe. Cette

visite d'ailleurs ne dura qu'un moment. Verdinitz, après l'avoir recommandée au Gouverneur comme ce qu'il avoit de plus cher, ajouta qu'il lui feroit prendre l'habillement du pays, & que pour tromper les curieux il la feroit porter au Serrail dans la nuit. Les adieux se firent à l'instant. Le Négociant avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour cette nouvelle scene. Verdinitz, déguisé en femme, & le voile Musulman sur la tête, se livra à deux Porteurs, tandis que la fille, dont il alloit faire le personnage, tâchoit de faire le sien, en se mettant à la tête de son équipage, & en sortant de la Ville. Elle n'eut pas de peine à regagner sa maison, où elle reparut le lendemain fort tranquillement avec le reste de sa famille.

Ainsi le téméraire Bohémien se trouva seul à soutenir tout le poids de son entreprise. Il arriva à la porte du Serrail, où le Gouverneur n'avoit pas manqué de donner des ordres pour le recevoir. Quelques vieilles femmes qui étoient à l'attendre, le conduisirent dans un appartement où elles l'assure-

à penser que c'étoit peut-être quelque belle Esclave, qui pourroit faire perdre heureusement à son mari ce qui lui restoit d'affection pour elle, il n'en fallut pas davantage pour lui faire souhaiter de la connoître. Elle entra seule dans la chambre de Verdinitz, avec de foibles dispositions à garder la foi conjugale. Ils se reconnurent au premier coup d'œil, & dans les premiers transports elle eut pour son Amant des complaisances qu'elle n'avoit point encore eues pour son mari.

Dès le même jour ils délibérerent sur les moyens de hâter leur liberté ; mais l'exécution de toutes les mesures que Verdinitz avoit prises avec le Négociant se trouva retardée par des obstacles, qui venoient de la disposition intérieure du Serrail. Il avoit compté mal-à-propos que les femmes du Gouverneur étoient libres de se promener au Jardin pour y prendre le frais pendant la nuit, & que le Négociant se trouvant de l'autre côté du mur, avec deux échelles & le secours de son fils, il lui seroit facile de profiter de l'obscurité pour dérober son entreprise. Il devoit reprendre aussi-

tôt l'habit de ſon ſexe, & le faire prendre auſſi à la compagne de ſa fuite, pour ſe rendre enſemble à la maiſon du Négociant, où rien n'auroit pu les troubler juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé quelque moyen de ſe retirer en Boheme.

Malheureuſement la partie du jardin où les femmes avoient la liberté de ſe promener, étoit ſéparée par un treillage fort épais, de celle qui touchoit au mur. Cette clôture ne pouvoit pas être forcée aiſément, ni tout d'un coup. S'il n'avoit fallu que de la patience pour s'en procurer l'occaſion & les moyens, un peu de retardement n'étoit pas une ſi forte raiſon de s'affliger : mais il reſtoit deux affreux ſujets de crainte, contre leſquels il ſembloit que le courage & l'adreſſe n'avoient aucune reſſource. L'un étoit la difficulté de faire ſavoir au Négociant par quel obſtacle on ſe trouvoit arrêté, & de l'avertir du jour où l'on ſeroit parvenu à le ſurmonter. L'autre, incomparablement plus terrible, étoit la barbe de Verdinitz, qui croiſſoit à vue d'œil, & qu'il étoit impoſſible de cacher.

La grandeur de ce dernier péril obli-

geant d'y donner les premiers ſoins, Verdinitz penſoit déja à s'écorcher plutôt le viſage qu'à ſe trahir par une difficulté ſi légere. Cependant comme c'eſt l'uſage des femmes Turques de ſe faire raſer une partie de la tête, Plomby ne déſeſpéra point de pouvoir dérober quelques raſoirs aux Eſclaves qui la ſervoient. Elle s'y employa auſſi-tôt ſi ardemment, qu'elle y réuſſit avant la fin du jour. Son Amant ſe trouva ainſi d'autant mieux à couvert, qu'affectant de porter les cheveux longs, pour marquer que dans l'abſence de celui qu'il feignoit de regretter, la douleur le rendoit indifférent pour la propreté & la parure, les traces de ſa barbe, qui n'étoit pas d'ailleurs plus épaiſſe qu'il ne convenoit à ſon âge, paroiſſoient moins après avoir été raſée, que s'il eût été obligé de ſe faire raſer auſſi la tête.

Les deux Amans n'eurent point d'autre peine à eſſuyer pendant quelques jours, que celle d'être ſouvent troublés par les femmes du Gouverneur, qui vouloient jouir comme Plomby de la compagnie de l'étrangere. Le ſoir ils ne manquoient pas de ſe rendre au jardin,

& trouvant toujours quelque prétexte pour se retirer à l'écart, ils cherchoient au long du treillage quelqu'endroit qui fût moins difficile à forcer, pour s'ouvrir tôt ou tard un passage. Verdinitz en découvrit un, qui étoit couvert fort heureusement par le feuillage d'un arbrisseau. Le bois lui en parut assez pourri pour ne pas résister long-tems à l'effort de ses mains. Chaque nuit il arrachoit quelque morceau, & bientôt il eut fait un trou assez large pour y passer en rampant contre terre.

Mais que leur servoit-il de pouvoir gagner le mur, s'ils n'étoient pas certains d'y trouver le Négociant avec les secours nécessaires pour les délivrer? La fortune veilloit aussi pour eux de ce côté-là. Un jour qu'ils étoient ensemble & qu'ils se livroient à leurs inquiétudes, on leur annonça un Marchand étranger, qui avoit été introduit au Serrail pour vendre divers bijoux au Gouverneur & à ses femmes, & qui leur fut présenté, comme il l'avoit été à toutes les autres. Le soin que le Négociant avoit pris pour se déguiser, n'empêcha point Verdinitz de le recon-

noître. Il se ménagea avec lui un moment d'entretien. C'étoit assez pour convenir de la nuit & de l'heure où les échelles & les autres secours devoient être au pied du mur. Le zele du Négociant ne surprendra personne, si l'on se souvient qu'avec le motif de l'amitié, il avoit celui de l'intérêt. Il promit d'être exact & fidele. Rien ne paroissoit plus capable de retarder l'espérance des deux Amans.

Cependant elle fut ruinée par un malheur plus cruel que tous ceux qu'on a lu. L'après-midi qui précéda la nuit marquée pour l'évasion, Verdinitz & Plomby s'entretenoient agréablement dans une si douce attente, & leur adresse leur avoit fait trouver divers moyens d'écarter les autres femmes, lorsqu'un Esclave, qui leur étoit attaché, sans être tout-à-fait dans leur confidence, vint doucement les avertir que le Gouverneur étoit dans l'antichambre à les écouter, & qu'il paroissoit prêter l'oreille avec la derniere attention. Ils se crurent perdus. Sans être sûrs qu'il leur fût rien échappé d'assez clair pour faire connoître leur secret

& leur deſſein, ils ne douterent pas que cette curioſité du Gouverneur ne vînt d'une défiance qui devoit avoir quelque fondement, & qu'un mot n'eût ſuffi par conſéquent pour les trahir. Dans le premier trouble, ne prévoyant rien qui ne fût plus terrible que la mort, ils ne penſerent qu'à ſe la donner, ou du moins qu'à s'en aſſurer le pouvoir, en s'armant tous deux d'un des raſoirs qui ſervoient à Verdinitz.

Heureuſement qu'il n'arriva rien qui pût confirmer leur défiance & leur crainte. La vérité étoit que le Gouverneur à qui l'on avoit appris avec quelle ardeur elles ſe recherchoient, & le goût qu'elles trouvoient à ſe voir & à s'entretenir ſans témoins, auroit ſouhaité d'entendre ce qu'elles pouvoient ſe dire dans des converſations ſi longues & ſi ſecretes. Il étoit venu prêter l'oreille à la porte, & malgré tous ſes ſoins il n'avoit rien entendu. Mais n'ayant pu juſqu'alors obtenir la liberté de voir l'Etrangere, il réſolut de paſſer ce jour-là ſur les conſidérations qui l'avoient arrêté; il ouvrit la porte & ſe préſenta civilement. Son air, qui n'a-

voit rien d'irrité, rendit la tranquillité aux deux Amans. Cependant comme il restoit quelques marques d'émotion sur leur visage, & qu'ils affecterent pendant leur entretien, l'un de détourner presque continuellement la tête en feignant de pleurer l'absence de ce qu'il aimoit, l'autre de prendre les airs ordinaires de mécontentement & de fierté; le crédule Gouverneur venant à découvrir les deux rasoirs, les soupçonna d'en vouloir à leur propre vie, & trembla pour leur intérêt plus qu'elles-mêmes. Il se garda bien de leur déclarer ce soupçon; mais jugeant qu'un mal tel qu'il se l'imaginoit demandoit les remedes les plus doux, il leur proposa sur le champ les plaisirs qu'il crut propres à dissiper leur mélancolie. Toutes ses femmes furent appellées. Il les laissa ensemble, en leur commandant de se livrer à la joie, & il donna ordre en particulier à ses plus fideles Esclaves d'avoir l'œil sans cesse ouvert sur Plomby & sur l'Etrangere.

Ces tendres Amans remercierent le Ciel d'avoir fait prendre un si heureux cours à leurs alarmes, & n'attendant

que la nuit pour s'en délivrer tout-à-fait, ils la regarderent comme la fin de leurs maux. A peine le ſoleil eut-il diſparu qu'ils prirent le chemin du jardin. Ils ne trouverent pas plus de difficulté qu'un autre jour à s'écarter des femmes qui les accompagnoient, & à s'approcher de leur trou. Préparé, comme il étoit, un moment leur ſuffiſoit pour paſſer. Verdinitz força ſa Maîtreſſe de paſſer la premiere. Mais les Eſclaves, qui, ſuivant l'ordre de leur Maître, étoient à quelques pas ſans être apperçus, ne balancerent point à s'approcher lorſqu'ils virent Plomby diſparoître. Ils arriverent au moment que Verdinitz, couché à terre, s'allongeoit pour la ſuivre, & ils l'arrêterent facilement dans cette poſture. Avec la clef d'une porte qui ſervoit de communication aux deux jardins, il ne leur fut pas moins aiſé de ſe ſaiſir auſſi-tôt de Plomby.

Ce fut un bonheur pour elle & pour ſon Amant qu'elle ne ſe fût point aſſez avancée vers le mur pour les faire ſoupçonner du deſſein qu'ils avoient de prendre la fuite. Le Gouverneur averti de ce qui venoit d'arriver, ne tourna

point ſes réflexions de ce côté-là, & s'arrêtant à ſes premieres craintes, il ne douta point que ce ne fût un nouveau mouvement de déſeſpoir, ou peut-être quelqu'égarement d'eſprit qui les avoit portés à une démarche qui ne lui paroiſſoit pas ſenſée. Le danger lui parut preſſant, & ſans rien conſulter davantage, il donna ordre qu'ils fuſſent conduits dans leur appartement, & gardés à vue chacun de leur côté. Il recommanda particuliérement qu'on éloignât de leurs mains tout ce qui pourroit ſervir au funeſte deſſein qu'il leur ſuppoſoit.

Ce revers parut ſi inſupportable à Verdinitz, qu'il eût fait ſans doute un horrible uſage de ſes raſoirs, ſi l'on ne s'étoit hâté de s'en ſaiſir. Il demeura ſans conſolation & ſans eſpérance, plus tourmenté encore par la crainte de l'avenir que par la ruine d'un projet qu'il avoit cru infaillible; car il ne lui reſtoit pas la moindre voie pour réparer ſon malheur, & n'ayant plus le ſecours de Plomby pour cacher ſon ſexe, il prévoyoit bien que tôt ou tard il ne pourroit éviter des éclair-

ciſſemens auſſi dangereux pour elle que pour lui. Trois ou quatre Eſclaves qu'il voyoit dans ſa chambre, & qui ne lui diſſimulerent pas l'ordre qu'ils avoient d'y être nuit & jour, lui rendoient la violence auſſi impoſſible que la fuite. Enfin, ſe remettant de ſon ſort à la fortune, il prit la réſolution de feindre une maladie violente, qui lui ſerviroit de prétexte pour demeurer continuellement au lit, & pour prendre ſi peu de nourriture que venant inſenſiblement à s'affoiblir, il eût beſoin de moins d'efforts lorſqu'il ſeroit forcé de finir ſa vie. Il s'arrêta à cette penſée, & perſonne ne penſant à s'y oppoſer, il paſſa en effet cinq ou ſix ſemaines au lit, ſans ſouffrir qu'on s'approchât de lui pendant le jour, & conſentant à peine le ſoir à prendre quelques légers alimens dans l'obſcurité.

Il n'eut pendant ce tems-là aucune nouvelle de Plomby, qui n'étoit pas obſervée avec moins de ſoins. Mais le Gouverneur, plus étonné que jamais d'une conduite ſi extraordinaire, réſolut à la fin de le voir & de l'obliger

malgré toutes ses résistances à recevoir les secours de la médecine. Il entra dans sa chambre sans l'avoir fait avertir, & le surprenant dans son lit, il fut extrêmement surpris lui-même de lui trouver une barbe prodigieuse, qui le rendoit moins semblable à une femme qu'à une bête féroce. Soit frayeur, ou d'autres causes qui n'ont jamais été bien approfondies, le pauvre Gouverneur fut attaqué sur le champ d'une apoplexie violente. Les Esclaves, plus attentifs alors à son accident qu'à ce qui le pouvoit causer, l'emporterent mourant, & n'apperçurent pas même la barbe fatale que Verdinitz avoit toujours eu l'adresse de leur cacher.

Le Gouverneur étant mort, sans avoir retrouvé assez de connoissance pour déclarer ses dernieres volontés, Plomby, la seule de ses femmes qu'il eût épousée suivant la loi, se trouva d'autant plus libre, que les enfans de son mari étant dans des lieux éloignés de Hradisch, il ne se présenta personne qui pût lui contester l'autorité. Elle en fit usage aussi-tôt pour se rendre au-

près de Verdinitz, à qui elle fit la barbe de ses propres mains : de sorte que lui ayant fait reprendre l'habit de femme, auquel il étoit accoutumé, aucun Turc n'eut le moindre soupçon de son sexe & de son aventure. Ensuite, de concert avec lui, elle fit avertir le Négociant de le venir prendre au Serrail, sous prétexte qu'étant de Boheme il devoit quelques soins à une femme de sa nation.

Le seul frein qui arrêtoit Plomby étoit la crainte de son pere, sous l'autorité duquel elle devoit retourner en quittant le serrail. Elle auroit pu tenter tout d'un coup de passer en Boheme avec son Amant, mais un héritage aussi considérable que celui qui devoit lui revenir, méritoit bien d'être attendu, & Verdinitz même s'étoit rendu à une raison si forte. D'ailleurs il y avoit cent sortes de dangers à courir en prenant témérairement la route de Hongrie, qui étoit l'Etat Chrétien le plus voisin ; & le Négociant, homme d'âge & d'expérience, étoit un guide capable de surmonter les difficultés. Il falloit donc lui accorder le tems

de régler ſes affaires, & ſur-tout donner à Verdinitz celui d'écrire à Prague pour ménager avantageuſement le retour d'un homme auquel il avoit déja tant d'obligations. On prit là-deſſus le parti d'attendre, & Plomby après avoir rempli ſes obligations au Serrail, retourna tranquillement chez ſon pere.

Mais ce ne fut pas ſans avoir concerté avec ſon Amant les moyens de ſe voir. Ils devinrent plus faciles qu'elle n'auroit oſé s'en flatter, par la diſpoſition qu'elle trouva dans ſon pere à pardonner à Verdinitz, & à ſouhaiter de le revoir. Sa fuite l'avoit moins irrité, que le ſouvenir de ſa fidélité & de ſon attachement ne le portoit encore à l'aimer. Il ne ſe laſſoit point de marquer de l'admiration pour un Eſclave qui s'étoit ſauvé de ſon cabinet ſans toucher à ſon tréſor, & ce fut dans un de ces mouvemens d'eſtime & de reconnoiſſance, que demandant à ſa fille s'il étoit vrai qu'elle eût jamais ſenti de l'inclination pour lui, il lui confeſſa que s'il l'eût cru né quelque choſe, & s'il lui eût re-

connu du penchant pour la Religion de Mahomet, il n'auroit pas fait difficulté de le choisir pour son gendre. Elle parla de sa naissance, sur les lumieres qu'elle en avoit reçues de lui-même & du Négociant. Pour la Religion, sans se hazarder à rien promettre, elle s'engagea seulement à faire elle-même toute sorte d'efforts pour le rendre Musulman, & elle donna pour nouveau motif à son pere le mérite de convertir un homme qu'il trouvoit digne de son estime.

Ainsi Verdinitz fut rappellé dans la maison de son Maître, & fut reçu comme son fils plutôt qu'à titre d'Esclave. Cependant le vieillard, qui joignoit toujours beaucoup d'avarice à des sentimens de bonté extraordinaires, se sentant affoibli par l'âge & n'étant plus capable de veiller à son trésor, prit le parti de se faire transporter dans le cabinet où il l'avoit renfermé, & de s'en faire une demeure d'où rien n'avoit plus le pouvoir de le faire sortir. Verdinitz demeuroit le maître absolu dans tout le reste de la maison, & pour achever

de ſe concilier l'affection du vieillard, il avoit ſoin de lui porter des ſacs d'or & d'argent, qu'il recueilloit tous les ans de ſon revenu. C'étoit travailler pour lui-même. La mort vint délivrer enfin le vieillard de ſes inquiétudes, & toute ſa maiſon d'une trop longue contrainte. En expirant, il donna ſa fille & tout ſon bien à Verdinitz, ſans autre condition que de ſe faire Muſulman.

Il étoit queſtion d'éluder cette loi, qui étoit trop claire & trop publique pour être violée impunément. La conſidération que le premier mariage de Plomby lui attiroit encore dans la Ville, & les libéralités de Verdinitz leur donnerent quelque tems l'eſpérance de gagner les Chefs de la Religion. Mais Verdinitz qui avoit eu le tems d'écrire à Prague & de faire la paix du Négociant, prit le parti de le faire partir avec tous ſes tréſors, ou du moins avec ce qu'il ne vouloit point expoſer à l'avidité des Turcs. Ce dépôt ſe fit ſi ſecrétement, que les plus curieux y furent trompés. Le départ du Marchand fut mé-

nagé de même avec tant de précautions, qu'il ne passa que pour un voyage de peu de durée qu'il étoit obligé de faire avec sa famille. Il laissa sa maison meublée, & son fils pour la conduire dans son absence ; tandis qu'il emportoit avec les trésors de Verdinitz tous ceux qu'il avoit amassés lui-même.

Enfin lorsqu'ils furent arrivés à Prague, & que Verdinitz n'eut plus à risquer que ce qu'il étoit disposé à perdre, il exécuta avec plus de bonheur que de prudence, un projet qu'il avoit médité. Il proposa au nouveau Gouverneur de lui accorder la liberté de faire un voyage de quelques mois dans son pays, avec le fils du Négociant qui étoit resté dans la maison de son pere. On rejetta cette proposition, comme il s'y étoit attendu. Mais pour lever aussi-tôt toute sorte d'obstacles, il leur offrit de laisser entre leurs mains pendant son absence & pour gage de son retour, sa maison, celle du Marchand qui devoit l'accompagner, & tout l'héritage du Turc son patron. On accepta fort avidement cette offre,

& ceux qui affectoient le plus de zele se trouverent ainsi intéressés à ne pas trop presser son retour.

Il ne restoit qu'une difficulté. C'étoit l'évasion de Plomby, pour laquelle il paroissoit impossible de trouver des prétextes. On eut recours à l'adresse. Plomby fut déguisée en homme, & le jour du départ elle passa pour un Esclave. Cette fuite romanesque auroit réussi, par le soin que Verdinitz avoit eu de se pourvoir d'une voiture fort légere, & de six chevaux extrêmement vîtes, qu'il croyoit capables de le mettre en sûreté avant qu'on pût s'appercevoir de l'enlévement de sa Maîtresse. Mais un jeune Turc nommé *Delmet*, amoureux depuis longtems de Plomby, charmé d'abord du départ de Verdinitz, & désespéré ensuite de découvrir qu'elle avoit consenti à le suivre, fit éclater si haut ses plaintes, que le Cadi fut obligé, par bienséance & contre son intérêt, de mettre quelques Cavaliers à la suite du Ravisseur, avec ordre de le ramener mort ou vif. Delmet partit à leur tête. Il joignit les

les deux Amans à [illegible]
frontiere. Le [illegible]
fait juger de l[illegible]
pourſuivi, la [illegible]
reſta dans un [illegible]
faire ſortir [illegible]
ture. Elle [illegible]
ment qu'e[illegible]
Elle acheva [illegible]
de d'un pe[illegible]
derriere la [illegible]
que Ver[illegible]
nima par [illegible]
jouer [illegible]
De[illegible]
mo[illegible]
fort p[illegible]
quem[illegible]
où [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

de deux Voyageurs, l'attention des Cavaliers ne tourna point de ce côté-là ; Delmet ne put se persuader qu'il eût été trompé dans les soins qu'il avoit pris pour s'assurer de l'évasion de sa Maîtresse. Comme il avoit remarqué que la voiture de Verdinitz s'étoit arrêtée derriere un buisson, pendant que Plomby prenoit du tems pour en sortir, il ne douta pas qu'elle ne se fût retirée à l'écart, de concert avec ses Ravisseurs, & qu'elle ne fût cachée au long de quelque haie ou dans quelque maison voisine, où ils étoient sûrs de la retrouver. Dans cette pensée il laissa une partie de ses gens pour garder la voiture, tandis qu'avec le reste il se mit à visiter tous les lieux voisins, qui lui parurent propres à servir de retraite. Il y employa une partie du jour. Enfin, las de chercher, & venant à croire qu'il s'étoit effectivement trompé, en croyant Plomby hors de Hradisch, il prit une résolution qui acheva de le rendre tout-à-fait dupe. Ce fut de conduire Verdinitz jusqu'à la frontiere, dans

la vue non-ſeulement de s'aſſurer du départ d'un Rival ſi redoutable, mais d'empêcher auſſi que Plomby ne pût le rejoindre, ſuppoſé qu'elle eût quitté ſa voiture, comme il ſe l'étoit figuré, & qu'elle demeurât cachée dans quelque lieu qu'il n'avoit pu découvrir. Ainſi pendant deux jours de marche, les deux Amans furent tranquilles ſous cette eſcorte. Si Plomby eut quelques incommodités à ſouffrir dans la ſituation qu'elle fut forcée de garder, le prix que l'amour lui réſervoit à Prague étoit capable de ſoutenir ſon courage. Et ce qu'il y eut de riſible dans une aventure d'ailleurs aſſez ſérieuſe, c'eſt que Delmet ayant enfin quitté la voiture, paſſa pluſieurs jours ſur la frontiere, pour empêcher que l'envie ne prît à Verdinitz de retourner à Hradiſch, & pour s'aſſurer qu'il avoit continué ſa route.

Nos deux Amans ne tarderent pas à jouir d'une vie toute heureuſe dans le ſein d'une famille riche & puiſſante qui vit arriver Verdinitz & ſa Maîtreſſe avec des tranſports de joie. Le vieux

Marchand ne fut pas le moins empressé à les féliciter de leur bonheur, & leur restitua toutes leurs richesses qu'il avoit apportées heureusement jusqu'à Prague. Mais lorsque tout paroissoit ainsi se réunir pour les récompenser de leurs peines, ils eurent une alarme qui mérite d'être rapportée comme la fin de leur histoire. Un jour qu'ils s'étoient retirés à la campagne, sans autre compagnie que leurs Domestiques, ils furent surpris de voir entrer dans leur Maison vers le soir dix-huit ou vingt Turcs qui mirent aussi-tôt le sabre à la main, & qui se dispersèrent dans les appartemens. Verdinitz trop mal accompagné pour penser à se défendre, ne chercha qu'à se cacher avec Plomby & ses Enfans; car sa premiere idée tombant sur l'ancien sujet de sa crainte, il ne douta pas que ce ne fût le Cadi de Hradisch ou Delmet qui avoit eu la hardiesse de le poursuivre jusqu'à Prague. Quoique cette imagination fût sans vraisemblance, elle le tourmenta mortellement pendant plus d'une heure que

les Turcs employerent à l'exécution de leur deſſein. Ce fut de mettre en œuvre les préparatifs qu'ils avoient faits d'une ſuperbe fête. Ils s'étoient fait ſuivre non-ſeulement par quantité de chariots qui avoient apporté les décorations néceſſaires, mais par une compagnie fort nombreuſe, qui étoit compoſée des principales Dames de la Ville. La diligence des Ouvriers ayant répondu à leur ardeur, ils eurent bientôt fait changer de face à la Maiſon; & lorſque tout fut mis dans l'ordre qu'ils s'étoient propoſé, ils ne penſerent plus qu'à tirer le plaiſir qu'ils avoient eſpéré de la frayeur & de la ſurpriſe de Verdinitz. C'étoit la Jeuneſſe la plus diſtinguée de Prague, qui avoit formé le projet de cette fête, ſur les récits qu'elle avoit entendu faire aux deux Amans, & qui avoit imité avec beaucoup d'art ce qu'ils racontoient continuellement des uſages de Hradiſch. La Comédie même, qui fut repréſentée par les meilleurs Acteurs de Prague, n'étoit que l'hiſtoire de l'eſclavage de Verdinitz & de ſes en-

treprifes au Serrail. Enfin, pour exprimer encore mieux l'heureufe fin de fes peines, toutes les machines & les habits, foit de Mufulmans, foit d'Efclaves, qui avoient fervi au divertiffement, furent brûlés fur un bûcher dreffé exprès dans la cour.





AVENTURES D'UN JEUNE FLAMAND.

UN jeune homme, qui étoit engagé depuis près d'un an par les vœux ſolemnels dans un Couvent de Flandres, s'évada & fut arrêté le lendemain par quelques perſonnes chargées de le pourſuivre. Il le fut, heureuſement pour lui, devant pluſieurs témoins à qui il apprit en deux mots ſon nom & ſon embarras. Il les aſſura qu'il étoit fils de M. G.... Bailli de B.... qu'il étoit né par conſéquent dans la Religion Proteſtante, & que ne l'ayant jamais abandonnée, on ne pouvoit le forcer de demeurer dans un état contraire à ſes principes, & qu'il n'avoit embraſſé que par des néceſſités de fortune. Ses plaintes n'empêcherent point ſes Gardes de lui faire re-

prendre le chemin de ſon Couvent, ni ſes Supérieurs de le tenir renfermé dans une étroite priſon. Il ſe trouva parmi les inconnus dont il avoit imploré le ſecours, quelqu'un d'aſſez charitable pour écrire au Bailli de B... qu'il avoit nommé ſon pere; & celui-ci qui l'étoit en effet, ſentant toute ſa tendreſſe ſe réveiller pour un fils unique dont il pleuroit l'abſence depuis plus de deux ans, ne perdit pas un moment pour le ſauver d'un péril que les préjugés de la Religion lui faiſoient croire encore plus preſſant. Comme il étoit facile de prouver que ſon fils n'avoit jamais été Catholique, & que le jeune homme n'avoit fait aucune abjuration en prenant l'habit religieux, la difficulté n'étoit pas de rompre des engagemens illuſoires & ſans force, mais ſeulement de le mettre à couvert du châtiment qu'il paroiſſoit mériter pour avoir profané ſi long-tems bien des choſes reſpectables. Cependant les puiſſantes ſollicitations du Bailli, & les ménagemens qu'on devoit à l'un des principaux Officiers d'une Ville étrangere, parurent des raiſons aſſez

fortes pour arrêter la Juſtice. On lui rendit ſon fils, malgré les plaintes de quelques zélés qui condamnerent cette indulgence.

Quoique cette aventure n'ait pas fait beaucoup d'éclat, elle a aſſez piqué la curioſité de pluſieurs perſonnes, pour leur faire deſirer d'en ſavoir toutes les circonſtances, & ſur-tout par quels motifs un Proteſtant, de l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, a pu ſe jetter dans un aſyle catholique. C'eſt ce détail qui rend la relation que l'on va lire fort intéreſſante.

Il y a dix-huit ou vingt ans qu'une Dame Catholique de B... arrêtée depuis la fin de la derniere guerre ſur le ſoupçon d'avoir contribué à la derniere victoire de la France par quelques avis communiqués à propos, ſe ſauva heureuſement de ſa priſon, & gagna une petite Ville de Brabant, où la fatigue & la miſere l'obligerent d'avoir recours à la charité des honnêtes gens. Elle y eût trouvé aſſez de ſecours pour paſſer en France avec moins de peine, ſi elle n'y eût été retenue par une raiſon qui ne lui per-

mettoit pas de s'éloigner. Sans parler de ses biens, dont la confiscation étoit déja certaine, elle laissoit après elle une fille de sept à huit mois, qui étoit née pendant le tems même de sa prison, & quelques semaines après la mort de son mari. La tendresse maternelle, jointe à ces deux circonstances, lui rendoit cet enfant si cher, que dans l'impossibilité de la prendre avec elle en fuyant, elle avoit été sur le point de lui sacrifier sa liberté & peut-être sa vie ; mais l'espérance que ses amis prendroient soin d'elle après sa fuite, & qu'en demeurant sur la frontiere elle pourroit trouver des facilités pour se la faire apporter, avoit soutenu son courage. En effet, elle ne s'étoit pas trompée en espérant qu'elle ne demeureroit pas sans secours ; mais ce fut le Gouverneur de la Ville qui eut cette attention lui-même, & qui confia son éducation à quelques personnes d'honneur, avec la condition ordinaire en Hollande de l'instruire dans la Religion Catholique, parce qu'elle y avoit été baptisée.

Cette nouvelle, dont la mere trou-

va moyen d'être informée, ne servit qu'à lui faire perdre tout-à-fait l'envie de se retirer en France. Elle résolut d'attendre le tems où sa fille auroit la liberté de disposer d'elle-même, comptant toujours de trouver assez d'occasions de lier commerce avec elle, & de favoriser son évasion lorsque l'âge lui permettroit d'y penser. Elle supplia les personnes qui l'avoient toujours secourue, de lui ouvrir quelque voie pour s'entretenir de son travail. Tout le monde prenant intérêt à son infortune, on lui ménagea une situation honnête dans un de ces Couvens de Religieuses où l'usage est d'avoir quelques femmes pieuses hors de la clôture, pour le service extérieur de la Maison. Elle a vécu plus de dix-huit ans dans cette retraite avec autant de piété que d'honneur.

Sa fille ne fut pas plutôt sortie de l'enfance, qu'elle lui fit connoître le lieu de sa demeure, & dans quelle vue elle s'y étoit arrêtée si long-tems. L'envie de la rejoindre ne manquoit point à la jeune Captive ; mais quoique le voyage ne fût point assez long pour

l'effrayer, il falloit des commodités que personne ne s'offroit à lui procurer. Pendant que l'une & l'autre les cherchoient, il survint un contre-tems qui augmenta beaucoup la difficulté. Le fils unique du Bailli de B... ce même jeune homme qui a ouvert ici la scene, vit cette jeune personne dans la maison où elle étoit élevée. Son destin fut de l'aimer après l'avoir vue, & ses soins furent si ardens qu'ils eurent le pouvoir de la toucher. Dès ce moment elle commença à souhaiter son départ avec moins d'impatience, & même à chercher des prétextes pour le retarder. Son Amant, dont la prudence ne surpassoit pas l'âge, se persuada peut-être qu'il obtiendroit la liberté de l'épouser, ou du moins il la flatta si bien de cette espérance, qu'elle crut sa fortune assurée par l'amour. Elle en écrivit quelque chose à sa mere; mais l'expérience du monde faisant concevoir à celle-ci le danger d'une fille si chere, elle lui défendit absolument d'entretenir plus long-tems cette pensée, quelque mérite & quelques richesses qu'elle pût trouver dans son Amant; & faisant sur-tout

valoir le motif de la Religion, elle lui donna ordre de se hâter de la venir joindre, suivant quelques mesures qu'elle avoit prises pour faciliter son départ.

Le respect & l'obéissance l'emporterent sur l'amour; mais on crut le sacrifice assez rigoureux pour se permettre un peu de dédommagement. On crut qu'en abandonnant un Amant chéri, il étoit juste de lui en marquer du moins quelques regrets, & de ne pas l'exposer aux suites qu'on craignoit de son désespoir. En un mot, on lui découvrit l'ordre cruel qu'on avoit reçu, & la néceffité où l'on étoit de le quitter. Lui, sans balancer un moment sur sa réponse, s'engagea aussi-tôt par les sermens les plus redoutables à la suivre au bout du monde. On combattit quelque tems cette résolution; mais l'amour qui l'avoit inspirée aidant bientôt à la faire approuver, les deux Amans convinrent enfin de partir ensemble, & d'aller droit à N... où étoit la mere, & où ils se flatterent qu'à force d'instances & de soins ils obtiendroient tôt ou tard son consentement pour le mariage.

Ils n'avoient que deux petites jour-

nées de chemin, & leurs mesures furent prises avec tant de précautions, qu'étant arrivés le soir à la frontiere ils se crurent tout-à-fait hors du péril. Mais il en restoit un qu'ils n'avoient pas prévu, & qu'ils n'éviterent pas si heureusement. Deux Amans de cet âge, seuls, libres, sûrs du cœur l'un de l'autre, ne passerent point ensemble tant d'heures précieuses, ne se virent, ne s'entretinrent pas continuellement, sans sentir leur vertu exposée à d'étranges épreuves. La modestie défend une fille; mais un jeune homme capable d'avoir abandonné si brusquement la maison de son pere, devoit être extrêmement téméraire & entreprenant. Aussi ne laissa-t-il point échapper l'occasion. Il représenta à sa Maîtresse qu'ayant à craindre mille obstacles de la part de sa mere, c'étoit la seule voie certaine de les prévenir, & tout ce que l'amour fait dire avec le même succès dans les mêmes occasions. On partit le lendemain, fort contens de la confiance qu'on avoit eue l'un pour l'autre, & l'on arriva enfin à N... après avoir réglé de concert la conduite que l'on y devoit tenir.

Celle de la Demoiselle fut simple. Elle fit à sa mere une relation imaginaire des aventures de son voyage, & sa figure lui servant de recommandation elle obtint facilement la permission de vivre dans le même Couvent, jusqu'à ce qu'il plût au Ciel de lui ouvrir d'autres voies de fortune. Le jeune homme, suivant les mesures qu'il avoit prises avec elle, se logea dans la Ville, sous prétexte d'être venu pour faire ses études de Philosophie, & trouva bientôt l'occasion de se lier avec le Directeur du Couvent. C'étoit un C... Religieux d'une Maison qui est à quelque distance de la Ville, & qui occupoit selon l'usage un appartement commode chez les Religieuses. L'air civil & ingénu du nouvel Ecolier, ses avances d'estime, & la dépense honnête qu'il s'étoit mis en état de faire par quelques sommes qu'il n'avoit pas manqué de voler à son pere, disposerent si bien le Directeur à l'aimer, que rien ne pouvoit être plus favorable pour son dessein. Il ne tarda point avec une protection aussi sûre à lier connoissance avec la mere de sa Maîtresse. Rien n'étant suspect de la

main qui le présentoit, il vécut librement dans la partie de la maison qui étoit hors de la clôture, avec la satisfaction d'y être sans cesse auprès de ce qu'il aimoit. Cette liberté devint la cause de tous ses malheurs; car tandis que sa passion n'étoit combattue par aucun obstacle, il oublia que mille raisons devoient le faire penser, du moins pour l'intérêt de sa Maîtresse, à solliciter le consentement de sa mere pour leur mariage. La différence de sa Religion qu'il s'efforçoit de déguiser, parce qu'il prévoyoit les difficultés qu'elle pouvoit faire naître, & l'espérance que l'âge & les infirmités de la vieille Dame lui donnoient continuellement de se voir bientôt libre par sa mort, sont les seules raisons qu'il apporta depuis pour justifier son imprudence. Mais l'effet en devint irréparable. Six mois ne se passerent point sans quelques marques d'une passion qu'il satisfaisoit sans ménagement. Toutes sortes de précautions furent employées pour les tenir secretes, & l'on se flatta même qu'il seroit aisé d'en imposer jusqu'à la fin à une mere vieille & dévote, & à quel-

ques autres femmes auſſi crédules, qui étoient encore fort éloignées de former les moindres ſoupçons. L'Amant s'aſſura par ſes libéralités une maiſon particuliere, à peu de diſtance du Couvent, où il s'imagina plus follement encore que ſa Maîtreſſe n'auroit beſoin que de quelques heures pour ſe délivrer de ſon fardeau. Elle devoit, ſuivant ſon projet, regagner enſuite ſa demeure, & feindre une maladie pour couvrir ce qui pourroit lui reſter de pâleur & de foibleſſe. Le jour fatal arriva. Tout fut conduit aſſez heureuſement juſqu'au moment des grandes douleurs. Mais, ſoit par l'ignorance des femmes qui s'employoient à la ſecourir, ſoit par des cauſes naturelles, l'opération devint ſi difficile & ſi dangereuſe, que ne voyant plus d'autre reſſource que le ſecours de la mere, les deux Amans reconnurent eux-mêmes qu'il étoit néceſſaire de la faire avertir.

Elle vint, ſans être encore aſſez éclaircie pour ſe défier de la vérité. Quel ſpectacle pour un femme accoutumée depuis près de vingt aux exercices d'une vie dévote, & qui n'y croyoit

pas sa fille moins attachée qu'elle-même ! cependant aussi-tôt qu'elle eut considéré le danger, elle remit les reproches à des tems plus tranquilles, & elle apporta tous ses soins à la soulager. Le péril croissant, elle fit appeller le Pere Directeur qui ne fut pas moins surpris d'une scene si peu attendue. Sur l'aveu que le jeune homme fit d'être l'auteur du désordre, il fut marié sur le champ avec son Amante, & la mort qui sembloit n'attendre que ce moment, la délivra presqu'aussi-tôt de ses douleurs & de sa honte.

Le désespoir du jeune Amant répondit à l'ardeur d'une passion si constante. Ses regrets furent si vifs & si tendres, que la mere même y fut sensible; & lui pardonnant des fautes dont il n'étoit que trop puni, elle crut lui devoir, comme à son gendre, une partie de la tendresse qu'elle avoit eue pour sa fille. Quoiqu'elle eût besoin elle-même d'être consolée, elle tourna toute son attention sur lui, sans le quitter un moment. Ses soins & ceux du Directeur calmerent ainsi la premiere violence de ses transports; mais cette assistance au-

roit paru intéreſſée, ſi elle eût pu prévoir qu'elle alloit recevoir de lui les mêmes ſecours. Elle étoit menacée d'un coup dont elle ſe conſola moins facilement, & qui fit rouvrir le tombeau pour elle, huit jours après qu'il fut fermé ſur ſa fille.

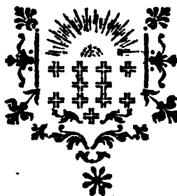
Le ſecret ne put être gardé ſi fidélement parmi les confidens de cette aventure, que le ſoupçon du moins ne s'en répandît juſqu'aux Religieuſes, & la délicateſſe de leur vertu s'alarmant de tout ce qui pouvoit la bleſſer, elles firent déclarer ſur le champ au jeune homme & à la malheureuſe mere, que la bienſéance ne permettoit plus qu'ils remiſſent le pied au Couvent. Un ordre ſi rigoureux, qui ſembloit ſuppoſer que cette pauvre Dame avoit eu part à la faute de ſa fille, acheva de vaincre le peu de conſtance que lui laiſſoient ſa douleur préſente & ſes infirmités habituelles. Elle tomba dans de longs évanouiſſemens qui tournerent en épilepſie, avec des convulſions ſi terribles que les Spectateurs en étoient effrayés. Ce fut à cette épreuve qu'on reconnut la droiture du jeune homme & l'excel-

lence de ſon caractere. Il eut la force de ſuſpendre ſes propres peines, pour ne s'occuper que de celles d'autrui, & n'épargnant pas plus ſa bourſe que ſes ſoins il fit pour ſa belle-mere tout ce qu'elle pouvoit attendre du fils le plus vertueux & du meilleur naturel. Etant morte enfin dans un accès redoublé de ſon mal, il lui rendit honorablement les derniers devoirs, & il ne recommença à ſentir ſes propres maux, que lorſqu'il la vit pour jamais délivrée des ſiens.

Ses dépenſes ſans meſure, & les efforts qu'il avoit faits pour ſurmonter tant de peines, ruinerent également ſa ſanté & ſa bourſe. Il ſe trouva dans une ſituation à laquelle il auroit ſuccombé à ſon tour, ſi le Directeur, qui conſervoit toujours pour lui la même tendreſſe, ne lui eût rendu des ſervices qu'il n'étoit plus même en état de demander. Il le fit tranſporter à ſon Couvent qui étoit ſitué, comme je l'ai remarqué, à quelque diſtance de la Ville. Sa recommandation diſpoſa les Religieux à le recevoir & à le traiter avec tant de charité & de douceur, qu'en rétabliſſant peu à peu ſes forces ils lui inſpirerent

du goût pour leur maniere de vivre & pour leur demeure. La ſuite a fait voir que ſa triſteſſe avoit eu plus de part à ce ſentiment, que les idées de converſion qu'on lui ſuppoſoit. D'ailleurs on conçoit bien qu'avec les préjugés que la plûpart des Proteſtans ont contre les ſociétés religieuſes, il ne ſe peut guere qu'il ait jamais penſé ſérieuſement à prendre un état dont il ne connoiſſoit encore que les uſages extérieurs. Auſſi confeſſa-t-il lui-même qu'avec le poids d'un mortel chagrin qui ne lui faiſoit trouver de goût que dans la ſolitude, & qui lui auroit rendu le commerce du monde inſupportable, la curioſité de s'éclaircir ſur ce qu'il avoit mille fois entendu dire au déſavantage des Couvens, le porta à demander l'habit de l'Ordre, pour approfondir les principes & la conduite de ceux avec qui il alloit vivre. N'y ayant rien apperçu que de réglé & d'édifiant pendant l'année d'épreuve, il s'imagina encore qu'une certaine prudence les obligeoit de garder des meſures juſqu'au dernier engagement, & que la défiance ceſſant après les vœux il apprendroit alors tout ce

qu'il souhaitoit de savoir. Il les prononça dans cette vue. Mais ne s'étant apperçu d'aucun changement, & les exercices réguliers commençant d'autant plus à le gêner, que le tems avoit emporté sa tristesse, & toutes les idées d'infortune qui lui avoient fait goûter la retraite, il se lassa bientôt du joug, & il chercha, pour le secouer entiérement, l'occasion qu'il trouva en effet.





AVENTURES D'UN GENTILHOMME ANGLOIS.

Relation curieuse de Sibérie.

ON sait en général que la Sibérie est l'exil ordinaire des criminels de Moscovie ; mais soit qu'on revienne difficilement de ce lieu de misere, lorsqu'on a mérité d'y être envoyé, soit que la joie d'en sortir fasse oublier ce qu'on y a souffert, peu de personnes nous avoient instruit de ce qui s'y passe. Quelques malheureux, à qui le changement de leur condition n'avoit pas fait perdre le souvenir de leur infortune passée, donnerent, il y a quelque tems, par la bouche de leur Chef, des éclaircissemens très-curieux sur cette contrée. Ce Chef étoit un Gentilhomme Anglois, Maître d'un Comptoir à Petersbourg. Ayant été convaincu

d'entretenir avec les Suédois quelques intelligences préjudiciables aux Russiens, il fut condamné à être conduit pour le reste de ses jours en Sibérie. Ses Facteurs avoient eu part à son crime. Ils furent enveloppés dans son châtiment. Quoiqu'il raconte moins ce qu'il a vu que ce qu'il a souffert, sa relation n'en est pas moins agréable. Voici comme il s'exprime.

Notre voyage ne fut point assez pénible pour le mettre au rang de nos souffrances. Après quelques jours de marches dans une région glacée, où l'épaisseur de la neige ne nous permettoit pas de distinguer la couleur de la terre, nous arrivâmes au bord d'un grand lac que nos Gardes nommerent *Lengekir*, & nous y trouvâmes quelques traîneaux qui devoient servir à notre route. Ils étoient chargés de provisions, & le premier soin de nos Gardes fut de nous faire remarquer qu'on vouloit nous traiter avec humanité. En effet, si l'on excepte la rigueur du froid, dont le feu même que nous tenions continuellement allumé ne pouvoit nous défendre,

nous eûmes peu à souffrir pendant plus de trois semaines que nous fûmes traînés fort légérement sur la neige ou sur la glace.

Dans une si longue route il ne se présenta rien à nos yeux qui pût varier la scene & diminuer notre ennui. Le Lac n'ayant point assez de largeur pour nous dérober la vue des deux bords, nous n'apperçûmes des deux côtés que des campagnes couvertes de neige, sans la moindre apparence d'habitation. Ce ne fut que le vingt-troisieme jour que les cris de joie de nos Gardes nous avertirent de quelque changement, & le spectacle que nous découvrîmes aussi-tôt leur épargna la peine de nous l'expliquer. Le Lac s'étant rétreci insensiblement, nous apperçûmes au pied d'une colline, qui nous paroissoit borner depuis long-tems l'horizon, quelques tours d'une prodigieuse hauteur, mais dont la vue n'annonçoit rien que de funeste, puisque leur sommet étoit couvert de croix, & qu'on y voyoit pendre quelques misérables, qui avoient mérité apparemment cette punition par leurs crimes. Nos Gardes nous expliquerent le

ſens de ce ſpectacle. La Ville dont nous approchions étant le ſéjour du plus grand nombre des exilés, on vouloit qu'ils fuſſent avertis par cette vue qu'ils avoient mérité le même ſupplice, & que la vie qu'on leur laiſſoit étoit une faveur dont ils n'étoient pas dignes. On nous déclara que cet avertiſſement nous regardoit auſſi, en nous exhortant à profiter d'un ſi terrible exemple.

Nous ne fûmes pas long-tems à gagner le rivage, & nous achevâmes à pied environ deux lieues qui nous reſtoient à faire juſqu'à la Ville. Les approches de ce lieu funeſte répondoient à l'idée que nous en avions conçue ſur la route. La nature ſembloit l'avoir oublié dans la diſtribution de ſes bienfaits. On y voyoit le Soleil, mais ſans y reſſentir ſa chaleur, & ſans recevoir preſque aucun ſecours de ſa lumiere. Ses rayons tombant toujours obliquement, les habitans n'y devoient guere le jour qu'à la blancheur de la neige. En entrant dans la Ville, nous prîmes moins les bâtimens pour des maiſons que pour des retraites de bêtes farouches. Les rues étoient déſertes, & auſſi glacées

que la campagne. Il s'élevoit seulement des toits une fumée épaisse, la seule marque qui pût nous faire espérer d'y trouver des hommes.

Nos Gardes qui connoissoient déja ce triste lieu, nous menerent directement chez le Gouverneur. Il nous reçut humainement; mais voulant être informé de nos crimes & de notre sentence, pour régler sur cette connoissance la maniere dont il devoit nous traiter, il nous fit mener dans une maison fort éloignée de la sienne, où nous attendîmes assez long-tems ses ordres. On nous les apporta. Ils nous condamnoient à être conduits dans les forêts voisines pour passer le reste de notre vie à la chasse des bêtes sauvages dont elles sont remplies.

J'avoue que ma constance qui s'étoit soutenue jusqu'alors avec assez de fermeté, m'abandonna tout d'un coup pour faire place au plus horrible désespoir. Je ne pus retenir mes larmes. Un sort si affreux me parut plus redoutable que la mort. Je résolus de mourir si je ne pouvois faire adoucir ma sentence, & je conjurai mes Gardes de m'accor-

der un moment de liberté pour me présenter au Gouverneur. Cette faveur ne me fut pas refusée. Je parus devant l'arbitre de mon sort. Il fut sensible à l'exposition que je lui fis de mes infirmités; & ne voyant point qu'il y eût beaucoup de services à tirer de moi dans les forêts, il consentit à me laisser vivre à *Ciangut*. C'est le nom de la ville, ou plutôt de la misérable bourgade où il fait lui-même sa demeure. En vain lui demandai-je la même faveur pour mes compagnons. Ils partirent, & j'eus le mortel regret de nous voir séparer.

Mon supplice reçut ainsi quelque adoucissement, mais je n'en fus pas moins regardé des habitans de Ciangut comme un criminel & un malheureux proscrit. On me déclara bientôt de la part du Gouverneur, qu'il falloit me disposer à expier mes crimes par d'autres châtimens. Ils étoient moins rigoureux; mais ils me parurent si humilians, que l'orgueil agissant encore plus vivement sur moi que mes premieres craintes, je sentis renaître la pensée que j'avois eue de me donner la mort. Il

étoit question, suivant l'usage des Moscovites, d'entrer dans la condition la plus opposée à celle où j'étois né & où j'avois toujours vécu. Ma profession étoit le négoce. Je l'avois exercé trente ans avec la distinction qui est particuliere aux Anglois, c'est-à-dire, au milieu de l'abondance & des plaisirs, libre, indépendant, servi d'un grand nombre de Commis & de Domestiques; enfin dans la possession de tout ce qui peut rendre la vie douce & heureuse. On m'annonça que j'allois être employé dans le même état en qualité de Crocheteur; obligé par conséquent aux emplois les plus vils pour gagner du pain, & soumis à l'autorité de quelques misérables qui avoient un empire absolu sur ceux qui étoient condamnés au même sort. Cependant, pour me consoler de cette affreuse disgrace, on me proposa l'exemple d'une infinité de gens qui valoient beaucoup mieux que moi. Cette considération eut la force de m'inspirer de la patience. En effet je ne fus pas long-tems à Ciangut sans y connoître cent personnes de distinction, qui étoient beaucoup plus

à plaindre, par la distance de leur condition présente à celle dont ils étoient déchus. J'y vis [*] des Généraux d'Armées réduits au métier de Soldat, des Juges du premier tribunal de Russie forcés d'être toute leur vie exécuteurs de la Justice, des Seigneurs du plus haut rang devenus valets d'un Bourgeois ou d'un Fermier; enfin le renversement le plus insupportable de l'ordre établi par la nature, & par la providence du ciel. Il est vrai qu'on prétendoit faire rentrer tous ces changemens dans l'ordre, en qualité de punitions; mais je n'exagere point si j'assure que mon imagination en fut beaucoup plus blessée, qu'elle ne le seroit d'une race d'hommes qui auroient la tête où nous avons les pieds.

Cependant ma propre expérience diminua mon étonnement, & je me familiarisai plutôt que je n'aurois cru avec ma misere, & avec celle d'autrui. Je liai connoissance avec quelques-uns

[*] Ceux qui ont quelque connoissance des usages de Russie, & qui ont lu les Mémoires du Czar Pierre le Grand, ne trouveront rien qui blesse ici la vraisemblance.

de ces illustres coupables, & je ne leur trouvai point toute la tristesse que leur condition devoit leur causer. Ils reçurent avec joie mes offres d'amitié. Ils me raconterent l'histoire de leurs malheurs ; & soit habitude ou force d'esprit, ils me témoignerent presque tous une résignation extraordinaire à leur mauvaise fortune. Peut-être faut-il attribuer cette constance aux sentimens aveugles de respect & de soumission que tous les Moscovites ont pour leurs Souverains, c'est-à-dire, aux mêmes motifs qui portent les Turcs à tendre le cou sans murmure au sabre ou au cordon des muets du Grand-Seigneur. Ils paroissent persuadés, comme ceux-ci, qu'une sentence de mort prononcée par leur Czar est un passe-port assuré pour le ciel.

Mais ces idées de Religion que j'avois d'abord admirées, faillirent peu après de causer ma perte. On ne m'avoit jamais chagriné à Petersbourg sur la religion Anglicane dont je faisois profession, & je me flattois d'avoir la même liberté dans mon exil. En effet, je fus libre, tant qu'on ne se défia point que je pensasse autrement que les habi-

tans du Pays : mais il étoit impossible qu'on ne remarquât pas tôt ou tard que je ne paroissois jamais à l'Eglise ; & je ne songeai d'ailleurs à rien moins qu'à sauver les apparences. Le bruit se répandit sourdement que j'étois Hérétique. Je m'apperçus bientôt que tout le monde m'évitoit avec des marques de crainte & d'horreur. Quelques Exilés, dont je croyois m'être acquis l'amitié, fuyoient ma rencontre ; & pour comble de malheur, les Maîtres de qui je dépendois commencerent à me traiter avec plus de rigueur. J'ignorai longtems à quoi je devois attribuer cette nouvelle disgrace. Enfin, deux *Papas*, après m'avoir pris un jour à l'écart, me demanderent d'une maniere pressante s'il étoit vrai que je fusse Hérétique. Je répondis ingénuement que j'étois né dans l'Eglise Anglicane, & que je voulois y mourir. On ne vous fera pas de violence, reprirent-ils avec assez de douceur ; mais nous avons ordre du Gouverneur de savoir vos opinions, & de vous déclarer que si vous faites difficulté d'embrasser notre foi, vous serez banni dans les Forêts.

Je me plaignis beaucoup de cette menace. Je demandai si la sentence de la Cour portoit que je dusse changer de Religion. On convint qu'elle ne contenoit rien qui regardât cet article; mais le Gouverneur qui avoit une autorité absolue sur les Exilés, & qui étoit fortement attaché à la Religion Grecque, ne vouloit pas souffrir qu'on en professât d'autre à Ciangut; de sorte que la principale raison que ces bons Papas firent valoir pour me convertir, fut la volonté de leur Maître. J'ouvris alors les yeux sur la conduite qu'on tenoit depuis quelque tems avec moi, & sur ce que j'avois à craindre du zele aveugle d'une populace ignorante. Peut-être aurois-je été moins timide, si je n'eusse eu que la mort à redouter; mais outre l'étrange humiliation de mon état, je fis réflexion que mon sort étoit devenu plus triste que jamais par le refus que tous les habitans faisoient de communiquer avec moi. Que pouvois-je imaginer de plus affreux dans les Forêts? J'avois au contraire l'espérance d'y rejoindre mes Compagnons. Je m'étois repenti mille

fois de les avoir quittés. Ainsi, sans marquer la moindre résistance à la déclaration que je venois d'entendre, je demandai, comme une faveur, d'être banni de Ciangut pour aller vivre parmi les bêtes farouches.

Le Gouverneur surpris de ma résolution, après les instances avec lesquelles il se souvenoit de m'avoir vu demander une grace toute opposée, souhaita de me voir & de m'entendre. Je fus conduit chez lui. Mon aventure ayant fait quelque bruit dans la ville, son épouse & quelques autres femmes eurent la curiosité de me voir. La compagnie étoit nombreuse. Malgré la pauvreté de mes habits, & l'air de langueur qu'une si longue misere avoit dû répandre sur mon visage, je fus excité par la vue de plusieurs femmes aimables à rappeller quelques restes de politesse dans la maniere de me présenter & dans mes discours. Le Gouverneur, quoique fort humain en apparence, n'en fut pas moins inflexible; mais son épouse & les autres Dames furent si touchées de la constance qui me faisoit préférer les Forêts au changement de

mes opinions, qu'elles unirent leurs prieres pour le fléchir en ma faveur. Il les rejetta avec beaucoup d'opiniâtreté, & je remarquai, en me retirant, qu'elles étoient choquées de lui trouver si peu de complaisance.

Je fis mes adieux à ceux qui voulurent les entendre, & l'ordre étant donné dès le lendemain pour mon départ, je me mis en chemin sous la protection du Ciel & sous la conduite des deux Gardes. Nous marchâmes l'espace d'environ deux lieues. Je croyois mon malheur si certain, que les souhaits même me paroissant inutiles, je n'en faisois plus pour le changement de ma fortune. Cependant le secours du Ciel n'avoit jamais été si proche de moi. Mes Gardes s'arrêterent à l'entrée d'une forêt, & me déclarant que mon voyage étoit fini, ils m'annoncerent un bonheur que je n'avois nulle raison d'espérer.

L'épouse du Gouverneur, piquée du refus opiniâtre de son mari, n'attendit pas le moment de mon départ pour satisfaire son ressentiment. Elle fit entrer dans ses idées quelques-unes de ses amies, qui avoient marqué de

la compaſſion pour mon ſort, & elles réſolurent enſemble de me rendre la liberté. Le tems preſſoit ſi fort, que ſans pouſſer trop loin leurs vues dans l'avenir, elles s'arrêterent d'abord aux moyens de rompre mon voyage. Le plus naturel étoit de gagner mes Gardes. Elles y réuſſirent ſi bien que ces deux hommes prirent pour moi toute l'affection dont ils étoient capables, & me ſervirent autant par inclination que par intérêt.

Après m'avoir découvert le deſſein de la Gouvernante, ils m'expliquerent les premieres meſures qu'on leur avoit fait prendre pour ma ſûreté. La nuit précédente, ils étoient venus dans la même forêt, avec un traîneau couvert qu'ils y avoient laiſſé pour mon uſage, c'eſt-à-dire, pour me ſervir de demeure juſqu'à ce que les Dames euſſent pris d'autres réſolutions. Les proviſions qu'ils avoient apportées pouvoient nous ſuffire pour quelques jours; car dans ces vaſtes Déſerts on voyage long-tems ſans trouver de lieux habités, & l'on porte avec ſoi d'une habitation à l'autre tous les ſecours qui ſont néceſ-

faires ſur la route. Ils me conduiſirent vers le traîneau, qui étoit caché dans l'épaiſſeur des arbres. Nous y prîmes quelques rafraîchiſſemens, & pour combler ma joie, ils m'aſſurerent que la Gouvernante s'étoit engagée avec trois Dames de ſes amies à me venir voir l'après-midi, ſous prétexte d'une partie de promenade.

Je reçus cette généreuſe viſite. Ma reconnoiſſance s'exprima d'une maniere ſi vive & ſi tendre, qu'elle augmenta l'inclination qu'on avoit à me vouloir du bien. Il fallut ſatisfaire d'abord la curioſité qu'on marqua de connoître ma Patrie & le fond de mes aventures. Je n'avois rien de honteux à me reprocher, & le récit de mon infortune n'étoit propre qu'à m'attirer de la compaſſion. Ce fut l'effet qu'il produiſit. Je vis quatre Dames auſſi touchées de mon ſort que ſi le ſang ou l'amitié les eût émues en ma faveur. Nous tînmes conſeil ſur les moyens de finir mon eſclavage. Quelques ſecours qu'elles puſſent me procurer, il n'y avoit aucune eſpérance pour un étranger qui n'avoit fait qu'une fois le voyage de Petersbourg à

Ciangut, de reconnoître la route & les vastes contrées qui séparent ces deux Villes. Il y en avoit encore moins de gagner l'Europe par d'autres chemins qui m'étoient encore plus inconnus. Ces difficultés me regardoient seul : mais les Dames n'étoient pas moins inquiettes pour elles-mêmes, & ne voyoient pas plus clair que moi dans leur propre entreprise. Il falloit donner une couleur vraisemblable au prompt retour de mes deux Gardes, sans quoi notre secret ne pouvoit durer plus longtems que leur absence. Il étoit peut-être assez facile de persuader au Gouverneur que j'étois mort en chemin ; mais étant si proche de Ciangut, le hazard pouvoit faire découvrir ma retraite, & non-seulement je retombois dans tous les malheurs dont je me croyois délivré, mais j'exposois la Gouvernante au ressentiment de son mari. D'un autre côté, je ne pouvois m'éloigner davantage, sans renoncer à toutes sortes de consolations & de secours ; & s'il falloit vivre dans une solitude affreuse, au milieu des Forêts & des Bêtes sauvages, il m'importoit peu d'être libre, puis-

que je n'avois rien de plus triste à craindre dans l'esclavage.

Je ne sai à quoi ces fâcheuses réflexions nous auroient conduits, si la force d'un embarras si pressant ne m'eût fait rappeller tout ce qui pouvoit contribuer à mon salut. Je me souvins de mes compagnons d'exil. Ils étoient quatre ; deux Anglois, un Suédois, & un Moscovite. Je proposai à la Gouvernante de leur envoyer les deux Gardes, avec ordre de les ramener libres. Toutes mes difficultés étoient levées par ce projet ; car le voyage des Gardes mettoit leur fidélité à couvert auprès du Gouverneur, & le retour de mes Compagnons me faisoit espérer de pouvoir me sauver avec eux par les chemins les plus longs & les plus difficiles. Je ne doutois point d'ailleurs que, parmi les Esclaves, qui tremblent au seul nom de leurs Maîtres, l'ordre de la Gouvernante ne fût aussi respecté que celui du Gouverneur même.

Les Gardes partirent. Je demeurai avec les Dames, qui me donnerent de nouvelles marques de leur compassion & de leur estime. La misere où j'étois

encore ne m'empêcha point d'être sensible aux charmes de la plus jeune; mais je rejettai un sentiment qui convenoit mal à l'état de ma fortune. Elles me promirent toutes ensemble de pourvoir soigneusement à mes besoins, & de renouveller souvent leur visite. Les Gardes n'avoient demandé que huit jours pour leur voyage. Ce tems étoit si court que je me croyois véritablement à la fin de mes peines.

Ce fut donc sans regret que je vis partir mes charitables libératrices, assez consolé de l'espérance de les revoir. Comme la nuit approchoit, je me tournai vers mon traîneau, qui devoit servir à me défendre des injures de l'air. Il ressembloit beaucoup pour la forme au corps de nos carrosses, avec cette différence, qu'étant doublé de peaux d'ours, & n'yant qu'une ouverture fort étroite, un homme de ma force & de mon âge pouvoit y résister au froid par sa propre chaleur. Il étoit néanmoins si léger, que d'une seule main je le faisois glisser facilement sur la terre; car nous étions dans la plus belle saison, & le Soleil avoit eu assez de force pour fon-

dre la neige jusque dans les Forêts. Cependant les nuits étoient si froides, que je n'attendis pas l'obscurité pour commencer à prendre un peu de repos. J'entrai dans le traîneau, & j'en fermai la porte avec soin. Ma situation n'étoit pas si incommode, que le sommeil ne s'emparât bientôt de mes yeux. Je dormis pendant quelques heures, avec autant de tranquillité que j'aurois fait dans le meilleur lit.

Tandis que je jouissois si heureusement de l'oubli de mes infortunes, mon repos fut troublé tout-d'un-coup par l'agitation violente du traîneau. Je me réveillai avec frayeur ; mais ne pouvant m'imaginer d'autre cause de cet accident que les mouvemens qu'on se donne quelquefois dans le sommeil, je ne me défiai point du nouveau malheur qui me menaçoit. Après quelques momens de tranquillité, je sentis que ma demeure recommençoit à trembler, & les secousses redoublerent bientôt avec tant de force que le traîneau fut renversé. Je n'entendois point d'autre bruit que celui d'un grattement continuel qui se faisoit contre les ais de ma

cage. Mon inquiétude ne peut être exprimée. La crainte m'obligeoit d'avoir la main continuellement appuyée contre ma portiere, de peur qu'elle ne s'ouvrît d'elle-même, ou qu'elle ne pût l'être en dehors; & ce soin joint à la posture gênante où je me trouvois par le renversement de mon traîneau, me fit passer cinq ou six heures dans une contrainte plus affreuse que tous les supplices. Enfin les grattemens & l'agitation cesserent; mais je n'en eus pas plus de hardiesse à sortir de ma prison, lors même que je m'apperçus du retour de la lumiere. Comme j'avois des provisions suffisantes pour vivre quelque tems sans autre secours, & que je recevois de l'air par une lucarne qui servoit en même tems à me donner du jour, je résolus d'attendre dans cette situation la visite des Dames, ou le retour des Gardes.

La Gouvernante se souvint heureusement de sa promesse, elle me vint voir avant la fin du jour, avec les mêmes compagnes, & le bruit de leurs voitures que j'entendis de loin dissipa toutes mes craintes. Je me hâtai de sor-

tir de mon traîneau, pour éviter les railleries auxquelles j'aurois dû m'attendre si j'avois eu quelques témoins de ma foiblesse. Je balançai même si je devois parler de mon aventure, & surtout de ma frayeur; mais quoiqu'échappé du danger, je songeai qu'il pouvoit se renouveller la nuit suivante, & qu'un peu de conseil ne me seroit pas inutile; je racontai froidement dans quel embarras je m'étois trouvé. On écouta mon récit plus sérieusement que je ne m'y attendois, & l'on augmenta mon inquiétude en m'en apprenant la cause. C'étoient, me dit-on, les *benors*, ou d'autres animaux féroces, qui m'avoient tourmenté pendant la nuit. On me recommanda de ne jamais quitter mon traîneau après le coucher du Soleil, & de tenir ma porte bien fermée. Ces benors sont une espece d'ours qui marchent toujours en grand nombre dans les forêts de Sibérie. Ils sont furieux & cruels, lorsque la faim les presse, & l'on voit des hivers, où sans craindre les armes des habitans du Pays, ils se précipitent jusque dans les Bourgades pour y chercher leur proie.

Cette ſoif de ſang diminue beaucoup en été, parce qu'ils trouvent une infinité d'animaux timides qui ſervent à leur nourriture. Mais ils ſont toujours aſſez dangereux pour ſe faire redouter, & les Voyageurs n'ont point d'ennemis plus à craindre dans les Forêts. Cependant les Dames me rendirent le courage, en m'aſſurant que je devois être tranquille dans mon traîneau, & qu'on n'avoit point d'exemple que les Chaſſeurs, qui ne ſont pas logés autrement, y euſſent jamais reçu la moindre inſulte. Je demeurai ſans inquiétude pour la nuit ſuivante; & ne voyant plus rien dans mon ſort qui ne me promît un avenir plus heureux, je me livrai avec moins de réſerve au plaiſir d'entretenir les quatre Dames. La maniere dont elles reçurent mes civilités & mes flatteries me fit juger que la galanterie n'eſt pas inconnue dans ces climats glacés & barbares. Celle dont j'ai déja loué les agrémens s'apperçut bientôt que je faiſois quelque diſtinction entr'elle & ſes compagnes. Ses yeux me dirent mille choſes que je ne craignois point d'expliquer en ma faveur; & je trouvai le moyen

de tirer d'elle, avant que de nous quitter, des marques encore plus certaines de ses sentimens.

Je ne fus pas plutôt seul que jettant les yeux sur le traîneau qui me servoit de demeure, sur mes habits qui tomboient en pieces, enfin sur toutes les circonstances de ma fortune, je ne pus m'empêcher de rire du penchant qui me portoit à la tendresse, lorsque je manquois des commodités les plus nécessaires à la vie. Est-il donc plus doux d'aimer que de vivre, m'écriai-je, en admirant ce qui se passoit dans mon cœur, & comment une étincelle d'amour me rend-elle tout-d'un-coup la joie, & dans une situation qui me faisoit regarder la vie comme un fardeau? Sans chercher plus long-tems la cause de ce prodige, je pris le parti d'en tirer tout l'avantage que ma bonne fortune m'offroit pour le soulagement de ma condition. Je regagnai mon traîneau dans ces charmantes idées, & j'y passai quelques heures avec plus de satisfaction qu'il ne convenoit à l'accident qui devoit les suivre.

Les benors ne manquerent point de

revenir au milieu de la nuit. Je les craignois peu depuis l'éclairciſſement que j'avois reçu des Dames, & je m'imaginois que le plus grand tort qu'ils puſſent me faire étoit d'interrompre mon ſommeil. En effet, ils ne firent d'abord qu'agiter le traîneau, & je comptai d'eſſuyer ainſi juſqu'au jour la même ſcene que la nuit précédente. Je m'accoutumois inſenſiblement au branle, lorſque je m'apperçus que le traîneau étoit pouſſé avec beaucoup de force & de vîteſſe, & qu'à juger de l'eſpace qu'il pouvoit parcourir, par la rapidité de ſon mouvement, je ſerois bientôt fort éloigné du lieu dont on m'avoit fait partir. Ma premiere penſée fut d'attribuer cette aventure aux Dames, qui étoient fort capables de vouloir ſe réjouir un peu à mes dépens. Mais quelle apparence qu'au milieu de la nuit & à deux lieues de Ciangut, elles euſſent oſé riſquer leur ſanté & leur vie même pour ſe faire un divertiſſement de ma frayeur! Cette réflexion ne me ramena que trop juſte à la vérité. Je me défiai des benors. Les cordes qui ſervoient à tirer le traîneau étoient pendantes. Je

ne doutai point que ces animaux, qui ſont fort adroits, n'euſſent pu les ſaiſir avec les dents pour m'entraîner dans le fond de la Forêt.

Je me recommandai au ciel, car il n'y avoit que ſon ſecours qui pût me ſauver d'un danger ſi preſſant. La ſeule image d'une troupe d'ours affamés, qui m'enlevoient avec cette violence & cette opiniâtreté, étoit capable de me cauſer des tranſports mortels. Je me figurois déja le traîneau déchiré en mille pieces, & ces Bêtes cruelles acharnées ſur moi avec leurs griffes & leurs dents ſanglantes. L'effroi terrible que me cauſa cette idée m'arracha des cris, ou plutôt des hurlemens, dont je ne m'apperçus que par l'effet qu'ils produiſirent : ils épouvanterent les benors. Je jugeai du moins par le repos où ils me laiſſerent pendant quelques minutes, qu'ils s'étoient éloignés, & revenant un peu à moi-même, j'oſois déja me flatter que le ciel avoit entendu ma priere. Mais ils revinrent auſſi-tôt à la charge. Mon deſeſpoir recommença avec le danger. Je me crus perdu. Les cris que je renouvellai fu-

rent inutiles, & je n'eus plus d'autre objet devant les yeux qu'une mort affreuſe que je croyois inévitable.

Je ne fus pas traîné plus loin, mais les grattemens & les agitations durerent tout le reſte de la nuit. Ce délai de ma perte ne ranima point mes eſpérances. Je me perſuadois au contraire que le jour ne reviendroit que pour éclairer mes derniers momens, & que dans le lieu écarté où je devois être après une marche qui n'avoit pas duré moins d'une demi-heure, il ne ſeroit que plus aiſé aux benors de m'arracher de mon aſyle avec le ſecours de la lumiere. Elle parut enfin. Les premiers rayons qui paſſerent par la lucarne me donnerent la hardieſſe d'y jetter les yeux; mais l'ouverture en étoit ſi étroite que je ne pus découvrir les ennemis qui me tenoient aſſiégé. Peut-être avoient-ils pris la fuite dès la pointe du jour. C'étoit du moins ce que je devois conclure naturellement de la tranquillité dont ils me laiſſerent jouir juſqu'au ſoir. Mais je confeſſe qu'elle ne fit point renaître mon courage, & que je paſſai le jour entier dans un tel ex-

cès

cès d'abattement que je ne pensai pas même à prendre la moindre nourriture.

Ma seule espérance étoit que la Gouvernante & ses compagnes ne me trouvant point au lieu où elles m'avoient laissé, s'imagineroient aisément mon malheur, & me chercheroient avec assez de zele pour découvrir mes traces. J'étois résolu dans cette confiance de ne pas quitter un moment mon traîneau. Cependant la nuit arriva, & je ne vis nulle apparence de secours. Mes tourmens recommencerent dans l'obscurité; ils durerent encore jusqu'au jour. Je me trouvai si affoibli le matin, que la nécessité me força de recourir à mes provisions. Je continuai ensuite de me flatter, comme j'avois fait la veille, que des femmes de qui j'avois reçu de si généreux offices n'auroient pas la dureté de m'abandonner à mon mauvais sort. Elles pensoient effectivement à moi, mais le succès de leurs soins ne répondoit pas mieux à leurs desirs qu'aux miens.

Enfin, je passai une semaine entiere dans le traîneau, à me livrer tantôt

au déſeſpoir, tantôt à l'eſpérance, à croire chaque nuit ma perte aſſurée ; & ſi je revenois quelquefois de mes frayeurs pendant le jour, à former pour le lendemain des projets que je n'avois pas la force d'exécuter. La faim fut le moyen que le Ciel employa pour m'ouvrir des voies ineſpérées de ſalut. Mes proviſions ne pouvant me ſuffire au-delà de cinq ou ſix jours, je conçus à la fin du quatrieme, que ſi je m'obſtinois plus long-tems à demeurer dans mon aſyle, il ſeroit trop tard pour le quitter, lorſque je manquerois abſolument de vivres ; car en ſuppoſant que j'échappaſſe aux griffes des benors, de quelque côté qu'il me prît envie de tourner mes pas, je ne pouvois eſpérer qu'une forêt de ſapins & d'autres arbres ſtériles me fournît le moindre aliment. Malgré la force de cette réflexion, les impreſſions de ma crainte ſe trouverent ſi profondes, que je vis finir toutes mes proviſions ſans pouvoir gagner ſur moi-même d'ouvrir ma portiere. Je demeurai même à jeun le ſixieme jour, incertain encore du parti que j'avois à prendre, & comptant

toujours ſur la généroſité des Dames Ruſſiennes. Mais je ſentis à la fin qu'il falloit périr de maniere ou d'autre ; & des deux genres de mort dont le Ciel me laiſſoit le choix, je connus par une faim dévorante que les griffes & les dents des benors devoient être le moins redoutable. Ajoutez que c'étoit le moins certain ; car mes forces étoient déjà ſi épuiſées qu'il m'en reſtoit à peine pour marcher.

Je ſortis du traîneau. Mes premiers pas furent chancelans, & je ne ſais ſi c'étoit l'effet de ma crainte plus que de ma foibleſſe. Je conſidérai un moment les traces des benors ſur le ſable & ſur ma demeure. Le cuir qui couvroit le traîneau étoit miſérablement déchiré. Je n'étois redevable de la vie qu'aux ais, dont l'épaiſſeur m'avoit défendu, quoiqu'ils fuſſent du bois le plus léger. Les cordes avoient été coupées par les dents terribles de mes ennemis, & le peu qui en étoit reſté portoit l'empreinte de leurs morſures. Ce ſpectacle me glaça le ſang.

Il devoit être environ midi. Le ſoleil qui étoit dans toute ſa force me rendit

un peu de vigueur, & me fit eſpérer en même tems que des animaux qui avoient toujours choiſi la nuit pour me tourmenter, ne ſe préſenteroient pas en plein jour ſur ma route. Mais de quel côté tourner? Quoique le lieu où je me trouvois fût découvert dans un certain eſpace, je ne voyois à quelque diſtance de moi que des arbres auſſi anciens que la terre, dans leſquels je ne pouvois m'engager ſans un renouvellement d'horreur. Je remarquai d'ailleurs que j'étois dans une vallée, & que de toutes parts j'avois beaucoup à monter. La délibération étoit inutile pour un homme qui n'avoit pas la moindre teinture d'Aſtronomie. Je me hâtai de prendre la route qui me parut la plus facile, comme ſi rien n'eût été plus preſſant pour moi que de m'éloigner du traîneau, & que les benors n'euſſent été à craindre que dans la vallée. Je parvins au ſommet d'une colline, où je me trouvai forcé de m'aſſeoir ſur l'herbe par foibleſſe & par laſſitude. Heureuſement qu'il me reſtoit encore quelques gouttes d'une liqueur forte que je ménageois pour la

derniere ressource. J'allois les avaler, lorsque j'apperçus autour de moi un grand nombre de champignons. J'en pris quelques-uns, je les trempai dans ma liqueur, & regardant ce mets sauvage comme une faveur du Ciel, j'en fis un repas que l'excès de la faim me fit trouver délicieux.

Doute qui voudra de la providence. Pour moi qui reconnus dans ce secours un effet sensible de ses soins, je fais profession de lui devoir la vie qu'elle m'a conservée. Il me sembla dès ce moment qu'elle me prenoit par la main pour me conduire au travers des plus affreux périls. Je me trouvai si fortifié par cet étrange repas, que je ne balançai point à me remettre en marche, résolu de monter sur un arbre au coucher du soleil, & d'en faire mon asyle pendant la nuit. J'emportai tous les champignons que je pus cueillir. Une nourriture si simple ayant été capable de me rendre les forces, je ne doutai point que quantité d'herbes ou de racines ne pussent être de la même utilité dans le besoin. Je me trouve, disois-je, dans l'état où furent les premiers hom-

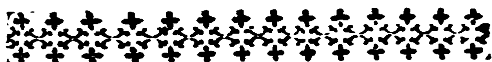
trouver. Ils y avoient attendu les Dames de Ciangut, qui leur avoient appris ce qu'elles ſavoient de mon malheur. La douleur qu'elles en avoient eu les avoient portées pendant pluſieurs jours à prendre toutes ſortes de voies pour me ſecourir. Sous prétexte de chaſſe, elles avoient envoyé dans la forêt des perſonnes fidelles dont les recherches s'étoient trouvées inutiles. Elles avoient fait tirer quantité de coups que mon malheur ne m'avoit pas permis d'entendre. La jeune perſonne qui avoit conçu pour moi quelques ſentimens favorables, en avoit paru affligée, ſur-tout lorſqu'ayant interrogé plus particuliérement mes Compagnons, elle avoit entendu confirmer par leur témoignage, tout ce que j'avois raconté de ma naiſſance & de ma fortune, & ce qu'elle avoit cru reconnoître elle-même de mon caractere. Cependant la Gouvernante qui ne pouvoit s'imaginer qu'un homme eût pu diſparoître abſolument avec un traîneau, ne s'étoit point rebutée de l'inutilité de ſes premiers ſoins. Elle avoit voulu que les deux Gardes & les quatre Exilés

demeuraſſent quelque tems dans le lieu où elle m'avoit vu la derniere fois, occupés nuit & jour à me chercher. Cet emploi ne devoit pas être pénible pour des gens qui revenoient de la chaſſe des bêtes les plus farouches, & qui avoient paſſé tant de nuits dans de mauvais traîneaux. Ils exécutoient cet ordre le jour même que j'eus le bonheur de les rencontrer. C'étoit eux qui avoient donné la chaſſe aux animaux qui m'avoient effrayé.

La joie que j'eus de me retrouver avec mes Compagnons ne l'emporta guere ſur celle que je reſſentis de la bonté des Dames Ruſſiennes, & ſurtout des tendres ſentimens de celle qui avoit gagné mon cœur. Je n'eus point de paſſion plus ardente que celle de leur marquer ma reconnoiſſance. Elles en reçurent les témoignages d'une façon qui ne ſervit qu'à l'augmenter. Elles porterent la complaiſance juſqu'à nous retenir plus de ſix mois dans la forêt de Ciangut. Enfin lorſque la Czarine, après la mort du célebre Pierre I. ſon époux, rappella des dé-

ſerts de Sibérie tous les Exilés qui n'y étoient point pour des crimes capitaux, il fallut les quitter, & nous nous flattâmes d'avoir emporté leurs regrets, comme nous conſervâmes de notre côté le plus vif ſouvenir de leurs bontés.





HISTOIRE DE DONNA-MARIA, (*)

Et du jeune Prince Justiniani.

DONNA-MARIA, sans être d'une famille des plus illustres, étoit née de parens nobles. Ayant perdu son pere & sa mere dès son enfance, elle demeura sous la conduite d'une tante assez jeune, qui prit soin d'elle pendant quelques années, avec beaucoup de zele & de tendresse. Elle parvint à l'âge de quatorze ou quinze ans, sans que rien eût altéré son repos & son innocence : mais l'amour vint empoisonner sa vie dans une campagne solitaire d'où elle n'étoit jamais sortie.

(*) On ne sait pas par quelle raison l'héroïne de cette histoire fut appellée Donna-Maria. C'étoit une Italienne. *Donna* ne se dit qu'en Espagne : c'est *Signora* en Italie. Au reste ces Aventures ne sont point une fiction ; & les papiers publics parlerent dans le tems de la mort du Prince Justiniani.

Le Prince Juſtiniani la vit, & la trouva aimable. Il s'attacha fort aſſidument auprès d'elle. Le voiſinage d'une de ſes terres lui en procuroit la facilité. Elle s'accoutuma à recevoir ſes ſoins, & même à l'aimer, avant que de connoître ce que c'eſt que l'amour. Elle ignoroit quelles étoient les vues du Prince, & s'il penſoit à l'épouſer. Quoique d'un rang fort inférieur au ſien, elle étoit d'un ſang noble, & ſa fortune n'étoit pas mépriſable. Mais elle ſe livroit au penchant de ſon cœur, ſans s'occuper de ces réflexions, lorſqu'elle ſe trouva expoſée à mille chagrins d'une nature fort extraordinaire.

Sa tante qui avoit vécu juſqu'alors dans la même ſolitude qu'elle, prit plaiſir à voir ſouvent le Prince dans ſa maiſon. Loin de s'alarmer pour l'intérêt de Donna-Maria, elle contribua par ſes civilités à rendre ſes viſites plus fréquentes. Peut-être n'étoit-cè d'abord que ſimple goût pour l'amuſement & la compagnie ; mais l'air complaiſant du Prince, qui ſe croyoit intéreſſé à la ménager, lui fit naître la penſée qu'il n'étoit pas ſans inclination pour

elle, & que celle qu'il marquoit pour ſa niece étoit un voile dont il couvroit ſes véritables ſentimens. Elle ſe trouvoit encore dans une certaine jeuneſſe, avec quelque beauté, & un fond inépuiſable d'amour-propre. Il en faut bien moins dans une femme pour lui perſuader qu'elle peut être aimée. L'ambition & l'amour prirent tout à la fois poſſeſſion d'elle, & firent un progrès preſqu'égal dans ſon eſprit & dans ſon cœur.

Le Prince & Donna-Maria ne s'en apperçurent pas tout d'un coup, Mais aux premieres marques qu'ils en eurent, ils ne regarderent point cet incident comme un mal à redouter pour eux. Au contraire, le fruit qu'ils pouvoient en attendre étoit de ſe voir plus librement. Ils ſe flatterent quelque tems de cette opinion; juſqu'à ce qu'étant un peu fatigués de ſa préſence continuelle, il réſolut de concert avec ſon Amante, de la traiter plus froidement pour ſe délivrer de ſon importunité. Ce fut le ſignal de leur ruine. Elle ſentit aiſément cette différence; & s'imaginant que ſa niece

pouvoit être sa rivale, elle conçut pour elle une haine furieuse. Cependant, pour garder quelques mesures, elle affecta d'abord de ne mettre aucun changement dans ses manieres. La crainte d'offenser le Prince lui fit conduire ses desseins avec une prudence dont la jalousie n'est pas toujours capable. Elle prit le parti de marier Donna-Maria à un jeune homme du voisinage, qui avoit déjà marqué de l'affection pour elle ; elle régla secrétement toutes les conditions de ce mariage, & elle n'en avertit sa niece que la veille du jour marqué pour l'exécution.

Le respect de Donna-Maria pour une tante qui lui tenoit lieu de pere & de mere, la jetta dans un extrême embarras. Malheureusement le Prince étoit à Rome pour quelques jours. Elle ne pouvoit lui communiquer sa peine, & l'autre avoit choisi exprès cette conjoncture, pour rendre le succès de ses vues plus certain. Cependant l'amour trompa sa prévoyance. Il inspira assez de fermeté à Donna-Maria pour se défendre. Elle prit pour prétexte sa grande jeunesse, & l'aver-

ſion qu'elle avoit pour le mariage. La jalouſie de ſa rivale plus éclairée que jamais, ſe convertit en fureur. Les injures & les mauvais traitemens en furent les premiers fruits; & par un horrible excès de malignité, cette indigne tante introduiſit elle-même pendant la nuit dans la chambre de ſa niece le jeune homme dont elle vouloit la forcer d'être l'épouſe.

Son but étoit de la réduire effectivement à cette néceſſité, pour appaiſer l'éclat d'une ſi étrange aventure; ou du moins de la déshonorer dans l'eſprit du Prince. Elle prit ſoin de répandre elle-même ce qui s'étoit paſſé, en cachant avec une adreſſe cruelle, que ſa niece s'étoit tirée heureuſement des mains du raviſſeur. Le Prince, qui revint quelques jours après, n'eut beſoin que d'un moment d'entretien avec ſa Maîtreſſe pour ſe convaincre de ſa fidélité & de ſon innocence. Il continua de la voir, tandis que la rage de ſa tante ne faiſoit que redoubler; & pour la venger de l'inſulte qu'elle avoit reçue, il fit maltraiter par ſes domeſtiques le jeune homme qui avoit eu

la hardiesse de la troubler pendant la nuit. Elle lui devint plus chere après cet accident. Il lui confessa que son inclination le portoit à l'épouser, mais que ne pouvant espérer l'aveu du Prince son pere, il n'y avoit point d'autre voie pour être à elle que de lui donner la main en secret, jusqu'à ce que l'âge ou quelqu'autre changement les mît tous deux en liberté. Elle y consentit avec joie. Ils s'occuperent des moyens de hâter leur bonheur, & n'ayant mis dans leurs intérêts que des amis fideles, il sembloit que rien n'étoit capable de les traverser.

Cependant leur ennemie commune avoit veillé avec tant de soin sur leurs discours & sur leurs démarches, qu'elle avoit pénétré leur secret. La haine qu'elle portoit à sa niece ne souffrant plus aucun ménagement, elle jura sa perte, au risque même de la sienne. Elle disposa d'abord le jeune homme qu'elle avoit voulu lui faire épouser, à exécuter toutes ses volontés. Il avoit deux motifs au lieu d'un; son ressentiment contre le Prince, dont il avoit été maltraité, & sa passion pour Donna,

Maria, qu'il se flattoit toujours de vaincre par la constance : on se garda bien de lui faire connoître qu'il étoit question de nuire à sa Maîtresse. Il se laissa persuader qu'on vouloit le rendre heureux, & qu'il ne pouvoit le devenir que par les moyens qu'on lui offroit. Comment se seroit-il défié d'une femme qui lui avoit rendu le service qu'on a rapporté ? Il entra dans toutes ses vues. Elle lui recommanda de se rendre à Rome, un jour qu'elle avoit résolu d'y mener sa niece. Elle la prit effectivement avec elle, sous prétexte d'y acheter quelques bijoux. Elle la conduisit chez divers Marchands, pour faire traîner le tems en longueur, & lorsqu'elle vit la nuit arrivée, elle reprit avec elle le chemin de sa terre dans son équipage. Trois hommes qu'elle avoit apostés sur la route arrêterent le carrosse dans un endroit écarté ; ils les volerent toutes deux avec des menaces feintes, & se saisissant de Donna-Maria, qu'ils regardoient, disoient-ils, comme la plus grande partie de leur proie, ils ordonnerent brusque-

ment à ſa tante de ſe rendre ſeule à ſa maiſon.

On peut juger quelle fut la frayeur & la conſternation de cette jeune perſonne lorſqu'elle ſe vit au milieu de trois voleurs, dans l'obſcurité de la nuit, & ſans eſpoir même que ſes cris, qui étoient ſon unique reſſource, puſſent être entendus. La perte de ſon honneur & de ſa vie lui parut inévitable. Au moment qu'elle appréhendoit les dernieres extrémités, elle entendit le bruit d'un homme à cheval qui ſembloit s'approcher. Elle crut l'avoir attiré par ſes cris. Il fut à elle dans un inſtant. C'étoit le jeune homme, qui agiſſoit de concert avec la tante : il feignit de ne la pas reconnoître ; mais s'adreſſant aux trois hommes qui s'étoient ſaiſis d'elle, il les exhorta à traiter une perſonne de ſon ſexe avec plus d'humanité. Il ajouta que ſi leur profeſſion étoit de voler, il leur offroit volontairement ſa bourſe, à condition qu'ils lui accorderoient la liberté de cette jeune Demoiſelle. Ils lui refuſerent nettement cette faveur. Elle qui le reconnut à la voix,

se jetta aussi-tôt à ses genoux pour implorer son secours, en répétant plusieurs fois qu'elle étoit Donna-Maria. Vous, s'écria-t-il, avec une admiration contrefaite : ô Ciel ! que vous rendrai-je pour un tel bienfait ? Ensuite, s'adressant aux voleurs ; Messieurs, leur dit-il, votre fortune est faite, si vous me permettez d'entretenir un moment cette Demoiselle en sûreté. Il obtint la liberté de s'approcher d'elle ; & lui ayant fait considérer que son honneur & peut-être sa vie étoient perdus sans ressource : la rencontre que j'ai faite de vos ravisseurs, ajouta-t-il, est un miracle du Ciel en faveur de votre honneur & de mon amour. Je vais sacrifier tout mon bien pour vous sauver ; mais à condition que vous vous engagerez à m'épouser, & que pour prévenir toutes mes défiances, vous m'accorderez ici ce que ces trois scélérats alloient sans doute vous ravir.

Quelqu'horrible que cette proposition dût paroître à Donna-Maria, il n'y avoit pas à balancer un moment. La certitude de sa perte, si elle de-

meuroit entre les mains de ces trois hommes, & l'eſpérance du moins de ſe défendre plus facilement, lorſqu'elle n'en auroit à combattre qu'un ſeul, lui arracherent une promeſſe à laquelle ſa volonté avoit peu de part. Son libérateur, qui ne lui paroiſſoit pas un monſtre moins déteſtable que les trois autres, continua de traiter avec eux dans ſa préſence, pour lui faire comprendre l'importance du ſervice qu'il lui rendoit, & les congédia après avoir achevé ſon perſonnage avec beaucoup d'adreſſe. Elle demeura ſeule avec lui. Il la preſſa d'exécuter ſa promeſſe ; danger plus redoutable que celui dont elle ſe croyoit délivrée. Il n'y avoit en effet que le Ciel qui pût la ſecourir ; mais il veilloit ſur elle.

Donna-Maria demeurée ſeule & ſans défenſe avec un amant qui la reſpectoit ſi peu, conçut que s'il lui reſtoit quelque choix à faire, ce n'étoit plus qu'entre le ſacrifice de ſon honneur & celui de ſa vie. Quelque horreur qu'une fille ait pour le crime, il n'y a jamais dans ces occaſions deux à parier contre un en faveur de la vertu ; non que la

vertu manque de force pour demeurer victorieuse, mais elle est comme suspendue par la crainte, lorsque celle-ci s'empare du cœur, & ne présente à l'esprit que les horreurs de la mort; de sorte que sans en être plus foible, elle cesse seulement d'agir, parce qu'il devient comme impossible qu'elle se fasse entendre. Je ne décide point de quelle maniere cette scene auroit pu se terminer, si Donna-Maria eût regardé la mort avec les mêmes yeux que la plupart des personnes de son âge; mais les chagrins qu'elle avoit essuyés, ceux qu'elle prévoyoit encore, & sur-tout la pensée qu'en achetant la vie par un crime, elle alloit se rendre indigne de son Prince, & perdre tout droit à son amour; ces trois raisons étoient suffisantes pour lui rendre la vie odieuse, & pour faciliter la victoire à l'honneur.

Elle eut le tems de faire ces réflexions pendant qu'un reste de bienséance faisoit attendre au jeune homme que les voleurs supposés fussent éloignés. L'ayant pressée aussi-tôt de tenir sa promesse, il fut surpris de la voir tom-

ber à ses genoux, & de recevoir d'elle une réponse touchante par laquelle elle le conjuroit de la délivrer de la vie comme du plus insupportable de tous ses maux. Cette priere fut sans doute accompagnée de larmes, & de tout ce qui étoit propre à toucher un cœur qui ne pouvoit être insensible à la compassion, puisqu'il étoit si sensible à l'amour. L'effet surpassa toute espérance. Ce jeune homme n'étoit point un scélérat, ni un barbare. La tante de Donna-Maria l'avoit empoisonné par ses conseils. Avec une passion ardente, & l'aiguillon de la jalousie, il n'est pas surprenant qu'il eût marqué trop de facilité à les suivre. Mais l'amour qui est capable successivement de tous les excès, les fit passer en un moment des plus lâches desirs aux plus nobles sentimens de la vertu. Il eut de l'embarras à trouver des termes pour exprimer son repentir; & la résolution formée du crime, qui l'avoit rendu si téméraire, étant enfin sortie de son cœur, il parut plus tremblant devant sa Maîtresse qu'elle ne l'avoit été devant lui.

Il lui fit quitter la posture humiliante où elle étoit encore. La honte qu'il eut de l'y avoir forcée la lui fit prendre à son tour. Il lui représenta ce qu'il crut capable de l'appaiser, l'excès de son amour, le désespoir où elle l'avoit jetté par ses mépris. Il la conjura de lui rendre la vie la plus aisée à supporter, ou de lui donner la mort; c'étoit la même scene; les rôles seulement étoient changés. Donna-Maria, sans être fort versée dans l'art de ménager les passions des hommes, tira de son esprit naturel ce qu'elle ne pouvoit devoir à l'expérience; elle crut que dans une occasion de cette nature, il falloit flatter une passion si dangereuse. Voilà, lui dit-elle, des témoignages qui me persuadent de votre tendresse, & j'y suis plus sensible que je ne l'ai été jusqu'à présent à tous vos soins. Elle le pressa ensuite de la conduire promptement chez sa tante, en continuant de lui promettre qu'il seroit content de sa reconnoissance.

Ce pauvre amant baisa la trace de ses pas, & se crut trop heureux de cette faveur, lui qui s'en étoit promis de si

différentes. Dans le mouvement de sa joie, il crut se faire un mérite d'apprendre à sa Maîtresse, que c'étoit par les conseils de sa tante qu'il s'étoit porté à lui causer le chagrin qu'elle venoit d'essuyer, & en lui racontant de quelle maniere l'artifice avoit été conduit. C'étoit lui rendre service, en effet, que de lui découvrir la malignité de sa rivale, & par conséquent de lui inspirer de la défiance contre les nouvelles insultes de cette furieuse. Donna-Maria résolut sur le champ de profiter de cette ouverture, pour chercher un asyle dans une autre maison que la sienne. Elle fit connoître son dessein au jeune homme, qui ne se fit pas presser pour y consentir, parce qu'il se flatta aussi-tôt qu'en lui procurant lui-même une retraite, il auroit la liberté non-seulement de la voir & de lui rendre ses soins, mais de disposer d'elle avec une espece d'empire. Il lui proposa la maison d'une parente qu'il avoit dans un village voisin, & Donna-Maria qui ne pensoit qu'au danger présent accepta l'offre volontiers. Elle se mit à cheval derriere lui. L'obscurité de la

nuit

nuit rendoit le chemin fort difficile. Ils ne laisserent pas de marcher quelque tems assez satisfaits l'un de l'autre en apparence. Mais la triste Maria sentoit au fond du cœur toute la dureté de son sort. L'aveu qu'elle venoit d'entendre ne lui permettoit guere de prendre une certaine confiance dans son Guide. Quoique son repentir parût sincere, il venoit à la suite d'un projet si horrible, qu'elle n'y pouvoit penser sans frémir. C'étoit moins à lui-même qu'elle avoit obligation de son changement, qu'à un miracle du Ciel qui avoit arrêté tout d'un coup ses criminels desseins. Quelle assurance avoit-elle qu'ils ne pouvoient point renaître? Elle pressentoit d'ailleurs que dans la retraite où elle se laissoit conduire, sa liberté seroit éternellement contrainte, ou lui seroit vendue bien cher.

Pendant qu'elle étoit occupée de ces réflexions, elle entendit le bruit d'un équipage qui s'avançoit dans le grand chemin, & qui étoit accompagné de plusieurs personnes à cheval. Son Guide pensoit à prendre un chemin détourné pour l'éviter. Mais elle lui représenta

ſans affectation que marchant tous deux de concert, ils n'avoient à craindre la rencontre de perſonne. Déja le carroſſe étoit aſſez proche, & le grand nombre de Laquais & de flambeaux annonçoit une perſonne de diſtinction. Donna-Maria prit ſur le champ un parti fort étrange. Elle ſe laiſſa gliſſer de deſſus la croupe, & courant légérement au-devant du carroſſe, elle étendit les bras, en ſuppliant le Cocher d'arrêter. Ce ſpectacle fixa effectivement toute la troupe. Le Cardinal C... qui en étoit le Maître & qui retournoit à Rome, quoique la nuit fût fort avancée, mit la tête à la portiere. Il fut ſurpris d'appercevoir une jeune fille, bien miſe & pleine de charmes, qui vint ſe jetter à genoux devant lui, & qui le pria, en joignant les mains, de lui ſauver la vie & l'honneur. Il ne balança point à lui offrir une place dans ſon carroſſe. Elle l'accepta, & ſon Guide, ou plutôt ſon Raviſſeur, craignant que cette ſcene imprévue ne tournât point favorablement pour lui, ſe hâta de prendre la fuite avec toute la vîteſſe de ſon cheval.

Comme les larmes & les agitations d'une douleur paſſagere ne ſervent qu'à relever la beauté, Donna-Maria parut aux yeux du Cardinal une des plus charmantes perſonnes du monde. Il lui demanda avec le dernier empreſſement par quelle aventure il ſe trouvoit aſſez heureux pour lui rendre ſervice. Cette queſtion, qu'elle devoit avoir prévue, ne laiſſa pas de l'embarraſſer. Elle auroit voulu cacher ſes liaiſons avec le Prince Juſtiniani, ce qui étoit difficile en parlant de la haine de ſa tante & de la cauſe de ſon malheur. Une autre raiſon l'arrêtoit encore. C'étoit l'incertitude du lieu où elle devoit prier le Cardinal de la faire conduire. Elle n'avoit point de connoiſſance particuliere à Rome, & toutes les eſpérances du monde ne l'auroient pas fait conſentir à retourner chez ſa tante. Enfin dans la néceſſité de s'expliquer, elle ſe réduiſit à raconter l'accident qui lui étoit arrivé la même nuit, par la malignité d'un jeune homme qui vouloit l'épouſer malgré elle, & elle ſupplia le Cardinal de lui faire trouver un aſyle dans un Couvent.

Ce Prélat reconnut ſans peine qu'elle

lui déguisoit une partie de la vérité. Mais sa modestie & l'air noble de ses manieres parloient si fort en sa faveur, qu'il lui renouvella les assurances de sa protection. Sa bonne volonté pour elle alla si loin, que ne pouvant la mener dans un Couvent à l'heure qu'il étoit, & la crainte du scandale ne lui permettant plus de lui faire passer le reste de la nuit dans le Palais qu'il avoit à Rome, il eut la complaisance de retourner avec elle à sa maison de campagne qui n'étoit pas fort éloignée. Elle y fut servie avec toute sorte de soins & de respects. Le Cardinal étant obligé de se trouver à Rome le lendemain la laissa seule, après l'avoir priée d'être tranquille jusqu'à son retour, & s'être engagé à lui fournir l'asyle qu'elle souhaitoit dans une Maison religieuse.

Il étoit impossible que les gens du Cardinal n'eussent point assez de curiosité pour souhaiter de savoir à qui leur Maître avoit rendu service. L'Intendant de ses affaires, homme riche & voluptueux, qui s'étoit fait raconter l'aventure du chemin, fut moins crédule que lui, Il ne put se figurer qu'une

fille ſage & bien née ſe fût trouvée malgré elle en pleine campagne au milieu de la nuit ; & donnant l'eſſor à ſon imagination ſur ce fondement, il forma les plus cruels ſoupçons ſur ſon honneur & ſa vertu. Il étoit d'ailleurs charmé de ſa beauté ; de ſorte que le Prélat eut à peine repris le chemin de Rome, que ſe promettant de tirer aiſément parti d'elle, il ſe hâta de la voir dans ſon appartement. Elle le reçut avec cet air de douceur qu'on a déja pu reconnoître pour ſon caractere. Un accueil ſi favorable augmenta l'eſpérance & les deſirs de l'Intendant. Après quelques explications ſur ſon infortune, dans leſquelles elle ſe garda bien néanmoins de s'ouvrir plus qu'elle n'avoit fait avec le Cardinal, il lui offrit une retraite plus agréable que le Couvent qu'elle paroiſſoit deſirer, & il lui fit entendre fort clairement qu'il dépendoit d'elle de devenir riche & heureuſe en acceptant ſes offres. Donna-Maria, ſans ſe défier encore de ſon deſſein, le remercia civilement avec cette ſimplicité d'intention qui accompagne le véritable honneur. S'il prit une meilleure

idée de sa sagesse après ce refus, il s'assura du moins par son entretien qu'elle n'avoit point assez d'expérience pour être difficile à tromper, & il forma aussi-tôt un autre projet qui lui réussit plus heureusement. Il la laissa seule pour aller travailler aux préparatifs. Vers le soir il la revit, & feignant d'avoir reçu des nouvelles du Cardinal par un exprès, il lui fit voir une lettre supposée, par laquelle ce Prélat lui ordonnoit de la conduire à Rome dans un Couvent dont il lui marqua le nom, avec des circonstances qui donnoient une vraisemblance parfaite à son artifice. Ses vues étoient de lui faire prendre un chemin tout différent. Il avoit à quelque distance une jolie maison qu'il faisoit servir depuis long-tems aux plaisirs de l'amour. Il se flattoit de vaincre Donna-Maria, lorsqu'elle seroit en son pouvoir ; & connoissant le caractere facile de son Maître, il comptoit de lui persuader aisément qu'elle s'étoit dérobée d'elle-même, dans la crainte d'être reconnue pour une Aventuriere.

Elle fut en effet la dupe de ce Scé-

lérat. Le respect avec lequel il affectoit de la traiter étoit capable de prévenir ses défiances; & le malheur de cette belle Fille étoit peut-être d'en avoir toujours manqué. Elle monta avec lui dans une chaise qu'il tenoit prête; mais ils ne suivirent le chemin de Rome qu'aussi long-tems qu'il étoit nécessaire pour déguiser leur route.

Si le nouveau Ravisseur eut assez de pouvoir sur lui-même pour tenir ses desirs en bride jusqu'à sa maison, il changea de langage en arrivant, & Donna-Maria reconnut trop tard qu'elle s'étoit crue mal-à-propos hors de danger. La douleur & la crainte recommencerent à faire couler ses larmes. Foible ressource contre un Scélérat endurci, qui ne cherchoit que sa propre satisfaction avec elle, sans s'embarrasser si elle en partageroit le plaisir. Les prieres, les humiliations, & tous les petits artifices qui lui avoient réussi avec tant de bonheur la nuit précédente, n'exciterent que la risée de ce Brutal. Elle se vit au point de regretter ce qui lui avoit paru plus terrible que la mort la nuit d'auparavant, parce que

le jeune Amant ne demandoit rien du moins qu'à titre d'époux, ou pour acquérir le droit de l'être.

Le Ciel fit un second miracle en faveur de Donna - Maria. Dans le moment que ce vieux Satyre étoit le plus incommode & le plus pressant; le Prince Justiniani paroît à la porte de la chambre, apperçoit sa Maîtresse, juge à ses larmes & à la posture humiliée où il la trouve, de ce qu'elle avoit à souffrir & à craindre. La fureur le saisit. Il perce l'Intendant d'un coup d'épée qui le renverse. Ah! chere Maria! est-ce bien vous-même? Est-ce vous, s'écrie-t-il, en l'embrassant avec transport; & par quel affreux abandon du Ciel êtes-vous tombée au pouvoir d'un lâche & d'un infame? Dans la rage qui le possédoit, il redouble ses coups sur l'Intendant, & lui arrache la vie par une infinité de blessures.

Donna-Maria si heureusement délivrée consentit à prendre le chemin de Rome avec son Prince. Il lui raconta de quels moyens le Ciel s'étoit servi pour lui faire découvrir ses traces, & de quelle diligence il avoit eu besoin

qualité de femme de chambre. C'étoit une bourgeoiſe de quelque diſtinction, parce qu'avec beaucoup d'eſprit & d'agrémens elle conſervoit encore une certaine teinture de ſavoir vivre qu'elle avoit puiſée pendant ſa jeuneſſe dans une des plus illuſtres Maiſons de Rome. Elle étoit d'ailleurs aſſez bien logée, pour céder ſans peine un appartement propre & commode à Donna-Maria. Ce fut ſur elle & ſur ſa maiſon que le Prince jetta les yeux. Il y conduiſit lui-même ſa Maîtreſſe ; & le haſard ayant voulu que le Marchand ne fût point alors au logis, on convint, pour la ſûreté de l'intrigue, qu'on lui en cacheroit le ſecret auſſi long-tems qu'il ſeroit poſſible. L'épouſe, charmée de devenir néceſſaire à un Prince qu'elle regardoit encore comme ſon Maître, lui promit ſes ſervices avec une affection qui rendit les deux Amans tranquilles.

Il n'étoit plus queſtion que de calmer la Juſtice au ſujet de l'Intendant, & de compter après cela que l'amour feroit quelque nouveau miracle en faveur de Donna-Maria, pour l'unir à ſon Amant

par un heureux mariage. Le Prince ne put se dispenser de faire connoître à son pere l'action violente qu'il avoit commise, & le besoin qu'il avoit d'être soutenu de son crédit. Il ne s'expliqua pas plus qu'il n'étoit convenable à l'intérêt de son amour; & Donna-Maria, qui pressentoit les obstacles qu'elle avoit à redouter d'une Maison si puissante, l'avoit conjuré de ne pas oublier cette précaution. Mais avec quelque facilité que les poursuites de la Justice fussent suspendues, il arriva, comme Donna-Maria l'avoit appréhendé, que plusieurs personnes curieuses s'informerent du fond de l'aventure, & que le détail de cette nouvelle se répandit enfin dans la Ville. Il alla jusqu'au pere du Prince, qui frémit en apprenant la violente passion de son fils, & le danger où il étoit à tous momens de ruiner sa fortune par un mariage inégal. Il ne tarda point à lui marquer sa crainte & ses intentions. Avec un peu de déguisement & de soumission, le jeune Amant pouvoit diminuer du moins l'inquiétude de son pere, & conserver ses espérances. Mais l'amour dans un cœur sincere & généreux

pour la retrouver dans un moment où sa présence étoit si nécessaire. Il étoit allé la veille à la maison de sa tante, où il avoit appris qu'elle étoit à Rome avec Donna-Maria, mais qu'elles devoient revenir le même jour. S'étant fait un plaisir d'attendre leur retour, il avoit vu la tante revenir seule avec des marques affectées de saisissement & de douleur. Elle n'avoit pas manqué de lui faire le récit de son malheur prétendu & de celui de sa niece. Il étoit monté aussi-tôt à cheval avec toute l'impétuosité de l'amour, & suivi de plusieurs de ses gens, il avoit gagné le lieu où le vol supposé s'étoit commis. On ne l'avoit pas trompé pour le lieu; mais la distance avoit fait prévoir à la tante que son secours arriveroit trop tard. En effet, n'ayant aucune lumiere sur la route qu'il devoit prendre, après avoir manqué les voleurs, il avoit erré dans les campagnes voisines pendant le reste de la nuit, avec moins de raison que de fureur & de désespoir. Il avoit trouvé enfin le jeune homme qui avoit pris la fuite à l'arrivée du carrosse, & que l'amour avoit ramené comme lui pour

chercher Donna-Maria. Il avoit ſu de lui une partie du détail qu'on a raconté, & s'étant informé avec ſoin des moindres circonſtances qui regardoient l'équipage, la livrée & la route du Cardinal, il étoit parvenu à découvrir quel étoit ce Prélat, Le reſte avoit été plus facile, quoique ce n'eût point été ſans peine qu'il avoit découvert la route de l'Intendant. Il avoit crevé trois ou quatre chevaux dans toutes ces courſes, & l'on a vu par le beſoin extrême que ſa Maîtreſſe avoit de ſon ſecours, qu'il avoit été comme dirigé par une faveur extraordinaire du Ciel.

Les deux Amans avoient à penſer à deux choſes qui étoient preſqu'également néceſſaires. De quelque crédit que le Prince pût ſe flatter par lui-même & par ſa famille, il falloit prévenir la Juſtice ſur la mort de l'Intendant. Le choix d'une retraite pour Donna-Maria n'étoit pas une affaire moins preſſante, & l'amour lui fit donner ſes premiers ſoins. Le Prince avoit toujours eu de l'affection & de la confiance pour la femme d'un riche Marchand, qui avoit ſervi avant ſon mariage ſa mere en

ce; mais il ne se présentoit rien de vraisemblable à lui faire envisager. Enfin, dans le moment où sa mort paroissoit certaine sans ce remede, il lui vint à l'esprit de quitter l'Italie avec elle, & il se flatta de lui rendre la vie par cette promesse. En effet, c'étoit le seul moyen de la sauver du dernier danger. Son ame déja prête à partir se laissa retenir aisément par une proposition qui lui rendoit toutes ses espérances, surtout lorsque le Prince, après avoir un peu médité sur ce projet, assura que sa résolution étoit de la conduire en Angleterre, & de l'épouser en arrivant. Elle ne douta pas un moment qu'il ne fût sincere. Elle connoissoit son cœur, comme il connoissoit le sien. Deux cœurs tendres & généreux se connoissent si bien!

Sa santé ne tarda pas à se rétablir, & dès qu'elle le fut entiérement, on ne s'occupa plus que des préparatifs du départ. Mais la Marchande, qui étoit dans leur confidence, refroidit un peu leur ardeur par une réflexion qui leur causa de l'inquiétude. Elle leur fit faire attention qu'il seroit difficile au Prince, observé comme il l'étoit par les ordres

de son pere, de se dérober assez secrétement pour tromper ses Gardes; & que s'il avoit le malheur d'être arrêté avec sa Maîtresse, c'étoit peut-être absolument fait d'elle. Le conseil qu'elle leur donna là-dessus, fut de quitter l'Etat Ecclésiastique l'un après l'autre, & de ne point s'exposer du moins à être pris dans le même filet. Elle ajouta que s'il n'étoit question que de trouver des Guides fideles pour Donna-Maria, elle lui offroit son pere & sa mere qui avoient assez de sagesse pour mériter la confiance du Prince, & tant de zele pour son service, qu'ils entreprendroient tout pour lui plaire. La mere devoit passer pour sa nourrice. Ce nouveau projet parut le plus sûr aux deux Amans. Ils se déterminerent sans peine à une courte séparation qui devoit servir au parfait rétablissement de leur bonheur. Donna-Maria quitta Rome, pour prendre le chemin de Civita-Vecchia où elle fut bientôt rendue. Elle en partit pour Londres à bord d'un vaisseau anglois, & enfin elle gagna la Tamise, sans autre accident que la mort du bon Vieillard qui la conduisoit.

Il ne lui restoit d'autre compagnie,

n'eſt pas capable de diſſimulation. En convenant de ſa tendreſſe, il s'efforça ſeulement de la juſtifier par le mérite extraordinaire de ſa Maîtreſſe, & cette conſtance ne ſervit qu'à irriter plus que jamais l'humeur impérieuſe de ſon pere. La colere le porta juſqu'à ſupplier le Pape de faire publier une défenſe, ſous peine d'excommunication, aux Curés & aux Prêtres de l'Etat Romain, de donner la bénédiction du mariage à ſon fils, ſans un pouvoir exprès de la main du Pape & de la ſienne. Il mit en même-tems pluſieurs perſonnes à ſa ſuite, pour découvrir la retraite de ſa Maîtreſſe, dans le deſſein apparemment de leur ôter tout-à-fait la ſatisfaction de ſe voir. Le jeune Prince reconnut qu'il étoit obſervé. Cette contrainte l'obligea de voir plus rarement Donna-Maria, & lui mettoit dans les yeux, quand il la voyoit, un air de frayeur & de diſtraction qui ne put manquer d'alarmer cette tendre fille. Elle ignoroit encore leur malheur commun; mais ſes propres inſtances lui firent obtenir de funeſtes lumieres.

Elle apprit ce qu'elle avoit prévû cent

fois, & ce qu'une tendresse trop crédule ne lui avoit pas permis d'éviter, qu'elle se trouvoit dans le plus horrible état où puisse tomber une fille de son âge & de sa condition; qu'elle étoit condamnée à porter toute sa vie la honte d'un amour vertueux & la peine d'une conduite innocente; qu'après l'éclat où le vieux Prince s'étoit porté, elle devoit regarder son bonheur & sa réputation comme ruinés du même coup; & que la tendresse même & la constance de son Amant ne pouvoient la consoler de rien, sans se rendre coupable d'un crime réel. Elle apprit, dis-je, une partie de ces vérités, & elle conçut le reste. Elle n'y résista point. Il falloit pour cela plus de fermeté qu'elle n'en pouvoit trouver dans un cœur aussi sensible que le sien, & plus de force qu'elle n'en avoit à espérer d'une complexion extrêmement délicate. Donna-Maria tomba dans une maladie violente. On craignit quelque tems pour sa vie. Le Prince, mortellement affligé du péril où il la voyoit, employa toutes les raisons qu'il crut propres à faire impression sur elle, & à la soulager du moins par l'espéran-

en arrivant au port, que la vieille femme qui passoit pour sa nourrice. Le Capitaine, qui les avoit traitées fort honnêtement sur la route, continua de leur offrir ses services. Elles les refuserent, en le remerciant ; & quoiqu'elles ne sussent pas un seul mot d'Anglois, elles s'empresserent de gagner la Ville. Le Capitaine leur crioit en vain : Où allez-vous ? vous ne serez entendues de personne ; souffrez que je vous serve de guide. Elles n'en marquoient que plus d'ardeur à s'éloigner, comme si elles eussent appréhendé quelque chose d'une personne qui savoit d'où elles étoient venues, & qui pouvoit tôt ou tard les connoître. Le hasard voulut que le Valet de chambre d'un Seigneur Anglois, qui avoit fait le voyage d'Italie, se trouvât sur le port, pendant que le Capitaine leur parloit à haute voix. Il jugea que l'aventure n'étoit point ordinaire ; & déja frappé de l'éclat de la jeune fille, il prit le parti de marcher sur ses pas sans affectation. N'ayant pas tardé à la rejoindre vers Towerhill, il connut aisément, par l'embarras où elle étoit sur le choix de

qu'il arrivoit à l'hôtel, le carrosse de Miladi..... sa mere y arrivoit aussi. Cette Dame apperçut une fille avec son fils. Elle voulut être informée qui c'étoit. L'embarras du Maître & des Laquais la divertit. Enfin, étant devenue plus pressante, elle apprit le détail de l'aventure. Heureusement qu'elle savoit aussi la langue Italienne. Elle eut la curiosité d'entretenir la jeune Etrangere qu'elle prenoit encore néanmoins pour une fille sans honneur. Mais après quelques momens de conversation, elle lui trouva tant d'esprit, d'éducation & de graces, tant d'innocence & de modestie, qu'elle prit d'elle une opinion toute différente. Tous les efforts qu'elle fit pour tirer d'elle le secret de sa naissance & de son infortune furent inutiles; ce qui n'empêcha point qu'elle ne prît sur le champ des mesures pour la placer dans une retraite honorable, jusqu'à ce que le fond de ses affaires fût éclairci. Elle y fut placée en effet avec sa fidelle Compagne.

La perte de son Guide, en arrivant à Londres, avoit été pour elle un fâcheux contre-tems. Ce Vieillard avoit

promis au Prince de lui donner avis de ſon arrivée à Londres en ſortant du vaiſſeau, & de lui marquer le quartier de la Ville qu'il choiſiroit pour demeure. C'étoit à ce ſignal que le jeune Amant ſe propoſoit de quitter l'Italie ; & l'on ſe figure aiſément quelle devoit être ſon impatience à l'attendre. Cependant l'embarras où cette mort avoit jetté deux femmes timides, & leurs premieres aventures, ne leur permirent pas d'écrire à Rome auſſi promptement qu'on y attendoit leurs lettres. Le Prince ſavoit déja par les informations qu'il avoit reçues de Civita-Vecchia, que le vaiſſeau étoit arrivé heureuſement en Angleterre, & que le Capitaine l'avoit marqué lui-même à ſes correſpondans. Il ne pouvoit donner d'explication vraiſemblable au retardement des lettres de ſa Maîtreſſe. Son inquiétude n'eut plus bientôt d'autre meſure que ſon amour & ſa vivacité naturelle.

La vérité oblige d'ajouter ici quelques traits au caractere qu'on a déja fait de ce jeune Seigneur. Ayant été élevé dans les bras d'une grand'mere qui n'avoit rien de ſi cher que lui, ſon

éducation s'étoit ressentie de l'indulgence excessive d'une tendresse aveugle & mal entendue. Avec des passions fort vives, il ne s'étoit pas plutôt vu dans l'âge & dans la liberté de les satisfaire, qu'il leur avoit lâché la bride. On ne lui reprochoit pas des crimes; mais tous les déréglemens, qui sont compatibles avec un bon naturel, l'avoient rendu fameux à Rome depuis plusieurs années, & l'habitude où il étoit de vivre dans cette licence avoit fait désespérer de le voir jamais changer de conduite. Cependant, par un effet propre à l'amour, sa passion pour Donna-Maria avoit rompu le cours de ses désordres. L'innocence & la modestie de cette aimable fille faisoient sur son cœur autant d'impression que sa beauté; & quand on est sensible à cette sorte de mérite, il est impossible que tôt ou tard un si beau sentiment ne s'exprime point par la sagesse & la régularité des mœurs. Il étoit donc devenu tout-à-fait différent de lui-même. Mais le bruit de sa conversion n'étoit pas encore aussi répandu que celui de ses débauches; &, comme il n'étoit

pas question d'ailleurs d'une conversion de Capucin, ce n'étoit pas au premier coup d'œil qu'on pouvoit remarquer ce changement.

Dans le chagrin de n'apprendre aucunes nouvelles de sa Maîtresse, il passoit la meilleure partie de son tems chez la Marchande dont il avoit fait sa confidente, à l'entretenir de ses craintes, & à recevoir ses conseils sur le parti qu'il avoit à prendre. Souvent le jour ne suffisoit pas pour des délibérations si importantes. Il y employoit une partie de la nuit; & l'amour qui est *un vrai recommenceur*, pour parler dans les termes du Comte de Bussi, lui faisoit trouver le jour & la nuit encore trop courts. Des visites si fréquentes & des entretiens si longs, joint aux anciennes raisons que tous les maris de Rome avoient de le redouter, firent naître mille idées fâcheuses au Marchand. Ce bon homme n'étoit pas plus jaloux que le commun des Italiens; mais c'étoit l'être assez pour s'alarmer des apparences. Il devint plus attentif que jamais sur les démarches de sa femme; & tout ce qui n'auroit paru qu'équivoque à

des yeux plus tranquilles, se changea pour les siens en autant de vérités funestes à son honneur.

On assuroit néanmoins qu'il étoit d'un caractere trop timide pour se porter aisément à la violence. Il nourrit quelques tems au fond de son cœur le ressentiment qu'il avoit conçu contre le Prince, sans oser même en donner la moindre marque à son épouse. Son respect pour elle alloit jusqu'à la foiblesse. Il s'étoit cru fort honoré d'épouser une fille qui appartenoit en quelque sorte à une des meilleures Maisons de Rome, par l'avantage qu'elle avoit eu d'y demeurer long-tems & d'en recevoir une dot considérable. Il la craignoit. Mais s'étant rencontré malheureusement avec un de ses amis, qui avoit eu des raisons mieux fondées de se plaindre du Prince, & qui cherchoit depuis long-tems l'occasion de se venger, la conformité de leur haine les porta insensiblement à s'ouvrir l'un à l'autre; ils se trouverent dans les mêmes dispositions, & la chaleur du vin les fit jurer ensemble d'unir leur querelle & leur vengeance. Peut-être n'auroient-ils

pas

pas laissé de manquer de courage avant l'exécution, s'ils ne s'étoient avisés, pour fortifier leur parti, de lier secrétement connoissance avec les deux freres de l'Intendant qui étoit mort de la main du Prince. Ils leur communiquerent le dessein qu'ils avoient de se défaire de lui : c'étoit s'assurer des complices. Le jour, l'heure, le lieu & le genre de mort, tout fut réglé d'avance, avec les mesures les plus convenables à leur haine commune.

Tant de précautions étoient inutiles; car rien ne leur étoit si aisé que de parvenir au succès de leur entreprise. Le Prince étoit sans défiance, parce qu'il n'avoit rien à se reprocher. Il se rendoit réguliérement chez la Marchande, avec un seul Laquais dont il se faisoit accompagner. Il se retiroit avec elle dans l'appartement que Donna Maria avoit occupé. La longueur de ses visites dépendoit de la situation de son esprit, & de l'adresse de sa confidente à calmer ses inquiétudes. Il parloit quelquefois de quitter Rome sans attendre plus long-tems, & elle combattoit fortement cette résolution; mais comme

dans la ſuite de changer d'opinion ; mais le bruit de ſon aventure s'étant bientôt répandu, elle ſe trouva forcée d'employer de nouveau les ſervices de ce jeune Seigneur dans une circonſtance qui rendit la tentation fort dangereuſe pour lui.

Des milliers de jeunes gens oiſifs, dont Londres eſt rempli, n'eurent pas plutôt appris par les papiers publics de nouvelles l'arrivée d'une belle Italienne & ſes premieres aventures, que ce fut de toutes parts un empreſſement extraordinaire pour la voir. On ne parloit de ſes charmes qu'avec admiration, & ſa beauté méritoit cette juſtice. Elle devint ſi célebre que la Cour en fut remplie comme la Ville. La hardieſſe en amour étant plus ordinaire parmi les Courtiſans, ce fut d'eux auſſi qu'elle eſſuya les premieres importunités. On omet vingt hiſtoires, qui allongeroient trop ce récit, pour s'arrêter à celle-ci. Un des principaux Officiers des Gardes du Corps la vit. Il l'aima. C'étoit un jeune homme plein de feu ; il l'aima paſſionnément. Il n'étoit aiſé néanmoins pour perſonne

de la voir ſouvent. Elle vivoit dans une retraite ſi impénétrable, qu'une infinité de gens qui vouloient du moins ſatisfaire leurs yeux, prirent le parti de recourir à l'artifice uſé de ſe déguiſer, & d'entrer chez elle ſous mille formes différentes. Cordonniers, Tailleurs, tous les Ouvriers dont elle pouvoit avoir beſoin furent engagés à prêter leurs noms par promeſſes ou par menaces. Les jeunes gens déguiſoient juſqu'à leur ſexe, & quelquefois réuſſirent fort bien par cette voie. L'Officier dont je parle, fut d'abord un des plus heureux. Il avoit pris l'habit & les marques d'une Lingere. Les graces de ſon viſage favoriſoient ſon entrepriſe. Il plut ſi fort à Maria, qu'étant d'ailleurs ſatisfaite de quelques coëffures qu'elle acheta de lui, & comme l'on peut s'imaginer à grand marché, elle le pria de lui apporter toutes les nouvelles modes d'Angleterre. Quelques viſites, pour leſquelles il ne manqua point de prétextes, le rendirent ſi paſſionné, qu'étant maître de lui-même & prodigieuſement riche, il réſolut de faire la fortune de cette

Cette scene fut réjouissante pour ceux qu'il avoit mis dans sa confidence. On lui demandoit de qui il croyoit devoir se plaindre, puisque sa Maîtresse ignoroit son mérite, & que sa cruauté par conséquent ne pouvoit tomber que sur le Ministre qu'il avoit employé. Il s'imagina, en effet, que l'air grave de ce Personnage avoit pu nuire à ses affaires, par l'idée peu galante que Donna-Maria avoit prise de sa personne, & sans consulter plus long-tems, il résolut de s'introduire de nouveau chez elle sous la figure de Lingere, de lui expliquer lui-même ses sentimens, & de réparer par sa présence le tort qu'il avoit reçu de celle d'un autre. Il n'eut pas plus de peine à se faire admettre à la porte qu'il avoit eu les premieres fois. Mais par un malheur qu'il n'avoit pas prévu, Milord...... étoit avec elle dans le tems qu'il obtint la liberté de lui parler. Ce jeune Seigneur, la premiere connoissance que Donna-Maria avoit faite à Londres, méritoit par les services qu'il lui avoit rendus d'être traité avec quelque distinction. Elle devoit d'ailleurs beaucoup de reconnois-

ſance à ſa mere. Ils étoient tous deux à s'entretenir familiérement, lorſque la prétendue Lingere fut introduite. Donna-Maria qui ne s'attendoit à rien moins qu'à trouver un Officier des Gardes ſous l'habit d'une fille, lui fit des careſſes fort tendres, parce qu'elle lui trouvoit une figure aimable. Il les reçut d'un air embarraſſé. Milord R... reconnut facilement un viſage qu'il voyoit tous les jours, & ne put s'empêcher dans ſa ſurpriſe de le nommer ſon ami, & de l'embraſſer à ſon tour en le raillant de cette maſcarade.

L'Officier étoit ſans armes. La honte & la jalouſie l'euſſent porté ſur le champ à quelque violence ſanglante, s'il eût pu ſuivre ſes premiers tranſports. Mais ne ſe trouvant qu'un éventail à la main, il ſe contenta d'en frapper ſon Rival au viſage, & de joindre à cet outrage quelques mots inſultans qui firent connoître au jeune Lord de quelle ſource venoit ſa colere. Rien ne marquoit mieux avec quelle innocence ce jeune Seigneur voyoit Donna-Maria, que la conduite qu'il tint dans cette occaſion. Quelques malins ne laiſſerent

pas de l'expliquer dans un mauvais sens ; mais l'approbation de toutes les personnes sensées le justifia. Il ne fit que rire de l'emportement de son ami, & le traitant de [*] *Miss*, il se plaignit de la rigueur avec laquelle une si belle fille recevoit ses caresses.

Cette scene n'eut point d'abord d'autres suites. L'Officier se retira avec beaucoup de confusion, & sans avoir expliqué ses sentimens à sa Maîtresse. Mais le dépit s'étant joint à l'amour, il forma la nuit suivante une résolution qui l'eût conduit à sa perte, si sa naissance & son crédit n'eussent arrêté le cours ordinaire de la Justice. La maison qui servoit de retraite à Donna-Maria, touchoit par derriere au Parc de Saint James. Il prit cette voie pour escalader les murailles, soutenu de quelques-uns de ses domestiques, & s'étant glissé jusqu'à l'appartement de Donna-Maria, il se vit au moment d'emporter par la force ce qu'il n'espéroit plus de ses artifices. Son dessein étoit d'enlever sa Maîtresse, & de

[*] C'est le nom que les Anglois donnent aux filles jusqu'à ce qu'elles soient mariées.

l'épouser malgré elle, s'il ne pouvoit la fléchir autrement. Mais le Ciel veilloit sur l'innocence. Le Maître de la maison fut éveillé par quelque bruit, & sa défiance lui fit appeller du secours. Les sentinelles qui bordent le Parc avertirent la Garde. En un moment l'Officier fut investi, & par le bon ordre qui regne proche de la Maison Royale, la connoissance de son nom & de son emploi ne put le sauver d'une prison fort étroite. Il n'en sortit que long-tems après, & la fraîcheur du lieu refroidit insensiblement son amour.

Donna-Maria aussi effrayée qu'elle devoit l'être du bruit qui s'étoit fait si proche d'elle, pria son Hôte sur le champ de la faire conduire chez Miladi R.... Elle regardoit cette Dame comme sa mere, & sa maison comme un asyle. Cependant le péril dont elle étoit menacée surpassoit celui qu'elle venoit d'éviter. Miladi étoit depuis deux jours à la Campagne. Son fils profitoit de son absence pour se réjouir avec quelques amis de son âge. Ils étoient au dessert, c'est-à-dire, dans

le feu du plaisir, & quelques-uns dans la chaleur du vin, lorsqu'on vint les avertir que Donna-Maria arrivoit à la porte. Leur entretien n'avoit point eu d'autre sujet qu'elle. Ils eurent peine à croire cette nouvelle, ils se la firent répéter, ils demeurerent immobiles de surprise & de joie. Enfin, chacun se promettant de tirer parti d'une si belle aventure, ils se hâterent d'aller au-devant d'elle pour l'introduire. Elle fut surprise à son tour de ne pas voir Miladi, & de se trouver mêlée dans une partie de débauche. Il n'étoit pas possible de se dérober. Où tourner ses pas, sans guide, & dans l'obscurité de la nuit? Elle demeura comme en proie à cette bande joyeuse. Sa confusion augmentoit ses charmes. On ne rapporte ce trait que pour faire admirer le pouvoir de l'innocence & de la vertu, qui doit être plus fort que celui de la beauté, puisqu'elles peuvent réprimer les desirs les plus impétueux que la beauté fait naître. Malgré les projets de dix ou douze jeunes gens échauffés de vin & d'amour, Donna-Maria fut aussi respectée qu'une Déesse. Elle passa

une partie de la nuit avec eux, sans avoir rien à souffrir de leurs actions, ni de leurs discours.

Ils ne la quitterent pas avec moins de passion dans le cœur. Ce célebre souper eut d'autres suites qu'il seroit trop long de raconter. Pour Milord R..... toujours plein de zele & de respect pour la belle Maria, il lui offrit l'empire absolu de sa maison, & ne marqua d'empressement que pour la servir. Cependant la bienséance l'obligea dès le lendemain de lui procurer une autre retraite. Ce fut par cette constance à lui rendre les plus généreux offices, qu'il confirma le Public & même sa mere dans l'opinion qu'il étoit passionné pour elle. En effet, ses soins ressembloient beaucoup à ceux de l'amour; & la reconnoissance de Donna Maria pouvoit être expliquée de même par ceux qui ne s'en rapportoient qu'aux apparences. Mais ils tenoient l'un à l'autre par des nœuds tout différens. Une tendre amitié, le seul sentiment dont ils fussent capables dans la situation de cœur où ils étoient tous deux, les avoit portés à se confier mutuellement leurs plus chers intérêts. Mi-

lord aimoit en Italie. Il se consoloit des peines de l'absence dans l'entretien d'une fille aimable dont la vue lui retraçoit les charmes de sa Maîtresse. Donna-Maria n'étoit occupée que de son Prince, mais la compagnie d'un jeune homme tendre & discret, à qui elle s'étoit ouverte de toutes ses infortunes, étoit un soulagement qu'elle recevoit volontiers. Voilà du moins ce qu'on se figura de plus vraisemblable pour accorder le plaisir qu'ils trouvoient à se voir avec la certitude qu'on eut depuis de leurs véritables sentimens.

Donna-Maria avoit écrit à Rome aussi-tôt qu'elle en avoit eu la liberté. Quoiqu'elle eût déguisé le nom de son Amant au jeune Lord, elle ne lui cachoit point l'espérance qu'elle avoit de le voir à Londres. Il entroit tendrement dans ses impatiences, & il ne manquoit pas de lui raconter tout ce qu'il apprenoit d'Italie par les nouvelles publiques. L'usage des Anglois étant de publier dans leurs Gazettes jusqu'aux moindres circonstances qui leur viennent des Pays étrangers, il espéroit que sans savoir précisément ce qui pouvoit

lui plaire, il feroit affez heureux pour lui rapporter quelque article auquel elle prendroit intérêt. Ainsi ce fut l'excès de son zele & de son amitié qui lui fit donner à cette malheureuse Amante des lumieres qu'elle ne devoit recevoir que de la bouche d'un ennemi. Ayant su avec toute la Ville ce qui regardoit la mort funeste du Prince Justiniani, il se hâta de lui porter cette affreuse nouvelle. Le seul trouble qu'elle marqua au nom du Prince devoit l'avertir du mal qu'il alloit causer. Mais on oublie les précautions quand on est sans défiance. Il s'imaginoit si peu qu'il y eût quelque rapport entre Donna Maria & le Prince Justiniani, qu'après lui avoir porté le coup de la mort par une horrible relation, il ne pouvoit comprendre pourquoi elle tomboit à ses pieds sans connoissance & sans sentiment.

En effet, la misérable Maria ne put entendre ce cruel récit sans un saisissement mortel, qui lui ôta jusqu'à la force d'exprimer sa douleur par des cris. Elle demeura long-tems dans un état qui fit douter de sa vie. Milord s'étant éclairci avec la nourrice, fut si déses-

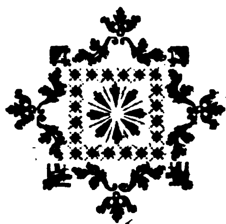
péré de son imprudence, qu'il pensa s'en punir sur le champ par ses propres mains. Mais se croyant nécessaire à sa triste amie, il résolut d'employer sa vie, s'il étoit besoin, pour la servir en Angleterre & en Italie. Le seul desir qu'elle marqua en revenant à elle-même, fut de retourner promptement à Rome. Elle se flattoit encore de quelque espérance. Une Gazette Angloise n'est pas toujours fidelle. Quelle apparence qu'un Prince eût été tué si misérablement que les nouvelles le rapportoient ? S'il étoit vrai qu'elle l'eût perdu, elle ne vouloit pas vivre, mais elle étoit résolue de le venger, & de mourir ensuite sur son tombeau.

Milord qui dans le transport où il étoit lui-même, ne pouvoit manquer d'applaudir aux premieres fureurs d'une Amante, s'offrit à lui servir de guide jusqu'à Rome, & à lui prêter son bras contre toute sorte d'ennemis ; à peine se donnerent ils le tems de penser aux nécessités du voyage. Ils partirent, suivis d'un seul Laquais & de la nourrice. Rome avoit tout à craindre d'une entreprise de cette importance, s'ils

eussent pu seulement arriver au pied de ses murailles. Mais le bruit de leur départ s'étant répandu, on courut après eux avec tant de diligence, qu'ils furent arrêtés au Port de Rye, & ramenés malgré eux à Londres.

Les suites de cette évasion furent moins funestes qu'on ne l'attendoit du désespoir de l'Amante. Miladi R..... loin de paroître irritée de la fuite de son fils qu'elle avoit fait arrêter, loua sa générosité, lorsqu'elle en fut la cause. Mais ne croyant pas le voyage d'Italie plus nécessaire pour Donna-Maria que pour lui, elle s'efforça de leur faire perdre cette idée par ses caresses, & en les obligeant tous deux d'être continuellement sous ses yeux. Tous les remedes de la douleur furent employés en faveur de la triste Donna, inutilement pendant quelques semaines; mais le tems leur fit obtenir du moins à l'extérieur leur succès ordinaire. Elle resta à Londres sous la même protection; & quoiqu'il parût à la langueur de ses yeux qu'elle porteroit long-tems dans le cœur beaucoup d'amour & de tristesse, on ne dé-

ſeſpéra pas, lorſqu'on vit la paſſion de l'Officier des Gardes reprendre naiſſance avec ſa premiere vivacité, qu'elle ne pût accepter une fortune qui acheveroit de fermer toutes les plaies de ſon cœur.





HISTOIRE DE MOLLY-SIBLIS,

Célebre beauté d'Angleterre.

MOlly-Siblis, une des plus belles femmes dont on puisse se former l'idée, fut condamnée à mort pour quelques vols dont elle s'étoit rendue & reconnue coupable. Elle avoit fait cet aveu fort imprudemment, avec une espece de dédain pour les Juges, comme si sa beauté l'eût dû mettre à couvert de toute crainte, & la sauver du châtiment. Plusieurs personnes de distinction, qui lui vouloient du bien, employerent en effet tout leur crédit pour obtenir sa grace. Mais une confession si libre, jointe à des preuves de la derniere évidence, ne permettroient guere à la clémence Royale de s'exercer en sa faveur. La sentence de sa mort fut confirmée par la Cour, & tout le monde en attendoit l'exé-

cution comme un ſpectacle extraordinaire.

Avec ſi peu d'eſpérance, Molly-Siblis eut aſſez de fermeté d'ame pour réſiſter au déſeſpoir. Elle avoit les yeux ſur ſon imprudence, & ſans paroître plus timide, elle fit demander au Chef de la Juſtice quelques momens d'entretien particulier. Loin de rétracter ſa confeſſion, elle la répéta avec de nouvelles circonſtances; mais après avoir reconnu qu'elle méritoit la mort, elle ajouta que le vol pour lequel on la condamnoit au ſupplice étoit le moindre de ſes crimes; que depuis dix ans qu'elle s'étoit livrée au libertinage, elle avoit cauſé mille déſordres qu'il importoit au Public de ſavoir, & dont elle vouloit décharger ſa conſcience en mourant; que la Patrie & la Perſonne même du Roi y étoient intéreſſées; enfin, que ne penſant plus à demander grace, & croyant ſon ſupplice certain, elle étoit perſuadée qu'on ne lui refuſeroit pas le délai néceſſaire pour entendre ſes dépoſitions.

Bien des gens prirent d'abord cette apparence de ſincérité pour un artifice,

Cependant la Cour, qui fut aussi-tôt informée de ses offres, ordonna que sa mort fût différée. On nomma des Commissaires particuliers pour l'entendre. Elle s'expliqua avec une netteté & une présence d'esprit admirables. Les conférences durerent huit jours. Elle racontoit l'histoire de sa vie, dont voici les circonstances les plus intéressantes qu'on écrivoit à mesure qu'elle parloit. C'est elle-même qui va expliquer ce tissu d'horreurs.

» J'étois née de fort honnêtes gens, » mais l'amour & l'abondance du plaisir me firent mépriser ma naissance, » parce que mes parens n'étoient point » assez riches pour satisfaire ces deux » penchans. Je ne me plains pas que » les hommes aient séduit mon innocence. Mon parti étoit pris avant que » j'eusse le moindre commerce avec » eux. J'étois résolue de me livrer à » celui qui me proposeroit le premier » de me mener à Londres, pourvu » qu'il se présentât la bourse à la main, » & qu'il me permît libéralement d'y » puiser. J'étois belle, & je ne l'ignorois pas. Je passai ainsi cinq ou six

» mois à chercher l'occasion que je de-
» sirois. Je ne voyois point arriver
» une Chaise, un Carrosse, que je ne
» trouvasse le moyen de m'offrir aux
» regards du Maître, & je m'affligeois
» mortellement lorsque je n'en rece-
» vois que des civilités. Enfin la for-
» tune en amena un qui m'offrit sans
» détour sa bourse & son cœur. Je le
» pris au mot. Nous partimes pour
» Londres la nuit suivante, & je vécus
» pendant quelques mois fort contente
» avec lui. Je jugeai de son rang par
» sa dépense; je le croyois homme de
» quelque condition: mais il m'apprit
» naturellement au bout de trois mois
» qu'il n'étoit que le Valet de Cham-
» bre d'un des premiers Seigneurs de
» la Cour, & que son dessein étoit
» de me mettre en liaison avec son
» Maître. Il ne me cacha pas même
» qu'il ne m'avoit proposé de venir à
» Londres que dans cette vue; quoi-
» que la passion qu'il avoit conçue
» pour moi l'en eût fait changer; qu'il
» étoit employé par son Maître à
» chercher au loin de quoi fournir à
» ses plaisirs; qu'il espéroit tirer une

» grosse somme de lui pour une fille
» telle que moi, & que si je savois
» ménager ma fortune avec un peu
» d'esprit, j'allois être une des plus
» heureuses créatures de Londres. Je
» reçus cette ouverture avec une sa-
» tisfaction extrême. L'effet répondit
» à mes espérances. Je vécus près
» d'un an dans l'abondance de tous
» les plaisirs.

» Le Seigneur vint à mourir. Il
» m'oublia à sa derniere heure. De tant
» de biens dont j'avois joui sans pen-
» ser à l'avenir, il ne me resta que
» de l'orgueil & de la fierté. Je ne
» voulus plus souffrir le Valet de
» Chambre qui vint m'offrir de rem-
» placer son Maître. Il en fut irrité,
» jusqu'à me faire un cruel affront;
» mais je jurai d'en tirer vengeance,
» Un nouvel Amant, que je ne fus
» pas long tems à trouver, entra dans
» mon ressentiment. Nous attendimes
» mon ennemi le soir dans un lieu
» détourné. Je voulus qu'il mourût de
» ma main. Le premier coup néan-
» moins lui fut porté par mon second;
» mais je ne le vis pas plutôt à terre, où

» il étoit tombé de sa blessure, que
» saisissant un poignard que j'avois avec
» moi, je lui arrachai la vie par mille
» plaies lentes & douloureuses. Je dois
» confesser que c'est un de mes plus
» grands crimes, parce que c'est un
» de ceux que j'ai trouvé le plus de
» plaisir à commettre. D'ailleurs, c'est
» celui qui a ouvert la porte à tous les
» autres.

» Le nouvel Amant que j'avois pris
» étoit un joueur, dont les richesses
» m'avoient ébloui. Nous vécumes
» pendant quelque tems avec beaucoup
» d'éclat; mais n'ayant point d'autre
» fonds que le jeu, un revers soudain
» nous jetta dans la misere. Il falloit
» vivre. Je fus la premiere à lui faire
» naître la pensée de voler un de ses
» amis qui vivoit aussi des profits du
» jeu, & qui avoit ménagé heureuse-
» ment ses avantages. Un jour qu'il
» sortoit de l'Académie, après avoir
» gagné des sommes considérables,
» mon Amant le pressa de venir sou-
» per avec nous: notre dessein étoit de
» l'enivrer; mais, soit défiance, ou
» force de tête, il conserva assez de
présence

» présence d'esprit pour tromper tou-
» tes nos mesures. J'avoue que dans
» le dépit de nous voir enlever cette
» proie, je me levai de table, je
» m'approchai de lui sans affectation,
» & je lui passai si promptement ma
» ceinture au cou, que le serrant en
» même tems de toute ma force, je
» lui fis perdre aussi-tôt la respiration
» & la connoissance. Nous achevâmes
» de l'étouffer avec sa serviette. Nous
» nous saisîmes de tout son argent,
» avec la précaution de lui laisser quel-
» ques guinées & sa montre. Tout s'é-
» toit exécuté si adroitement, qu'ayant
» appellé sur le champ nos domesti-
» ques, ils n'eurent pas le moindre
» soupçon de notre crime. Cette mort
» passa pour l'effet d'une apoplexie.

» Je ne sais par quel affreux aveu-
» glement, j'étois sans horreur pour
» l'effusion du sang & pour le meurtre.
» Cependant mon caractere n'est point
» la dureté de cœur; ou du moins le
» Ciel permit alors que je ne l'eusse
» que trop sensible, pour commencer
» peut-être ma punition, que sa jus-
» tice est à la veille de consommer. Le

» fils du malheureux qui avoit péri si
» cruellement par nos mains, conti-
» nuant de nous regarder comme les
» meilleurs amis de son pere, se mit
» à nous rendre des visites fréquentes
» pour se consoler avec nous de sa per-
» te. J'avois vu cent fois ce jeune hom-
» me sans faire attention s'il étoit pro-
» pre à m'inspirer de la tendresse; & la
» maniere dont j'avois traité son pere
» n'annonçoit rien de trop favorable
» pour le même sang. Cependant je me
» laissai prendre à sa figure, qui étoit
» effectivement des plus aimables. Les
» engagemens que j'avois eus jusqu'a-
» lors n'étoient point des passions. Je
» m'abandonnai toute entiere à la dou-
» ceur de ce nouveau sentiment.

» Mais l'amour devoit me rendre
» aussi criminelle & beaucoup plus mal-
» heureuse que la haine. Je ne trouvai
» point dans l'objet de ma tendresse
» le retour que ma vanité me faisoit
» espérer. Qu'il m'en coûta de larmes!
» Enfin, renonçant à tout ménage-
» ment, je résolus d'expliquer sans
» détour à mon ingrat les sentimens
» que j'avois pour lui, & comme je

» le soupçonnois de n'être si sourd aux
» marques de ma passion que par con-
» sidération pour mon amant, je com-
» mençai par lui déclarer en maniere
» de confidence, que je n'avois jamais
» eu de véritable affection pour celui
» ci, & que je ne cherchois qu'une
» circonstance favorable pour le quitter
» tout-à-fait. Je continuai de lui par-
» ler avec un air de franchise & d'ou-
» verture de cœur, que tout autre au-
» roit mieux entendu; & pour n'être
» pas obligée d'y revenir, je lui appris
» enfin que je l'aimois passionnément.
» Cette déclaration l'embarrassa. Il me
» fit une réponse civile, prise de la
» foiblesse de son mérite, & de l'excès
» de sa reconnoissance; mais j'y remar-
» quai tant de froideur que j'en fus pi-
» quée jusqu'au vif. Le soir du même
» jour je trouvai un changement ex-
» traordinaire dans l'humeur & dans
» les manieres de mon amant. Je me
» défiai aussi-tôt de la vérité, & je
» tremblai pour les suites. L'ingrat que
» j'aimois s'étoit fait un mérite de
» l'avertir de mon infidélité. Ma fureur
» monta tout d'un coup au comble. Je

» résolus de perdre l'un & l'autre, au
» risque de périr moi-même dans l'en-
» treprise. Dès le lendemain j'allai
» trouver un Juge de paix, auquel
» j'offris de révéler un crime horrible
» dont j'avois été complice, pourvu
» qu'il obtînt d'avance mon pardon de
» la Cour. Il m'assura deux jours après
» qu'il l'avoit obtenu, avec les excep-
» tions ordinaires. Je n'exigeai point
» d'autre garant que sa parole ; non-
» seulement je lui déclarai toutes les
» circonstances du vol & du meurtre,
» mais voulant envelopper le jeune
» homme dans la même ruine, je
» l'accusai d'avoir eu part à la mort
» de son pere, & j'apportai pour preu-
» ve l'étroite intelligence qu'il avoit
» toujours gardée avec ses meurtriers.
» On les arrêta tous deux au même
» moment. Ils furent retenus quelque
» tems en prison : mais malgré toute
» ma rage, je manquai de hardiesse
» lorsqu'il fallut insister sur les preuves
» & soutenir la confrontation. Nos
» domestiques d'ailleurs s'accorderent
» à déposer que le malheur qui étoit
» arrivé leur avoit paru venir d'une

» cause naturelle, & les accusés répon-
» dant toujours d'un air ferme aux in-
» terrogations, ils vinrent à bout de
» me faire passer pour une amante fu-
» rieuse qui les avoit voulu sacrifier in-
» justement. Je me trouvai réduite au
» plus infame état, lorsque mon amant
» eut obtenu la liberté, & que je me
» vis contrainte de le fuir pour me met-
» tre à couvert de son ressentiment.

» Après tant d'expérience de la foi-
» blesse des hommes, je demeurai con-
» vaincue qu'une belle femme peut tout
» entreprendre impunément. L'affreu-
» se condition dont j'avois trouvé le
» moyen de sortir fut bientôt effacée
» de ma mémoire. Il ne me restoit d'em-
» barras que pour mes dettes, qui m'ex-
» posoient aux insultes de plusieurs
» créanciers. Je pris le parti d'épouser
» un soldat (*), après lui avoir fait
» promettre de ne se présenter jamais
» devant mes yeux. Deux guinées dont

(*) C'est l'usage établi à Londres par les Loix, qu'on n'y fait aucune peine aux femmes mariées pour leurs dettes. Tout retombe sur le dos des maris, du moins lorsqu'ils n'avertissent pas le public que la mauvaise conduite de leurs épouses les oblige à se séparer d'avec elles.

» je lui fis présent, le disposerent à
» suivre toutes mes volontés. A peine
» connut-il mon nom ; je puis assurer
» que de sa vie il ne m'a vue qu'à l'E-
» glise. Plus fiere que jamais du droit
» que j'avois acquis de faire impuné-
» ment de nouvelles dettes, j'augmen-
» tai ma dépense, & je formai une
» maison qui devint le rendez-vous
» de tout ce qu'il y avoit de jeunes
» débauchés à Londres. J'étois l'idole
» de ce temple profane. Les moindres
» signes de ma volonté étoient des
» loix souveraines. Mes faveurs se
» payoient au poids de l'or. Je ne sais
» quelle idée ceux à qui je les refusois
» pouvoient se faire de ma conduite,
» mais je n'avois point d'explications
» à donner à mes esclaves. Ce fut dans
» cette brillante saison de ma vie que
» je liai connoissance avec le jeune.....
» Il me plut. Je m'en fis adorer. Son
» pere, qui fut informé de notre com-
» merce, prit la résolution de le ma-
» rier pour le rompre. Il me fut im-
» possible de parer le coup, & j'eus
» le chagrin de voir que son épouse
» étant devenue enceinte, il commen-

» çoit à se refroidir pour moi. Ma fier-
» té ne put souffrir ce changement. Je
» pris le parti de m'en venger sur le
» fruit de ses nouvelles amours, par
» un breuvage composé que j'eus l'a-
» dresse de faire présenter à la mere.
» Il lui fut aussi funeste qu'à l'enfant
» qu'elle portoit dans son sein. J'eus
» quelque regret que ma vengeance
» eût eté si loin; je n'en voulois point
» à la vie d'une rivale que je redou-
» tois peu sous toute autre qualité que
» celle de mere. Cependant le retour
» de mon amant n'en fut que mieux
» assuré.

» Sa passion, qui avoit repris de nou-
» velles forces, dura plus long-tems
» que la mienne. Ayant cessé de l'ai-
» mer, je me souvins du chagrin qu'il
» m'avoit causé, & je résolus de l'en
» punir. Il avoit une belle maison dans
» le voisinage de Londres, où il m'a-
» voit menée plusieurs fois, & j'y étois
» toujours trop peu pour satisfaire son
» empressement. J'en connoissois tous
» les êtres; sur-tout le cabinet où son
» argent étoit, avec ses bijoux & tou-
» tes les pierreries qui avoient appar-

» tenu à son épouse. Je me levai
» tement pendant la nuit. J'intro
» sis dans la maison trois perso
» qui attendoient mes ordres, &
» les exécuterent avec tant d'habile
» que non-seulement le cabinet, m
» la plupart des appartemens fur
» dépouillés de ce qu'il y avoit de p
» précieux. Je me fis le lendemain
» plaisir extrême de la douleur d'u
» homme que je commençois à mé
» priser, parce qu'ayant cessé de l'ai-
» mer, mes yeux s'ouvrirent tout d'un
» coup sur ses défauts. Enfin, je l'aban-
» donnai.

» Quelque tems après, un Fran-
» çois arrivé nouvellement à Londres,
» me vit à la promenade du Parc, &
» me fit connoître par ses regards &
» sa constance à me suivre, qu'il avoit
» pour moi des sentimens fort passion-
» nés. Je lui fis naître naturellement
» l'occasion de m'aborder. Il la saisit
» en homme versé dans la galanterie.
» Ses manieres étoient pleines de dou-
» ceur. Il s'expliquoit mal en Anglois,
» mais il se faisoit entendre. Je goûtai
» si fort son entretien qu'oubliant le

[illegible] à vivre [illegible]

[illegible] je me [illegible]

chair [illegible]

devoir [illegible]

[illegible] mon pouvoir. [illegible]

» tenu à son épouse. Je me levai secré-
» tement pendant la nuit. J'introdui-
» sis dans la maison trois personnes
» qui attendoient mes ordres, & qui
» les exécuterent avec tant d'habileté,
» que non-seulement le cabinet, mais
» la plupart des appartemens furent
» dépouillés de ce qu'il y avoit de plus
» précieux. Je me fis le lendemain un
» plaisir extrême de la douleur d'un
» homme que je commençois à mé-
» priser, parce qu'ayant cessé de l'ai-
» mer, mes yeux s'ouvrirent tout d'un
» coup sur ses défauts. Enfin, je l'aban-
» donnai.

» Quelque tems après, un Fran-
» çois arrivé nouvellement à Londres,
» me vit à la promenade du Parc, &
» me fit connoître par ses regards &
» sa constance à me suivre, qu'il avoit
» pour moi des sentimens fort passion-
» nés. Je lui fis naître naturellement
» l'occasion de m'aborder. Il la saisit
» en homme versé dans la galanterie.
» Ses manieres étoient pleines de dou-
» ceur. Il s'expliquoit mal en Anglois,
» mais il se faisoit entendre, Je goûtai
» si fort son entretien qu'oubliant le

» dessein que j'avois eu de le tromper,
» je résolus de faire une liaison de ten-
» dresse avec lui. Il m'offrit la main
» pour me conduire chez moi. Je l'ac-
» ceptai. Ne m'ayant pris d'abord que
» pour une Aventuriere, il parut sur-
» pris de la beauté de ma maison,
» du nombre de mes domestiques, &
» de la richesse de mes meubles. Son
» admiration éclatoit à chaque mo-
» ment. Je vis un homme qui ne se
» possédoit plus dans le transport de
» sa joie, & toutes ses réflexions tom-
» boient sur l'abondance qu'il remar-
» quoit autour de lui. J'en conclus que
» malgré l'air de distinction qu'il sa-
» voit prendre, il n'étoit point accou-
» tumé à fréquenter les Grands, ni
» à vivre dans l'opulence. Cette pen-
» sée me rendit plus retenue. Quoique
» je ne sentisse point diminuer le pen-
» chant que j'avois pour lui, je crus
» devoir le mettre à l'épreuve, & m'as-
» surer de son affection jusqu'à un cer-
» tain point, puisque c'étoit l'unique
» chose que je m'étois proposée d'obte-
» nir. La victoire que je lui avois laissé
» espérer dès le jour même fut diffé-

» rée ſous quelque prétexte. Il revint
» le lendemain, & je continuai de le
» recevoir avec tendreſſe, mais ſans
» rien changer à la réſolution que j'a-
» vois priſe de ne lui rien accorder.
» Mes Amans ordinaires ne laiſſerent
» pas d'en marquer de la jalouſie. Je les
» forçai au ſilence. Peu à peu je me fis
» une affaire ſérieuſe de ce nouvel enga-
» gement; & ſoit vanité, ſoit inclina-
» tion, je voulus être aimée d'un Fran-
» çois pour l'amour de moi-même.

» Cependant je n'appercevois point
» dans ſes aſſiduités, & dans les mar-
» ques mêmes de la paſſion dont il
» m'entretenoit, ce qui devoit y être
» pour me perſuader qu'elles étoient
» ſinceres. La premiere réflexion que
» j'avois faite ſur ſon caractere ſe con-
» firmoit tous les jours par de nou-
» velles preuves. Il étoit intéreſſé, avi-
» de du gain dans les moindres parties
» du jeu, groſſier lorſqu'il s'empor-
» toit contre la fortune, & dans ces
» occaſions auſſi peu complaiſant pour
» moi que pour les autres. Avec de ſi
» mauvaiſes qualités, il ne ceſſoit point
» de me paroître aimable. Un de ſes

» rivaux me dit un jour qu'ayant pris
» quelques informations ſur ſon comp-
» te parmi les François qui ſont à Lon-
» dres, on lui en avoit parlé comme
» d'un miſérable, ſans naiſſance & ſans
» honneur, qui n'avoit point d'autre
» fonds pour vivre que ſa hardieſſe &
» ſon induſtrie, & qui étoit venu à Lon-
» dres pour fuir le châtiment qu'il avoit
» mérité en France par mille friponne-
» ries. Je pris ces accuſations pour au-
» tant de calomnies, inventées par la
» haine d'un Amant jaloux. D'ailleurs
» je ne me ſentois pas la conſcience
» aſſez nette, pour condamner trop ri-
» goureuſement la mauvaiſe conduite
» d'autrui.

» Quelques ſemaines s'étoient écou-
» lées. Je ne pouvois plus réſiſter à
» mon impatience, & j'étois détermi-
» née à paſſer par-deſſus toutes les rai-
» ſons qui m'avoient rendue ſi difficile,
» lorſqu'une ſervante de ma maiſon
» vint m'avertir qu'une autre fille, qui
» ſervoit à ma chambre, avoit fait
» ſecrétement le paquet de ſes hardes,
» qu'elle y avoit fait entrer quantité de
» choſes qui m'appartenoient, & qu'à

» juger par les liaisons qu'elle avoit
» avec le François qui étoit continuel-
» lement chez moi, il y avoit beau-
» coup d'apparence qu'elle se disposoit
» à partir avec lui. Un coup de foudre
» m'auroit moins étonnée. Je me pré-
» parois à traiter ce perfide en Amant
» chéri dès la nuit suivante. Ma fureur
» s'enflamma au dernier point. Je fis
» venir la fille de chambre en ma
» présence. Je lui fis connoître que
» j'étois informée de ses vols & de son
» dessein; que je pouvois la livrer sur
» le champ à la Justice; mais que je
» mettois sa grace à prix, & qu'en me
» faisant l'aveu sincere de sa faute, elle
» pouvoit être assurée du pardon. La
» crainte lui fit confesser que le Fran-
» çois l'avoit engagée par mille pro-
» messes à quitter l'Angleterre avec
» lui; que le tems de leur départ étoit
» fixé au lendemain; qu'elle m'avoit
» dérobé par son conseil tout ce qui
» étoit tombé entre ses mains, & qu'ils
» devoient non-seulement voler ensem-
» ble tous mes bijoux dès la nuit sui-
» vante, mais se défaire de moi, s'il
» arrivoit que je m'éveillasse lorsqu'ils

» entreroient dans ma chambre pour » forcer mes armoires & mes coffres. » Elle se jetta à mes pieds après cette » confession, en m'assurant qu'elle m'a- » voit toujours aimée, & qu'elle ne » concevoit point par quel damnable » artifice elle s'étoit laissé séduire. Je » lui pardonnai sans autre condition » que de cacher au perfide que j'étois » informée de sa trahison. Je lui or- » donnai même de prendre avec lui les » mêmes manieres & le même visage, » & je m'enfermai seule pour méditer » sur ma vengeance. Tous mes mouve- » mens allerent d'abord à l'assassinat. » J'en avois commis plus d'un qui ne » m'avoient pas paru si justes. Mon » amour méprisé étoit bien un autre » aiguillon que l'intérêt. Je conclus la » mort du traître, & par mes pro- » pres mains. Cependant en me rap- » pellant tout ce que j'avois souffert » pour lui, je ne trouvai pas juste qu'il » mourût sans m'avoir donné la satis- » faction que j'avois desirée. Je résolus » de lui faire passer la nuit avec moi, » & de l'étrangler le matin dans mon » lit. Il n'y avoit d'embarras qu'à ca-

» cher mon crime. J'en vins à bout fort
» heureusement par le secours même
» de ma fille de chambre, qui étoit
» depuis long-tems dans ma confiance,
» & qui m'avoit prêté la main dans
» plusieurs aventures de la même im-
» portance.

Telles furent en partie les dépositions de Molly-Siblis. Le Mémoire fut porté au Roi, & quelques jours se passerent à l'examiner. On étoit dans une impatience extrême de voir la fin de cette scene, lorsqu'on apprit sans autre explication, que la sentence étoit changée, & que Molly-Siblis, au lieu de mourir par la corde, devoit être transportée dans une Colonie d'Amérique.

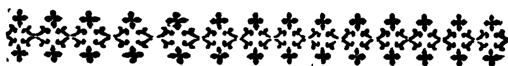
Un changement si peu attendu ne fit qu'augmenter la curiosité du public. Comme on ne s'appercevoit point d'ailleurs que le Mémoire eût produit d'autre effet, on étoit fort porté à croire que les amis de la coupable avoient profité du tems pour renouveller leurs sollicitations à la Cour, & qu'en faveur du repentir qu'elle marquoit en confessant tous ses crimes, ils avoient obtenu de la bonté du Roi l'adoucissement de sa

ſentence. Mais un nouvel événement replongea bientôt tout le monde dans une nouvelle incertitude. Il devoit partir un vaiſſeau pour l'Amérique, chargé d'Emigrans de Saltzbourg, & d'un grand nombre d'Anglois qui ſe deſtinoient volontairement aux Colonies. Molly-Siblis fut menée à bord, pour partir avec eux. La nuit même d'après le jour qu'elle y arriva, une troupe de gens armés & maſqués ſe rendirent au vaiſſeau dans une chaloupe, & l'enleverent à force ouverte. Cette violence ne s'étant point paſſée ſans combat, un des raviſſeurs reçut une profonde bleſſure, qui ne lui permit point de ſe retirer avec les autres; de ſorte qu'il demeura priſonnier, ſans que ſes compagnons s'en apperçuſſent. On ne manqua point de faire toutes ſortes d'efforts pour tirer des éclairciſſemens de ſa bouche. Mais il réſiſta ſi conſtamment aux menaces, que pour le punir de ſon opiniâtreté autant que de ſon crime, on lui fit prendre le chemin des Iſles à la place de Molly. Le bruit ſe répandit qu'il avoit l'air d'un homme de diſtinction, & que les Juges qui l'avoient con-

damné n'ignoroient pas ſon nom, quoi-qu'ils euſſent feint de ne le pas connoître.

Ainſi l'heureuſe Molly s'aſſura la vie & la liberté. De quoi les femmes ne triomphent-elles pas avec les charmes de l'eſprit & de la beauté ? Non-ſeulement Molly ſe déroba à la Juſtice, mais ſa diſgrace avoit mis le public dans ſes intérêts, & tout le monde parut ſe réjouir de ſa délivrance. Ce dernier ſentiment étoit d'autant plus étrange que perſonne n'ignoroit ſes crimes & le déſordre de ſa vie.





RELATION D'UN ÉVÉNEMENT FORT EXTRAORDINAIRE.

Quand on lit d'Amadis les faits inimitables,
Tant de Châteaux forcés, &c.

ON n'a point de regret que ce ſoient là des fables ; mais on en auroit beaucoup peut-être qu'une Relation auſſi intéreſſante que celle qu'on va lire, ne fût pas certaine dans toutes ſes circonſtances.

L'uſage des Anglois eſt comme le nôtre, de faire nourrir leurs enfans à la campagne, par des femmes qui ſe préſentent au hazard, ou du moins ſur de fort légeres recommandations. On ſait à quels inconvéniens cette confiance expoſe ſouvent des parens crédules. Une Dame riche & de quelque naiſ-

sance, avoit ainsi livré sa fille unique, le premier fruit de son mariage; & se reposant sur la bonne foi de la nourrice, qui avoit un enfant du même sexe, elle n'avoit pas d'autre soin que de la payer réguliérement. Quelques mois se passerent sans trouble; mais la nourrice étant morte subitement, son mari qui étoit un laboureur fort simple, & qui n'avoit jamais considéré les deux enfans avec assez d'attention pour les distinguer, se trouva dans l'impossibilité de reconnoître le sien. La probité dont il manquoit moins que d'esprit, le porta bien à confesser son embarras à son Curé; mais n'en pouvant recevoir aucune lumiere, il prit le parti de les transporter tous deux à la ville, & de les présenter à la Dame qui devoit partager sa peine. Après lui avoir expliqué leur malheur commun, il lui dit avec la même franchise, que si elle n'avoit pas les yeux plus clairvoyans que lui, il étoit d'avis qu'elle prît celui des deux pour lequel elle se sentoit le plus d'inclination.

En effet, elle n'avoit guere à choisir d'autre voie. Après avoir tiré bien des

conjectures de la ressemblance de quelques traits avec les siens, & du plus ou moins de délicatesse dans le teint & la complexion, ces regles ne lui paroissant point assez certaines, il en fallut revenir à celle du penchant qui ne manqua point, comme on se l'imagine aisément, de se déclarer pour la plus jolie des deux filles. Le Paysan fut congédié avec celle qu'on lui laissa pour partage. Il l'éleva dans les exercices de la campagne, tandis que l'autre fut traitée avec toute la délicatesse qui convenoit à la condition où le hazard l'avoit fait entrer.

Mais rien n'étant si sujet à changer que les premiers traits de l'enfance, il arriva que celle à qui la fortune avoit fait donner la préférence, devint si laide avant l'âge de quinze ans, qu'on la citoit pour un exemple de difformité dans le quartier. La Dame qui passoit pour sa mere fut d'autant plus affligée de cette disgrace que le Ciel ne lui avoit point accordé d'autre enfant. Dans le chagrin qu'elle en ressentoit, se rappellant quelquefois l'aventure qui l'avoit rendue sa fille, elle ne put résis-

ter à la curiosité de voir celle qu'elle avoit rejettée ; & sans communiquer son dessein, elle se fit un jour mener seule dans le village où elle étoit sûre de la trouver. Elle la vit. Si elle n'y remarqua point un prodige de beauté, elle y trouva du moins une figure des plus aimables ; des yeux tels qu'on le souhaite à la ville ; un teint que l'ardeur du soleil n'avoit pu ternir, & dont on pouvoit espérer encore mieux avec un peu de fortune & de repos ; une bouche & des dents qui avoient triomphé de la noirceur & de la grossiéreté des alimens ; enfin, la taille non seulement droite, mais assez bien prise pour paroître noble & dégagée, sous un habit vil & informe. L'impression de cette vue se joignant au dégoût que la Dame avoit pour sa fille, il ne lui resta pas le moindre doute qu'elle ne se fût malheureusement trompée dans son choix, & que le tendre nom qu'elle avoit accordé à l'autre ne convînt uniquement à celle-ci. Elle ne manqua point d'ailleurs de prendre le trouble que cette pensée lui causa, pour un avertissement de la nature, & l'amour-propre ne lui

persuada pas moins aisément qu'une si jolie personne avoit beaucoup de ressemblance avec elle.

Elle l'auroit accablée de caresses dans le premier transport ; mais la prudence l'obligeant de garder des mesures, elle se contenta de faire appeller le Paysan. Elle le prit à l'écart, & suivant quelques vues qu'elle avoit formées sur le champ, elle lui déclara que par de nouvelles lumieres dont elle étoit redevable à la bonté du Ciel, elle avoit enfin reconnu qu'ils s'étoient trompés tous deux lorsqu'ils avoient réglé le sort de leurs enfans. Vous avez ma fille, lui dit-elle, que je viens vous redemander, & je suis prête à vous rendre la vôtre. Son dessein étoit d'abord de sonder les dispositions de ce bon homme. Elle les trouva plus favorables qu'elle n'avoit espéré. Sa fille étoit un fardeau pour lui ; il lui importoit peu qu'elle conservât ce nom, lorsqu'elle ne devoit le perdre que pour devenir plus heureuse ; & peut-être se flatta-t il que sa fortune s'étendroit jusqu'à lui. Il consentit donc tout d'un coup à la premiere partie de cette proposition. Mais avec

plus de jugement qu'on ne l'en auroit cru capable, il représenta qu'il y auroit peu de raison & de justice à le charger d'un autre enfant, dont il savoit fort bien que l'éducation n'auroit pu faire une fille propre au travail.

Comme on ne songeoit à rien moins qu'à l'y forcer, & qu'on n'avoit touché cet article que pour s'assurer du fond de ses sentimens, on eut trop de joie de le trouver de si bonne composition sur le seul point qu'on avoit à cœur. La jeune fille fut appellée aussi-tôt. On eut soin de lui donner un air de propreté avant que de la faire paroître ; & celui qu'elle avoit pris jusqu'alors pour son pere, la remit lui-même à la Dame qui vouloit être sa mere, & qui se hâta de l'emmener à Londres. Quelques pistoles laissées à sa place, qui furent regardées comme l'augure de quelque chose de plus à l'avenir, empêcherent que sa perte ne fût sentie trop amérement.

Il n'étoit pas difficile à la Dame de Londres d'introduire une étrangere dans sa maison, & de la traiter même avec toutes les distinctions qu'elle pût s'ima-

giner pour satisfaire sa tendresse ; mais comment la faire reconnoître pour sa fille, & quel moyen de la faire entrer dans le droit d'héritage ? Son mari qui avoit toujours été dans le secret fut aussi-tôt consulté. S'étant prévenu du même penchant pour une fille si aimable, il fut d'avis, que sans s'exposer à mettre le trouble dans sa maison, il devoit remercier le Ciel de lui donner deux enfans pour un, & les regarder en effet tous deux comme s'ils fussent nés de son mariage. Il n'en avoit point d'autres. Ses richesses suffisoient pour les établir honnêtement. Ce parti lui parut beaucoup plus sûr que celui d'une distinction qui ne pourroit jamais avoir de fondement raisonnable, & qui lui laisseroit toujours sujet de douter s'il ne se seroit point rendu coupable d'une injustice.

Personne ne l'accusa d'avoir manqué de sagesse dans ce raisonnement ; mais il falloit prévoir deux difficultés qu'il étoit presqu'impossible d'éviter. L'une du côté de sa femme, qui n'avoit point assez d'empire sur ses sentimens pour tenir la balance si égale entre ses

deux filles; l'autre du côté de celle qui étoit de tout tems en possession de ce titre, & qui n'étoit pas disposée à le partager si légérement. Dès les premiers jours la faveur de la mere se déclara si visiblement pour la derniere venue, que la jalousie & les murmures éclaterent bientôt dans la bouche de l'autre. Le mal ne fit qu'augmenter à mesure que sa sœur se forma aux usages de la ville, & que l'art parut relever ses agrémens naturels. Celle-ci se nommoit *Anne*, & l'autre *Sara*. Anne n'abusa point de ses avantages; mais elle ne put empêcher qu'une infinité de jeunes gens ne la trouvassent aimable, & cette observation qui n'échappa point à la malheureuse Sara, fut pour elle un coup mortel. Ne pouvant plus contenir sa haine, elle chercha toutes les occasions de la marquer, sans en excepter même les injures & les outrages.

Ce fut dans un de ces violens démêlés, que la mere à qui Anne avoit eu jusqu'alors assez de bonté pour les cacher, survint au bruit de quelqu'emportement de Sara. La vue de sa fille chérie, qu'elle trouva les yeux en pleurs;

pleurs, & qui ne put lui en déguiser la cause dans ce moment d'amertume, l'émut jusqu'au point de ne plus garder de mesures. Elle apprit à Sara que si elle étoit soufferte dans la maison, c'étoit par une indulgence dont elle n'étoit pas digne ; & lui déclarant qu'elle n'étoit que la fille d'un Paysan, elle lui donna ordre de respecter désormais celle qu'on lui permettoit encore de nommer sa sœur, mais qui étoit en effet sa maîtresse, & qui lui faisoit trop de grace en prenant avec elle un nom plus tendre & plus familier.

Sara n'étoit point sans esprit ; le poids de l'autorité paternelle l'avoit empêchée d'abord d'examiner avec trop de soin de quel droit on lui donnoit une sœur qu'elle n'avoit jamais connue. Mais se voyant poussée jusqu'à perdre le titre & les droits de sa naissance, elle résolut d'approfondir un mystere si funeste, & de se faire rendre justice à force ouverte. Elle découvrit facilement de quel village sa sœur étoit venue, & les informations qu'elle se procura, l'ayant assurée qu'Anne n'avoit jamais passé elle-mê-

me que pour la fille d'un Payſan, qui vivoit encore, & qui pouvoit rendre témoignage de ſa naiſſance, elle ſe perſuada de plus en plus que ſon pere & ſa mere ne pouvant lui ravir ſes droits que par une impoſture, il lui ſeroit aiſé de les ſoutenir malgré eux. L'argent lui manquoit pour les frais des procédures ; mais ſa hardieſſe fut ſi vivement excitée par le dépit & la haine, qu'elle prit le parti de s'ouvrir à un Avocat, moins riche qu'avide de le devenir, en lui promettant de ſe donner à lui avec toutes ſes eſpérances, s'il avoit aſſez d'habileté pour les faire valoir & pour la venger. Ce motif eut l'effet qu'elle s'en étoit promis. L'Avocat qui n'enviſageoit que la fortune, ſans s'arrêter à la laideur, commença par vérifier ſecrétement la naiſſance de Sara. Les regiſtres de la Paroiſſe qui portoient ſon nom & ſon âge, le témoignage des anciens Domeſtiques de la maiſon, à qui l'aventure de la campagne avoit toujours été ſoigneuſement cachée, la dépoſition même des parens & des voiſins, tout enfin paroiſſant favorable, il ne

balança point à recevoir des promesses dont l'âge ne diminue point la validité en Angleterre, & se les ayant fait confirmer par des gages encore plus certains, il entreprit cette affaire avec toute l'ardeur de la chicane, lorsqu'elle est animée par l'avarice.

Comme la difficulté rouloit sur deux points, l'un consistant à prouver la naissance de Sara, & l'autre à détruire la supposition de celle d'Anne, il avoit remis ses observations sur celui ci après l'éclaircissement de l'autre; assez satisfait d'abord de se croire certain du principal intérêt qui le faisoit agir, & sur lequel il fondoit toutes ses vues. Cependant le second objet demandant aussi ses soins, à peine se fut-il assuré de Sara, qu'il se transporta lui-même à la campagne d'où Anne étoit venue, pour se mettre en état par ses propres lumieres de pousser cette partie de son entreprise avec autant de vigueur que l'autre. Mais après en avoir conçu une fort bonne idée sur le rapport de plusieurs habitans du village, quel fut son étonnement, lorsque s'adressant au Curé & au Paysan même qui passoit pour le

pere d'Anne, il apprit par un récit fort simple toutes les circonstances de l'ancienne aventure! Il avoit trop de jugement pour ne pas comprendre que dans un cas singulier, le caprice d'une mere n'avoit pu suffire pour fixer la condition d'un enfant, & que par conséquent l'incertitude étant toujours la même, il ne résultoit rien du premier choix qui fût capable de donner l'exclusion à l'une des filles plutôt qu'à l'autre. Il ne put refuser des louanges à la sagesse & à la bonté d'un pere, qui avoit mieux aimé se charger d'un double fardeau, que de s'exposer par une préférence aveugle à priver un enfant de l'état qu'il devoit à la nature. Il prévit même que les Tribunaux de la Justice ne réformeroient rien à une disposition si raisonnable. L'emportement de la mere contre Sara & la préférence violente qu'elle avoit donnée à l'autre, furent les seuls mysteres qui lui parurent capables de l'arrêter; mais les pénétrant encore, il ne douta point que la cause de cet éclat n'eût été quelque querelle passagere, & il s'en crut encore plus assuré, lorsqu'il fit réflexion

qu'il n'en étoit arrivé aucun changement dans la condition présente & dans les espérances des deux filles.

Ainsi revenant à Londres avec moins de satisfaction qu'il n'en étoit parti, il commençoit à craindre de s'être engagé trop loin, & de ne retirer que de la confusion de son entreprise au lieu de la fortune qu'il en avoit attendue. Il trouva de nouveaux sujets de crainte dans une fausse démarche que l'impatience avoit déja fait faire à Sara. N'ayant pu se contraindre assez pour attendre à sortir de la maison de son pere, que les procédures fussent commencées, elle s'étoit retirée chez un de ses oncles qu'elle avoit eu l'adresse de faire entrer dans son ressentiment; & ne gardant aucune mesure, elle avoit déja fait éclater ses projets de vengeance. L'Avocat qui apprit cette fâcheuse nouvelle en arrivant, ne vit point d'autre moyen pour se mettre à couvert du ridicule, que de se rendre aussi-tôt chez le pere & chez la mere, auxquels il confessa l'imprudence qu'il avoit eue de s'en rapporter trop aisément à une fille furieuse. Il ne déguisa

pas même ses motifs qui avoient été l'envie de s'enrichir en l'épousant. Le pere, homme facile & toujours disposé à traiter ses deux filles avec une certaine égalité, prit si bien cette confidence, que loin de s'offenser contre Sara, il fut ravi de trouver une occasion de la marier, que sa laideur lui avoit fait craindre de n'avoir jamais. Suivez vos premieres vues, dit-il à l'Avocat; je lui ferai une fortune qui ne lui laissera point de jalousie pour celle que je réserve à sa sœur. La proposition fut acceptée; on convint que Sara seroit rappellée sans bruit, & que le mariage seroit célébré peu de jours après.

Ce traité supposoit le consentement de Sara, qu'on étoit bien éloigné d'obtenir. Soit honte, soit fureur, elle ne put apprendre ce qui s'étoit passé, sans ressentir plus vivement que jamais l'outrage qu'elle croyoit avoir reçu. Tous les avantages qui lui étoient offerts n'empêchoient point que sa naissance ne demeurât incertaine; elle ne voulut souffrir aucune composition sur cet article, & traitant son Avocat de perfide,

elle engagea son oncle, qui ignoroit encore les circonstances de l'ancienne aventure, à prendre ouvertement sa cause. Le procès alloit commencer sans ménagement, lorsqu'un nouvel incident changea tout-à-fait la scene.

Anne avoit fait quelques liaisons depuis son séjour à Londres, & d'une connoissance à l'autre, elle étoit parvenue à se lier particuliérement avec la fille du Ministre de la Paroisse. Il étoit servi depuis quinze ans par une vieille gouvernante, qui n'avoit jamais pensé à quitter une condition si douce. Un jour que cette femme s'étoit mêlée dans quelqu'entretien de sa jeune Maîtresse & de son amie, il lui échappa de nommer le lieu de sa naissance, qui étoit le même village d'où Anne étoit venue. Celle-ci ouvrant l'oreille à un nom qui lui étoit toujours cher, demanda ardemment des explications. Elle en donna elle-même sur quantité de circonstances, dont il étoit surprenant qu'une fille de Londres fût si bien instruite; de sorte que la gouvernante eut la curiosité de s'informer après son départ comment elle pouvoit les avoir apprises.

Le Ministre qui n'avoit pu ignorer tout-à-fait l'histoire des deux sœurs, sur tout depuis que l'Avocat avoit consulté ses registres, raconta simplement ce qui étoit venu à sa connoissance. Il fut étrangement surpris d'entendre dire à sa gouvernante qu'elle étoit en état de donner bien des lumieres sur ce qui paroissoit si obscur, & qu'ayant été la meilleure amie de la nourrice, elle se souvenoit de l'avoir aidée dans une opération dont les traces devoient encore subsister, & leveroient nécessairement toutes les incertitudes. Elle assura là-dessus son Maître, que la nourrice dont elle lui dit le nom, ayant reçu de Londres un enfant nouveau-né qu'elle s'étoit chargée de nourrir, & s'en trouvant un du même sexe, l'embarras où elle craignoit d'être tôt ou tard pour les distinguer, lui avoit fait prendre le parti de marquer l'un des deux dans quelqu'endroit du corps où cette marque fût secrete & sans danger; que s'étant ouverte à elle en lui demandant son secours, elles avoient fait rougir ensemble un petit anneau de fer qu'elles avoient appli-

qué fur la plante du pied droit de la petite étrangere, & qu'il étoit impoffible qu'une figure fi bien imprimée fût difparue tout-à-fait. Je quittai le village quelques femaines après, dit-elle, & n'y ayant eu depuis aucune communication, je n'ai fu ni la mort de ma voifine, ni le fort des deux enfans.

Une preuve de cette nature étoit fi claire & fi décifive, que la chicane n'y pouvoit rien oppofer. Le Miniftre qui ne croyoit point que l'amour des biens céleftes auxquels fa profeffion l'obligeoit particuliérement, pût l'empêcher d'en avoir un peu pour ceux de ce bas monde, réfolut de faire fervir cette connoiffance à l'établiffement d'un de fes freres, jeune Officier, mieux pourvu de mérite que de bien. Il ordonna le filence à fa fille & à fa gouvernante; & s'étant rendu chez celui qui paffoit pour le pere des deux Demoifelles, il lui dit naturellement qu'ayant entendu parler du défordre qui étoit prêt d'éclater dans fa famille, il venoit lui en offrir le remede; mais que fans avoir recours à l'artifice pour s'affurer le prix du fervice qu'il vouloit lui rendre, il

lui déclaroit qu'en lui faisant reconnoître sa fille à des marques certaines, son espérance étoit de l'obtenir en mariage pour son frere. Cette ouverture ne fut pas d'abord reçue avec autant de joie qu'il s'en étoit flatté. La mere tremblant qu'un éclaircissement, de quelque nature qu'il fût, ne se trouvât pas favorable à sa chere Anne, répondit froidement qu'il étoit bien tard pour espérer des certitudes qu'elle n'avoit pu se procurer dans l'espace de quinze ans ; qu'elle se contentoit de celles qu'elle tiroit de son inclination, & que personne d'ailleurs n'avoit droit de se plaindre, lorsque les deux enfans étoient traités sur le même pied. Le mari, sur qui l'habitude de voir Sara faisoit presque autant d'impression que son penchant pour Anne, ne parut pas plus empressé ; & loin de penser à se délivrer de l'une ou de l'autre, il pria le Ministre d'employer l'autorité que lui donnoit son caractere, pour arrêter l'entreprise de Sara, qui vouloit se perdre par un éclat inutile. A l'égard du mariage proposé, comme la naissance

du Ministre étoit de quelque distinction, & le mérite de son frere fort connu, on ne marqua point d'éloignement, pourvu qu'Anne n'en eût point pour le mari qu'on lui offroit.

Si cette réponse ne satisfit point absolument le Ministre, elle ne lui ôta pas l'espérance de réussir par une autre voie. C'étoit beaucoup d'avoir obtenu le consentement du pere & de la mere pour le mariage qu'il méditoit ; mais comme il ne le souhaitoit lui-même qu'autant que la naissance d'Anne deviendroit certaine, & qu'il croiroit donner à son frere une femme riche & bien née, il résolut de se procurer la certitude qu'on refusoit de recevoir. Anne étoit souvent avec sa fille ; il prit une de ces occasions pour lui parler du doute où elle étoit de son sort, & la voyant bien échauffée par l'offre qu'il lui fit de l'éclaircir secrétement, il n'y mit point d'autre condition que son mariage avec son frere. Elle l'avoit assez vu pour le trouver aimable. Son consentement fut donné sans violence ; après quoi le Ministre la pria de se déchausser, & prenant lui-même sa jambe, il chercha la

marque qui devoit éclaircir tous les myſteres. Anne ſe défia tout d'un coup de ce qu'il cherchoit, parce qu'elle ſe connoiſſoit cette marque ; & comme elle ignoroit encore ſi c'étoit le ſigne de ſon bonheur ou de ſon malheur, elle tomba évanouie de frayeur, & ne revint à elle-même qu'au bruit des applaudiſſemens du Miniſtre, qui ne put modérer ſa joie en voyant ſes eſpérances heureuſement remplies. La gouvernante fut appellée au même moment; elle répéta les explications qu'elle avoit déja données à ſon Maître, & elle vérifia elle-même la marque, qui ſe trouva exactement conforme à ſon témoignage.

Le premier mouvement d'Anne l'auroit portée à découvrir cette heureuſe aventure à ſa mere, ſi le Miniſtre n'eût exigé de ſa reconnoiſſance qu'elle lui laiſſât le ménagement d'une ſi agréable ouverture. Sa crainte étoit que le mariage de ſon frere n'en devînt plus difficile. Il retourna chez le pere, pour ſe hâter de lui faire renouveller ſa parole aux premieres conditions ; & le preſſant de conclure la cérémonie, il la

fit célébrer en effet peu de jours après. Mais à peine eut-il obtenu ce qu'il avoit desiré, que suivant sa propre ardeur autant que celle de sa niece, il prit le pere & la mere en particulier, pour leur communiquer une découverte à laquelle ils s'attendoient peu. Ils en furent ravis jusqu'au transport, & la mere ne vouloit pas différer un moment à publier sa joie. Cependant la bonté & la prudence du pere lui firent concevoir tout d'un coup quel alloit être le désespoir de la malheureuse Sara : Il ne put étouffer ce sentiment de tendresse, & voulant lui assurer du moins un état honnête & tranquille, il demanda le tems d'exécuter un projet qui lui venoit à l'esprit.

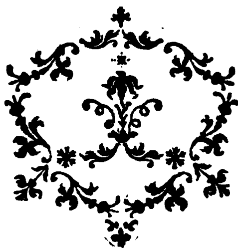
Ce fut d'aller trouver Sara chez son oncle, & de lui apprendre que son sort étoit réglé par des preuves sans replique, en l'assurant néanmoins que loin de l'abandonner, il étoit toujours résolu de lui faire la dot qu'il lui avoit destinée, si elle vouloit renoncer à des poursuites inutiles, & prendre modestement le parti d'épouser l'Avo-

cat. Il ne perdit pas un moment. Sara reçut son discours avec un torrent de larmes, & ne voyant plus de jour à l'espérance, elle parut se soumettre à tout ce qu'on lui proposoit. L'Avocat, qui n'avoit point changé de sentiment, reçut avec joie l'avis qu'on lui donna de se rendre à l'Eglise. Ils furent mariés, & le pere remplit ses engagemens de bonne grace.

Le Ministre, la mere & les deux familles, qui entrerent dans les mêmes sentimens, n'ayant guere tardé à répandre le bruit de cette aventure, chaque circonstance qui revint aux oreilles de Sara, fut pour elle un coup mortel. Son mari même contribua à l'augmentation de ses chagrins par des marques de dégoût qui n'étoient peut être que l'effet de sa laideur, mais qu'elle prit pour un reproche méprisant de la bassesse de sa naissance. Elle passa ainsi quelques mois dans une langueur qui étoit capable d'exciter la pitié. En vain le pere & la mere d'Anne, qui n'avoient pas perdu pour elle une certaine affection

que leur erreur même leur avoit inspirée, s'efforcerent-ils de la consoler par leurs caresses & leurs bienfaits. Elle évitoit leur présence ; & celle d'Anne étoit encore un tourment plus insupportable ; le seul nom de cette heureuse rivale la jettoit quelquefois dans des transports dont on ne pouvoit attendre que des suites funestes. Enfin, six mois après son mariage, on la trouva pendue dans sa chambre, avec un billet près d'elle qui paroissoit écrit le même jour, dans lequel elle reprochoit amérement ses malheurs à la fortune. N'ayant point laissé d'enfans à son mari, il se trouva obligé de restituer son bien, quoique sous prétexte qu'elle n'étoit point la fille de celui que la Public avoit cru son pere, il employât toutes les ressources de la chicane, pour prouver que ce qu'elle avoit reçu à titre de dot, devoit être regardé comme un simple présent dont il devoit demeurer le possesseur. Le pere, homme riche & libéral, ne se seroit pas porté à cette rigueur contre l'Avocat, s'il n'eût voulu punir la dureté avec laquelle

il avoit-traité ſa femme; & dans un pays où les morts volontaires ſeroient moins fréquentes, peut-être l'auroit-on ſoupçonné d'avoir eu part à ſa mort.





HISTOIRE INTÉRESSANTE DE DEUX INCONNUS.

ON vit arriver à Amſterdam & deſcendre dans une Hôtellerie du *Neſſ* une Dame dont la figure annonçoit une perſonne de diſtinction. Son équipage y répondoit. Pluſieurs Domeſtiques qui la ſuivoient s'empreſſoient autour d'elle. Un homme aſſez bien mis, mais qu'on ne prenoit à la phyſionomie que pour ſon premier Domeſtique, lui donna la main, prit ſoin de la faire loger commodément, & lui rendit tous les ſoins qui marquent beaucoup de reſpect & d'attachement. Le premier repas ſe fit avec une ſorte d'oſtentation. Les Domeſtiques ſervoient avec ordre, & celui qu'on avoit pris pour l'Ecuyer ſe mit à table avec la Dame. Tout le reſte du

Ils l'interrogerent beaucoup sur mon caractere & mes occupations; & satisfaits ou non des explications qu'ils reçurent, non-seulement ils accepterent mes offres, mais le Baron se hâtant de me prévenir, vint me prendre chez moi pour me présenter à la Dame. Je les voyois pour la premiere fois. Le portrait qu'on m'avoit fait du Baron, me parut assez juste : un homme de quarante ans, d'une taille haute & épaisse, la physionomie commune, mais avec un air de bonté néanmoins qui intéressoit tout d'un coup en sa faveur; parlant mal notre Langue, & né, comme je le remarquai aussi-tôt à son langage, dans quelque partie de l'Italie. Les manieres d'ailleurs assez douces & assez polies pour faire juger que de quelque condition qu'il fût, il avoit reçu une fort bonne éducation. A l'égard de la Dame, tout ce qu'on m'avoit dit de sa figure & de l'air de noblesse qui éclatoit dans ses moindres manieres, me parut inférieur au témoignage de mes propres yeux. J'ai vu peu de femmes aussi belles & aussi bien faites. Elle ne parloit pas

notre Langue avec plus d'exactitude que le Baron, quoiqu'ils se fissent entendre tous deux fort aisément. Mais ce que je découvris par son accent aussi-tôt que par son aveu, c'est qu'elle étoit Allemande. Ils me dirent qu'ils venoient d'Italie, qu'ils avoient passé quelques mois à Paris, & qu'ils se proposoient de faire un long séjour en Hollande. C'est l'unique éclaircissement qu'on ait jamais eu sur la source de leur aventure.

Notre commerce devint tout d'un coup fort étroit. Je trouvai dans ces nouveaux amis une droiture & une bonté admirable de caractere. Il étoit vrai, comme je l'avois pensé, qu'ils ne gardoient leur solitude que parce que sans connoissances ils n'avoient aucune occasion d'en sortir. Ils se suffisoient d'ailleurs à eux-mêmes, & pendant plusieurs mois que je les vis avec beaucoup de familiarité, je ne m'apperçus jamais d'aucune altération dans leur humeur. Je leur procurai la connoissance de deux personnes fort aimables, qui augmenterent l'agrément de notre liaison. Tout le tems que je

ne donnois point à mes occupations se passoit chez eux. Quoiqu'ils parussent vivre avec beaucoup d'épargne, ils nous donnoient quelquefois à dîner fort honnêtement. Nous les traitions à notre tour, & quoique nous n'entreprissions point de pénétrer leur secret, nous ne laissions point échapper une occasion de leur offrir nos services, en leur faisant entendre que nous étions capables de zele & de discrétion.

Il étoit impossible de ne pas nous livrer quelquefois à nos conjectures ; mais n'ayant aucun fondement pour les appuyer, nos jugemens n'en étoient pas moins incertains. Divers bruits qui se répandirent jusqu'à la Bourse, ne servoient qu'à nous embarrasser par leur opposition. Les uns assuroient que le Baron n'étoit qu'un Maître d'Hôtel Italien qui avoit enlevé la fille d'un Ambassadeur Allemand à la Cour de Rome. Nous le crumes pendant quelques jours jusqu'à ce qu'un autre bruit les fit passer pour un Prélat Romain qui étoit venu se refugier avec sa Maîtresse dans le pays de la liberté. Il ignora

tout ce qu'on publioit, & si je n'avois pas assez de lumieres pour détruire ce qui ne me paroissoit point à son avantage, je m'efforçai du moins de le réparer par le témoignage que je rendois de tous côtés à ses mœurs & à son caractere.

Cependant après plusieurs mois d'une vie fort tranquille, nous découvrimes sur le visage & dans l'humeur du Baron des marques sensibles de tristesse & d'inquiétude. Il se fit long-tems violence pour les déguiser ; mais il paroissoit un air de contrainte jusques dans sa joie ; & fort souvent il se dispensoit, sous divers prétextes, de la petite assemblée que nous avions formée réguliérement. La Baronne ne cessa point d'en être, & se chargeant des excuses de celui qui passoit pour son mari, elle lui attribuoit des affaires qui l'occupoient néceſſairement. Il fit divers voyages, dont le plus long ne dura point plus de quatre jours. Le plaisir qu'il avoit apparemment de revoir sa femme lui rendoit toute sa bonne humeur à son retour ; mais il retomboit dès le lendemain dans sa mé-

lancolie. La Baronne n'en étoit pas plus exempte, quoiqu'elle réussît mieux à cacher la sienne. Je la surpris plus d'une fois dans une rêverie si profonde qu'elle ne m'avoit point entendu ouvrir sa porte, & lui en ayant fait un jour quelque reproche dans l'absence de son mari, je fus extrêmement étonné de voir aussi-tôt couler ses larmes. La discrétion m'empêcha de lui en demander la cause, & je feignis de ne l'attribuer qu'à l'absence du Baron. Je raisonnois dans cet intervalle avec mes amis, sur des apparences qui confondoient notre pénétration. Nous nous serions imaginé qu'il étoit question de quelqu'embarras de fortune, si la multitude de bijoux précieux que nous connoissions à la Baronne ne nous eût persuadés qu'ils étoient fort éloignés de se trouver dans la nécessité. De calcul fait, en montres d'or, en tabatieres, en étuis, &c. nous avions vu entre elle & son mari la valeur de plus de dix mille florins, & la vie frugale à laquelle ils s'étoient réduits pouvoit leur faire de cette seule somme un fond suffisant pour deux années. Cependant comme

comme deux personnes qui peut-être ne s'étoient jamais vues à cette sorte d'épreuve pouvoient manquer d'attention pour les ressources qu'ils avoient dans leurs propres mains, nous délibérâmes si nous ne devions point sonder le Baron de ce côté-là, & lui offrir même tout ce que la médiocrité de notre fortune nous permettoit de faire en commun pour soutenir la sienne. Mais j'avoue qu'étant chargé de cette commission par mes deux amis, je n'eus point la force de lui faire une ouverture dont j'appréhendois qu'il ne pût s'offenser. Je me bornai à des offres générales de service, & je ne fus précis que dans les protestations de zele & d'amitié.

La suite nous persuada que ce n'étoit point des nécessités de fortune qui causoient l'inquiétude du Baron. Il arriva dans cet intervalle un Gentilhomme Moscovite à Amsterdam, qui forma quelque liaison avec nous par une rencontre de pur hazard. Il vit la Baronne; il en devint amoureux, & ses assiduités furent continuelles auprès d'elle. Nous nous étions fort

observés, mes amis & moi, dans la conduite que nous avions tenue avec une femme si aimable; de sorte qu'il nous parut fort étrange qu'un Moscovite, qui n'avoit pour toute recommandation que beaucoup d'argent & d'effronterie, vînt attaquer à nos yeux un cœur pour lequel nous n'aurions pas eu moins de goût que lui, si la bienséance & l'amitié n'eussent servi de frein à notre inclination. Cependant, comme c'étoit l'affaire du Baron, nous supportâmes ce spectacle sans murmurer; & nous avions d'ailleurs une trop haute opinion de la fidélité de sa femme, ou si l'on veut de sa Maîtresse, pour la croire capable de prêter l'oreille aux séductions d'un Amant.

Nous en étions à ce point, lorsque le Baron se crut obligé de quitter Amsterdam, pour un voyage qui ne devoit pas durer plus que le précédent. Nous fûmes témoins des efforts que la Baronne fit pour l'arrêter; & sans pénétrer le secret de leurs affaires, nous jugeâmes qu'une faveur demandée avec tant d'instances supposoit des raisons fort importantes. Elle ne put

lui faire changer de dessein, mais il lui promit d'être de retour le jour suivant. Ses larmes durerent long-tems. Nous nous retirâmes, après avoir employé bien des soins pour la consoler; il étoit cinq heures après midi. Je sortis de chez moi pour n'y rentrer que fort tard. J'appris en arrivant que Madame la Baronne étoit dans les transes de la mort, & qu'on la soupçonnoit de s'être empoisonnée. Elle avoit fait acheter vers les huit heures une dose de sublimé, sans avoir expliqué l'usage qu'elle en vouloit faire. Elle s'étoit renfermée seule après souper, & les pointes de la douleur l'avoient forcée de jetter des cris qui avoient attiré ses voisins. Ses plaintes ne regardoient qu'une colique dont elle prétendoit souffrir mortellement. On la traita dans cette supposition. Mais les progrès du mal étant sensibles, on trouva par divers éclaircissemens qu'il devoit venir d'une autre cause. Elle mourut sans en faire l'aveu, & l'unique soin qu'elle prit en mourant fut de recommander à ceux qui lui offroient leur secours de ménager son mari, & de ne pas laisser son

enfant dans le beſoin. Une ſi tragique aventure fit l'entretien de tout le monde, & chacun entreprit de l'expliquer. L'opinion qui prévalut d'abord, fut que le Baron l'avoit abandonnée, & que ſe croyant ſans ſupport & ſans eſpérance dans un Pays étranger, elle avoit choiſi la mort comme le plus court chemin pour ſe délivrer de ſes peines. On demeura dans cette idée juſqu'au lendemain au ſoir, que le Baron vint diſſiper par ſon retour une ſi miſérable conjecture. Quelques perſonnes de ſa connoiſſance qui ſe trouverent à la porte de l'Hôtellerie, lui donnerent ſi adroitement le change, que ſous le prétexte d'une affaire importante où ſon ſecours leur étoit néceſſaire, ils le conduiſirent dans une autre maiſon pour lui déclarer ſa perte. Les tranſports auxquels il s'abandonna détruiſirent encore mieux les ſoupçons qu'on avoit eus de ſon voyage. Il ne parla que de déſeſpoir & de mort. On ſe ſaiſit de ſon épée; mais demandant du poiſon, un poignard, & tout ce qui pouvoit ſervir à le délivrer promptement de la vie, il alla juſqu'à faire

mille efforts pour ſe précipiter par une fenêtre. Enfin au défaut de toutes les voies qu'il cherchoit pour mourir, il trompa ceux qui l'obſervoient, & s'élançant tête baiſſée contre le mur de la chambre, il ſe feroit bleſſé mortellement, ſi l'épaiſſeur de la tapiſſerie n'eût diminué la violence du coup.

On fut attentif aux moindres expreſſions de ſa douleur, pour en recueillir quelque lumiere ſur le fond de ſon aventure. Mais il ne ſe trahit par aucune indiſcrétion. Huit jours, qu'on le força de paſſer dans la maiſon où il s'étoit laiſſé conduire, ne mirent point de changement dans ſes diſpoſitions. Il parloit encore d'aller ſe tuer, ou mourir de douleur, ſur le tombeau de ſa malheureuſe compagne, & ſes larmes couloient avec la même abondance qu'au premier moment. Cependant l'intérêt de ſon fils qu'on lui remit devant les yeux parut faire enfin quelque impreſſion ſur lui. Il promit de renoncer aux réſolutions violentes, & de ne pas faire un mauvais uſage de ſa liberté. L'ayant obtenue à cette condition, il employa le peu de jours qu'il

N iij

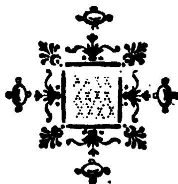
passa dans la Ville, à vendre tous les bijoux de la Baronne & les siens, pour faire un fonds qui pût engager quelqu'un à se charger du soin de cet enfant. Il eut même la prudence d'y intéresser le Magistrat, en le mettant sous sa protection, & lorsqu'il se fut acquitté d'un devoir si juste, il partit sans avoir pris congé de personne.

Ceux qui avoient été témoins de ses transports, & qui l'avoient fait consentir si difficilement à faire une espece de treve avec son désespoir, jugerent qu'il étoit allé finir sa vie par quelque résolution violente. Et combien d'autres commentaires la malignité du Public ne fit-elle point sur la mort de la Baronne! Ce qui m'en est resté dans l'esprit fera juger quelle foi ces misérables explications devoient obtenir. On prétendoit que le Moscovite, qui étoit amoureux d'elle, étoit rentré dans sa chambre sans qu'elle s'en fût apperçue, & que l'ayant surprise sur son lit, qui étoit placé effectivement dans une alcove fort obscure, il l'avoit trompée si adroitement qu'elle s'étoit crue d'abord entre les bras de son mari. Il est inutile

d'ajouter les circonstances d'un fait que je regarde comme une imposture. Cependant on prétendoit expliquer par-là les efforts qu'elle avoit faits pour retenir le Baron. C'étoit, disoit-on, la défiance qu'elle avoit de son propre désespoir, &c. Mais à moins qu'on n'eût appris du Moscovite même une aventure si mal concertée, de qui l'auroit-on pu savoir ? Il est vrai seulement que ce Gentilhomme, presqu'aussi touché que le Baron de leur perte commune, quitta la Hollande.

Il y a plusieurs années que cet événement tragique est arrivé. J'ai appris depuis que le Baron, dont on n'avoit point entendu parler dans un si long espace, s'étoit fait revoir à Amsterdam, & qu'il y étoit arrivé dans une fort mauvaise situation. Il portoit encore le même habit qu'il avoit en quittant cette Ville, mais si usé & si mal en ordre qu'il ne paroissoit point que depuis son départ il pût en avoir porté d'autres. Il n'évitoit point la vue de plusieurs personnes qu'il avoit connues; &, sans s'ouvrir plus qu'il n'avoit fait sur l'origine de ses malheurs,

il confeffoit que depuis qu'il avoit quitté la Hollande, il avoit vécu dans un Couvent de Weftphalie. Son fils, qu'il avoit retrouvé dans les mains de ceux à qui il l'avoit confié, lui avoit fait rappeller des fouvenirs qui lui avoient encore arraché quelques foupirs. Mais paroiffant fort fatisfait du foin qu'on avoit pris de fon éducation, il avoit recueilli le refte de la fomme qu'il avoit laiffée à fes Curateurs. Elle s'étoit trouvée fuffifante pour lui faire un préfent honnête, & pour le mettre en état lui-même de retourner apparemment dans fa Patrie.





TRIOMPHE
D'UNE FEMME
Sur un Adverſaire de ſon ſexe.

UNE femme tendre, mais d'une humeur fort impérieuſe, écrivoit dans ces termes à ſon Amant, ſur le viſage duquel elle avoit vu quelques traces de chagrin. « Vous êtes » triſte, & j'en ignore la cauſe. Eſt-ce » là l'empire que j'ai ſur votre cœur? » Apprenez-moi au plutôt de quoi il » eſt queſtion. Je verrai ſi je dois » vous permettre de vous affliger, & » en attendant je vous le défends.

On demande s'il eſt d'un homme d'honneur & d'un homme raiſonnable, à quel degré qu'on ſuppoſe ſa paſſion, de laiſſer prendre ces marques d'empire à une Maîtreſſe, & d'en faire la regle de ſa conduite. Cette queſtion parut aſſez importante pour

occuper, il y a quelque tems, les plus beaux esprits de Londres; & dans un pays où la complaisance pour les femmes est sans bornes, il se trouva bien des gens qui ne laisserent pas de se déclarer contre elles. Leurs principales raisons étoient prises de la dignité de l'homme, qui ne lui permet pas de renoncer au rang de supérieur & de maître, qu'il a reçu du Créateur; & de la nécessité absolue dont il est pour la société, c'est-à-dire, également pour l'intérêt des femmes & des hommes, que celui des deux sexes qui est chargé par l'ordre de la nature de veiller à la sûreté commune, conserve toujours sur l'autre l'autorité que demande un soin si difficile. Les partisans de l'opinion opposée ne manquerent pas de traiter ces deux raisons d'argumens *Turcs*, qui vont à l'humiliation d'un sexe charmant & à la ruine des plus doux plaisirs. On s'échauffa des deux parts. Les écrits commençoient à se grossir d'injures, autant que de preuves & de raisonnemens, lorsque le hazard fit

découvrir une aventure qui décrédita beaucoup le principal adverſaire des femmes, en le faiſant ſoupçonner de mauvaiſe foi.

Milord L...... qui avoit pris beaucoup de part à cette querelle, étant à la maiſon de campagne d'un de ſes amis, ſe trouva un jour forcé par quelqu'inſomnie de ſe lever auſſi-tôt que le Soleil, c'eſt à dire, ſi matin, que ne trouvant perſonne qui voulût imiter ſa diligence, il prit le parti de faire ſeul quelques tours de promenade pour éviter l'ennui. Il connoiſſoit peu les environs; mais ne ſe défiant point qu'il pût s'égarer dans un lieu qui n'eſt qu'à quelques milles de Londres, il ſe livra inſenſiblement au plaiſir de parcourir un des plus beaux cantons de Midleſex. On ſait qu'une des propriétés de l'Angleterre eſt d'être en tout tems couverte de verdure. La terre & les arbriſſeaux ſe diſputent l'éclat de cette couleur; & comme tous les champs ſont environnés de haies, qui ne ſont jamais ſans feuillage, on les prendroit pour autant de jardins, qui ſervent le

même agrément dans toutes les saisons. Milord L..... ne se lassant point de pénétrer de tous les côtés où il remarquoit des ouvertures, s'écarta beaucoup dans l'espace d'une heure, & s'apperçut enfin qu'il ne lui seroit pas aisé de retourner sur la même route. Il rit de son imprudence. Cependant ayant jetté les yeux de toutes parts, il apperçut à quelque distance le sommet d'une maison. Il en prit le chemin, pour finirtout-d'un-coup son embarras. La croyant une métairie, son dessein étoit d'y demander un Guide. Mais il distingua bientôt, malgré la simplicité du bâtiment, que ce devoit être quelque lieu de plaisir, & que la solitude où elle étoit située n'avoit point empêché qu'on n'eût pris beaucoup de soin pour l'embellir. Cependant la propreté & le bon goût y éclatoient plus que les richesses. Les environs n'étoient que des prairies, telles qu'on vient de les représenter, & l'on n'avoit pas eu besoin d'y prêter des ornemens à la nature. L'avant-cour étoit un de ces beaux boulingrins, qui se trouvent dans toute perfection en Angleterre,

ſoit parce que l'herbe y eſt propre d'elle-même à les former, ſoit parce que les Anglois qui en ſont les [*] Inventeurs, & qui en font un autre uſage que nous, réuſſiſſent mieux à leur donner cet air perpétuel de netteté & de fraîcheur qui en fait des promenades délicieuſes. La cour étoit ſéparée du boulingrin par un mur, & n'avoit pas plus de longueur que la face du bâtiment, dont tout le corps conſiſtoit en un pavillon, alongé par deux cabinets irréguliers qui le terminoient de chaque côté. A la porte de la cour, s'offroient deux cabinets de verdure, dont le feuillage étoit mêlé de fleurs; & comme il ne paroiſſoit aux environs nulle trace de chevaux & de voitures, on auroit pris cette face de la maiſon pour celle du jardin. La ſuite du récit fera connoître d'où cette deſcription eſt tirée.

[*] C'eſt ordinairement un quarré ſpacieux, couvert d'herbe très-menue & très-baſſe, dont la ſurface eſt unie comme une glace, & qu'on a ſoin d'entretenir dans cet état, en y faiſant paſſer tous les matins un cylindre de fer ou de marbre. Ces lieux ſont très-célebres en Angleterre par les parties de boule qui s'y font entre les plus gros Seigneurs.

Milord L..... admira quelque tems un si beau lieu, & n'étant pas moins surpris du silence qu'il y voyoit régner, il entra dans un des cabinets de la porte pour s'y reposer un moment. A peine étoit-il assis, qu'il apperçut à l'entrée du boulingrin une jeune Dame qui revenoit seule des prairies, & qui s'avançoit vers la maison. On s'attend peut-être à la description de ses charmes, qui ne finiroit pas sitôt que celle du lieu; mais il suffira de se la représenter comme une des plus belles personnes du monde. Elle étoit vêtue avec négligence plutôt qu'avec simplicité; car sans le moindre air de parure, son habillement étoit riche, & le désordre même dans lequel il paroissoit, lui donnoit un air de noblsse, par le peu de cas qu'elle sembloit faire de l'ornement. Sa tête étoit couverte d'un chapeau rond, à l'Angloise, qui ne diminue pas, comme on sait bien, l'éclat du teint, ni la finesse des yeux. Elle portoit dans une corbeille différentes fleurs qu'elle avoit cueillies dans les champs voisins; & ne se croyant vue de personne, elle marchoit d'un pas lent,

comme ensevelie dans une profonde méditation.

L'admiration du Seigneur Anglois ne faisant qu'augmenter, il résolut de se tenir caché dans le cabinet pour jouir plus librement d'une si belle vue. Son dessein étoit d'attendre que la Dame fût entrée, & de chercher quelqu'un de qui il pût apprendre son nom. Mais la fatigue d'une longue promenade la tenta elle-même de se reposer en arrivant à la porte. Elle s'assit dans le second cabinet, sans remarquer que l'autre fût occupé. Après s'être amusée quelques momens avec ses fleurs, elle tira un ouvrage de broderie, qui étoit aussi dans sa corbeille, & elle se mit à travailler avec assez d'attention ; mais paroissant tout-d'un-coup rappellée à elle-même par quelque nouvelle pensée, ses mains devinrent immobiles sans quitter leur ouvrage, & elle se livra toute entiere à sa distraction. Un quart d'heure se passa sans qu'elle parût se détacher un moment de l'objet qui fixoit son imagination. Enfin, jettant sa toile dans la corbeille, elle étendit le bras, comme l'on fait en sortant

du sommeil, & elle se mit à réciter d'un ton passionné quelques Vers d'une Tragédie Angloise [*] dont voici le sens : « Ce petit espace de terre a plus » de charmes pour moi que les vastes » Etats de mon pere. Les bornes de » mes desirs sont plus étroites encore » que celles de mes regards. On ne » cherche point le bonheur au dehors, » quand on peut le trouver dans soi-» même, & dans ce qu'on possede sans » partage & sans alarmes, &c.

Milord L..... aussi étonné de ce qu'il entendoit que de tout ce qu'il avoit vu, oublia que le moindre mouvement pouvoit le trahir. Quelque bruit qu'il fit sans y penser, avertit la Dame qu'elle étoit écoutée, & la fit sortir aussi-tôt pour savoir de qui. Elle apperçut le Milord qui n'étoit pas d'une figure à lui causer de l'épouvante ; & le reconnoissant à plusieurs marques pour un homme au-dessus du commun, elle

[*] Ils sont d'une Tragédie nommée *Oroonoko*, qui est fort estimée pour la force du sentiment. Voici les Vers Anglois.

This little spot of ground is dearer to me
Than my great father's unbonded Kingdom, &c.

reçut civilement les excuſes qu'il lui fit de l'avoir interrompue. L'entretien ſe lia par le récit de l'inquiétude où il s'étoit trouvé ſur ſa route, & de l'embarras où il étoit encore pour regagner le lieu d'où il étoit parti. Elle eut la politeſſe de lui offrir des rafraîchiſſemens. Il ne ſe fit pas preſſer pour les accepter. La porte s'ouvrit, & tout ce qu'il apperçut en entrant confirma l'idée qu'il avoit priſe de cette élégante demeure. La cour étoit une autre eſpece de jardin, par ſes compartimens & ſes embelliſſemens de verdure. Pluſieurs ſtatues achevoient de l'orner. Pour l'intérieur de la maiſon, rien n'étoit ſi bien entendu que la diſtribution des appartemens, ni plus propre & de meilleur goût que les meubles.

Sur quelques ordres donnés ſecrétement, on ne tarda point à ſervir un déjeûner auſſi délicat que s'il eût été fait pour le paroître. Les Domeſtiques qui ſe préſenterent étoient en petit nombre; c'étoient deux femmes & un petit More, mais il ne manquoit rien à leur figure & à leur ajuſtement. La converſation roula d'abord ſur les charmes

d'une si belle solitude, & sur l'heureux hazard qui avoit produit une partie de table si imprévue. Milord L...... aussi plein de respect que d'étonnement, n'osoit la faire tomber sur ce qui excitoit beaucoup plus son admiration. Mais sa compagne qui devinoit aisément ce qui se passoit dans son esprit, & qui avoit déja résolu de se faire un divertissement de sa surprise & de sa curiosité, fut la premiere à lui parler d'elle-même, & du genre de vie qu'elle menoit dans cette retraite. Elle lui apprit qu'elle y vivoit seule depuis trois ans, & qu'elle se trouvoit aussi heureuse que le premier jour; que par le secours de la Philosohie, dont elle faisoit son étude continuelle, elle étoit parvenue à se délivrer des foiblesses de son sexe, & à se composer un sort digne d'envie; qu'elle ne connoissoit rien dans le monde qui pût lui causer les troubles de la crainte, ou les impatiences du desir; que la lecture, la promenade, la peinture & la musique étoient sa principale occupation, & ne lui laissoient point un seul vuide qui demandât d'être rempli par d'autres

amusemens; que s'il vouloit passer avec elle une partie de la journée, il connoîtroit par ses yeux l'emploi qu'elle faisoit de son tems, & les ressources qu'elle trouvoit sans cesse autour d'elle contre l'ennui. Enfin, ce discours qu'elle accompagna de toutes les graces qui font le principal charme de la beauté, & de cet air de liberté & d'enjouement que la satisfaction du cœur répand dans les manieres, fit tant d'impression sur le Seigneur Anglois, que loin de refuser l'offre qu'elle lui faisoit de demeurer une partie du jour avec elle, il auroit fait vœu sur le champ de ne la plus quitter de sa vie.

On se leva; la Dame pour aller quitter l'habillement négligé du matin, & le Seigneur pour l'attendre dans le jardin, où elle prit soin elle-même de le conduire. Il y trouva de quoi satisfaire plus que jamais ses yeux, dans la beauté du parterre, dans la variété des fleurs & de tous les ornemens qui avoient été rassemblés pour l'embellir, & dans les allées d'un Bois, où l'exacte proportion, la fraîcheur & la netteté se disputoient l'avantage. En se promenant seul

il refléchiffoit fur une rencontre fi extraordinaire, & fur les fuites qu'elle alloit avoir pour lui-même. Son cœur fentoit déja combien il étoit difficile auprès d'une perfonne fi charmante d'être long-tems auffi tranquille & auffi libre qu'elle. Mais ce n'étoit rien en comparaifon de ce qu'il éprouva, lorfque la voyant reparoître dans l'habit le plus galant, & parée de tout ce qui pouvoit relever fon éclat naturel, il la prit moins pour une mortelle que pour la Déeffe d'un lieu qu'il avoit déja comparé à l'Olympe. Elle affecta de ne pas s'appercevoir de fon trouble, & l'ayant invité de retourner au fallon, elle le conduifit dans divers cabinets, où elle lui fit voir une collection des meilleurs Livres, & quantité de bons tableaux, dont plufieurs étoient fon ouvrage. Enfuite, ouvrant la porte d'une falle voifine, elle le pria de s'y repofer, tandis qu'elle alloit lui donner pour amufement un petit concert, compofé d'un clavecin qu'lle touchoit elle-même, d'un violon dont fon More jouoit d'une maniere fupportable, & de deux voix qui étoient fes deux femmes. Elle com-

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
& [illegible] . [illegible]
[illegible]
& [illegible]

L'[illegible] pas [illegible] même [illegible], qu'il n'eût pas été plus [illegible]. Il [illegible] plus [illegible] au milieu de Londres; V[illegible], devenu [illegible] familier par l'habitude, commença de lui faire voir plus clair dans cette abondance de merveilles, & de lui apprendre du moins à qui il étoit redevable de tant de faveurs. Quelquefois il croyoit se remettre son visage; & comparant sur-tout le tems qu'elle avoit passé dans la solitude, avec le souvenir de ce qui étoit arrivé trois ans auparavant à la fille de M..... qui avoit disparu de Londres avec le Maître-d'hôtel de son pere, il ne doutoit pas que ce ne fût cette Dame, qui avoit préféré la satisfaction de son cœur à son honneur & à sa fortune. Mais pensant aussi qu'il ne l'avoit jamais vue d'assez

captives? C'est lui qui doute si nous avons une ame raisonnable, & si après avoir servi à la propagation & à l'amusement du genre humain, notre sort ne sera pas de reprendre dans le corps des hommes la forme de côte que nous avons eue dans notre origine? C'est lui qui propose au Gouvernement de nous interdire toute sorte de commerce les unes avec les autres, parce que nos vices sont contagieux, & que nous corrompant ainsi mutuellement, nous en sommes moins dociles sous le joug pour lequel nous sommes nées? C'est lui qui met cette ridicule différence entre les animaux & nous, qu'ils s'apprivoisent par la société de leurs pareils, au lieu que celle des nôtres nous rend plus capricieuses & plus indomtables; d'où il conclut que, pour nous rendre douces & aimables, il faut nous tenir autant qu'on peut dans la solitude? Quoi? C'est lui? C'est Milord C....? Elle se fit ainsi confirmer mille fois la même chose; & n'en pouvant douter, après toutes les assurances qu'elle en reçut, il lui échappa de dire amérement qu'il s'en repentiroit.

Milord L... fort éloigné de deviner la cause de tant de vivacité, l'attribua à l'intérêt général qu'une femme doit prendre à l'honneur de son sexe ; & l'envie de plaire lui fit employer tout son esprit pour soutenir un parti si charmant. On paroissoit l'écouter, mais avec des distractions continuelles. Il échappoit même quelquefois des soupirs, & Milord crut voir couler quelques larmes des plus beaux yeux du monde. Cet entretien dura long-tems, quoiqu'assez languissant d'une part, tandis qu'il étoit fort animé de l'autre. Au moment qu'ils s'y attendoient le moins tous deux, ils virent entrer dans une cour de derriere, dont la porte répondoit au chemin des voitures, & sur laquelle donnoient deux des fenêtres de la salle à manger où ils étoient encore, une chaise dont la glace étoit assez claire pour y laisser voir un homme. Milord le reconnut aussi-tôt pour C... ce même adversaire des femmes dont il s'efforçoit de détruire les argumens. La Dame marqua plus de satisfaction que d'inquiétude. Le connoissez-vous, lui dit-elle, en le regardant ? Assurément, lui

répondit-il. C'eſt C... l'adverſaire de votre ſexe & le mien. Eh bien, reprit-elle en l'interrompant, je ſuis ravie qu'il arrive plutôt que je ne l'attendois. Vous aurez une ſcene qui ſera réjouiſſante pour vous. Hâtez-vous de me ſuivre, ajouta-t-elle, & le prenant par la main elle le fit entrer dans un garde-manger ſéparé de la ſalle par une légere cloiſon. Ne ſortez point, lui dit-elle, que je ne vienne moi-même vous avertir, & ne perdez pas un mot de ce que vous allez entendre. Commençant à ſe défier d'une partie de la vérité, il répondit malignement que ce ne ſeroit jamais lui qui diſputeroit à une perſonne comme elle le droit de commander en ſouveraine, & qu'il lui juroit une obéiſſance abſolue.

Milord C.... étoit deſcendu de ſa chaiſe; & ſans s'arrêter à demander des explications aux Domeſtiques, il vint droit à la ſalle, en homme à qui les chemins de la maiſon étoient familiers. Il n'y trouva que la Dame qui s'étoit remiſe ſur ſa chaiſe, & qui ne la quitta point en le voyant paroître. Cette froideur, & l'air dont elle le regarda, le

déconcerterent un peu. Cependant, comme il la voyoit parée avec plus de soin qu'elle ne l'étoit tous les jours, il en prit occasion de lui dire quelque chose de civil sur ce surcroît de charmes dont elle avoit relevé ses agrémens naturels. Vous me fatiguez par un compliment si fade, lui dit-elle d'un ton fort dur; & pour vous déclarer tout ce que je pense, votre présence elle-même m'importune. Je vous défends de mettre ici le pied sans avoir reçu mes ordres. Si cette condition vous gêne, n'y reparoissez jamais. Elle se leva après ces paroles, & s'approcha d'une fenêtre, en affectant de lui tourner le dos.

Il seroit trop long de représenter cette scene avec toutes les couleurs qui pourroient la rendre intéressante. Mais on présente le fond du tableau; c'est à l'imagination des Lecteurs à le remplir. Qu'on se figure une femme irritée, qui a ses raisons pour feindre de ne pas l'être, & qui, dans la résolution d'humilier un Amant dont elle commence à sentir la tyrannie, ne veut donner que l'air de fierté & de mépris à son ressentiment. D'un autre côté, un homme

amoureux, mais gâté par les complaisances d'une Maîtresse passionnée, & accoutumé à se voir obéir en Maître, qui doute du sens qu'il doit donner à un langage tout nouveau, qui le prend d'abord comme un badinage, qui essaye ensuite de le faire cesser avec hauteur, & qui voyant que cette voie lui réussit mal, prend le parti de fléchir, pour conserver un cœur qu'il craint de perdre, & de recevoir en dépit de lui-même des loix qu'il est accoutumé à donner. Il fut poussé, jusqu'à se croire obligé, pour entrer en faveur, de demander grace à genoux; il versa même des larmes auxquelles le dépit eut peut-être autant de part que la tendresse. Cependant tout ce qu'il put obtenir fut la permission d'espérer mieux de l'avenir. Il fut contraint par un ordre absolu de retourner sur le champ à Londres, & de promettre qu'il recommenceroit à traiter l'amour avec autant de respect & de soumission que dans la premiere naissance de ses sentimens.

Aussi-tôt qu'il fut parti, la Dame se hâta de délivrer Milord L..... de sa prison. Vous avez tout entendu, lui

dit-elle; jugez si notre adversaire est aussi redoutable que vous vous l'étiez figuré. Mais après l'avoir forcé de partir, je ne puis vous retenir ici plus long-tems avec bienséance. D'ailleurs la nuit approche, & vous n'avez pas moins d'une lieue à faire. Partez : je vais vous donner des guides. Mais n'oubliez pas, ajouta-t-elle, tout ce que vous venez d'entendre, & ne manquez pas, pour l'honneur de mon sexe, d'en instruire promptement le Public. Cachez seulement mon nom, si vous croyez le connoître. Elle exigea de lui cette promesse avec serment, & malgré toutes les instances qu'il lui fit pour être souffert plus long-tems, elle le conduisit à sa porte où il trouva une chaise & deux Porteurs auxquels elle avoit déja donné ses ordres. Il lui demanda du moins la permission de la revoir. Je ne vous chasserai point, lui dit-elle, lorsque votre politesse vous ramenera dans ma maison.

Ses Porteurs se mirent en marche à grands pas. L'obscurité ne lui permit pas d'étudier le chemin; mais il se proposoit bien de gagner ces deux hommes,

& d'en tirer à toutes ſortes de prix le nom de la Dame & du lieu. Etant arrivé au Château où ils le conduiſoient, ſa premiere attention fut de les preſſer d'entrer, ſous prétexte de leur faire prendre un peu de repos. Ils feignirent d'y conſentir; mais pendant qu'on ſe faiſoit attendre avec de la lumiere, ils ſe déroberent adroitement, & les ſoins qu'on prit pour les rejoindre furent inutiles.

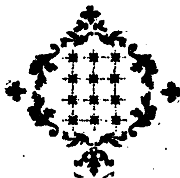
Milord, quoiqu'au déſeſpoir de s'être trompé dans ſes meſures, ſe conſola par l'eſpérance de reconnoître le lendemain ſa route. Il cacha ſon aventure à ſes amis; & le ſoleil éclairoit à peine l'horiſon, que ſe recommandant à la fortune & à l'amour, il reprit le chemin qu'il crut avoir ſuivi la veille. Il marcha d'abord avec aſſez de certitude; mais la reſſemblance des prairies, & le grand nombre de paſſages qui ſe préſentoient à toutes les haies, confondit bientôt ſes idées. Il employa une partie du jour à des recherches inutiles, juſqu'à ce que la fatigue & la faim le forcerent d'abandonner ſon entrepriſe. A peine ſe reconnut-il aſſez pour revenir ſur ſes pas.

Cependant avec le ſecours d'un homme du canton qu'il prit avec lui les jours ſuivans, il découvrit enfin le terme auquel il aſpiroit. C'étoit le quatrieme jour. Mais quelle fut ſa ſurpriſe de trouver la demeure vuide, & *Maiſon à louer* ſur la porte ? Il n'en croyoit pas ſes yeux. Il frappa en mille endroits, doutant toujours ſi l'on ne ſe faiſoit pas un jeu de ſa peine & de ſon embarras. L'habitant d'une chaumiere voiſine auquel il fut obligé de s'adreſſer leva tous ſes doutes. Il apprit de lui que la Dame qu'il cherchoit, & qui depuis trois ans qu'elle avoit vécu dans cette campagne ne s'étoit jamais fait connoître que ſous le nom de *Miſtriſs Anna*, avoit quitté ſa maiſon deux jours auparavant, ſans qu'on ſût quelle route elle avoit priſe avec ſes meubles.

Dans le chagrin qu'il reſſentit de ſe voir ſi habilement trompé, il ne lui reſta point d'autre conſolation que de publier ſon aventure à Londres, en obſervant néanmoins la parole qu'il avoit donnée à l'Héroïne de ne pas la nommer. Il eut moins de ménagement pour le Héros, qui fut ſi humilié de cette

relation, qu'on le vit disparoître pendant quelques semaines aux yeux du public, & renoncer ensuite à la cause qu'il avoit soutenue. Ainsi le parti des femmes demeura triomphant, & leur empire fut mieux affermi que jamais.

Cependant les plus sages n'en penserent pas moins qu'il seroit peut-être plus conforme à l'ordre & plus avantageux au monde, que les choses allassent tout autrement ; mais comme le mal est fort ancien, très-difficile à guérir, & que bien des hommes d'ailleurs ont la foiblesse de le trouver agréable, il semble que le meilleur parti soit de l'adoucir, autant qu'on peut, par les compensations que le beau sexe ne refuse pas toujours, & de supporter le reste sans se plaindre.





HISTOIRE DE CIDAL ACMET,

Riche Seigneur de Conſtantinople.

LE commerce amene tant d'Etrangers à Londres, que l'habitude d'en voir arriver tous les jours de nouveaux empêche qu'on ne faſſe attention à la ſingularité de leur habillement, de leurs uſages & de leurs mœurs. La plûpart n'y demeurent pas plus long-tems que leurs affaires ne le demandent. D'autres y fixent leur ſéjour, ſoit qu'ils ſe laiſſent prendre aux charmes de la liberté, ſoit qu'ils jugent à propos de s'y établir pour l'utilité de leurs affaires, & ſur-tout pour entretenir de-là des correſpondances avantageuſes dans leur propre pays. Ce dernier prétexte eſt ſi commun, qu'il ſert ordinairement de voile à tous les autres motifs ; de ſorte qu'un Etranger qui s'arrête long-tems à Londres, paſſe pour un Mar-

chand qui y eſt retenu par quelque relation de commerce.

On avoit cette opinion depuis pluſieurs années d'un Turc qui ſe faiſoit nommer *Herby*, & qui avoit la réputation d'être extrêmement riche. Il faiſoit ſa demeure à deux milles de la Ville, dans une maiſon magnifique, mais écartée, qu'il avoit achetée d'un Directeur de la Compagnie du Sud, & qu'il avoit embellie par des dépenſes continuelles. Les jardins en étoient vaſtes, & les bâtimens d'une grande étendue. Comme il n'y avoit point d'autres maiſons dans le voiſinage, à la diſtance de plus d'un mille, & que M. Herby n'entretenoit aucune communication avec les Anglois, peu de perſonnes connoiſſoient l'intérieur de cette belle ſolitude. Ce n'eſt pas qu'il n'eût des Domeſtiques en grand nombre; mais la plûpart étoient des Turcs qu'il avoit amenés de ſon pays, & qui paroiſſoient lui être fort attachés. Il n'employoit qu'eux pour le ſervir dans ſes appartemens & dans ſes jardins. Ceux qu'il avoit pris à ſon ſervice en Angleterre avoient des bornes qu'il

leur étoit défendu de paſſer, & dans leſquelles ils ſe contenoient d'autant plus facilement que la moindre indiſcrétion les faiſoit chaſſer ſans miſéricorde ; ils craignoient de perdre une condition qui étoit d'ailleurs fort douce & fort avantageuſe pour eux.

Pendant que M. Herby ſe tenoit renfermé dans cette retraite, d'où il ne ſortoit que pour ſe faire voir quelquefois à la Bourſe & ſur le Port, pluſieurs familles de Londres avoient vu diſparoître de leurs maiſons des filles fort aimables, dont on avoit attribué la fuite au libertinage ou à la ſéduction de leurs Amans. Dans une Ville de la grandeur de Londres, ces ſortes d'aventures ne font point aſſez d'éclat pour donner lieu à des recherches incommodes. Le plus grand ſoin des parens eſt de cacher leur perte ; l'impoſſibilité d'y remédier fait à la fin qu'ils s'en conſolent. D'ailleurs, qui ſe ſeroit défié que tant de Beautés Angloiſes fuſſent volontairement au pouvoir d'un Turc ? C'étoit néanmoins chez M. Herby qu'il s'en trouvoit une douzaine des plus charmantes ; & ſi la plûpart

y avoient été attirées par adreſſe, & ſans ſavoir à quel ſort elles étoient deſtinées, il avoit trouvé le ſecret de rendre leur eſclavage ſi agréable, qu'elles en auroient regardé la fin comme un malheur.

Elles n'étoient pas d'une naiſſance bien diſtinguée. Mais la beauté eſt de toutes les conditions; & pour un Turc qui ne ſe piquoit pas ſans doute de cette délicateſſe de goût qui fait regarder la politeſſe des manieres & les graces comme l'attrait le plus ſéduiſant du beau ſexe, c'étoit aſſez qu'elles fuſſent belles pour lui paroître aimables, ſans qu'elles euſſent beſoin de ces autres charmes qui ſont le fruit de l'éducation & de l'uſage du monde. La premiere qu'il avoit attirée dans ſa maiſon étoit une Lingere. Il l'avoit gagnée à force de préſens. Celle-ci avoit contribué enſuite à lui en procurer d'autres; car la crainte du partage avoit fait moins d'impreſſion ſur elle, que le déplaiſir de ſe voir condamnée à une ſolitude continuelle. On ſait que les jeunes filles, qui ſont nées avec un peu de beauté, ſe recherchent & ſe lient

naturellement. La Lingere avoit plusieurs amies aussi jolies qu'elle. L'envie de les avoir pour compagnes, la fit entrer avec joie dans les idées de M. Herby. Elle écrivit d'abord à celles qu'elle connoissoit les plus faciles ; & sans leur marquer le lieu de sa demeure dont elle ignoroit elle-même le nom, elle leur faisoit une peinture si agréable de son sort, qu'elle les fit consentir aisément à lui rendre ensemble une visite, & à se laisser conduire par la personne qu'elle avoit chargée de ses lettres. Un carrosse que M. Herby avoit envoyé jusqu'aux murs de Londres les reçut & les lui amena. Elles étoient trois. Il avoit étalé ses meubles les plus précieux, & tout ce qui pouvoit donner une grande idée de ses richesses. En effet, on verra par la suite de cette histoire qu'elles étoient immenses. Les bijoux & les curiosités brillantes qui éblouissent les yeux des femmes, y paroissoient semés avec profusion. La Lingere avoit eu soin sur-tout de se couvrir des parures les plus riches. Ce fut dans cet état qu'elle reçut ses trois

amies, & la defcription qu'elle leur fit de fon prétendu bonheur, furpaffa encore le témoignage qu'elles en recevoient de leurs propres yeux.

Trois petites Bourgeoifes, qui n'avoient peut-être rien vu de plus beau que leur boutique, ne manquerent pas de fe laiffer prendre à tant de magnificence. La jaloufie fuivit fans doute l'admiration, & elles fe demanderent au fond du cœur ce qu'elles avoient fait à la fortune qui ne leur accordoit pas les mêmes faveurs. Mais cette réflexion ne les fit pas fouffrir long-tems; car, après avoir achevé de leur faire voir toutes les beautés de ce délicieux féjour, la Lingere leur fit entendre qu'elle s'eftimeroit fort heureufe, fi elles vouloient partager fon bonheur avec elle. Elle leur apprit qu'en les priant de la venir voir, elle n'avoit point eu d'autre deffein que de leur faire cette offre; qu'il dépendoit d'elles de l'accepter, & qu'elles n'avoient qu'à donner un figne de confentement pour être auffi-tôt Maîtreffes auffi abfolues qu'elle-même, & de la maifon & de

toutes les richesses qu'elles y avoient vues. Elle ajouta à ce discours l'éloge du Maître qui étoit effectivement un homme de bonne mine & d'un naturel fort doux. Il avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit passé ; de sorte que venant à paroître dans le tems que les trois filles étoient déja fort ébranlées, il acheva de les gagner par ses civilités & par ses promesses.

C'est ainsi que M. Herby commença son établissement. Il seroit trop long d'entrer dans le même détail à l'égard des autres compagnes de sa solitude. Il en séduisit quelques unes par lui-même, d'autres par ses émissaires ; & il vint à bout par complaisance & par la vie délicieuse qu'il leur fit mener, de les rendre contentes de leur sort. Il falloit être aussi riche qu'il l'étoit, pour pouvoir fournir constamment à tant de dépenses. Les engagemens qu'il avoit avec ses douze Maîtresses s'étendirent bientôt plus loin. Il se trouva comme forcé de pourvoir à l'entretien de leurs familles ; & la crainte d'être découvert, s'il eût refusé d'y consentir, lui en fit

une néceſſité indiſpenſable. Cet incident mérite d'être rapporté avec toutes ſes circonſtances.

Une de ſes filles commençant peut-être à s'ennuyer de la retraite, le preſſa un jour de lui accorder la liberté de voir ſon pere & ſa mere qu'elle ſuppoſoit être fort affligés de ſon abſence. Soit caprice, ou tendreſſe naturelle, elle lui fit cette priere avec tant d'inſtances & de larmes, que ſi elle n'obtint point la liberté de ſortir du logis, elle fut du moins ſatisfaite autrement. M. Herby forma lui-même le plan de cette entrevue, & ſe propoſa d'en tirer autant de plaiſir que ſa Maîtreſſe. Il réſolut de faire amener chez lui le pere & la mere qui n'étoient pas des gens d'une condition fort relevée, & de s'y prendre pour cela comme il avoit fait à l'égard de ſes trois premieres filles, c'eſt-à-dire, de leur cacher, autant qu'il ſeroit poſſible, le nom & le lieu de ſa demeure, en les faiſant conduire par des chemins détournés, & de les recevoir avec tant d'honneur & de magnificence qu'il pût ſe faire un divertiſſement de

leur surprise & de leur embarras. Il y ajouta une circonstance qui servit encore à rendre l'exécution de ce projet plus agréable ; ce fut de prolonger si bien le tems par les détours qu'on leur fit faire sur la route, qu'ils n'arriverent à sa maison qu'à l'entrée de la nuit. Rien ne fut si facile à exécuter. Ces bonnes gens, qui avoient été véritablement affligés de la perte de leur fille, n'eurent pas plutôt reconnu sa main dans la lettre qu'elle leur écrivit, qu'ils brûlerent d'envie de la revoir. Elle leur parloit d'ailleurs de sa forune, comme si elle eût été la prmiere Reine du monde, & elle les prioit de venir s'en assurer par leurs propres yeux. Le porteur de la lettre ne leur recommanda que le silence & la discrétion, & convenant avec eux du tems de leur départ, il leur promit de les venir prendre dans un carrosse. C'étoit peut-être la premiere fois qu'ils y étoient montés de leur vie.

L'ordre de n'arriver que dans l'obscurité fut observé fidellement. M. Herby s'étoit préparé pendant ce

cette belle maison, sur l'éclat où il avoit vu sa fille, & le peu d'explication qu'il avoit tiré d'elle sur la cause de sa fortune, lui firent comprendre aisément une partie de la vérité. Il en devint plus attentif à observer le chemin par lequel on le conduisoit. La nuit n'étoit pas si sombre qu'il ne pût découvrir certaines marques. Il en découvrit assez pour s'assurer de pouvoir les reconnoître le lendemain; & quittant le carrosse sans affectation dans les rues de Londres, il résolut de ne pas laisser passer le jour suivant, sans s'éclaircir du sort de sa fille. Ses recherches réussirent heureusement. Il apprit que M. Herby étoit un Turc qui possédoit de grandes richesses. Il ne douta pas qu'il n'eût débauché sa fille. Après s'être un peu livré au ressentiment de cette injure, il revint doucement à penser que le mal étant sans remede, il n'avoit point d'autre parti à prendre que d'en tirer tout le fruit qu'il pourroit pour sa fortune. Une fête qui n'avoit duré qu'une nuit, & un sac d'écus, lui paroissoit un prix

trop modique pour l'honneur de sa fille. Quoiqu'il ignorât encore que M. Herby en avoit débauché onze avec la sienne, ce qui lui auroit donné beaucoup plus d'avantage sur lui, il crut pouvoir lui causer assez d'inquiétude sur l'article auquel il étoit intéressé, pour l'obliger d'entrer en composition. Ainsi prenant la plume sans perdre de tems, il lui marqua avec beaucoup de hauteur non-seulement qu'il le connoissoit pour le ravisseur de sa fille, mais que s'il ne recevoit de lui un dédommagement proportionné à l'insulte, il étoit résolu de le poursuivre dans toute la rigueur de la Justice. L'amour de la paix, l'ignorance des loix du pays, & d'autres craintes, firent souhaiter aussi-tôt à M. Herby de finir secrétement cette affaire. Il convint avec le pere de lui faire une pension annuelle, aussi long-tems que sa fille consentiroit à vivre avec lui.

D'un autre côté, les autres filles, à qui cette aventure ne put être cachée, & qui n'avoient pas vu sans

jalousie l'honneur qu'on avoit fait à leur compagne, souhaiterent les mêmes faveurs pour elles-mêmes & pour leurs familles. M. Herby craignit les conséquences de leur mécontentement & de leurs murmures. Il se crut perdu, si l'histoire de ses amours éclatoit. Enfin, étant en état de donner beaucoup sans s'appauvrir, il prit le parti de satisfaire toutes ses Maîtresses, & il devint ainsi comme le pere de douze filles & de douze familles.

Quelque tems après un des Domestiques de M. Herby étant entré dans la chambre de son Maître, à l'heure qu'il avoit ordonné de l'éveiller, ne trouva dans son lit qu'un cadavre sanglant auquel on avoit coupé la tête. Une fille qui avoit passé la nuit proche de lui, avoit été assassinée aussi de plusieurs coups. Ce tragique accident ayant attiré aussi-tôt toutes les filles & tous les domestiques dans la chambre, on s'apperçut qu'il manquoit deux valets Turcs qui n'ont pas reparu depuis, quelque diligence qu'on ait fait

pour les trouver. On reconnut aussi que les cabinets avoient été ouverts, & que les monceaux d'or & de pierreries qui y étoient renfermés, de la connoissance même des Domestiques Turcs, avoient disparu. La consternation de tous ceux qui furent les premiers témoins de ce spectacle, fit assez connoître que ce n'étoit point parmi eux qu'il falloit chercher les coupables, & la fuite des deux Valets étoit une preuve qui s'expliquoit d'elle-même. Cependant il paroissoit difficile de comprendre que deux hommes eussent pu transporter en si peu de tems tous les trésors de M. Herby. L'or seul, suivant le témoignage d'un de ses Esclaves Turcs, qui avoit toujours été son confident, montoit encore à plus d'un million, malgré toutes les dépenses qu'il avoit faites depuis environ dix ans. La Justice qui fut appellée sur le champ, se trouva fort embarrassée au récit qu'elle se fit faire de ces circonstances ; mais comme on n'arrête point les gens en Angleterre sur des soupçons vagues & sur de sim-

ne pouvant s'éloigner sans être assuré d'obtenir ma main, il la demanda ouvertement à mon pere. Un Officier, à la veille de s'engager dans tous les dangers de la guerre, n'étoit point le mari qu'on me destinoit. J'étois la seule espérance de ma famille, & trop chérie pour être livrée si légérement. Cependant l'amour s'étoit déja emparé de mon cœur. Je fus aussi affligée que mon Amant de l'obstacle qu'on mettoit à nos desirs. Je l'exhortai à ne pas se rebuter, & comptant trop sur l'affection de mon pere, je me flattai de vaincre insensiblement sa répugnance. Malheureusement la Cour de Rome vint à se brouiller avec celle d'Espagne. Tous les Espagnols ayant reçu ordre de se retirer, mon Amant fut peut-être le seul qui manqua d'obéissance. Il ne pouvoit me perdre un moment de vue. Sa tendresse lui coûta son emploi. Il ne m'en devint que plus cher. Mais quelle apparence de faire consentir mon pere à un mariage que cette disgrace rendoit plus désavantageux que jamais? Aussi sa rigueur ne fit-elle qu'augmenter. Il s'apperçut que je re-

cevois des visites secretes, & non-seulement il me les interdit avec toute la force de l'autorité, mais ayant pris mon Amant à l'écart, il lui déclara que s'il ne renonçoit à me voir, il alloit devenir son plus mortel ennemi. Cette crainte ne nous ôta pas l'envie de nous entretenir dès le même jour. Nous examinâmes tout ce qui pouvoit nous rester d'espérance. Il n'y en avoit point d'autre que dans la fuite, & j'eus la foiblesse d'y consentir. Cependant la fortune de mon Amant n'ayant jamais consisté que dans ses emplois militaires, & ses dépenses continuelles ayant épuisé toutes ses ressources présentes, à peine aurions-nous pu trouver de quoi fournir aux frais du moindre voyage. Je savois dans quel lieu mon pere serroit son argent. J'y conduisis mon Amant sans lui avoir expliqué mon dessein, & lui montrant un coffre-fort où j'étois sûre de trouver une fort grosse somme : voyez, lui dis-je, si notre bonheur doit être acheté à ce prix; je vous en laisse le maître. Il me répondit, sans balancer, que je lui étois plus chere que la vie; mais que pour

ples vraisemblances, les filles & les domestiques eurent la liberté de se retirer.

Quelqu'obscure que cette affaire eût paru d'abord, on eut le même jour, avant la nuit, divers éclaircissemens qui servirent à expliquer une partie de l'aventure. Les Esclaves Turcs n'ayant plus d'intérêt à déguiser le nom & les affaires de leur Maître, déclarerent naturellement tout ce qu'ils savoient de sa fortune. Le véritable nom de M. Herby étoit *Cidal Acmet.* Il étoit de Constantinople, & l'un des gros Seigneurs de l'Empire Ottoman. Une passion ambitieuse avoit causé toutes ses infortunes. Ayant porté ses desirs jusque sur une des filles du Sultan, il avoit eu la hardiesse d'aspirer à l'épouser, & il avoit employé pendant plusieurs années tous ses efforts pour l'obtenir. Un Bacha plus heureux l'avoit emporté sur lui; mais favorisé par l'amour autant que son rival l'étoit par la fortune, il s'étoit fait aimer de la jeune Sultane, & il avoit entretenu avec elle un commerce de galanterie;

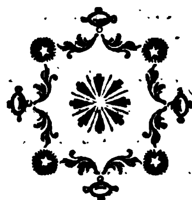
galanterie; jusqu'à ce qu'ayant eu quelque raison de croire qu'il étoit trahi par les confidens de son intrigue, il avoit fait consentir sa Maîtresse à la fuite, pour se dérober tous deux à la vengeance du Grand-Seigneur & du Bacha. Il avoit chargé un vaisseau de ses richesses. La Sultane avoit fait main-basse de son côté sur le trésor de son mari. Ils s'étoient rendus le plus heureusement du monde à Venise, où ils avoient vécu fort tranquilles jusqu'à la mort de la Sultane qui étoit arrivée au bout de quelques mois. Le chagrin de cette perte, & la crainte d'être reconnu tôt ou tard dans une Ville si voisine de la Turquie, le porterent ensuite à changer d'asyle. Il avoit entendu parler des avantages qu'un étranger trouve en Angleterre. C'est l'extrémité du monde pour un Turc. Il remonta sur le même vaisseau qui l'avoit apporté à Venise, & il vint droit à Londres avec toutes ses richesses. Ce détail parut certain touchant sa personne.

A l'égard de sa mort, on sut par

les dépositions de plusieurs Marchands Turcs établis à Londres, qu'il y étoit arrivé six semaines avant cet accident trois hommes de leur pays, avec lesquels ils avoient eu plusieurs entretiens, sans pouvoir découvrir le véritable objet de leur voyage. Ils faisoient entendre seulement qu'ils étoient chargés d'une commission importante, & ils s'informoient avec beaucoup de curiosité du nom & de la situation de tous les Turcs qui étoient à Londres. Il se trouva que ces trois Turcs avoient pris congé de leur Hôte, pour retourner, disoient-ils, dans leur patrie, le jour même qui précéda la mort de Cidal Acmet. Cette circonstance, jointe avec la fuite des deux Valets, avec l'impossibilité qu'il y auroit eu pour deux hommes de transporter un million en or & quantité de pierreries, avec la connoissance qu'on eut d'ailleurs de l'enlévement de la Sultane & du ressentiment que le Grand-Seigneur & le Bacha durent concevoir de cet outrage ; toutes ces raisons firent croire que la cause du malheur

de Cidal Acmet étoit venue de plus loin que Londres, & que ses assassins étoient des émissaires de Constantinople qui avoient gagné deux de ses principaux Domestiques pour avoir la facilité d'exécuter leur coup. Sa tête qu'ils avoient coupée, fut encore une circonstance qui favorisa ce soupçon. Ils l'emporterent avec eux, sans doute pour rendre témoignage du succès de leur commission, & pour satisfaire pleinement la vengeance de ceux qui les avoient employés, en remettant entre leurs mains l'objet de leur haine. On raconte mille traits semblables qui confirment cette opinion. Il est arrivé souvent que des Esclaves Turcs, chargés par leur Maître de se défaire d'un ennemi, ont employé vingt ans à le poursuivre, ou à chercher l'occasion de lui ôter la vie, & n'ont osé reparoître sans avoir exécuté cet ordre. Tel fut enfin le sort du malheureux Cidal Acmet. On auroit pu espérer d'autres éclaircissemens, s'il avoit laissé quelqu'un après lui qui prît assez de part à sa mort pour chercher ses meurtriers

avec un peu de vigueur ; mais chacune de ſes filles ne s'y intéreſſoit ſans doute que pour un douzieme, ſes Domeſtiques n'étoient capables de rien, & tous ſes tréſors avoient été enlevés.



**********:**:*********

DÉCOUVERTE

D'UNE ISLE INCONNUE

OU

AVENTURE

DE GEORGES PINÈS.

LA route d'un voyage qui fut entrepris il y a quelque tems au Sud d'Afrique par quelques Portugais, & qui leur fut très-avantageux, fit naître à quelques Marchands Anglois la pensée d'y envoyer un Facteur pour chercher quelques moyens d'y étendre leur négoce. Ayant obtenu dans ce dessein la permission de la Reine Elisabeth, l'an de grace 1589, l'onzieme ou douzieme année de son regne, ils chargerent quatre navires; & se reposant de tous leurs intérêts sur mon Maître, ils le firent partir avec sa famille, qui étoit composée de sa

femme, d'un fils âgé de douze ans, d'une fille de quatorze, de deux Servantes & d'une *Moresse*, & de moi qui étoit son teneur de titres.

Le Lundi troisieme d'Avril, étant bien munis de tout ce qui pouvoit servir au succès de notre entreprise, nous entrâmes dans le navire nommé le *Marchand Indien*, du port d'environ cent cinquante tonneaux; le vent nous étant favorable, nous vîmes le 14 de Mai les Isles Canaries, & peu après celles du Cap-Verd, où nous prîmes des rafraîchissemens; ensuite nous cinglâmes au Sud, en tirant un peu à l'Est, & nous abordâmes le premier d'Août à l'Isle Sainte-Hélene, d'où nous tirâmes après quelques jours de repos vers le Cap de Bonne Espérance. La chaleur qui étoit excessive, fit naître diverses maladies dans l'Equipage. Nous perdîmes la femme & le fils de mon Maître avec plusieurs Matelots; mais la faveur du Ciel conserva heureusement le reste de notre famille.

Jusqu'alors notre navigation avoit été si douce, que nous ne savions ce que c'étoit que le mauvais tems. Nous

étions à la vue de l'Isle de Saint-Laurent, lorsqu'il s'éleva une furieuse tempête & la plus violente qu'aucun de nos Matelots eût jamais vue. Elle sépara notre vaisseau de trois autres, & ne faisant qu'augmenter pendant les deux jours suivans, nous perdîmes enfin toute espérance de salut. Il ne nous restoit aucune connoissance de notre route; & dans les furieuses secousses que le vaisseau éprouvoit continuellement, nous ne pouvions nous attendre qu'à briser contre la pointe de quelque rocher, ou à être englouti tout d'un coup au fond de l'abîme. Nos frayeurs croissant encore pendant la nuit, parce que l'obscurité nous empêchoit de réparer les désordres du vaisseau, nous étions dans l'attente continuelle de la mort, lorsque le troisieme jour au matin, qui étoit le premier d'Octobre, nous apperçumes la terre; mais elle nous étoit inconnue. Elle nous paroissoit haute & montagneuse. La difficulté étoit d'aborder. Nous ne remarquions pas que la mer devînt plus tranquille. Le choc des flots contre une côte roide & escarpée, rendoit encore l'écume

plus épaiſſe & le bruit plus terrible. Ainſi à la vue de la terre nous ne déſeſpérions pas moins de notre ſalut ; Lorſque le Capitaine & mon Maître ayant pris un moment favorable pour jetter la chaloupe en mer, y entrerent fort heureuſement, dans l'eſpérance d'y recevoir ce qu'ils avoient de plus cher ; mais une vague épouvantable les ſépara auſſi-tôt du vaiſſeau. Tous les Matelots ſauterent dans la mer, pour ſe ſauver à la nage, je me trouvai ſeul à bord avec la fille de mon Maître, les deux Servantes & la Moreſſe.

Ceux qui nous abandonnerent auroient été mieux conſeillés par leur crainte, s'ils euſſent pris le parti de demeurer avec nous. Hélas ! nous les vîmes périr à nos yeux. Qui ne ſe ſeroit point attendu au même ſort dans la déplorable extrémité où nous étions ? Mais lorſque notre perte nous paroiſſoit inévitable, il plut au Ciel de nous ſauver par un miracle. Le navire après avoir heurté deux ou trois fois contre le rocher, ſe briſa en pluſieurs pieces. Le beaupré s'étant rom-

pu, les quatre femmes qui ne s'éloignoient pas de moi d'un pas, ſuivirent l'exemple que je leur donnai, en embraſſant comme moi ce grand mât. Nous fumes ſoutenus ſur l'eau, ſans autre peine que celle d'une violente agitation. Encore fut-elle aſſez courte. Un courant nous porta dans un petit golphe qui étoit environné de roches, & par conſéquent à l'abri du vent. Notre bonheur autant que mon adreſſe nous fit joindre la terre, & tout épuiſés de forces nous nous trouvâmes enfin à ſec, où nous demeurâmes longtems étendus, ſans pouvoir nous remuer ni ouvrir la bouche, auſſi immobiles de joie que de foibleſſe.

Ayant repris un peu de vigueur, je montai au-deſſus du rocher, d'où je regardai avec pitié les débris de notre vaiſſeau. J'avois dans ma poche un fuſil, avec tout ce qu'il falloit en cas de néceſſité pour allumer du feu. Comme la boëte étoit de fer & bien fermée, la meche ne s'étoit point ſentie de l'humidité. Avec un peu de bois mort & d'écorce ſeche, que j'arrachai de quelques arbres, je fis un feu capable de

nous sécher. Ensuite laissant mes quatre compagnes, je suivis assez loin la côte, & j'eus soin en marchant de jetter continuellement des cris, pour me faire entendre de ceux qui pouvoient s'être sauvés aussi heureusement que nous. Mais personne ne m'ayant répondu, & ne trouvant point d'autres traces que celle d'une infinité d'oiseaux, je retournai le soir à ma compagnie qui étoit déja fort alarmée de mon absence. Ma présence releva un peu l'abattement de ces femmes timides. Cependant j'avouerai que la nuit étant venue, je tombai comme elles dans de nouvelles craintes. A découvert & sans défense, comme nous étions, la peur nous représentoit à tous momens quelque homme ou quelque bête sauvage, qui rôdoit peut-être autour de nous pour nous surprendre. Cette imagination nous empêcha de fermer l'œil pendant toute la nuit, malgré le besoin que nous avions de repos. Nous n'étions pas moins tourmentés par la pensée d'un autre malheur auquel il falloit nous attendre le lendemain; car la faim commençoit à nous presser, & n'ayant

aucune ressource pour nous en défendre, nous envisagions déja toute l'horreur de notre situation pour le jour suivant.

Le tems s'adoucit beaucoup vers la fin de la nuit. Nous nous rapprochâmes de la mer à la pointe du jour, & nous sentîmes une espece de joie, dans la tristesse même du spectacle que nous apperçumes. C'étoient les cadavres de plusieurs de nos Matelots qui flotoient au long de la côte, & parmi eux quantité de pieces & de meubles de notre vaisseau, des planches, des caisses, des voiles, enfin mille choses que nous ne désespérâmes pas de pouvoir attirer au rivage, & qui pouvoient être utiles à nos besoins. Je coupai de longues branches d'arbres que je joignis les unes aux autres; & ne craignant point de m'engager bien loin dans la mer avec cette espece de chaîne, dont mes compagnes tenoient le bout, je recueillis dès le premier jour tout ce que je pus toucher avec la main. Les voiles & les planches qui étoient en assez grand nombre, me servirent à composer sur le champ une cabane où nous passâmes tranquille-

ment la nuit ſuivante. Quelques proviſions de bouche que j'avois attirées avec beaucoup de peine, ne nous furent d'aucune utilité, parce que l'eau de la mer les avoit entiérement corrompues; mais parmi pluſieurs tonneaux il s'en trouva un de biſcuit, que nous mîmes en piéces, & que l'eau avoit heureuſement épargné. Nous ſatisfimes auſſi-tôt le plus preſſant de nos beſoins : ce qui reſtoit de cette proviſion nous ſuffiſoit pour être ſans inquiétude pendant pluſieurs jours. Mais le Ciel nous fut encore plus favorable le jour d'après. Les flots ayant achevé de ſe calmer pendant la nuit, nous fûmes dans la derniere ſurpriſe en retournant le matin à la mer, d'appercevoir quantité de caiſſes & de ballots qui s'étoient arrêtés d'eux-mêmes ſur le ſable. Nous trouvâmes dans l'eſpace d'environ quatre cens pas une partie conſidérable de notre cargaiſon. Toutes nos forces furent employées pendant trois jours à mettre en ſûreté des biens ſi précieux. Ce qui étoit abſolument trop lourd, nous le rompions en morceaux. Les ballots & les caiſſes furent ouverts. Il y avoit tant d'habits,

de linges, & d'uſtenſiles de ménage, qu'il ne nous manquoit rien pour meubler une maiſon plus ſpacieuſe & plus commode que la nôtre. A la vérité les vivres étoient trop corrompus pour nous être jamais d'aucun uſage. Mais avec le peu de biſcuit que nous avions ſauvé, il nous reſtoit l'eſpérance de faire notre nourriture de différens oiſeaux, dont nous trouvions les nids à chaque pas, & qui ne s'effarouchoient point de nous voir. Notre confiance augmenta encore lorſque nous apperçumes autour de nous quelques coqs & quelques poules qui s'étoient échappés du vaiſſeau & qui avoient gagné heureuſement la côte. Nous ne doutâmes point qu'il ne nous fût aiſé de les faire multiplier, & nos ſoins réuſſirent ſi bien, que nous en fumes toujours abondamment fournis. Nous trouvâmes auſſi dans les joncs, quantité d'œufs de certains oiſeaux ſemblables à des canards, dont le goût nous parut agréable; de ſorte que nous devînmes fort tranquilles ſur nos alimens.

Ne voyant rien autour de nous qui portât la moindre trace d'habitation, &

pour nous servir à composer du pain. Outre les oiseaux dont j'ai déja parlé, les bois & les vallées sont remplies d'une prodigieuse quantité d'animaux, de la grandeur & à peu près de la nature des chevres, qui rapportent deux fois l'année, & deux petits à chaque fois. Ils sont innocens & stupides, de sorte qu'il nous étoit facile de les prendre & de les tuer. Le poisson n'y est pas moins abondant, sur-tout le *Schellwis* qui ressemble à une petite morue fraîche, & qui est assez connu sur les côtes de Hollande & d'Angleterre. Il se laisse pêcher facilement. Ainsi nous ne ressentions point la nécessité, & rien ne pouvoit nous la faire craindre.

L'oisiveté & l'abondance m'inspirerent quelques sentimens d'amour pour mes compagnes. J'étois libre avec elles. Je gagnai d'abord successivement les deux Servantes, & nous réussimes assez long tems à tenir cette familiarité secrete. Mais l'habitude nous rendit ensuite moins retenus, & la fille de mon Maître à qui notre commerce ne demeura plus caché, paroissant un peu

offenſée de ce que j'avois donné la préférence à deux femmes qui étoient ſes ſervantes, je n'eus pas de peine à l'appaiſer par mes aſſurances d'attachement.

Elles étoient toutes trois parfaitement belles, & rien ne leur manquoit pour la propreté & la parure. Le déſeſpoir de retourner dans notre patrie & de voir jamais d'autres créatures de notre eſpece, nous fit convenir enſemble de vivre avec toute la liberté que notre malheur paroiſſoit autoriſer. Celle qui s'étoit laiſſée gagner la premiere, qui étoit auſſi la plus haute & la plus belle, devint la premiere enceinte. La ſeconde fut la fille de mon Maître, & l'autre ne tarda pas non plus fort long-tems. Il ne reſtoit que la Moreſſe qui attendoit ſon tour avec impatience. Elle fut favoriſée par les autres, & je me rendis aux raiſons qu'elles m'apporterent. Ainſi étant accouchées toutes quatre en divers tems, elles ſe prêterent les mêmes ſecours avec beaucoup de zele & d'amitié. Nous paſsâmes vingt-deux ans dans cette union, au bout deſ-

quels la mort emporta la Moresse, sans aucune marque de maladie qui nous eût fait prévoir cet accident. Le nombre de mes enfans s'étoit multiplié; je les mariois à mesure qu'ils croissoient en âge, & je les envoyois de l'autre côté de la riviere, chacun dans des habitations séparées, en leur recommandant la paix, & tout ce qui pouvoit empêcher qu'ils ne fussent à charge les uns aux autres. Ils n'ont jamais manqué de respect pour mes volontés.

A l'âge de 60 ans, qui étoit le quarantieme de ma demeure dans cette solitude, j'avois près de moi quarante-huit enfans de mes quatre femmes, & de la troisieme génération, cinq cens soixante, des deux sexes. Je pris les garçons d'un ménage, & les mariai avec les filles d'un autre, pour commencer à leur faire abandonner la coutume d'épouser leurs sœurs, comme la nécessité en avoit fait d'abord une sorte de loi. Je les laissai dans cette pratique, en remerciant le Ciel de sa providence & de sa bonté.

J'avois appris à lire à quelques-uns de mes enfans, car il m'étoit resté une

Bible que je leur recommandai de lire ensemble une fois le mois ; & prévoyant qu'elle s'useroit en passant par tant de mains, je leur fis prendre l'habitude d'en apprendre quelque chose par cœur ; & je leur ordonnai d'avoir le même soin pour leurs enfans. Il me mourut encore une femme âgée de 68 ans ; je la mis en terre, & une autre encore la même année, de sorte qu'il ne me restoit plus que la fille de mon Maître, avec laquelle je vécus encore douze ans. Elle mourut enfin, & je la mis où j'avois dessein d'être enterré moi-même, entre la grande fille ma premiere femme & l'autre. Ma volonté étoit que la Moresse fût seule à ma gauche.

Mes forces commencerent aussi à s'affoiblir, il ne me restoit plus qu'à me préparer au dernier passage, j'avois près de 80 ans. Je donnai mon buffet & tous les outils que j'avois encore de reste, à mon fils aîné, qui avoit épousé la fille aînée de ma chere femme, & je les fis reconnoître par tous les autres pour leur Seigneur & leur Maître. Mes dernieres instructions

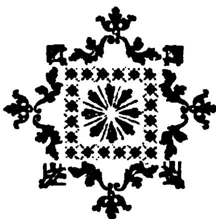
furent longues & répétées pendant plusieurs jours. Je leur recommandai instamment sur toutes choses, de se souvenir de la Religion chrétienne, suivant les principes & les usages de ceux qui parloient leur langue, & de ne pas s'en rapporter à d'autres, s'il arrivoit jamais qu'ils eussent quelque communication avec d'autres hommes.

Une fois pour toutes, je les fis venir devant moi, & m'étant donné la satisfaction de les compter, je trouvai dans la quatre-vingtieme année de mon âge & la soixantieme de mon arrivée, qu'ils étoient de l'un & de l'autre sexe, sept mille quatre-vingt dix-neuf personnes sans y comprendre ceux qui étoient morts dans un si long espace, & dont je n'avois pas tenu compte. Enfin priant Dieu qu'il voulût les multiplier, les bénir & leur conserver la lumiere de l'Evangile, je les renvoyai tous à leurs habitations. La vue commençoit à me manquer de vieillesse, & j'étois averti par bien des marques, que je n'avois plus que peu de tems à vivre. Je donnai cette relation écrite de ma propre

main à mon fils aîné, qui étoit demeuré près de moi. Je lui enjoignis de la conserver soigneusement, & de la communiquer aux étrangers, s'il en arrivoit jamais dans notre Isle, ou même de la leur faire copier, s'ils l'avoient plus agréable, afin que notre nom ne fût point aboli sur la terre. Je donnai en général à ceux qui étoient sortis de moi, le nom d'Anglois Pinés, parce que mon nom étoit *Georges Pinés*, & celui de la fille de mon Maître, *Sara Engels*. Mes deux autres femmes se nommoient *Maria Sparkes* & *Elisabeth Trevors*. Les descendans particuliers de ces trois femmes, ont pris insensiblement de leurs meres, les noms d'*Angelses*, de *Sparkes* & de *Trevors*, comme ceux de la Moresse se sont nommés *Philips*, de son nom, qui étoit Philippa. Mais leur dénomination commune est *les Anglois de Pinés*, que Dieu bénisse de la rosée du Ciel & de la graisse de la terre. *Amen.*

L'an 1669 un navire Flamand ayant abordé à l'Isle de Pinés, trouva que

le nombre des habitans s'étoit multiplié jusqu'à douze mille, & que la langue Angloise s'étoit fort bien conservée parmi eux. Le Capitaine reçut du fils aîné de Pinés, une copie de l'écrit de son pere.





AVENTURES
D'UN
SOLITAIRE.

A Quelque diſtance de Spolete en Italie, ſur une montagne qui eſt à couvert de toutes ſortes d'incommodités par ſa ſituation, l'on trouve un grand nombre d'Hermitages où le goût de la ſolitude raſſemble quantité d'honnêtes gens. Chacun y vit en particulier, dans la cabane qu'on lui a cédée, ou qu'il s'eſt fait conſtruire. La tranquillité & l'indépendance ſont des biens conſtans dans cet heureux ſéjour. On y vit du travail de ſes mains, & l'on n'y deſire que ce qui ſuffit pour vivre. Quelques riches particuliers des environs y ont fait bâtir une Egliſe, & comme il ſe trouve toujours quelques Prêtres entre les Solitaires, on n'a plus be-

beaucoup plus que le zele. Il s'étoit fait à sa condition, & réprimant aussi aisément sa curiosité que le mouvement de ses autres passions, il laissoit à son voisin toute la liberté qu'il souhaitoit pour lui-même. Dans cette disposition il auroit été indifférent toute sa vie pour une liaison qu'on ne paroissoit pas desirer. Mais un jour qu'il s'étoit retiré chez lui vers le soir, il entendit frapper brusquement à sa porte. Ayant ouvert, il fut surpris de voir tomber à ses genoux une fille de dix-huit ou vingt ans, qui le conjura, les larmes aux yeux, de la suivre, pour secourir un honnête homme qu'elle croyoit expirant. Cette priere fut faite avec tant d'instances & de graces que le Véronois aussi touché de ces deux motifs que du desir de sauver la vie à son prochain, lui offrit sans balancer tout ce qui dépendoit de son pouvoir. Elle le conduisit à l'hermitage de l'Espagnol, & ne s'exprimant que par ses pleurs, elle lui montra ce malheureux Solitaire qui étoit étendu, sans connoissance, sur quelques nattes où il étoit tombé. Son mal étoit une mortelle attaque d'apoplexie. Le

ſecours étant venu trop tard, il expira quelques momens après.

Les tranſports de la jeune fille ne permirent pas de long-tems au Véronois de lui demander quel autre ſervice il pouvoit lui rendre. Après avoir embraſſé mille fois le mort, elle ne parla que de finir elle-même ſa vie par les voies les plus violentes & les plus courtes. Enfin, la force même de ſa douleur ayant commencé à l'affoiblir, il prit un moment pour lui marquer l'intérêt qu'il prenoit à ſa peine. Vous ne me trouverez à plaindre, lui dit-elle, qu'après avoir entendu toutes les circonſtances de mon malheur. Ecoutez mon hiſtoire.

L'infortuné que vous voyez eſt mon mari. Il m'adoroit ; mais je l'aimois auſſi plus que moi-même. Je ſuis née à Rome, d'un pere dont la tendreſſe m'a cauſé plus de mal que n'auroit jamais fait ſa haine. Mon mari, qui occupoit, avant que de l'être, un poſte conſidérable dans les Troupes Eſpagnoles, prit une ſi forte inclination pour moi pendant quelques ſemaines qu'il fut obligé de paſſer à Rome, que

ne pouvant s'éloigner ſans être aſſuré d'obtenir ma main, il la demanda ouvertement à mon pere. Un Officier, à la veille de s'engager dans tous les dangers de la guerre, n'étoit point le mari qu'on me deſtinoit. J'étois la ſeule eſpérance de ma famille, & trop chérie pour être livrée ſi légérement. Cependant l'amour s'étoit déjà emparé de mon cœur. Je fus auſſi affligée que mon Amant de l'obſtacle qu'on mettoit à nos deſirs. Je l'exhortai à ne pas ſe rebuter, & comptant trop ſur l'affection de mon pere, je me flattai de vaincre inſenſiblement ſa répugnance. Malheureuſement la Cour de Rome vint à ſe brouiller avec celle d'Eſpagne. Tous les Eſpagnols ayant reçu ordre de ſe retirer, mon Amant fut peut-être le ſeul qui manqua d'obéiſſance. Il ne pouvoit me perdre un moment de vue. Sa tendreſſe lui coûta ſon emploi.

Il ne m'en devint que plus cher. Mais quelle apparence de faire conſentir mon pere à un mariage que cette diſgrace rendoit plus déſavantageux que jamais? Auſſi ſa rigueur ne fit-elle qu'augmenter. Il s'apperçut que je re-

cevois des visites secretes, & non-seulement il me les interdit avec toute la force de l'autorité, mais ayant pris mon Amant à l'écart, il lui déclara que s'il ne renonçoit à me voir, il alloit devenir son plus mortel ennemi. Cette crainte ne nous ôta pas l'envie de nous entretenir dès le même jour. Nous examinâmes tout ce qui pouvoit nous rester d'espérance. Il n'y en avoit point d'autre que dans la fuite, & j'eus la foiblesse d'y consentir. Cependant la fortune de mon Amant n'ayant jamais consisté que dans ses emplois militaires, & ses dépenses continuelles ayant épuisé toutes ses ressources présentes, à peine aurions-nous pu trouver de quoi fournir aux frais du moindre voyage. Je savois dans quel lieu mon pere serroit son argent. J'y conduisis mon Amant sans lui avoir expliqué mon dessein, & lui montrant un coffre-fort où j'étois sûre de trouver une fort grosse somme : voyez, lui dis-je, si notre bonheur doit être acheté à ce prix ; je vous en laisse le maître. Il me répondit, sans balancer, que je lui étois plus chere que la vie ; mais que pour

être à moi il vouloit en être digne ; qu'il ne mettroit point la main au trésor que je lui offrois ; que si cette action pouvoit être pardonnée à quelqu'un, ce n'étoit qu'à moi, qui étois destinée tôt ou tard à posséder une partie du bien de mon pere ; mais qu'il ne vouloit pas même qu'elle fût commise à ses yeux. Je ne sais à quoi cette généreuse réponse m'auroit portée ; mais au moment qu'il achevoit de parler, mon pere parut dans la chambre, accompagné de quelques domestiques, le prit par la main qu'il tenoit malheureusement appuyée sur le coffre, & prenant ses gens à témoins de la situation où il l'avoit trouvé, il l'accusa d'avoir entrepris tout à la fois de lui enlever sa fille & son argent. En vain implora-t-il la justice du ciel & des hommes. Il fut mis hors de défense par les domestiques, qui reçurent ordre de le garder étroitement.

Je demeurai seule avec mon pere. Il m'accabla de reproches. Cependant sa tendresse ordinaire ayant bientôt prévalu, il employa les prieres & les caresses pour me guérir d'une passion dont

il commençoit à craindre les suites funestes. Dans les alarmes où j'étois, je lui promis une obéissance absolue, sans autre condition que de rendre aussi-tôt la liberté à mon Amant. Quoiqu'une promesse de cette nature dût lui paroître extrêmement suspecte, il feignit de me croire sincere, & se le faisant amener aussi-tôt, il m'ordonna de répéter la même chose en sa présence. Je cédai à ses ordres, mais avec des marques de douleur qui étoient capables de servir d'interpretes à mes sentimens. Mon Amant reçut en effet la liberté; mais à peine fut-il éloigné de mes yeux, que je fus menée à l'Eglise, où je trouvai un jeune homme qui s'efforçoit depuis long-tems de me plaire. Le Prêtre fut appellé, & sans me laisser un moment pour rappeller mes esprits que la frayeur m'avoit fait perdre, je fus mariée avec les cérémonies ordinaires.

Mon pere sentit néanmoins un reste de pitié, qui ne lui permit pas d'exiger tout d'un coup que je me livrasse aux empressemens d'un mari si odieux. Après avoir mis tout en usage pour me

consoler, il m'assura qu'on me laisseroit le tems de me délivrer des sentimens qu'il avoit condamnés, & que reprenant pour moi toute son affection, il alloit se faire une étude de me rendre heureuse. Je voulois l'être, mais ce n'étoit point par cette voie. Je n'étois pas capable non plus de penser jamais à la devenir aux dépens de ma vertu. L'impossibilité de m'arrêter à quelque chose d'honnête & de raisonnable entre deux extrémités si cruelles, me fit prendre dès le même jour la résolution de renoncer au monde. Je me dérobai de la maison de mon pere, pour me retirer dans un Couvent où j'étois connue, & dont l'on m'accorda volontiers l'entrée. En me déterminant à ce sacrifice, je ne pus me refuser la seule douceur qui me restoit à prétendre. J'écrivis à mon Amant qu'une horrible violence m'empêchant d'être à lui, je prenois le parti de m'ensevelir dans un Cloître. Cette nouvelle le mit en fureur. Ignorant encore ce qui venoit de m'arriver, & n'attribuant mon désespoir qu'à mon embarras, il accourut au Couvent. Mon malheur le

fit arriver au moment que mon pere & le mari qu'il m'avoit donné accouroient eux-mêmes, ſur l'avis qu'ils avoient déjà reçu de ma fuite. Ils l'apperçurent, & ne doutant point de ſes intentions, ils fondirent ſur lui l'épée à la main avec toutes les marques du deſſein qu'ils avoient de s'en défaire. Son courage ne le ſervit que trop bien. Pour une légere bleſſure qu'il reçut au bras, il en fit deux mortelles à ſes adverſaires. Ils moururent tous deux avant la fin du jour.

Jügez avec quelle horreur j'appris cette funeſte nouvelle. Elle me confirma dans la réſolution de quitter le monde, & ne croyant plus même que le meurtrier de mon pere pût jamais ſe préſenter devant moi, je ne m'occupois que de l'exécution de mon deſſein. Il fallut céder néanmoins aux inſtances de mes parens, qui jugerent ma préſence néceſſaire pour diſpoſer de mon héritage. Ils me forcerent de quitter mon aſyle, & ne ſe croyant pas moins obligés par l'honneur à venger la mort de mon pere, ils dreſſerent une plainte en

mon nom pour commencer les pourſuites. Dans l'accablement où j'étois, j'ignorai cette démarche. Je ne ſais à quoi mon cœur auroit conſenti, car ſes ſentimens n'étoient pas changés, & la vengeance étoit peu capable de l'emporter ſur l'amour. Je comprenois bien les devoirs que la raiſon m'impoſoit; mais cette penſée ne faiſant qu'augmenter mon trouble, parce qu'elle combattoit mes plus cheres inclinations, je paſſai quelques jours dans une agitation ſi violente que je perdis l'idée du Cloître & toute l'ardeur que j'avois marquée pour me dérober au monde.

Pendant ce tems-là mon Amant, qui n'avoit d'abord ſongé qu'à ſe mettre à couvert de la Juſtice, apprit qu'on avoit commencé effectivement les procédures à ma ſollicitation, & que c'étoit moi par conſéquent qui paroiſſoit en vouloir à ſa vie. Il ne réſiſta point à cette penſée. La crainte du péril qui le menaçoit ne put l'empêcher de venir chez moi vers le ſoir. Il ſe jetta à mes pieds, pour m'offrir ſa vie, qu'il ne vouloit pas conſer-

ver un moment si elle m'étoit odieuse ; il me reprocha mon inconstance & ma rigueur ; il se plaignit que je le chargeois des injustices du sort ; il me renouvella ses protestations de fidélité & de tendresse, enfin il m'attendrit jusqu'à m'ôter la force de lui répondre. J'étois dans cet embarras ; lorsque le hasard amena mes parens, qui le surprirent dans la posture où il étoit encore. Il ne leur fut pas difficile de l'arrêter, & le chargeant de chaînes avec la derniere rigueur, ils alloient le faire conduire aux prisons publiques.

Je ne pus supporter ce spectacle. Arrêtez, leur dis-je, ne le menez pas à la mort si vous n'avez résolu la mienne ; & croyant m'être apperçu que le silence que j'avois gardé quelques jours sur le Couvent avoit commencé à les alarmer, je résolus de les prendre par le motif auquel je les croyois sensibles. J'avoue, continuai-je, qu'il a donné la mort à mon pere, mais dans le dessein où je suis de me consacrer au Cloître, je ne dois souhaiter celle de personne. Accor-

dez-moi ſa vie & ſa liberté ; je vous promets en récompenſe de vous donner tout mon bien , & je fais vœu devant le Ciel de quitter auſſi-tôt le monde. Cette propoſition leur inſpira plus de douceur. Ils feignirent d'admirer ma généroſité, & la crainte de me voir changer de ſentiment les fit conſentir ſans peine à la priere que je leur fis de recevoir ſur le champ ma donation. Elle fut revêtue de toutes les formalités qui pouvoient la rendre irrévocable. Ils eurent ſoin d'éloigner de mes yeux mon Amant qui me reprochoit avec trop de grandeur d'ame le ſacrifice que je lui faiſois de ma fortune. Ils le firent garder dans une chambre voiſine, & cette précaution leur fut d'autant plus utile qu'elle ſervit à me faire hâter ma réſolution. Je n'exceptai du préſent que je leur fis de mon héritage , que le coffre-fort, où je ſavois que mon pere avoit amaſſé une ſomme conſidérable. Mon prétexte fut la néceſſité de payer ma dot au Couvent , & de m'y attirer quelque conſidération par mes libéralités. Mais j'avois une autre vue.

A peine leur avidité pour mon bien fut-elle ſatisfaite, qu'ils rendirent la liberté à mon Amant ſans ſe faire preſſer, en l'exhortant ſeulement à s'éloigner de Rome, pour les délivrer de l'obligation de le pourſuivre. La joie qui les occupoit ne leur permit point de s'arrêter long-tems auprès de moi. Je vis paroître auſſi tôt mon malheureux Amant, qui ne m'aborda qu'avec tranſport. Qu'avez-vous fait? me dit-il. Ma vie vous eſt donc aſſez chere pour vous faire renoncer à toutes les douceurs de la vôtre! Il eſt donc vrai que vous ne me haïſſez pas? Mais quelle preuve m'en donnez vous? Eſt-ce me rendre la vie que de me condamner à vous voir malheureuſe? Il ajouta mille choſes paſſionnées; mais le plaiſir que j'avois à les entendre ne m'empêcha point de l'interrompre. Fuyez, lui dis-je, en détournant la tête; il n'y a que la fuite qui puiſſe vous mettre en ſûreté. Je ne vous ai rien ſacrifié, puiſque mon bien va ceſſer de m'être néceſſaire. Je ne penſe pas même, ajoutai-je en lui montrant le coffre, que cette ſomme que je me

ſuis réſervé pour vous la faire accepter, vous oblige à la moindre reconnoiſſance. Vous avez tout perdu pour moi. Il eſt juſte qu'en prenant le parti du Cloître je me décharge de toutes mes dettes, & celle de la tendreſſe & de la généroſité ſont les plus preſſantes. Je le priai de faire emporter le coffre, ayant d'un autre côté ce qui ſuffiſoit pour me fairè ouvrir l'entrée du Cloître, & de recevoir mes derniers adieux. Que vous dirai-je ? Mon projet étoit ſincere ; mais en me flattant d'être prête à l'exécuter, j'ignorois le pouvoir de l'amour. Les reproches & les inſtances d'un homme que j'aimois uniquement eurent plus de force que mes réſolutions. Il ſut me perſuader que l'honneur & le devoir ne s'oppoſoient point à notre bonheur ; & pour le vœu que j'avois fait indiſcrétement, il diſſipa mon ſcrupule en me propoſant de chercher quelque retraite écartée où nous renoncerions effectivement au commerce du monde, pour joindre les exercices d'une vie ſage & réglée aux douceurs d'un mariage légitime. J'em-

braſſai d'autant plus avidement cette ouverture, qu'elle me paroiſſoit ſatisfaire tout à la fois la bienſéance, l'amour & la Religion. Avec peu d'ambition & beaucoup d'indifférence pour les richeſſes, je me promis plus de tranquillité & même plus de plaiſir dans la ſolitude, que dans toutes les diſtinctions que ma naiſſance & ma fortune devoient naturellement me faire eſpérer.

Ainſi, ſans regretter ce que j'avois abandonné à mes parens, je conſentis à quitter Rome ſous la conduite & la bonne foi de mon Amant. La ſomme qui me reſtoit lui parut ſuffiſante pour nous garantir de la néceſſité. Notre premier ſoin fut de mettre le Ciel dans nos intérêts en ſcellant nos liens par les cérémonies de l'Egliſe. Nous prîmes un nom différent du nôtre, & ne cherchant plus qu'une retraite conforme à nos vues, nous entendîmes bientôt parler de la Montagne de Spolete, & de la facilité que tout le monde a de s'y établir. Quoiqu'on nous aſſurât que la liberté y paſſoit pour la premiere loi, nous n'oſâ-

Il combattit en vain cette résolution. Ne voyant rien même dans ses sentimens qu'il ne pût découvrir sans honte, il s'expliqua nettement sur l'intérêt qu'il auroit eu à la retenir, & il lui offrit sans détour un cœur aussi sincere & aussi pur que celui qu'elle avoit possédé. Ses offres ne la toucherent point. Elle passa quelques jours dans le voisinage, tandis que les Solitaires donnoient une sépulture honorable à son mari, & laissant son Hermitage au Véronois, avec la liberté de raconter son histoire, elle partit sans autre suite que ses deux domestiques.

Fin du premier Volume.



TABLE

Des Pieces contenues en ce Volume.

Fin de la Table.

CONTES,

AVENTURES

ET

FAITS SINGULIERS, &c.

Recueillis de M. l'Abbé PREVOST.

TOME SECOND.

CONTES,

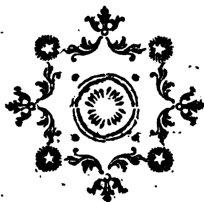
AVENTURES

ET

FAITS SINGULIERS, &c.

Recueillis de M. l'Abbé PREVOST.

TOME SECOND.

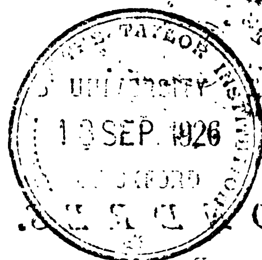


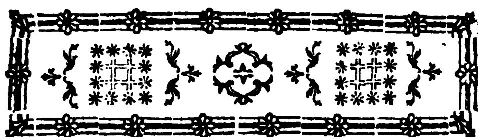
A LONDRES.

ET A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVII.

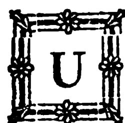

TAYLOR INSTITUTION
10 SEP. 1926



CONTES, *ANECDOTES,* HISTOIRES, &c.



EFFET HÉROÏQUE DE VERTU MORALE.



UN Ecrivain célebre (1), examinant les principales paſſions qui font la guerre au cœur humain, n'en trouve qu'une qui puiſſe être avouée ſans honte. C'eſt l'amour. Encore ſuppoſe-t-il qu'elle ſoit telle qu'il la repréſente dans l'hiſtoire ſuivante, dont il garantit la vérité.

(1) Milord Shaftsbury.

Un de nos meilleurs Officiers généraux dans les guerres de Flandres, (c'est l'Auteur Anglois qui parle) étant allé reconnoître les dehors d'une ville, à la tête de quelques escadrons, apperçut un détachement considérable de la garnison, qui s'éloignoit des murailles, & qui paroissoit servir d'escorte à une chaise roulante qui étoit au centre. Il ne balança point à l'attaquer, & malgré la résistance des François & de leur Commandant qui fut dangereusement blessé, en se défendant avec la derniere valeur, il en tailla la meilleure partie en pieces, & il prit le reste. La chaise tomba aussi-tôt entre ses mains. Il n'y trouva qu'une jeune Dame évanouie de frayeur, mais si belle, que cet accident même ne la défiguroit pas. L'ayant fait revenir à force de soins, il apprit d'elle que le Commandant de l'escorte, qui commandoit aussi dans la place voisine, étoit son mari, & que la crainte d'un siege, auquel on s'attendoit dans quelques semaines, lui avoit fait prendre le parti de la conduire à Lille. Elle marqua en même-tems beaucoup d'inquiétude de ne le pas voir paroître. Il étoit tom-

bé parmi les morts, & ſans le prompt ſecours que le Général Anglois lui fit porter, il n'auroit pas ſurvécu longtems à ſon malheur & à ſes bleſſures.

Les priſonniers furent conduits au quartier du Vainqueur qui n'eut pas beſoin d'autre motif que ſa générosité naturelle pour prendre un ſoin particulier des deux Epoux. Cependant un intérêt plus tendre le faiſoit agir ſans qu'il s'en apperçût. Il les fit loger tous deux dans un appartement de la maiſon qu'il occupoit. Il donna ordre qu'ils fuſſent traités avec le même zele & le même reſpect que lui. Vingt fois le jour il s'informoit de leur ſanté, & n'étant point ſatisfait du rapport de ſes gens, il trouvoit un prétexte dans le danger preſſant du mari, pour s'en éclaircir ſouvent par ſes propres yeux. Il s'oublioit auprès d'eux pendant des heures entieres. Il louoit la Dame, il la plaignoit, & après les plus longs entretiens il croyoit ſentir, en la quittant, que c'étoit le moment où il auroit trouvé le plus de plaiſir à l'entretenir.

Ce n'étoit donc jamais ſans ſe faire quelque violence qu'il ſe ſéparoit d'elle,

lorſque la bienſéance ou les devoirs de ſon emploi l'obligeoient de ſe retirer. Ce ſentiment, qui augmentoit tous les jours, fut comme la premiere marque à laquelle il reconnut ſa paſſion. Son âge ne paſſoit pas cinquante ans. Il avoit l'eſprit droit & le cœur généreux. Sans avoir fait profeſſion de haïr les femmes, il avoit toujours vécu dans une grande indifférence pour les plaiſirs de l'amour. Les exercices de la guerre l'occupoient tout entier, de ſorte que, ſe trouvant plus enflammé qu'il ne convenoit à ſon devoir & à ſon repos, il ne put s'empêcher avec un caractere auſſi raiſonnable que le ſien de frémir du danger auquel il ſe crut expoſé.

Il avoit un ami d'un âge inférieur, mais d'une humeur ſi conforme à la ſienne, que cette reſſemblance avoit été juſqu'alors le principal nœud de leur amitié. Il ſe hâta de lui faire la confidence de ſon trouble.

« Je ſuis, lui dit-il, dans un embar-
» ras qui me fait honte, & que je ne
» vous avouerois pas, ſi je comptois
» moins ſur votre amitié. J'aime l'E-
» pouſe de ce Commandant. Je ne m'en

» ferois pas une peine, si elle pouvoit
» être à moi, car je n'ai point de rai-
» sons qui doivent me faire renoncer
» au mariage; mais son Epoux est vi-
» vant & se rétablit de jour en jour.
» Elle est sage, & je le suis aussi. Je
» n'ai rien à prétendre d'elle; cepen-
» dant par un caprice de cœur auquel
» je ne puis rien comprendre, je ne
» saurois être un moment tranquille
» hors de sa présence. J'ai lu mille di-
» vers effets de l'amour, ajouta-t-il,
» mais ne les ayant jamais ressentis, je
» ne me suis guere attaché à raisonner
» sur leur cause, & j'ignore par con-
» séquent où il en faut chercher le re-
» mede. Si vous en connoissez quel-
» qu'un, au nom de l'amitié ne me le
» cachez pas, ou aidez-moi prompte-
» ment à le trouver ».

Son ami, qui étoit aussi un Officier de distinction, & qui faisoit comme lui toute son occupation des armes, reçut cette ouverture de cœur en riant, & n'y répondit pas d'un ton plus sérieux. « Vous vous moquez, lui dit-il, de
» donner un air si important à une ba-
» gatelle. Vous ne me persuaderez pas

» qu'on aime malgré soi. On voit
» une belle femme. On l'admire : on
» souhaiteroit, si vous voulez, de pou-
» voir obtenir quelque droit sur son
» cœur & sur sa personne. Mais il en
» est comme d'un beau tableau ou d'une
» belle fleur dont on n'est pas le maître;
» un homme raisonnable ne desirera
» pas de les posséder avec une ardeur
» qui trouble son repos. Cette pensée
» même ne se présentera pas à son es-
» prit, s'il sait que celui qui les possede
» les aime trop pour consentir à s'en
» défaire. Qui ne riroit, continua-t-il,
» de cette prétendue nécessité dont la
» plûpart des Amans font leur excuse ?
» Je conçois bien qu'une inclination
» à laquelle on n'a jamais résisté, &
» qu'on a pris plaisir à nourrir, peut
» devenir assez forte pour coûter beau-
» coup de peine à vaincre; il n'en est
» pas autrement de toutes nos habitu-
» des. Mais des charmes tout-puissans,
» des attraits invincibles, des conquê-
» tes certaines, des passions qui pren-
» nent tout d'un coup l'ascendant sur
» toutes les forces de la raison, c'est
» ce que j'ai toujours regardé comme

» autant de chimeres badines qui n'e-
» xiſtent que dans l'imagination des
» Poëtes & dans leurs ouvrages. Ainſi,
» cher ami, ajouta cet admirable con-
» ſeiller, vous vous plaignez d'un mal
» dont la guériſon dépend de vous.
» Aimez-vous ? C'eſt que vous avez
» lâché volontairement la bride à vo-
» tre cœur, & vous ne devez accuſer
» que vous-même. Voulez-vous ceſſer
» d'aimer ? En vérité, je ne vois pas
» qu'il y ait rien de plus à faire que ce
» qu'on fait, quand on veut ſérieuſe-
» ment quelque choſe. N'aimez plus;
» qui vous y force ? »

Ce diſcours n'étant guere propre à conſoler l'amoureux Général, il ſoupira triſtement, & convaincu par expérience que la raiſon ſeule n'a pas toute la force que ſon ami lui attribuoit, il réſolut de ſe priver abſolument de la vue de ſa belle priſonniere, dans l'eſpérance que l'éloignement feroit plus d'effet que tout autre remede. Il pria ſon ami de ſe charger du ſoin de la voir, & il forma ſecrettement le deſſein de la renvoyer ſans rançon, elle & ſon mari, auſſi-tôt que celui-ci ſeroit réta-

bli de sa blessure. Milord Shaftsbury fait remarquer jusqu'ici dans cette conduite deux traits dignes de la plus haute sagesse & du plus grand courage. L'un est la droiture avec laquelle ce Général condamne son amour par la seule raison qu'il le trouve criminel. L'autre est cette supériorité héroïque sur un sentiment involontaire, qui lui fit prendre le parti de couper à ses desirs toute voie de se satisfaire, avant que de savoir s'il pourra venir à bout de les éteindre. Tout Amant, ajoute cet Ecrivain, qui consultant son cœur sur le parti qu'il prendroit dans la même situation, ne le sent pas porté à suivre cet exemple, doit se regarder comme un misérable, & ne pas douter qu'il n'entre toujours quelque chose de bas & de honteux dans ses amours les plus légitimes.

L'autre Officier, ce Philosophe qui rioit de la foiblesse de son ami, vit la belle Commandante, comme il s'en étoit chargé, & ne la vit pas deux jours sans reconnoître la vanité de son systême. Il devint encore plus passionné que le Général; avec cette différence, que malgré l'honnêteté de son caractere,

qui ne le cédoit point, comme j'ai dit, à celui de son ami, le feu de la jeunesse ne lui permit pas de se vaincre si facilement. En effet, le charme de mille sentimens délicieux qu'il n'avoit jamais si bien éprouvé, lui fit oublier une partie de ses principes ; & s'il ne le porta à rien de criminel, il l'écarta bien loin de cette sublime vertu dont il venoit de recevoir l'exemple. L'Historien ne fait aucun détail de ses foiblesses; mais après l'avoir traité d'amant téméraire & d'ami infidelle, il ajoute qu'une fievre violente qui survint au Commandant, lorsqu'on espéroit le mieux de sa guérison, le mit dans peu de jours au tombeau. Cette mort fut d'abord regardée du Général comme un coup du Ciel qui favorisoit l'innocence de ses sentimens. Son Rival ne s'en applaudit pas moins, & ils s'employerent tous deux à consoler la belle Veuve, avec le même zele & les mêmes espérances. Cependant celui-ci, qui n'avoit point renoncé à toutes maximes d'honneur, ne put voir la vertueuse passion de son ami, sans se reprocher la sienne. Ses remords, quoique trop foibles pour l'étouffer, eurent du

moins la force de lui en arracher l'aveu. Il prit le Général en particulier, & lui tint ce discours.

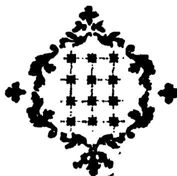
« La honte devroit me lier éternel-
» lement la langue, mais le souvenir
» de votre exemple m'encourage à la
» vaincre, & je sens heureusement au
» fond de mon cœur que l'honneur
» & l'amitié y sont encore plus forts
» qu'elle. Je n'en suis pas moins un
» perfide & un hypocrite ; mais mon
» excuse est que je suis devenu tel sans
» le vouloir ; car je commence par ab-
» jurer la fausse philosophie sur laquelle
» se fondoit toute ma force, & dont
» j'ai fait parade, lorsque vous m'avez
» découvert votre passion. Il est faux
» qu'on n'aime point sans le vouloir.
» Il n'est pas plus vrai qu'on puisse cesser
» d'aimer quand on le veut. Je suis per-
» suadé en même-tems qu'avec beau-
» coup de courage à résister aux pre-
» mieres impressions de l'amour, &
» sur tout à fuir l'objet dont on res-
» sent le pouvoir, un homme de bon
» sens peut se délivrer de sa tyrannie.
» Vous l'avez fait. Vous m'avez donné
» un exemple digne de votre vertu.

» Ma confusion est de ne l'avoir pas
» suivi. Je viens vous en faire l'aveu...
» Quoi ! vous aimez la Commandante,
» interrompit le Général avec beau-
» coup d'agitation ? Oui, répondit ti-
» midement l'Officier, je l'aime, je
» l'adore, je n'en guérirai jamais. Vous
» m'avez dit, en m'apprenant votre
» passion, qu'elle ne vous permettoit
» pas d'être un moment tranquille hors
» de sa présence ; & moi qui n'en suis
» plus à des termes si modérés, je vous
» confesse que la vie me seroit insup-
» portable sans elle ; que si elle ne peut
» être à moi, je vais chercher la mort
» à la bouche du premier canon ».

Le Général consterné de ce qu'il entendoit, garda quelque tems un profond silence, pendant lequel il paroissoit abîmé dans ses réflexions. Enfin, reprenant la parole avec quelques soupirs, il interrogea son ami sur toutes les circonstances qui pouvoient le convaincre de la violence de son amour. Il lui demanda ensuite s'il pensoit à l'épouser ? L'autre ayant répondu que c'étoit son dessein, s'il n'y trouvoit pas d'obstacle invincible : « Eh bien, reprit le vertueux Gé-

» néral, époufez-la. J'ai pu vaincre » une fois mon cœur, je le vaincrai » encore, quoi qu'il m'en coûte. Vous » êtes plus jeune & plus aimable que » moi; je ne pourrois me déclarer vo» tre rival, fans m'expofer à vous voir » préféré. D'ailleurs nous deviendrions » ennemis, & notre haine ne manque» roit pas d'avoir des fuites funeftes. » C'eft à moi, que l'âge, l'expérience » & mon rang, impofent l'obligation » de les prévenir ».

Il l'embraffa après ce difcours, en lui promettant d'être toujours fon ami, & de ne pas voir la Commandante, qu'il ne le vît affuré d'elle par les liens du mariage.





AVENTURE PLAISANTE D'UNE ANGLOISE.

IL eſt fort ordinaire d'entendre ſouhaiter que les bons naturels puiſſent ſe rencontrer & s'unir, ſur-tout dans l'état du mariage. Mais ce ſouhait eſt contraire au bien de la ſociété. Il arriveroit de-là par une conſéquence néceſſaire, que tous les mauvais caracteres s'uniroient auſſi ; & quels déſordres ne verroit-t-on pas naître d'une union ſi pernicieuſe ? Au lieu que le mêlange, tel que la Providence le permet dans toutes les conditions de la vie, ſert également aux uns & aux autres. A ceux-ci par les exemples du bien qu'ils devroient ſuivre, à ceux-là par la vue du mal qu'ils doivent éviter.

Un Gentilhomme Anglois, qui faiſoit ſa demeure à trois ou quatre mille de Londres, ſe trouvoit partagé d'une

si mauvaise femme, qu'étant lui-même du meilleur caractere du monde, on pouvoit dire qu'il étoit parfaitement dans cet ordre de la Providence qu'on vient d'expliquer. De mille traits de mauvaise humeur qu'il essuyoit tous les jours, il y en eut un contre lequel sa patience ne fut point à l'épreuve. Il avoit invité quelques amis à dîner, sans en avertir son épouse qu'il craignoit de trouver opposée à son dessein. L'heure du repas étant venue, & les convives déja assemblés, il lui fit dire qu'on avoit servi, & qu'on n'attendoit plus qu'elle. Le secret avoit été si bien gardé qu'elle l'ignoroit encore, & le mari se flattoit que, par considération du moins pour des étrangers, elle prendroit une fois quelque empire sur elle-même. Elle entre. Elle voit les préparatifs d'une fête qu'elle n'avoit pas ordonnée. La fureur la saisit. Elle en perdit quelques momens la parole. Quelques-uns prétendent, pour la rendre un peu plus excusable, qu'il manquoit quelque chose à son ajustement, & que le désespoir de paroître dans une occasion imprévue, sans avoir mis la derniere main à

sa parure, lui fit perdre aussi-tôt toute mesure. On convient qu'il y auroit eu bien de la malice à lui causer une mortification si cruelle. Mais enfin, de quelque part que vînt l'orage, il se fit sentir à tous les assistans qui y perdirent leur dîner. Elle prit les deux coins de la nappe, & l'ayant jettée par terre avec tout ce qui étoit dessus, elle se retira brusquement, après avoir lancé un regard terrible sur le mari.

La confusion du pauvre Gentilhomme ne fut pas plus grande que celle de ses Convives. Ils demeurerent quelques momens sans lever les yeux, & sans ouvrir la bouche. Cependant ils prirent le parti tous ensemble d'aller dîner chez un Traiteur.

Le mari se trouvant seul fit des réflexions sur cette aventure. La bonté a ses bornes dans les cœurs les mieux disposés. Il conçut que son repos dépendoit d'un événement qui l'alloit rendre esclave pour toute sa vie, s'il ne prenoit pas une résolution vigoureuse. Il ne pouvoit d'un autre côté s'opposer directement au cours du torrent, sans s'exposer à quelque nouvelle scene qui

acheveroit de le deshonorer. Sa prudence & un reste de bonté lui firent prendre enfin le meilleur parti. Il reparut devant son épouse avec l'air le plus tranquille & le plus composé. Quelques jours se passerent, pendant lesquels il affecta autant de complaisance & de soumission que jamais. Cette conduite étant capable de prévenir toutes les défiances, il ne fit pas difficulté la semaine d'après de lui proposer le voyage de Londres. Elle y consentit avec joie. Ils partirent dans leur équipage. La route les obligeoit de passer par Chelsea qui est un Bourg fort agréable. Le Gentilhomme la pria sans affectation de consentir qu'il s'arrêtât quelques minutes, pour rendre ses civilités à ses amis. Il l'invita ensuite à descendre avec lui, & elle ne se fit pas presser pour le suivre. Il la fit entrer dans une belle maison, avec un air de familiarité qui marquoit de l'habitude. Il l'introduisit même dans le jardin, en attendant l'arrivée du Maître qu'il fit avertir par un domestique. Le Maître tardant un peu à paroître, il feignit d'aller à son appartement, pour l'avertir

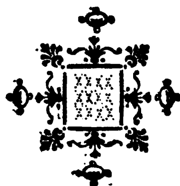
lui-même. Mais, après l'avoir laiſſée ſeule ſous ce prétexte, il gagna la porte du logis, & remontant dans ſon carroſſe, il retourna tranquillement à ſa Terre.

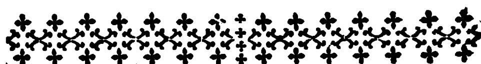
Cette belle maiſon de Chelſea étoit un lieu de rétabliſſement pour les malades, & ſur-tout pour ceux qui ſe trouvent mal de l'air épais de Londres. On y trouvoit des logemens à toutes ſortes de prix, & l'on n'y manquoit de rien, quand on payoit libéralement. L'intention du Gentilhomme étoit d'y faire faire à ſon épouſe un ſéjour de quelques mois, ſous prétexte que ſa raiſon s'étoit malheureuſement dérangée, & qu'elle avoit beſoin de ce régime pour la rétablir. Il avoit prévenu le Maître là-deſſus. Il l'avoit payé d'avance. L'appartement étoit prêt, & l'on avoit eu ſoin de le rendre propre à l'eſpece de maladie qu'on vouloit guérir. Le Maître ne tarda point à paroître, après le départ du Gentilhomme. Il pria civilement la Dame de quitter le jardin; & l'ayant menée dans une chambre où elle s'attendoit de rejoindre ſon mari, il lui déclara qu'elle avoit quelque tems

à vivre chez lui, qu'elle étoit dans son appartement, où elle seroit servie avec toutes sortes de soins, & qu'on n'épargneroit rien pour rétablir promtement sa santé.

Si l'on a pris quelqu'idée de son caractere sur les premieres circonstances de ce récit, on concevra aisément quelle fut sa fureur. Elle en donna mille marques qui ne servirent qu'à confirmer le Maître de la maison dans l'opinion qu'il avoit de son mal. Elle fut enfermée, comme une personne à qui la liberté pouvoit être funeste; on lui donna des Gardes, & l'on consulta moins son goût que ses besoins dans tous ses alimens. Il est vrai qu'elle rejetta pendant quelques jours avec beaucoup d'opiniâtreté les secours & la nourriture même qu'on lui offroit. Mais lorsque sa faim fut devenue pressante, elle consentit à prendre quelque chose, & l'on s'apperçut fort bien que son dessein n'étoit pas de mourir. Elle continua néanmoins fort long-tems de s'emporter en menaces terribles contre son mari; & dans ses momens les plus furieux, elle formoit d'étranges projets

contre la fidélité conjugale. Ils n'étoient pas faciles à exécuter dans la captivité où elle étoit ; mais, pour n'omettre aucune précaution, l'on jugea à propos de ne la faire ſervir que par des femmes. Enfin, la longueur du tems & l'excellence du remede produiſirent peu à peu le changement qu'on eſpéroit. Elle conçut qu'il dépendoit d'elle d'être heureuſe, & elle marqua tant de repentir & de ſoumiſſion, qu'après avoir mis l'un & l'autre à l'épreuve, ſon mari, qui ne ſouhaitoit que de la voir dans ces ſentimens, lui rendit ſa tendreſſe avec la liberté.





AVENTURE
DE M.....

L'ARCHITECTE, qui construisit à Londres l'hôtel de Milord Duc de Newcastle sur le modele de celui du Duc d'Ancaster, qui en est voisin, fut généralement blâmé de ne l'avoir pas suivi en tout. Il voulut lui donner plus de hauteur ; mais le bon sens devoit suffire pour lui faire comprendre qu'en conservant la même largeur, il étoit impossible de changer quelque chose à la hauteur, sans violer absolument les proportions. On prétendit excuser dans le tems ce défaut de jugement par une aventure qu'on racontoit ainsi.

M.... jeune & livré à la débauche, souffroit impatiemment que son pere éclairât de trop près sa conduite. N'ayant point la disposition d'un revenu bien considérable, il se trouvoit hors d'état d'entretenir pour ses plai-

firs, ſuivant l'uſage des Seigneurs Anglois, un appartement ſecret hors de la maiſon paternelle. Dans cette contrainte il avoit pris le parti de ſe fier à ſon valet-de-chambre, quoiqu'il eût été placé près de lui de la main de ſon pere; & par le ſecours de ce garçon il avoit introduit dans ſon propre appartement une Maîtreſſe fort jolie. Il l'y retint ſi long-tems, que le valet commençant à craindre pour le myſtere, & prévoyant que cette intrigue ne pouvoit être connue ſans ruiner ſa fortune, réſolut de trahir ſon jeune Maître, pour ſe conſerver la faveur du pere. La Maîtreſſe fut chaſſée auſſi-tôt avec beaucoup d'éclat, ſans que le jeune Amant pût découvrir la trahiſon de qui il devoit ſe plaindre.

Il falloit chercher un autre aſyle à ſes amours. Le pere avoit achevé alors de bâtir l'hôtel dont on vient de parler; & quoiqu'il ne fût point encore meublé, ni fermé de portes & de fenêtres, parce que l'hiver avoit fait interrompre le travail, on y pouvoit être à l'abri des injures de l'air. Ce fut ce lieu que M.... choiſit pour la retraite de ſa Maîtreſſe. Il fit porter dans l'apparte-

ment le plus commode autant de meubles qu'il en put dérober chez lui, sans faire naître de soupçons, & continuant d'employer son valet dont il ne se défioit pas le moins du monde, il crut avoir trompé la vigilance de son pere & celle de tous les jaloux. Cependant ses absences fréquentes & d'autres raisons alarmerent encore le valet-de-chambre. Les mêmes craintes le rendirent de nouveau perfide. Il découvrit tout au pere, sans cesser de rendre en apparence les mêmes services à son Maître. Le vieux Seigneur fort irrité ne tarda point à s'éclaircir par ses propres yeux. Il court au nouvel hôtel; il entre brusquement; il visite tous les appartemens. Les deux Amans avertis par le bruit cherchent à éviter sa présence. Ils montent d'étage en étage. M.... y entra heureusement; mais la précipitation & la crainte avoit jetté sa Compagne dans un si grand trouble, que, passant contre une fenêtre qui n'étoit pas bouchée, elle eut le malheur de se laisser tomber de haut en bas, & de se tuer sur le champ par cette chûte.

L'Amant ne s'apperçut point tout d'un coup d'un si triste accident. Mais

ne la voyant plus paroître, quoiqu'il fût certain qu'elle étoit montée derriere lui, il eut assez de soupçon de la vérité pour s'avancer vers la fenêtre & pour jetter les yeux au pied de l'édifice. (1) *Il y vit, quel objet pour les yeux d'un Amant!* Il y vit son cadavre dans l'état le plus affreux; meurtri, écrasé, couvert de sang. Il alloit la suivre & se précipiter volontairement; mais un Génie favorable, qui veilloit à son salut, le tira rudement par le bras, le fit descendre malgré lui, & le conduisit dans un lieu de sûreté, où à force de prieres & de bonnes raisons il le fit consentir à souffrir la vie. C'est ainsi qu'une infinité de gens le racontoient, & on ne réussiroit point à leur persuader qu'un jeune Anglois bien amoureux pût être sauvé dans les mêmes circonstances par un autre secours que celui du Ciel. Cependant d'autres prétendirent que le valet-de-chambre ayant suivi de près son jeune Maître, & le trouvant à la fenêtre où il couroit quelque danger, le prit entre ses bras, sans consulter sa volonté, & lui ôta le pouvoir de se

(1) Ce vers est de Racine.

précipiter qu'il demandoit inſtamment. Ce commentaire eſt apparemment le plus certain ; & pour répondre à ceux qui ſont de l'autre opinion, on peut dire que la douleur & la conſternation ayant altéré tout d'un coup les forces du jeune Milord, il n'en put tirer aſſez de ſon déſeſpoir pour s'oppoſer au ſecours imprévu qu'il reçut de ſon valet ; ce qui fit que l'aſſiſtance immédiate du Ciel ne fut point néceſſaire pour le ſauver. On doit ſentir que s'il y a eu quelque difficulté, c'eſt uniquement parce qu'il eſt queſtion d'un jeune Anglois ; car il y a peu de François dont on ne pût expliquer la patience & la réſignation dans le même cas, ſans être obligé de recourir aux génies.

Quoi qu'il en ſoit, M... étant devenu dans la ſuite maître de l'hôtel, on aſſura que c'étoit pour conſerver la mémoire de ſon infortune, & pour en conſacrer le lieu, qu'il avoit changé les greniers en chambres, & fait hauſſer par conſéquent ſa maiſon d'un étage ; la perte d'un peu de régularité dans les proportions n'étant pas un obſtacle qui pût tenir contre une raiſon ſi forte.



TRISTE EXEMPLE DE MORALE.

SAINT-ÉVREMOND a prétendu que Paris, Londres ou Rome, étoient le ſeul ſéjour digne d'un honnête homme. Cette idée eſt-elle juſte ? Si l'idée qu'il ſe formoit d'un honnête homme eſt celle d'un homme vertueux, quelle ſatisfaction peut-il y avoir pour la vertu, dans la préſence continuelle de tous les vices qui y ſont oppoſés ? Les grandes villes ſont comme leur aſyle. Ils y trouvent une eſpece de protection dans l'exemple, & d'encouragement dans l'impunité. Qu'on écoute le Miſantrope :

Trahi de toutes parts, accablé d'injuſtices,
Je veux ſortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher ſur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

En effet, ſi l'on pouvoit dire que la liberté manquât jamais pour faire

le bien, ce feroit dans des lieux où le pouvoir du vice eſt ſi tyrannique, qu'on s'y trouve quelquefois ſoumis malgré ſon inclination. Mais il eſt du moins libre de fuir, quand on ſe ſent trop foible pour réſiſter. C'eſt la doctrine de l'Evangile, de l'honneur & de la raiſon.

Le trait ſuivant, qui va ſervir d'explication à cette morale, excita à Londres la compaſſion de tout le monde. Un jeune homme, dont le nom & la famille étoient connus de toute la ville, & qui par ſes qualités perſonnelles ſembloit pouvoir aſpirer aux premieres diſtinctions de la patrie, s'étoit marié, par le conſeil de ſes parens, à une perſonne de ſon âge, qui lui avoit apporté pour dot autant de mérite que de bien. Quoique ce mariage ne fût point de ſon choix, il voyoit ſon épouſe ſans averſion, & il ſe ſeroit accoutumé à l'aimer, ſi rien n'eût troublé ſa douceur naturelle & ſes vertueuſes inclinations. Mais la bonté de ſon caractere avoit déja été dérangée par quelques amis, dont la ſociété avoit eu trop d'agrément pour

lui. Ils l'avoient entraîné dans la débauche. Le mariage devoit naturellement le ramener à une conduite plus réglée, & ses parens n'avoient point eu d'autre vue pour l'y porter; cependant le remede même se changea en poison, & la nature de son mal en devint plus maligne & plus dangereuse.

Ses amis ne pouvant souffrir l'air de réformation qu'ils lui virent prendre après ses noces, concerterent ensemble les moyens de le rengager dans leur *Club* [1]. Comme il avoit trop de raison pour ne pas sentir ce qu'il devoit à son épouse, à son honneur & à son établissement dans le monde, ils n'auroient pas réussi à lui faire reprendre le chemin du vice; mais connoissant son humeur, ils eurent assez d'adresse pour ne lui rien proposer qu'avec certains ménagemens. Ils lui firent considérer que Londres est d'une si vaste étendue, qu'il pourroit sans scandale se partager entre ses plaisirs

[1] C'est le nom qu'on donne en Angleterre à certaines Assemblées régulieres qui se font dans les Cabarets, & autres lieux de plaisirs.

& ses devoirs; qu'il n'étoit question que de choisir pour leurs Assemblées un quartier éloigné de sa demeure; que son Epouse même pouvoit être trompée aisément par quelque prétexte; enfin que rien n'étoit si facile dans une grande Ville, que d'en imposer au Public, & de jouer différens personnages. Ces raisons le séduisirent. Il entreprit tout-à-la-fois deux rôles fort opposés ; pendant le jour on le voyoit grave dans son quartier, attentif à ses affaires, laborieux, modeste; & le soir, aussi-tôt qu'il pouvoit se dérober avec bienséance, il alloit se livrer pour toute la nuit, aux excès qui sont ordinaires à la jeunesse de Londres.

Il auroit fallu, pour soutenir constamment un genre de vie si bizarre, qu'il eût trouvé le secret de conserver au même degré le goût du vice & de la vertu; mais cet équilibre étant impossible, on ne fut pas long-tems à voir le vice emporter la balance. Son respect pour le Public, ses égards pour son épouse, les ménagemens qu'il avoit gardés pour sa fortune & pour sa répu-

tation, tout disparut par degrés. Il négligea ses affaires. Il ruina son crédit. En moins de six ou sept ans, il dépensa tout son bien, avec la meilleure partie de celui de son Epouse, & il se rendit méprisable à tous les honnêtes gens.

Cette triste Epouse n'avoit pas attendu si long-tems à lui tendre la main dans le précipice, & à faire toutes sortes d'offres pour le rappeller à lui-même. Elle l'aimoit avec une tendresse extrême. Elle avoit eu de lui, dans les premieres années de son mariage, deux enfans, dont l'intérêt étoit un motif aussi pressant que sa tendresse. Cent fois elle avoit employé ses prieres & ses larmes, les sollicitations de ses parens, & l'intercession de ses amis. Elle s'étoit même flattée quelquefois d'avoir emporté la victoire. Mais, s'il y avoit eu quelques momens où l'infidele avoit paru touché de ses pleurs, la force de l'habitude, l'exemple, les railleries de ses compagnons de débauche avoient détruit presqu'aussi-tôt son ouvrage. Enfin, trop foible pour résister plus long-tems à son infortune, elle tomba

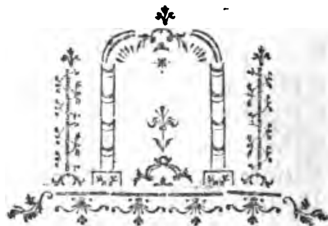
dans une maladie [1], qui n'a point de nom dans notre langue, & qui n'eſt nulle part auſſi funeſte qu'en Angleterre. Réduite en peu de momens à l'extrémité, elle prit la plume, & elle recueillit toutes ſes forces pour écrire les lignes ſuivantes à ſon Mari, qui étoit dans le lieu ordinaire de ſes débauches, où il paſſoit quelquefois des ſemaines entieres. Elle lui envoya la Lettre avec ſes deux Enfans, dont le plus âgé n'avoit pas ſix ans.

» C'eſt à ces petits Orateurs à plai» der pour eux-mêmes. Jettez ſur eux » un œil de pere. Ils ſont au moment » de tomber dans l'opprobre & dans » la miſere. A qui auront-ils recours » pour l'éviter? Hélas! qui pourra les » croire lorſqu'ils accuſeront leur pere » de leur malheur? Jettez encore une » fois les yeux ſur eux. Quoi! la na» ture ne vous dit-elle rien en leur fa» veur? Oh! cher Epoux, ayez pitié » de vos miſérables Enfans. Pour moi » j'ai le coup au fond du cœur. Tous » mes maux vont finir. Adieu ».

[1] En Anglois *Brokenheart*. Ce mot traduit littéralement, ſignifie *cœur briſé*.

L'effet de ce billet paroîtra incroyable. Avec plus de rapidité, dit-on, qu'on ne peut le repréſenter, le pere arrache ſes Enfans des bras de leur Nourrice, les ſerre entre les ſiens d'une maniere toute paſſionnée, & ſans prononcer une parole, ni vouloir rien entendre, il ſort impétueuſement, en les tenant toujours dans cet état, traverſe pluſieurs rues, court, fend la preſſe, ne répond à perſonne, & arrive tout hors d'haleine à ſa maiſon, où il monte d'abord à l'appartement de ſon Epouſe. Elle étoit expirante. La vue de ſon Mari ne laiſſa pas de la ranimer un moment. Elle parut s'appercevoir de l'heureux effet de ſa Lettre, & mourut contente d'une penſée ſi douce. Pour lui, qui reconnut auſſi-tôt qu'elle rendoit le dernier ſoupir, il n'y a point d'expreſſion qui puiſſe donner une juſte idée de ſon déſeſpoir. Ses premiers mouvemens alloient à finir ſa vie de ſes propres mains. D'un grand nombre de ſpectateurs que le bruit de ſes efforts & de ſes gémiſſemens attira dans ſa maiſon, il s'en trouva quelques-uns, qui, dans l'indignation de

ſa conduite paſſée, & pleins de compaſſion pour le ſort de ſon Epouſe, vouloient qu'on lui laiſsât la liberté de ſe punir lui-même, comme il paroiſſoit le deſirer; mais les plus ſages s'y oppoſerent pour l'intérêt de ſes Enfans. Il ſe retira enſuite à la campagne, où ſon repentir fut ſincere & conſtant.





TRAITS

D'UNE GÉNÉROSITÉ SANS EXEMPLE.

MORALE HISTORIQUE.

LA Morale ne paroîtroit pas si souvent ennuyeuse, si elle se présentoit toujours sous des traits aussi agréables que dans l'Histoire suivante.

Un homme (il importe peu de quel pays, mais on lui donne pour patrie le comté de Derby) étoit demeuré seul de sa race, & ne connoissoit personne assez familiérement pour se promettre beaucoup de douceur dans le commerce ordinaire de la société. Il avoit des biens considérables. Mais ses desirs étant bornés par l'habitude d'une vie frugale, il ne voyoit point quel usage il en pouvoit faire pour augmenter le bonheur de sa vie. Nulle passion qui pût le déterminer par les motifs du plaisir. Nul engagement qui parût le porter à rien par devoir. Sa condition lui devint si ennuyeuse, qu'après un

grand nombre de réflexions mélancoliques, il parvint à douter si une vie dans laquelle il ne voyoit aucune apparence de trouver jamais plus d'agrémens, ne méritoit pas d'être abandonnée, ne fût-ce que par cette raison, qu'un état incertain, tel que celui qui vient après la mort, paroît préférable à celui dans lequel on n'éprouve certainement que de la pesanteur & de l'ennui. Il en étoit déja au choix de la mort, & dans le trouble dont il ne pouvoit se défendre, il s'agitoit avec tant de marques d'inquiétude, qu'un Pauvre qui le trouva rêveur & distrait dans un lieu public où il se promenoit seul, se détermina à lui demander s'il avoit besoin de ses services, ou s'il avoit quelque douleur pressante à laquelle on pût remédier. M. Ily, c'étoit son nom, étoit connu du Pauvre qui l'interrogeoit. Il lui répondit du ton d'un homme riche, qui n'est pas satisfait de sa fortune. Ah! que ne faites-vous part aux autres, lui dit le Pauvre, d'un bien qui paroît vous être inutile. Ce reproche fit naître mille réflexions à M. Ily. Il trouva du plaisir à penser

qu'il pouvoit satisfaire un desir aussi empressé que celui qu'on lui marquoit, & se faisant suivre du Pauvre, il le conduisit à sa maison où il lui laissa le choix de ce qui lui paroîtroit le plus propre à le rendre heureux. Ce misérable ne manquoit pas de raison. Il confessa naturellement à M. Ily qu'il n'avoit pas le goût des plaisirs, qui ne se trouvent que dans l'abondance; mais qu'une somme d'argent qui le mettroit en état de former un petit établissement avec sa famille, suffiroit pour remplir ses voeux. Elle lui fut accordée sur le champ. Il en fit un si bon usage, que dans peu de semaines il se vit en état de ne pas craindre la misere. M. Ily suivoit à l'œil les progrès de son ouvrage; & presqu'également sensible à la joie d'avoir changé la situation d'une famille malheureuse, & aux témoignages de reconnoissance qu'il en recevoit continuellement, il s'apperçut qu'une occupation si douce avoit mis un changement extrême dans sa propre condition.

Ses idées s'ouvrirent ainsi par degrés. Il conçut que le nombre des misérables

n'étoit pas borné à ceux qui attendent des ſecours de la libéralité des paſſans, & que ſi un particulier étoit capable de tant de ſenſibilité pour ſes bienfaits, il en pouvoit eſpérer beaucoup plus d'une infinité d'honnêtes gens qui joignent plus d'élévation d'ame aux mêmes beſoins. Son cœur fût flatté de cette eſpérance. Il ſe fit une étude de chercher ceux qui lui paroîtroient dignes de ſon attention par d'autres motifs que la ſimple humanité. Il en découvrit un grand nombre, car le monde eſt rempli de malheureux qui méritent un meilleur ſort. Il joignit au bien qu'il leur fit, ces manieres bonnes & généreuſes, qui épargnent aux ames bien nées la confuſion de voir leur miſere trop connue, & celle même d'y voir apporter du ſoulagement. Ces deux ſoins, celui de répandre ſes bienfaits, & de ne les pas trop faire valoir, occuperent ſi agréablement M. Ily, que loin d'avoir des momens oiſifs à remplir, il ſe plaignoit que le tems étoit trop court, ou qu'il paſſoit trop vîte.

On rapporte des effets extrêmement ſinguliers de cette paſſion de contribuer

au bonheur d'autrui, qui avoit ſuccédé à l'ennui d'une vie peſante & inutile. Un ſoir qu'il revenoit ſeul chez lui, après avoir paſſé le jour dans les exercices ordinaires de ſa générosité, il entendit deux Bourgeois qui s'entretenoient de leurs affaires, & qui après s'être confeſſés naturellement qu'elles étoient en fort mauvais ordre, regrettoient de n'être pas connus de M. Ily, dont on commençoit à publier de tous côtés les bienfaits. Avec cinquante guinées, diſoit l'un, j'acquitterois mes dettes, qui m'ôtent le pouvoir de ſoutenir mon commerce; & mon travail qui deviendroit auſſi-tôt plus tranquille & plus libre, me rétabliroit bientôt dans l'état dont mes malheurs m'ont fait tomber. Cinquante guinées ſeroient bien éloignées de me ſuffire, répondit l'autre; & quelqu'éloge qu'on faſſe des libéralités de M. Ily, je ne le croirois jamais diſpoſé à me prêter mille guinées, ſans leſquelles il n'y a point de rétabliſſement à eſpérer pour moi. M. Ily s'approcha d'eux. Mes enfans, leur dit-il, j'ai entendu vos beſoins. Je connois M. Ily, dont vous avez une

si haute opinion, & je pourrois vous rendre près de lui quelque service; mais il est accablé de mille soins, & je n'oserois vous répondre qu'il se portât tout-d'un-coup à vous obliger. Cependant il ne faut pas que vous le regardiez comme le seul homme de notre pays qui sache rendre service aux honnêtes gens. Je veux que vous receviez de moi celui qui vous est nécessare, & je n'y mets que deux conditions; l'une que vous ne chercherez pas à me connoître; l'autre que vous m'apporterez demain à la même heure & au même lieu, une attestation de votre Ministre, qui me rende témoignage de votre conduite. Ce discours fut reçu d'abord comme un badinage. Cependant les deux Bourgeois prirent le parti de risquer l'aventure. Ils se trouverent le lendemain au rendez-vous, & M. Ily, aussi fidele qu'eux à sa promesse, leur apporta les mille cinquante louis. Leur joie parut extrême. Ils lui remirent en échange les certificats du Ministre, qui furent aussi sa seule caution, car il se déroba aussi-tôt pour éviter d'être reconnu. On ignore si son intention étoit

de leur faire un don de cette somme, ou un simple prêt. Mais ces deux honnêtes gens, qui n'avoient compté de recevoir son bienfait qu'à ce dernier titre, & qui s'étoient proposé de lui en faire leur obligation, furent extrêmement surpris de voir disparoître leur bienfaiteur. Ils prirent ensemble une résolution aussi extraordinaire que son action. Ce fut de faire afficher dès le lendemain sur la Place de Derby toutes les circonstances de leur aventure, avec une déclaration, par laquelle ils s'engageoient devant le Public à restituer dans certains termes la somme qu'ils reconnoissoient avoir reçue. Et pour écarter toute apparence d'équivoque, ils promettoient de la déposer entre les mains du Magistrat, en l'autorisant à la remettre au porteur des certificats du Ministre. Un procédé si noble attiroit l'admiration de tout le monde, lorsque le jour suivant en offrit une nouvelle matiere, dans une autre affiche, qui contenoit la déclaration du bienfaiteur. Il protestoit que charmé d'avoir placé si heureusement son bienfait, il ne demandoit point

d'autre retour que le ſentiment de deux cœurs qui lui paroiſſoient ſi capables de reconnoiſſance ; & prenant le Public à témoin qu'il leur abandonnoit la propriété de la ſomme, il ajoutoit que pour éteindre juſqu'au droit de la redemander, il avoit renvoyé le même jour les certificats du Miniſtre au Magiſtrat. Ce ne fut pas tout-d'un-coup qu'on perca le voile où la modeſtie de M. Ily s'étoit enveloppée ; & peut-être cette belle action auroit-elle échappé pour toujours au Public, ſi l'Intendant de ſes affaires n'avoit ſervi à la révéler, en rendant témoignage qu'il avoit fourni les deux mêmes ſommes à ſon Maître dans le tems de l'événement.

On ne trouvera point le trait ſuivant moins admirable. Une fille de quinze ans s'étoit laiſſée ſéduire par un domeſtique de ſa maiſon, & la crainte de ſon pere, qui étoit d'une humeur fort violente, lui avoit fait prendre le parti de ſe cacher chez de pauvres voiſins. Le Domeſtique encore plus effrayé, s'étoit mis à couvert par la fuite. On avoit tenté inutilement d'inſpirer de la patience au pere pour un malheur

ſans remede. La ſeule reſſource qui reſtoit à la jeune fille, étoit d'aller à Londres, avec l'eſpérance de ſe placer dans quelque maiſon où ſa diſgrace ne ſeroit pas une raiſon pour refuſer ſes ſervices. Mais M. Ily, dont toute l'occupation étoit de s'intéreſſer à la peine & aux embarras d'autrui, jugea que dans une ville où la corruption des mœurs eſt égale dans les deux ſexes, elle alloit achever de ſe perdre. On lui avoit parlé d'ailleurs fort avantageuſement de ſon caractere. Il la vit; & lui déclarant qu'après une faute telle que la ſienne, il n'y avoit qu'une voie pour revenir à l'honneur, mais une voie dure & choquante, il lui demanda ſi elle conſentiroit à épouſer ſon ſéducteur. Comme l'amour avoit eu moins de part à ſon déſordre que la fragilité de la nature, la fierté de ſa naiſſance lui fit faire quantité d'objections. Mais le ſecours n'étant offert qu'à ce prix, elle ſe rendit enfin aux motifs de ſageſſe & de vertu qui furent les ſeuls que M. Ily affecta d'employer. L'idée qu'il prit d'une femme à qui des conſeils de cette nature étoient capables de faire ſur-

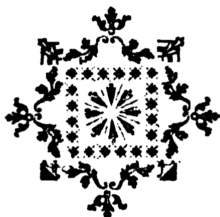
monter les ſentimens naturels de l'orgueil, le porta à ne rien épargner pour réparer ſon malheur. Il commença par acheter une Charge honnête à ſon Amant, & l'ayant envoyé à Londres avec ſon nouveau titre, il eut ſoin de le recommander aux amis qu'il avoit dans cette ville, pour lui donner occaſion de le former au commerce des honnêtes gens. Enſuite, l'ayant établi dans le lieu où il avoit acheté ſon Emploi, il prit lui-même la peine de lui conduire ſa femme, qu'il avoit fait garder ſoigneuſement dans cet intervalle. Il les fit marier, & il leur procura mille moyens de mener une vie douce & agréable. Cette entrepriſe étoit exécutée avec tant de ſecret, que le pere de la jeune fille n'ayant été informé de rien, il fut extrêmement ſurpris de recevoir un jour la viſite de M. Ily, qui venoit le prier de rendre ſon amitié à ſa fille, & d'agréer qu'elle lui rendît ſa viſite avec le Commiſſaire ſon mari. L'étonnement du pere augmenta encore, lorſqu'il apprit qu'avec cet Emploi, qui mettoit ſon gendre au rang des plus honnêtes gens de la ville

où il s'étoit établi, il étoit aſſocié à l'entrepriſe des Mines, dont les Directeurs paſſent pour les plus riches particuliers de la Province. C'étoit M. Ily, qui avoit engagé ſon crédit pour le faire entrer dans cette Société. Dans un pays où les richeſſes ſont plus conſidérees que la naiſſance, tout changea de face pour le pere. Il rendit ſes bonnes graces à ſa fille pendant le reſte de ſa vie, & il lui fit en mourant des avantages qui la mirent en état de reſtituer à M. Ily ce qu'il avoit avancé pour ſon établiſſement.

On s'expoſeroit à ne pas finir, ſi l'on entreprenoit de rapporter tous les exemples de ſa générosité & de ſa modeſtie. Il ſe reprochoit ſouvent, comme Titus, d'avoir perdu tout le tems qu'il n'avoit pas employé à faire du bien. Les eſprits auſteres ne loueront pas une autre ſorte de vertu qu'il exerça dans ſa maiſon, & que la vieilleſſe même ne l'empêcha point de pratiquer juſqu'à la fin de ſa vie. Il avoit remarqué que parmi les filles livrées à la débauche, il s'en trouvoit toujours un grand nombre qui s'y abandonnent

ſans penchant, & qui ne s'attachent à cette miſérable profeſſion que par des néceſſités de fortune auxquelles il ne ſe préſente point d'autre remede. Son cœur, devenu ſi facile à toucher, étendit ſa compaſſion juſqu'à ces malheureuſes victimes. Il en retira chez lui une multitude, qu'il trouva le moyen d'occuper d'une maniere ſi utile, que non-ſeulement leur entretien ne l'engageoit point dans une dépenſe conſidérable, mais qu'avec le produit de leur travail, il en maria pluſieurs à diverſes perſonnes qui ne firent pas difficulté de les épouſer. Ses cenſeurs crurent remarquer que celles dont il faiſoit choix n'étoient pas les plus laides, & lui attribuerent d'autres vues que celles de les appeller à une vie plus réglée; mais, en ſuppoſant même qu'il ſe réſervât les droits du Maître, il eſt clair que c'eſt toujours un bien de les avoir délivrées d'un beaucoup plus grand mal. On a compté avant la mort de M. Ily plus de quatre-vingt perſonnes qu'il avoit aſſiſtées de ſes biens, juſqu'à mettre un changement conſidérable dans leur fortune; ſans

parler de divers établissemens qu'il fit pour les Malades & pour les Pauvres, dont le fruit subsistera d'autant plus long-tems, que rien n'est si respecté des Anglois que ces charitables fondations.





ZELE D'UNE FILLE ANGLOISE POUR LA RELIGION.

UNE jeune fille d'une beauté & d'un mérite extraordinaire, nommée *Anna Higgs*, ayant entendu parler de la fameuse entreprise du Docteur Berkley, pour répandre le Christianisme dans les Colonies Angloises, & gémissant qu'elle eût manqué de succès, résolut d'y suppléer suivant la mesure de ses forces, en faisant du moins servir sa beauté à rétablir une partie de ce grand projet. Le sien fut de se rendre si aimable aux yeux de quelque célebre Ministre, qu'elle pût lui inspirer une forte inclination, & de lui faire acheter sa conquête par une promesse formelle de passer avec elle en Amérique, pour y employer tous ses biens & tous ses soins à la conversion des Infideles. On juge bien qu'une résolution si sainte ne s'exécuta

point par les voies ordinaires de la galanterie. Cependant tout ce qu'une femme vertueuſe peut mettre en uſage pour relever ſes qualités naturelles, ne fut point épargné. Elle eut ſoin en même-tems de déclarer modeſtement que ſon goût étoit pour les Miniſtres; & ſouffrant à peine la préſence des autres hommes, elle affecta de ſe lier avec pluſieurs femmes qui tenoient à l'Ordre Eccléſiaſtique par le mariage ou par la parenté. Il arriva, malgré ces précautions, qu'un jeune cavalier prit de l'inclination pour elle, & s'attacha à la ſuivre avec toute l'ardeur de l'amour. Elle rejetta ſes ſoins, &, quoiqu'aſſez éclairée pour rendre juſtice à ſon mérite, elle lui déclara avec la derniere rigueur qu'elle étoit réſolue de ne jamais l'écouter.

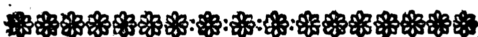
D'un autre côté, quelques Miniſtres avec leſquels elle vivoit familiérement, ne purent la voir long-tems ſans prendre pour elle quelques ſentimens de tendreſſe. Il s'en préſenta deux tout-à-la-fois avec les mêmes deſirs. Elle les écouta d'abord ſans préférence, & dans la ſeule vue de connoître à fond leur

caractere. L'un, sans lui plaire autrement par ses qualités personnelles, lui parut le plus propre au grand dessein qu'elle méditoit ; ce fut assez pour la déterminer en sa faveur. Il ne lui restoit que de le disposer à suivre toutes ses volontés ; & ne voulant rien laisser au hasard, elle le fit languir pendant cinq ou six mois pour l'enflammer autant qu'il pouvoit l'être, en lui faisant entendre qu'elle étoit arrêtée par des raisons qu'il pouvoit vaincre, mais qui demandoient tant d'amour & de constance, qu'elle l'en croyoit peu capable. Enfin, pressée par ses instances, & presqu'assurée du succès par ses sermens, elle lui confessa que l'amour du plaisir la faisoit moins penser au mariage que le zele de la Religion ; qu'elle vouloit faire un Apôtre de son mari, partager ses travaux, & quitter Londres, en un mot, pour aller prêcher l'Evangile en Amérique. Ce discours parut si extraordinaire au Ministre, que ne pouvant soupçonner sa Maîtresse de le railler, il craignit que son esprit n'eût souffert quelqu'altération. Il n'osa la contredire ouvertement ; mais n'étant

guere diſpoſé non plus à goûter ſes propoſitions, il ſe retrancha dans des excuſes & des objections ſi frivoles, qu'il n'en fallut pas davantage à la ſincere Anne pour lui faire juger qu'elle avoit été trompée par les apparences. Son zele n'excluoit pas un peu de fierté, & la moindre de ces deux cauſes étoit capable de lui inſpirer un juſte dédain pour un homme qui répondoit ſi mal à ſon attente. Elle déſeſpéra même de parvenir par d'autres voies à ce que la Religion & l'amour n'avoient pu lui faire obtenir. Le Miniſtre & tout ce qui lui reſſembloit, fut congédié.

Cependant leur mariage étoit ſi avancé qu'il fallut juſtifier aux yeux des deux familles une rupture ſi éclatante. Anne refuſoit de s'expliquer. Le Miniſtre confus de ſa diſgrace, & piqué de ſe voir tourner en ridicule par ceux qui avoient envié ſon bonheur, n'eut pas plus de diſcrétion que de courage. L'aveu qu'il fit de ſon aventure n'ayant point tardé à ſe répandre, il parvint aux oreilles du jeune Cavalier qu'Anne avoit rebuté, & que cette rigueur n'avoit pas guéri de ſa paſſion. Que n'eût-

il pas fait pour lui plaire ? Il ne balança pas un moment à s'aller jetter à ses pieds, & ne lui déguisant rien de ce qu'il venoit d'apprendre, il lui offrit d'embrasser l'état Ecclésiastique, si c'étoit à cette profession qu'elle destinoit son cœur, & de parcourir avec elle tous les déserts de l'Amérique. Elle avoit trop de bon sens pour ne pas distinguer un emportement de passion d'un zele sincere; mais ce transport du moins ne lui permettoit pas de douter qu'elle ne fût aimée, & c'étoit déja un des avantages qu'elle avoit voulu se procurer. L'autre pouvoit en être la suite, & devenir même le fruit d'une ardeur moins tumultueuse. Elle promit sa main au jeune homme, sans autre condition que de l'aimer constamment. Ce mariage ne tarda pas à se conclure; & si leur ardeur pour le voyage de l'Amérique, qui ne paroissoit point se refroidir, non plus que leur tendresse mutuelle, n'eut point son exécution, on ne douta pas du moins qu'ils ne contribuassent de leurs conseils & de leurs richesses à tous les projets que le zele de la Religion feroit former.



AVENTURE DE BETLEM NIKLOS.

BETLEM Niklos, d'une ancienne maiſon illuſtrée par le fameux Betlem Gabor, étoit aimé d'une Princeſſe, pour qui il n'avoit pas une paſſion moins vive. Obligé de s'en ſéparer pour quelque tems, il reçut d'elle une boîte cachetée, qu'elle lui donna ſans lui dire ce qu'elle contenoit, ni ce qu'il en devoit faire, ſi ce n'eſt qu'elle lui défendit de l'ouvrir avant que d'être arrivé à Hermanſtadt, où ſon devoir l'appelloit. Elle ſe retira enſuite, & lui défendit de la ſuivre.

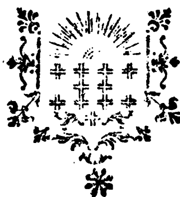
Il reſta pluſieurs momens interdit, & comme immobile. Mais enfin il fallut partir, & s'éloigner de ce qu'il avoit de plus cher au monde. Etant en chemin, il repaſſa dans ſon eſprit tout ce qui lui étoit arrivé en prenant congé

dans le milieu, & qu'elle s'ouvroit des deux côtés. Il la retourna, pour en lever le couvercle qu'il n'avoit pas d'abord apperçu. Il y vit ces paroles en caracteres beaucoup plus petits que les premiers : *Pour mon infidele.* Il en frémit. Ce ne fut qu'en tremblant, & avec beaucoup de peine qu'il enleva le couvercle qu'il croyoit ne devoir rien annoncer que de funeste. Il l'ouvrit, & y trouva un billet conçu en ces termes.

» Avouez, cher Betlem, que l'in» discrétion est inséparable du carac» tere des hommes ; que nous ne sau» rions prendre trop de précautions » pour nous assurer de leur fidélité ; & » qu'il est bien rare d'en trouver qui » méritent que nous ayons une entiere » confiance en leur parole. Je vous » pardonne cependant l'infidélité que » vous venez de me faire, puisque » c'est moi qui vous ai tendu ce piege » pour vous y faire tomber. Observez à » l'avenir plus religieusement que vous » n'avez fait toutes les conditions que » je vous ai prescrites, si vous voulez » que je continue de souffrir que vous

» me donniez quelquefois des mar-
» ques de vôtre amour.

Il ne falloit pas moins que des expressions si flatteuses pour effacer de son esprit les termes du premier billet. Se trouvant tout-à-coup métamorphosé, Betlem voulut examiner ce qui restoit dans la boîte ; il y trouva trois petits paquets, qu'il ouvrit, & qui contenoient trois bagues, sur lesquelles étoient trois devises, vrais prodiges d'esprit & d'amour.





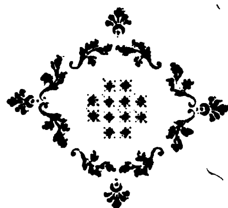
HISTOIRE D'UN POËTE SAXON.

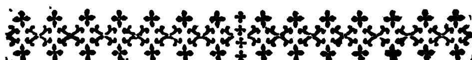
UN Seigneur Allemand racontoit qu'il avoit eu long-tems dans ſes Terres un Hermite Saxon, qui lui avoit demandé la permiſſion d'y bâtir une cabane au milieu d'un bois fort agréable, & qui s'y étoit occupé pendant douze ou treize ans à compoſer des vers dont tous les ſujets étoient moins Chrétiens que Philoſophiques. Il s'en trouva de ſi bons, que le Seigneur ne put ſe perſuader qu'ils vinſſent d'un homme auſſi ſimple, & d'un air auſſi commun que l'Hermite le paroiſſoit. Il le preſſa d'en compoſer quelques-uns en ſa préſence. L'ayant obtenu après beaucoup d'inſtances, le Seigneur Allemand avoit eu tant d'étonnement de voir changer la phyſionomie & la contenance du Poëte, à meſure qu'il s'é-

chauffoit dans la compoſition, qu'il l'avoit cru véritablement inſpiré de quelque Démon Poëtique. Il n'eut pas de peine, après cette expérience, à juger que c'étoit le genre de vie auquel il s'étoit réduit, & ſur-tout la mauvaiſe qualité de ſa nourriture, qui avoient altéré ſa figure naturelle. Il le força d'accepter des alimens plus convenables à l'occupation dont il paroiſſoit faire ſes ſeuls délices, & lui faiſant porter matin & ſoir de quoi faire deux repas excellens, il s'apperçut bientôt d'un changement avantageux dans ſa poéſie, comme ſur ſon viſage. Sa curioſité augmentant pour connoître ce qui l'avoit déterminé à prendre le parti de la ſolitude, il lui fit confeſſer, à force d'inſtances, qu'il étoit Chanoine de..... c'eſt-à-dire, un des plus gros Bénéficiers d'Allemagne. Il avoit joui de ſon Bénéfice en homme qui s'occupoit peu de l'avenir. Se voyant accablé de dettes, & menacé d'une punition rigoureuſe pour quelques déſordres qu'il ne confeſſoit pas ſi volontiers, le déſeſpoir l'avoit fait renoncer à ſon établiſſement. Il avoit erré dans plu-

sieurs Cours, aussi long-tems que ses débris de sa fortune avoient suffi pour son entretien, & se trouvant enfin sans ressource, il avoit pensé à se faire Hermite. Au reste, il étoit entré si peu de dévotion dans son entreprise, qu'à peine sortoit-il de son Hermitage pour les devoirs communs de la Religion. Il ne lui restoit plus de goût pour la débauche, puisqu'il avoit été capable de s'assujettir si long-tems à un train de conduite qui ne lui laissoit rien à espérer du côté du plaisir; & les sujets même qu'il choisissoit pour ses Pieces, marquoient un homme revenu de toutes les folles passions qui avoient causé sa ruine. Le Seigneur Allemand le crut digne de sa protection & de son amitié. Il lui offrit de s'employer pour le faire rétablir dans son Bénéfice, & l'ayant fait consentir à quitter sa solitude, il le traita chez lui avec beaucoup de caresses & de distinction. Mais tandis qu'il faisoit agir effectivement ses amis pour le réconcilier avec son Evêque & son Chapitre, la mort l'enleva presque subitement. Toutes ses compositions sont restées entre les mains de son bienfai-

teur qui les conſervoit précieuſement & qui ſe propoſoit d'en donner les meilleures au Public. La principale étoit un Poëme ſur les quatre âges de l'homme, qui, ſelon lui, égaloit tout ce que nous avons de plus eſtimé dans notre langue.





ACCIDENT TRAGIQUE

Arrivé dans un Bain.

UNE jeune fille de Londres plus tendre qu'il ne convenoit à son bonheur & à son repos, entretenoit quelques liaisons de cœur avec un jeune homme dont les assiduités déplaisoient à ses parens. Elle reçut des ordres si absolus de ne le pas voir, & sa mere prit de si bonnes mesures pour la tenir continuellement sous ses yeux, qu'elle fut contrainte d'obéir en murmurant. Elle ne faisoit point un pas qui ne fût observé. Les billets mêmes, cette foible consolation de l'amour malheureux, furent interceptés avec une si cruelle exactitude, que de mille qui lui furent écrits, il n'en parvint pas un jusqu'à elle. L'Amant qui ne faisoit que s'enflammer par les diffi-

cultés, étoit sans cesse à chercher l'occasion de les lui faire tenir plus heureusement. Enfin, sa vigilance continuelle lui fit découvrir que la mere de sa Maîtresse la menoit quelquefois au bain. Il gagna aussi-tôt un des Gardes, & quoiqu'il eût formé sur le champ un projet plus étendu, il se contenta d'abord, par ménagement pour la modestie de sa Belle, de lui faire remettre un billet par le Garde. C'étoit des plaintes de leur malheur commun, des vœux à l'amour, & des imprécations contre la fortune; mais après avoir déchargé son cœur, il lui proposoit doucement de souffrir qu'il la vît dans le bain, puisque c'étoit la seule espérance qui lui restoit, & qu'il ne pouvoit pas vivre sans le plaisir de la voir. Ceux qui savent jusqu'où les Angloises portent la délicatesse sur tout ce qui concerne la pudeur, (on entend celles qui ne sont pas dans le désordre; car par un autre excès, l'impudence de celle-ci est sans bornes) ceux qui connoissent donc un peu le génie de ces belles Insulaires, s'ima-

gineront ſans doute qu'une propoſition ſi hardie fut déteſtée. Elle ne le fut point. L'amour mit ſon bandeau ſur tout cela. Mais on n'en fut pas moins tremblante le jour où l'on s'attendit de voir paroître un homme dans un état ſi indécent. Le jeune Anglois n'avoit pas manqué de ſe diſpoſer au rôle qu'il devoit jouer. Avec le ſecours du Garde, il s'introduiſit adroitement dans le bain, lorſqu'il fut aſſuré que ſa Maîtreſſe y étoit avec ſa mere. Elle ne le reconnut point d'abord ; mais n'ayant pas tardé à le remettre, elle ſe trouva ſi agitée, que ſoit frayeur, ou modeſtie, elle tomba ſans connoiſſance au fond du bain. L'Amant qui ne conçut que trop la cauſe de cette chute, ſe hâta de courir à ſon ſecours ſans aucun ménagement. Il fut reconnu par la mere, qui ſe mit à jetter des cris affreux en le voyant, & loin de ſouffrir qu'il ſecourût ſa fille, elle s'efforça de le repouſſer avec la derniere furie. Vingt ou trente femmes qui étoient enſemble dans le bain, augmenterent la confuſion, en voulant ſavoir la

cause du bruit. Elles l'apprirent ; mais pendant que le jeune Amant étoit aux mains avec la mere, que celle-ci crioit de toute sa force, que c'étoit un homme, qu'une partie des femmes opinoient à le déchirer avec leurs ongles, & que les autres moins irritées vouloient prendre sa défense, on oublia la fille, qui étoit toujours au fond de l'eau ; & son évanouissement ayant contribué sans doute à l'affoiblir beaucoup, elle y fut étouffée en deux ou trois minutes. Enfin quelques femmes la releverent, & s'apperçurent aussitôt de son malheur. L'Amant s'approcha aussi d'elle pour s'en assurer par ses yeux. Le désespoir le saisit à cette vue. Il accusa la mere de barbarie. C'étoit à elle en effet qu'on devoit reprocher la mort de sa fille. Il résolut de se noyer, & de la noyer avec lui pour venger son Amante. Rien ne put l'empêcher de la saisir entre ses bras, & de se laisser tomber dans le bain, dont la profondeur étoit d'environ quatre pieds. Il n'y eut point d'efforts qui pussent lui arracher sa proie,

ni le ſauver lui-même. On ſe hâta de mettre le bain à ſec par l'écoulement ordinaire. Mais la lenteur avec laquelle l'eau ſe retira, ne rendit pas ce ſecours moins inutile.



****

HISTOIRE D'UN *ILLUSTRE BATARD.*

VOICI un exemple propre à grossir la liste déja nombreuse des illustres Bâtards. Un jeune homme nommé *Savage*, bâtard de Milord *Rivers*, eut le malheur de tuer un homme dans une partie de débauche. Il fut arrêté par la Justice, & les procédures qui regardent le meurtre étant fort promptes chez les Anglois, il se vit condamné en peu de jours à perdre la vie par le supplice ordinaire. Son pere & sa mere qui s'étoient contentés jusqu'alors de fournir à son entretien, par une pension médiocre, parurent s'intéresser peu à sa disgrace. Il ne lui restoit plus d'espérance, lorsque l'approche de la mort qui éteint le courage & l'esprit dans la plûpart des

hommes, lui fit naître, ou plutôt servit à lui faire découvrir dans lui-même un talent qu'il avoit toujours ignoré. Il devint Poëte en un mot la veille de son supplice. Son essai fut une Requête au Roi, dans laquelle il s'efforça si heureusement de le toucher en faveur de son âge & de son repentir, que ce Prince suspendit en effet l'exécution de la Sentence, & lui fit grace quelques jours après. Une juste reconnoissance pour le service qu'il avoit reçu des Muses, acheva de lui faire développer son génie. Les pieces qu'il composa sur son malheur, sur ses craintes & sur la clémence du Roi, furent regardées comme autant de chef-d'œuvres, & sa facilité n'ayant fait qu'augmenter par l'exercice, il s'acquit depuis ce tems-là, avec la réputation de Poëte excellent, assez de protection & de crédit pour s'élever à la fortune. Mais si la compassion & la naissance extraordinaire de son talent avoient d'abord prévenu tout le monde en sa faveur, l'envie s'arma ensuite contre un succès si constant:

des Poëtes fort inférieurs à lui, & par conséquent moins dignes de récompense, ne laisserent pas de s'offenser qu'on lui en accordât plus qu'à eux. En convenant qu'il la méritoit par ses poésies, ils entreprirent de faire honte à ses bienfaiteurs de la familiarité avec laquelle ils recevoient un homme flétri par une Sentence de mort, & condamné d'ailleurs à l'ignominie par le malheur de sa naissance.

M. Savage se crut obligé, pour la justification de ses amis, d'entreprendre la sienne publiquement. Elle lui coûta peu pour le premier article. Le Public se porte de lui-même à mettre une juste différence entre les crimes volontaires, & ceux qu'une fureur aveugle produit quelquefois dans la chaleur du vin. Le récit même que le jeune Poëte publia des circonstances de son action, & le tour qu'il donna à ses regrets, fit prendre une idée extrêmement avantageuse de son caractere. Rien n'étoit si tendre & si naturellement exprimé que son repentir. Sa piece fit verser des larmes à ses

plus cruels ennemis, & les parens même de celui qui étoit mort de sa main, avoient consenti à le voir, & à se réconcilier avec lui, depuis l'opinion qu'elle leur avoit fait prendre de ses sentimens.

L'article de la naissance étoit d'autant plus difficile à traiter, que M. Savage, craignant de déplaire aux deux personnes qui lui avoient donné le jour, n'osoit tirer de leur qualité & de leur mérite ce qui pouvoit servir de réponse à la bassesse qu'on lui reprochoit. Son ennemi avoit représenté son origine avec les plus affreuses couleurs, dans un Poëme intitulé *le Bâtard*. On avoit bien soupçonné jusqu'alors qu'il étoit fils de Milord Rivers & d'une Dame de la plus haute distinction. Mais le silence du pere étoit un sujet d'embarras, dont la malignité se prévaloit cruellement. Enfin ce Seigneur forcé par l'estime à reconnoître un fils si digne de lui, prit le parti de déclarer publiquement qu'il lui appartenoit. Quoique cette démarche, qui fit autant d'honneur à l'un

qu'à l'autre dans l'eſprit des honnêtes gens, ne ſuffit pas pour impoſer abſolument ſilence à l'envie, elle ſervit du moins à rendre le combat plus égal, en donnant droit au jeune Poëte de ſe défendre ſur un autre ton. Sans s'écarter des bornes de la modeſtie, il fit ſentir à ſes adverſaires que leur haine & leurs attaques n'étoient honteuſes que pour eux; & la plûpart des Ecrivains du tems ſe déclarant pour ſa cauſe, il ſut tirer une véritable gloire de ce qui faiſoit juſques-là ſa honte.





DÉCOUVERTE D'UNE ISLE NOUVELLE.

LE retour d'un vaiſſeau Anglois, dont on n'avoit pas eu de nouvelles depuis ſon départ, & qu'on croyoit ſubmergé avec tout l'équipage, combla de joie, non-ſeulement ceux qui s'y intéreſſoient particuliérement, mais toute l'Angleterre même, qui a toujours été extrêmement ſenſible à ce qui peut augmenter ſon pouvoir & ſa réputation ſur mer. Cet heureux vaiſſeau revint chargé de richeſſes qu'on n'attendoit pas, & maître d'une Iſle qui n'étoit pas connue. Il étoit parti l'année précédente, ayant à bord deux cens hommes, qui s'étoient embarqués volontairement pour la Géorgie, avec ſa car-

gaiſon de grains, d'inſtrumens & d'autres munitions. Après trois ſemaines de navigation tranquille, il eſſuya une tempête des plus violentes, qui le fit errer pendant vingt-quatre jours au gré des vents & des flots. Enfin la mer s'étant adoucie, le Pilote qui avoit tout-à-fait perdu ſa route, & qui conſultoit inutilement ſon aiguille & ſes cartes, apperçut une côte qu'il prit pour le continent de l'Amérique, malgré les repréſentations du Capitaine, qui ne pouvoit ſe perſuader qu'on eût fait tant de chemin. Mais il fut aiſé de reconnoître, en approchant, que c'étoit une Iſle. On ne douta point que ce ne fût une des Bermudes, & l'on prit le parti d'y relâcher pour faire quelques réparations néceſſaires au vaiſſeau.

Il fallut côtoyer long-tems le rivage, avant qu'on découvrît la moindre apparence de port ou d'habitation. Cependant l'impatience de débarquer, & le mauvais état du vaiſſeau, firent choiſir l'endroit qui parut le plus favorable, & quoiqu'il fût déſert, on eſpéra de gagner facilement par terre les ports ou les lieux habités. Le vaiſ-

ſeau demeura à l'ancre avec un petit nombre de Matelots pour le garder, tandis que le Capitaine, ſuivi de tout ſon monde, entreprit de pénétrer dans le Pays. Il n'eut pas plutôt gagné le ſommet de la côte, que ſes yeux furent charmés de la beauté du payſage, & ſur-tout d'appercevoir un nombre infini de fleurs que la terre paroiſſoit produire naturellement. Il avança quelque tems ſans voir autre choſe que de la verdure, des fleurs & des bois, juſqu'à ce qu'ayant remarqué quelques traces des pieds d'un homme, il ne douta plus qu'il ne fût proche de quelque habitation. En effet, il trouva un peu plus loin trois hommes nuds, armés d'arcs, & parés de plumes. L'envie de ne leur cauſer aucun effroi, le fit avancer ſeul vers eux, en leur faiſant de la main divers ſignes d'amitié. Ils l'attendirent d'un air ferme, & loin de marquer de la ſurpriſe ou de la crainte, le reçurent avec des témoignages de joie. N'entendant rien à leur langue, il ne put leur expliquer ſes bonnes intentions qu'en leur rendant les mêmes careſſes; mais pour ſe les concilier

cilier tout-à-fait, il leur présenta du pain & de la chair salée, qu'ils reçurent avidement, & mangerent de même. Pendant ce tems-là tous ses gens s'approcherent peu à peu, & les trois Sauvages ne voyant rien de menaçant dans leurs manieres, parurent les recevoir avec la même satisfaction.

Il s'agissoit de leur faire entendre le desir qu'on avoit de parler à leurs Chefs, & de connoître leurs habitations. L'un d'eux prit le Capitaine par la main, & se disposa à le conduire, comme s'il eût pénétré son dessein. Cependant au lieu de le mener directement à leurs cabanes, il lui fit prendre le chemin d'une colline qui étoit à quelques milles de-là, & qui recevoit de l'ombre de quelques arbres, au milieu desquels les Anglois découvrirent un petit édifice composé de bois & de boue. Avant que d'y faire entrer le Capitaine, les Sauvages lui firent remarquer une pierre assez grosse qui étoit à quelques pas de la porte, & qui paroissoit y avoir été placée à dessein. Ils croiserent en même-tems leurs bras sur leurs poitrines, & levant

[illegible] leurs yeux vers le Ciel, ils [illegible] vouloir exprimer que c'étoit [illegible] de quelque personne qu'ils [illegible]. Le Capitaine entra dans [illegible], qui ne lui offrit d'abord que [illegible] & grossiers; mais ses [illegible] étant tombés sur une des pou- [illegible] traversoient le mur, il y ap- [illegible] des caracteres dont la curiosité [illegible] approcher. Celui de qui [illegible] avoit pris soin de polir cette [illegible] pour les rendre plus [illegible]. Ils paroissoient avoir été gravés [illegible] d'un couteau. Ils étoient [illegible] Françoise. Les voici, tels [illegible] Capitaine les transcrivit de sa [illegible]

[illegible] de Rennes en Bre- [illegible] me suis embarqué à la Ro- [illegible] sur le vaisseau du [illegible], pour aller à Quebec. [illegible] naufrage. J'ai [illegible] de cette Isle sans [illegible], ayant perdu [illegible]. Il y a douze ans [illegible] cette Isle. Priez Dieu [illegible], Jean-Baptiste Loysel.

On lisoit plus bas :

Les Sauvages d'ici sont fort doux ; ils me traitent fort bien. Cette Isle est grande, n'ayant pas moins de vingt lieues, ce me semble. Si je ne me trompe, il y a beaucoup de mines. Il y a aussi beaucoup d'arbres à gomme, & le terroir produit toutes sortes de bonnes herbes & de bons fruits.

Au dessous étoient encore 1731, & 1732, ce qui paroît prouver que ce Jean-Baptiste Loysel, quel qu'il fût, n'a vécu que deux ans après sa premiere inscription.

Le Capitaine & ses gens comprirent sans peine, après cette explication, que Loysel étoit mort, & que la pierre qu'ils avoient vue à l'extrémité de la cabane étoit son tombeau. Il prit plus de confiance aux trois Sauvages sur cette preuve de leur douceur & de leur bon naturel, & ne doutant pas même que leur intention n'eût été de le rassurer contre toutes sortes de craintes, en lui faisant voir qu'ils avoient traité humainement un homme qui lui ressembloit, il se félicita d'avoir été jetté par la tempête dans une si belle

Isle, qui ne paroissoit pas avoir été découverte, & dont il pouvoit prendre possession par conséquent pour le Roi d'Angleterre. Il lui donna sur le champ le nom de *Lewis*, qui est son propre nom.

D'autres Sauvages, qui l'avoient apperçu, lui & ses gens, ne tarderent point à répandre dans l'habitation voisine l'arrivée de ces nouveaux hôtes. L'empressement fut extrême pour les voir, & pour les combler de présens & de caresses. On leur montra les habits de Loysel, qui avoient été conservés avec soin, quoiqu'ils fussent si usés qu'ils tomboient en pieces. Son couteau, son Livre de Prieres, & quelques pieces d'or & d'argent qu'on avoit trouvées apparemment dans ses poches, étoient aussi entre les mains du Chef de l'habitation, qui les regardoit comme un dépôt précieux. Les Anglois reconnurent aisément qu'ils étoient redevables d'un accueil si humain au souvenir de ce François, qui avoit vécu sans doute assez honnêtement avec les Sauvages pour s'en faire aimer.

Les suites répondirent à cet heureux commencement. Après quelques jours de repos, le Capitaine s'attacha à prendre une parfaite connoissance du lieu, & résolut de ne pas se remettre en mer sans y avoir établi solidement les Anglois. Il avoit assez de monde pour y bâtir un Fort, & pour y laisser une partie de ses gens. Les premieres semaines furent si bien employées à cette entreprise, qu'il se vit avant la fin du mois un château capable de résistance. Il ne songea plus qu'à parcourir toutes les parties de l'Isle, pour en faire un rapport fidele en Angleterre. Outre les richesses que Loysel lui avoit annoncées dans son inscription, il découvrit quantité d'autres propriétés de l'air & du terroir, qui firent espérer que cette Isle deviendroit un jour une de leurs meilleures Colonies.





AVENTURE ANGLOISE,

Au sujet du droit des Sépultures.

DEPUIS la Réformation, l'usage commun d'Angleterre excluoit les Sépultures des Eglises, & laissoit seulement la liberté de suspendre aux murs les Epitaphes des morts. Mais comme on n'y connoissoit point de Réglement Civil ni Ecclésiastique qui pût donner à cette coutume le nom & la force d'une Loi ; & qu'il y a même plusieurs Eglises, telles que celle de Westminster, où les exemples opposés sont en fort grand nombre, il se trouva quelques Seigneurs, qui, fâchés de voir les cendres de leurs parens & de leurs amis confondues dans des Cimetieres de campagne avec celles du peuple, entreprirent de for-

ter les Eccléſiaſtiques à leur donner un lieu de repos plus honorable. Ceux-ci, ſans autre raiſon que l'habitude, inſiſterent ſur la méthode ordinaire; & ne ſe ſentant peut-être point aſſez forts pour réſiſter au pouvoir ſéculier, ils eurent recours dans pluſieurs endroits à divers ſtratagêmes qui leur réuſſirent d'abord aſſez bien dans quelques bourgs du pays de Galles, où les Seigneurs avoient obligé les Miniſtres d'accorder la ſépulture à quelques-uns de leurs parens : cette violence eut des ſuites qui répandirent la frayeur & l'étonnement dans toute cette partie de l'Angleterre. Heureuſement que par le courage & l'adreſſe d'un Gentilhomme du pays, l'artifice ne dura pas aſſez long-tems pour cauſer tous les effets qu'on en pouvoit craindre. Quelques Miniſtres réſolus de concert à ne rien épargner pour ſoutenir le droit de leurs Egliſes, avoient trouvé le moyen de faire un miracle autant de fois qu'il en étoit beſoin pour donner du crédit à leur cauſe. Le jour d'après un Enterrement, on voyoit avec admiration

le Tombeau ouvert, & le Cercueil dehors à quelque distance, comme si le Ciel eût voulu déclarer par cet effet prétendu de sa puissance, qu'il n'approuvoit point ce que le Ministre avoit condamné. Les plus incrédules avoient peine à résister au témoignage de leurs propres yeux, qui voyoient la terre dispersée, sans aucune marque qui pût leur faire soupçonner que la malice humaine eût la moindre part à ce désordre. Le même accident étant arrivé plusieurs fois, & dans des lieux différens, il n'y eut presque personne qui ne prît parti pour les Ministres, & qui ne craignît de s'attirer la vengeance du Ciel, en manquant de soumission pour des preuves si éclatantes de sa volonté.

Cependant un Gentilhomme de Carnarvanshire, qui ne put prendre bonne opinion de tous ces prodiges, attendit quelqu'occasion de les approfondir, & la trouva bientôt dans l'un des murs mêmes où l'on publioit qu'il en étoit arrivé quelques-uns de la même nature. Une personne de distinc-

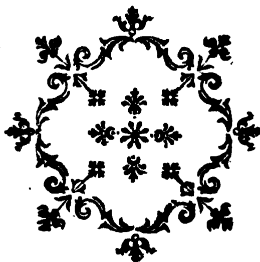
tion y devant être enterrée dans l'Eglise, malgré l'opposition ordinaire du Ministre, il n'épargna point quelques sommes d'argent pour se la faire ouvrir secrétement aussi-tôt que l'enterrement fut fini, & il eut la constance d'y passer la nuit pour observer tous les événemens. L'obscurité l'empêcha d'abord de remarquer que la fosse s'ouvroit, & que la terre vomissoit en effet le cercueil; mais à peine le trou fut-il fermé, que la lumiere qui se répandit aux environs, lui fit juger que les acteurs de la comédie n'étoient pas éloignés. Il s'approcha intrépidement de la fosse, où il apperçut un homme debout, qui achevoit d'arranger les choses autour de lui; & à la lumiere de deux chandelles qui étoient au fond du trou, il découvrit le Ministre, qui avoit le corps à demi-caché sous une espece de voûte qui communiquoit à la fosse, & qui donnoit les ordres les plus convenables à son dessein. Il y auroit eu quelque imprudence à lui faire connoître sur le champ qu'il avoit un témoin si

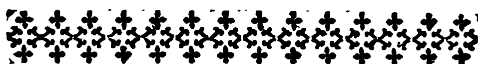
proche de lui, & peut-être y avoit-il même quelque danger; ainsi le Gentilhomme se retira sans bruit, & remit l'éclaircissement au lendemain. Ayant profité du reste de la nuit pour avertir les parens du mort, il ne manqua pas de se rendre le matin à l'Eglise, où il trouva déja le peuple en foule, qui considéroit avec admiration le nouveau prodige, & qui osoit à peine s'approcher de la fosse. Pour lui, que la crainte n'arrêtoit plus, il descendit aux yeux de tout le monde, & se croyant fort assuré de ce qu'il y devoit trouver, il chercha d'abord le trou par lequel il avoit vu passer la tête du Ministre. Mais cette ouverture avoit été bouchée avec tant de soin, que l'ayant cherchée inutilement, il ne lui resta point d'autre parti que d'aller droit à sa maison, qui touchoit à l'Eglise, dans l'espérance de trouver de ce côté-là l'entrée de la voûte. Il se fit assez bien accompagner pour ne craindre aucune résistance, & il n'eut pas besoin d'une longue recherche pour découvrir des

traces du travail de la nuit. C'étoit en effet le Miniſtre, qui, avec le ſecours de quelques perſonnes intéreſſées au ſuccès de ſes vues, avoit profité de l'intervalle qu'on met toujours entre le trépas & l'enterrement d'un mort, pour diſpoſer ſi favorablement la foſſe, que par le moyen de quelques planches qui ſoutenoient le peu de terre ſur laquelle on poſoit doucement le cercueil, & d'un trou inférieur qui étoit aſſez grand pour contenir un homme robuſte, rien n'étoit ſi facile que de pouſſer dehors & le cercueil & la terre nouvellement remuée qui le couvroit. Le fond de la foſſe & le chemin creuſé qui y conduiſoit, avoient été rétablis du côté de l'Egliſe d'une maniere capable de tromper les plus défians & les plus curieux. Mais il avoit été impoſſible, dans un ſi court eſpace, de remettre tout dans le même ordre du côté de la maiſon.

Le chagrin du Miniſtre ne mit perſonne dans ſes intérêts, parce que la ſatisfaction qu'un Chrétien peut trouver à choiſir une Egliſe pour le lieu

de ſa ſépulture, n'étant condamnée, comme on l'a dit, par aucune Loi, il n'y avoit qu'une inſupportable obſtination qui pût porter les Eccléſiaſtiques du pays à s'y oppoſer.





HISTOIRE D'UN MÉDECIN MUET.

UN Médecin las d'être inconnu & négligé à Londres, où il vivoit dans la misere, prit enfin le parti de passer à Lisbonne, dans l'espérance que sa qualité d'Anglois lui tiendroit lieu de mérite, par la prévention où toute l'Europe est en faveur des Médecins de cette Nation. Il ignoroit malheureusement la Langue Portugaise; mais loin d'être découragé par cet obstacle, il s'imagina que s'il pouvoit contrefaire le muet, & même le sourd, la rareté du fait ne serviroit qu'à augmenter sa réputation, & rendroit par conséquent sa fortune plus rapide. Il raisonnoit bien différemment de M. de Fontenelle, qui prétend au contraire que les Médecins doivent beaucoup parler, &

qui insiste tellement sur cette nécessité, qu'il leur permet même de parler quelquefois sans rime ni raison. Cet agréable endroit de ses éloges ne sera pas ici déplacé. « Un simple Anatomiste,
» dit M. de Fontenelle, dans l'Eloge
» de M. Littre, peut se passer d'élo-
» quence, mais un Médecin ne le peut
» guere. L'Anatomiste n'a que des
» faits à découvrir & à exposer, mais
» un Médecin éternellement obligé de
» conjecturer sur des matieres très-
» douteuses, l'est aussi d'appuyer ses
» conjectures par des raisonnemens
» assez solides, ou qui du moins ras-
» surent & flattent l'imagination des
» Malades effrayés. Il doit quelquefois
» parler sans avoir d'autre but que de
» parler ; car il a le malheur de ne
» traiter avec les hommes que lors
» précisément qu'ils sont plus foibles
» & plus enfans que jamais. Cette
» puérilité de la maladie regne prin-
» cipalement dans le grand monde, &
» sur-tout dans une certaine moitié de
» ce grand monde qui occupe plus les
» Médecins, qui sait mieux les mettre
» à la mode, & qui a souvent plus de

» besoin d'être amusée que d'être gué-
» rie. Un Médecin peut agir plus rai-
» sonnablement avec le peuple ; mais
» s'il n'a pas le don de la parole, il
» faut en récompense qu'il ait presque
» celui des miracles.

Malgré toute la vérité de ces réflexions, le Médecin Anglois fut assez heureux pour réussir par une autre méthode. Un Charlatan dont il s'étoit fait suivre, & qui avoit l'usage de la langue aussi dégagé que son Maître affectoit de l'avoir peu, employa quelques semaines à répandre le bruit de ses merveilles. Lisbonne en fut rempli avant qu'elles fussent vérifiées par la moindre expérience. On se racontoit l'histoire de cent guérisons étonnantes qu'on attribuoit moins aux regles ordinaires de la Médecine, qu'à quelque don extraordinaire de la nature ; car pour combler le prodige, on assuroit qu'au lieu de se servir de ses mains pour tâter le pouls des Malades, & pour les autres opérations du métier, il ne jugeoit des maladies que par la vue & l'odorat.

Ceux qui recoururent donc les premiers au Médecin Anglois, s'imagi-

nerent qu'ils n'alloient chez lui qu'à la suite d'une infinité d'autres, & regarderent sa maison comme un lieu déja fameux par quantité de miracles. Il avoit peu de peine à les satisfaire. Son silence perpétuel le délivroit de l'embarras de répondre. Après avoir examiné quelque tems les parties extérieures du Malade, & les avoir flairées plusieurs fois, il prenoit une plume & du papier sur lequel il écrivoit au hasard quelque recette de sa propre invention. Heureux qui s'en trouvoit mieux. Plus heureux ceux qui ne s'en trouvoient pas beaucoup plus mal. Mais comme la fortune se mêle de tout, il arriva qu'une personne de distinction fut guérie par cette voie d'une incommodité dangereuse. C'étoit une femme. Elle signala sa reconnoissance par un présent considérable, & par des éloges continuels de son Esculape. Il n'en falloit pas plus pour rendre la Cour aussi crédule que la Ville. Les richesses des deux Indes sortirent bientôt des coffres d'une infinité de vieux Seigneurs, pour entrer dans celui du Médecin.

Dans la crainte de se trahir lui-mê-

me par quelque parole involontaire, il n'admettoit jamais perſonne ſans avoir eu ſoin de ſe remplir la bouche d'un morceau d'ambre, garni de pointes aſſez piquantes, pour le faire ſouvenir continuellement que ſon intérêt étoit de ſe taire. Il ne manquoit pas non plus de ſe boucher le nez, de peur d'être quelquefois forcé de diſtinguer trop bien les odeurs. Ces deux précautions, qui lui réuſſirent d'abord avec tant de bonheur, qu'en moins de ſix mois il ſe vit riche de dix mille Moydors, furent néanmoins en quelque ſens la cauſe de ſa ruine. On en trouvera les circonſtances encore plus plaiſantes que celles de ſa fortune.

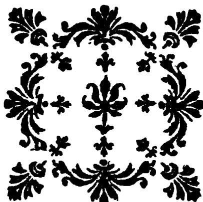
Comme il ne ſe piquoit pas de continence, il paſſoit peu de nuits, ſans ſe faire accompagner de quelque belle Portugaiſe : mais ne pouvant s'armer alors contre les indiſcrétions de ſa langue, il eut le malheur d'être auſſi foible que Samſon avec une fille auſſi maligne que Dalila. Cette ruſée lui entendit prononcer quelques paroles, qui lui échapperent ſans réflexion ; & quoiqu'elle n'y comprît rien, parce

[illegible] tous les [illegible] d'elle.

[illegible] dans [illegible] des Me- [illegible] de ceux [illegible] à le [illegible] Quel- [illegible] la cré- [illegible] qu'il pou- [illegible] comme à d'autres [illegible] d'un coup [illegible] & s'il eût tâché [illegible] cette erreur, il [illegible] le moins pru- [illegible] point assez de

la fidélité de celle qui le trahissoit, il reprit son personnage ordinaire avec plus d'effronterie que jamais. Cette hardiesse irrita les duppes. Un jour qu'il étoit dans l'exercice de sa profession, quelques jeunes gens se saisirent de lui, sans autre dessein d'abord que de le contraindre à parler, & le tourmenterent avec plus de légéreté que d'envie de lui nuire. L'inquiétude qu'il en eut, & la crainte que cette entreprise n'eût d'autres suites, ne lui permirent pas de retenir, ou du moins de cacher le frein qu'il avoit dans la bouche. Les jeunes gens l'apperçurent, & le voyant armé de pointes, ils se firent un plaisir cruel de lui serrer tellement les deux mâchoires, qu'elles demeurerent clouées l'une contre l'autre. Ils le laisserent dans cet état, criant de toute sa force, par une espece de réparation du long silence qu'il avoit gardé. Malgré cette disgrace, il trouva le moyen de se soutenir encore quelque tems à Lisbonne, & d'en sortir à la fin avec tout ce qu'il avoit acquis de biens. Les Malades qu'il avoit mis au

tombeau n'étoient plus en état de se plaindre à la Justice ; & ceux que le hasard lui avoit fait guérir, crurent lui devoir assez de reconnoissance pour faciliter son évasion. Il revint à Londres jouir tranquillement du fruit de son industrie.





BIZARRE DISPOSITION D'UN TESTAMENT.

SIR Henri F.... descendu, dit-on, d'une famille Françoise, qui passa en Angleterre sous le regne d'Edouard III. mourut à Welches en Sussex, où il étoit né. Etant sans enfans, son titre & ses biens passerent à M. Charles Eversfied, qu'il avoit nommé son héritier univer-sel, sans autre motif qu'une longue & tendre amitié. Avec le même désin-téressement, il laissa cinq cens livres sterling qui devoient être employées à la construction d'un Monument dans l'Eglise de Westminster pour honorer la mémoire du Duc d'Argile. Ce Sei-gneur étoit encore plein de vie, & Sir Henri ne le connoissoit que par la renommée de ses vertus. Ainsi, l'ami-tié & l'estime présiderent seules à ce Testament.

Mais l'admiration due à deux senti-

mens si nobles, se soutiendra-t-elle, après ce que l'on va lire ? Sir Henri avoit un frere qu'il avoit aimé longtems avec une parfaite tendresse. Elle duroit encore, lorsqu'il conçut de la passion pour une jeune fille de son voisinage, qui résista peu à ses libéralités & à ses soins. Il eut d'elle un fils, c'étoit le fruit de l'amour. Il n'avoit point d'autre enfant de son épouse. Toutes sortes de raisons le portoient à l'aimer. Cependant, par un caprice extraordinaire, il le vit naître avec le dernier chagrin, & n'ayant point de meilleur ami que son frere, il lui fit confidence de sa peine. La réputation de sagesse où il étoit dans le monde ; & sur-tout la crainte de déplaire à son Epouse, avec laquelle il avoit toujours vécu fort honnêtement, faisoient son plus grand embarras. Heureusement l'aventure étoit encore secrete : mais la mort de sa Maîtresse, qui suivit de fort près le tems de ses couches, & la difficulté d'enlever l'enfant qu'elle avoit secrétement chez elle, alloient faire éclater le mystere, parce que les assiduités précédentes de Sir Henri ne

pourvoient manquer de le trahir. Ce fut dans cette extrémité que son frere s'offrit à le servir avec toute la générosité d'un véritable ami. Il lui promit de se faire passer pour le pere de l'enfant, & de prendre aux yeux du public cette galanterie sur son compte. L'offre fut acceptée ; & comme il se trouve peu de gens qui se chargent volontiers de la honte d'autrui, cette supposition passa tout d'un coup pour une vérité constante.

Les amis de Sir Henri, qui n'avoient pas ignoré les soins qu'il rendoit depuis long-tems à sa Maîtresse, ne laisserent pas de faire leurs réflexions sur un dénouement si peu attendu. L'aîné des deux freres avoit été l'Amant. L'autre se trouvoit le pere. Cette intrigue étoit si contraire aux regles ordinaires, qu'elle leur attira des railleries, d'autant plus libres, qu'on les croyoit innocentes. Sir Henri toujours agité de sa premiere crainte, les expliqua tout autrement. Il crut remarquer dans son frere trop de mollesse à se défendre. Enfin, ses soupçons augmenterent jusqu'à lui faire prendre le parti de ne le plus voir, &

de rompre même avec lui fort brusquement, dans l'espérance de s'assurer autant contre lui que contre le public, parce qu'étant mal ensemble, il auroit plus de facilité à faire regarder la vérité de son aventure comme une calomnie. Il passa près de vingt ans dans cette disposition, sans se laisser fléchir par les efforts que l'autre fit continuellement pour se rétablir dans son amitié.

Cependant le jeune F.... ne croissoit pas plus en âge qu'en perfection de corps & d'esprit. Son oncle lui tenoit lieu de pere; mais n'étant pas assez riche pour élever beaucoup sa fortune, il lui inspiroit du moins des sentimens conformes à sa naissance. Il ne cessoit pas même de lui faire espérer un bonheur inconnu, qui ne pouvoit lui manquer tôt ou tard: car Sir Henri étant sans enfans, son héritage devoit tomber naturellement à son frere, & celui-ci avoit perdu son Epouse avec tous les fruits de son mariage. L'attente de l'oncle & du neveu fut entiérement trompée, par le choix que Sir Henri fit de M. Eversfield, pour succéder

céder à ſon titre & à la meilleure partie de ſes richeſſes. L'oncle en conçut une douleur mortelle, qui le mit en peu de jours au tombeau. Il laiſſa à ſon neveu le peu de bien qu'il poſſédoit, & il lui découvrit, en expirant, toute l'hiſtoire de ſa naiſſance.

Ce jeune homme ſe flatta encore de tirer quelqu'avantage d'un tel ſecret. Il employa tous les efforts de la tendreſſe & de l'induſtrie pour amollir le cœur d'un pere qu'il n'avoit jamais offenſé, & dont ſes excellentes qualités le rendoient digne. Il lui fit connoître à la fin tout ce qu'il avoit appris de ſon oncle; mais cette reſſource, à laquelle il n'eut recours qu'après avoir épuiſé inutilement toutes les autres, acheva de ruiner toutes ſes eſpérances. Il fut traité comme un impoſteur. Sir Henri l'accabla d'injures, & lui défendit de paroître devant ſes yeux. Cependant pour garder quelqu'eſpece de bienſéance à l'heure de ſa mort, il le fit appeller, & le nommant ſon neveu, il lui fit préſent de quelques terres d'un revenu médiocre, ſous le ſeul titre de bâtard de ſon frere.

Un endurcissement si opiniâtre contre les plus tendres sentimens de la nature, auroit peut-être rendu le témoignage de l'oncle & du neveu fort suspect. Mais, outre l'honnêteté de leurs principes, reconnue de tous ceux qui les avoient vus familiérement, le Ciel permit, pour leur justification, qu'on retrouvât toutes les lettres que Sir Henri avoit écrites à sa Maîtresse pendant son commerce avec elle. Le sens en étoit trop clair pour laisser le moindre doute sur la naissance de M... F... Mais le titre & les richesses qui lui étoient dûs par l'ordre de la nature, n'en passerent pas moins dans les mains d'un étranger.





ACCIDENT FUNESTE
ARRIVÉ EN ÉCOSSE.

ON connoît la fameuſe muraille qui ſéparoit autrefois l'Angleterre de l'Ecoſſe, & dont il ſubſiſte encore diverſes parties, que le tems n'a pas même altérées. La force du ciment & la dureté des pierres ont perſuadé aux habitans des lieux voiſins, qu'elle n'a pas été bâtie ſans le ſecours de la Magie, & les plus ſuperſtitieux ont grand ſoin d'en recueillir juſqu'aux moindres débris qu'ils mêlent dans les fondemens de leurs maiſons, pour leur communiquer la même vertu. Un Jardinier Ecoſſois, ouvrant la terre dans ſon jardin, qui a toujours été bien cultivé depuis plus de deux ſiecles, trouva une pierre d'une groſſeur conſidérable, ſur laquelle on liſoit en caracteres du pays, qu'elle étoit là pour la ſûreté des murailles du Château & du jardin, & qu'elle y avoit été apportée de la grande muraille,

dont elle avoit fait autrefois partie ; mais qu'il feroit auffi dangereux de la remuer, qu'il y auroit d'avantage à la conferver toujours dans le même lieu. Le Seigneur de la maifon, moins crédule que fes ancêtres, réfolut fur le champ de la faire tranfporter dans un autre endroit, où fon deffein étoit de la tenir expofée à la vue, comme un ancien monument. On entreprit de la faire fortir de la terre à force de machines, & l'on en vint à bout comme on auroit fait d'une pierre ordinaire. Elle demeura fur le bord du trou, pendant que la curiofité y fit defcendre, non-feulement le Jardinier & plufieurs Domeftiques, mais les deux fils du Gentilhomme, qui s'amuferent quelques momens à creufer encore le fond. La pierre fatale qu'on avoit négligé apparemment de placer dans un jufte équilibre, prit ce tems pour retomber au fond du trou ; & écrafa par conféquent tous ceux qui s'y trouvoient.

Ce n'étoit que le prélude d'une aventure encore plus touchante. L'époufe de l'aîné des deux freres, jeune & mariée nouvellement, apprit le malheur

qui venoit d'arriver. Elle courut au jardin avec le tranſport d'une Amante qui n'a plus rien à ménager, elle y arriva dans le tems que les ouvriers s'empreſſoient de lever la pierre, avec quelqu'eſpérance de trouver un reſte de vie aux malheureux qu'elle couvroit. Ils l'avoient levée à demi, & l'on s'apperçut en effet, à quelque mouvement, qu'ils reſpiroient encore, lorſque la jeune épouſe perdant tout ſoin d'elle-même à cette vue, ſe jetta ſi rapidement ſur le corps de ſon mari, que les ouvriers, ſaiſis de ſon action, lâcherent malheureuſement les machines qui ſoutenoient la pierre, & l'enſevelirent ainſi avec les autres.

Cet accident, vrai juſques dans les moindres circonſtances, confirma plus que jamais la ſuperſtition des Ecoſſois; car ils ne manquerent pas de l'attribuer à la vengeance de quelque pouvoir établi pour la conſervation du mur d'Ecoſſe, & de toutes les pierres qui en ſont détachées. Les Nouvelliſtes d'Angleterre tournerent dans ce tems-là l'aventure en ridicule, par leur penchant naturel à relever toutes les *ſimplicités*

de leurs voisins. Ils les nommoient *Blunders*, & prétendoient que cette sorte d'erreur est particuliérement propre à l'Ecosse. Mais il faudroit être exempt du défaut dont on accuse les autres, pour être en droit de leur en faire un reproche. Chaque Nation n'a-t'elle pas ses chimeres? Il y en a de communes à tous les hommes, & de particulieres à chaque pays. Que chacun se consulte, on trouvera, suivant la pensée de la Mothe le Vayer, que le plaisir que l'on prend au récit des contes les plus insensés, tels que les aventures des Fées, de Lutins, de Chevalerie errante, de Loups-garoux, &c. vient d'une espece de doute, si elles sont fausses, & souvent du desir qu'elles fussent vraies.





FAIT SINGULIER.

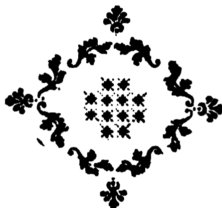
LE fait ſuivant ſuppoſe qu'on ſoit inſtruit de l'origine maternelle des Lords Stanley & Derby, qui deſcendent de l'ancienne maiſon des *Bowton*, une des plus illuſtres de l'Hiſtoire. Iſabelle de Latham, de qui tous les grands biens qui ſont dans cette maiſon y ſont venus, par ſon mariage avec Sir John Stanley, étoit petite-fille d'un pere qui n'avoit point eu d'enfans. Ceci paſſeroit pour un badinage, ſi on n'ajoutoit auſſi-tôt qu'il avoit trouvé l'art de s'en procurer un par une voie toute nouvelle. Ayant remarqué qu'un aigle avoit fait ſon nid ſur un chêne fort haut & fort épais dans ſon parc, il acheta ſecrétement d'une belle Payſane un enfant nouveau-né, & le porta pendant la nuit dans le nid de l'aigle. D'autres prétendent qu'il l'avoit eu de cette Pay-

ſane. Le matin il le fit voir à ſa femme, & criant avec elle au miracle, il la fit conſentir à l'adopter, comme un héritier qui leur étoit donné par le Ciel.

Les événemens de cette nature ne manquent point de paſſer d'âge en âge. Un Payſan de Latham, qui ſe trouvoit en Ecoſſe avec ſa femme, & qui n'y avoit aucune reſſource contre la pauvreté, ſe ſouvint de ce qu'il avoit entendu raconter mille fois dans ſon Village, & ſa femme ayant mis au monde une fille, il chercha un nid d'aigle, qu'il n'eut point de peine à trouver dans la haute Ecoſſe; il y porta ſa fille, & répandit auſſi-tôt le bruit de cette aventure, avec des circonſtances qui la firent regarder comme un prodige. Les hauts Ecoſſois, gens ſimples & crédules, ſe perſuaderent ſi bien que cet enfant n'avoit pas été enlevé & nourri par un aigle, ſans quelque vue particuliere de la Providence, qu'ils ſe crurent obligés de l'élever avec toutes ſortes de ſoins, pour répondre aux deſſeins du Ciel. Ils les expliquerent même en leur faveur, & la ſuperſtition populaire ayant ajouté

mille nouvelles circonstances aux premieres, il n'y eut point d'espérances que les habitans du canton ne se crussent en droit de concevoir. Le Paysan Anglois en tira fort adroitement parti, non-seulement par l'éducation distinguée, & par l'espece de culte que cette fausse opinion procura à sa fille, mais par la permission qui lui fut accordée pour un an de tirer un demi schelling de tous ceux qui avoient la curiosité de voir le nid. La jeune fille de son côté répondit parfaitement aux soins qu'on avoit pris d'elle. La persuasion où elle étoit elle-même que le Ciel la destinoit à quelque chose de relevé, lui fit prendre des sentimens & des manieres si nobles, qu'ayant d'ailleurs beaucoup d'esprit & de beauté, elle passa pour une personne d'un caractere tout-à-fait extraordinaire. Enfin, sur le bruit de quelques mouvemens qui se faisoient déja dans la haute Ecosse, la Cour jugea à propos de la faire amener à Londres. Son pere, dont on s'étoit saisi avec elle, ne se fit pas presser pour découvrir le fond de l'aventure. On attribua cet aveu précipité

à la crainte. Le miracle fut ainsi détruit ; mais les traces qui en resterent encore dans l'esprit du Public, jointes aux charmes naturels de l'Héroïne, lui procurerent un sort bien différent de celui qu'elle devoit attendre de sa naissance.





AVENTURE PLAISANTE
D'UN MANUSCRIT.

UN manuscrit trouvé dans les papiers de Madame Aubin, qui s'est fait connoître à Londres par quelques brochures, & par un talent singulier pour la prédication, donna lieu après sa mort, à une aventure plaisante. Elle avoit été pressée un jour par des créanciers importuns, & se trouvant sans argent pour les satisfaire, leur avoit offert le manuscrit d'une histoire galante qu'elle avoit composée nouvellement, & qu'elle avoit achevé de mettre au net. Ils l'avoient accepté, dans la crainte de ne rien obtenir de mieux, & n'étant point assez lettrés pour en connoître la valeur, ils ne s'étoient point hâtés de s'en défaire. Cependant, lorsque la mort de Madame Aubin leur eut ôté toute espérance d'être satisfaits autrement, ils convinrent de prix avec un Libraire, & lui abandonnerent le manuscrit en

recevant ſon argent. D'un autre côté, les héritiers de cette Dame, qui avoient trouvé le même ouvrage entre ſes papiers, & qui ignoroient peut-être l'uſage qu'elle en avoit déja fait, chercherent à le vendre, & trouverent de même un Libraire qui leur fit des conditions avantageuſes. Deux preſſes roulerent ainſi ſur le même ouvrage dans différens quartiers de Londres, & par haſard il arriva que les deux éditions étant achevées le même jour, les deux Libraires ſe rencontrerent chez l'Auteur d'une des feuilles périodiques du pays, chacun pour le prier d'annoncer la ſienne. Ils n'eurent pas beſoin d'une longue explication, pour comprendre mutuellement ce qui les amenoit. Leur premiere idée fut de ſe croire l'un & l'autre plus méchans qu'ils n'étoient, & de ſe reprocher de la friponnerie. Ils ſe querellerent, & paſſant bientôt des injures aux coups, l'Auteur périodique perdit long-tems ſes peines à les vouloir ſéparer. Enfin, les ayant rendus aſſez tranquilles pour s'expliquer raiſonnablement, ils conçurent qu'ils s'étoient ſoupçonnés mal-à-propos, &

que la fraude devoit venir de ceux qui leur avoient vendu le manuſcrit. Ils jurerent enſemble d'en tirer ſatisfaction, & ne perdant pas un moment, ils allerent recommencer une ſcene auſſi ridicule que la premiere chez les deux perſonnes qu'ils accuſoient de mauvaiſe foi. Le trouble étant ici moins facile à éclaircir, parce que l'héritier de Madame Aubin avoit ignoré ſa dette, & la maniere dont elle y avoit ſatisfait, il s'en fallut peu que la querelle ne devînt ſanglante entre des gens qui portoient une épée, & qui étoient jaloux de leur réputation. La Juſtice prit connoiſſance de ce démêlé. Elle n'eut pas de peine à éclaircir le fond de l'aventure; mais il fut moins facile de trouver le point d'équité dans une Sentence qui ne pouvoit être favorable à quatre Parties oppoſées. Enfin, comme la droiture & la bonne foi étoient claires de chaque côté, les Juges propoſerent aux Libraires deux voies d'accommodement, dont ils leur laiſſerent le choix; l'une, de s'aſſocier pour les deux éditions, & de les vendre à profit commun; l'autre, de faire dépendre

la propriété du manuſcrit du débit plus ou moins heureux des exemplaires, de ſorte que celui qui auroit dans un eſpace de tems borné, cette eſpece d'avantage ſur ſon adverſaire, eût ſeul le pouvoir de réimprimer l'ouvrage. Comme on s'étoit pouſſé avec trop de chaleur pour être capables d'une compoſition modérée, le dernier de ces deux partis fut préféré à l'autre, & les deux Libraires ſe firent même un point d'honneur de vaincre, dans une occaſion où le ſuccès ſembloit aſſuré à celui qui auroit le plus grand nombre d'amis & de partiſans. Cependant un nouvel incident changea bientôt toutes leurs vues. L'amour qui produit, tantôt des diviſions, tantôt des raccommodemens, ſe mêla de les réconcilier, & réuſſit mieux que les Juges. Ils avoient l'un une fille, l'autre un fils, qui ſe trouverent aſſez aimables pour ne pas s'arrêter aux raiſons que leurs parens avoient de ſe haïr. Le mariage fut propoſé par des amis communs. Il ſe conclut, & l'ouvrage de Madame Aubin devint une partie de la dot.



CAPRICE RARE D'UN *HOMME D'ETUDE.*

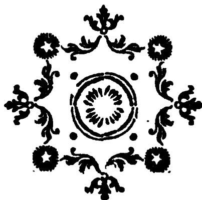
MONSIEUR *Ravingthon*, Anglois, homme d'esprit & de savoir, avoit vécu cinquante-deux ans, dont il avoit employé plus de vingt-cinq à l'étude. Son assiduité au travail étoit si constante, qu'elle sembloit promettre des fruits considérables. Sa délicatesse étoit si extraordinaire, qu'il ne laissoit rien passer sans critique, & plus sévere encore pour lui-même que pour autrui, il se ménageoit si peu, qu'on ne devoit rien attendre de médiocre & de négligé de sa plume. A la vérité cette rigueur de goût lui faisoit déchirer fort souvent le soir ce qu'il avoit composé pendant le jour. Mais les années d'un homme d'étude étant plus longues que celles du commun des hommes, parce qu'il en met à profit tous les momens,

on ne doutoit pas que tôt ou tard le Public ne recueillît les fruits d'une ſi longue application. Ses amis lui marquoient quelquefois cette eſpérance. Il répondoit modeſtement. Enfin, ſentant défaillir ſes forces, peu de jours avant ſa mort, il fit appeller ceux qui devoient être les dépoſitaires de ſes dernieres volontés, & leur déclara l'ordre qu'il vouloit mettre dans ſon héritage. Comme il ne parloit point de ſes papiers ni de ſes livres, on lui demanda s'il en avoit déja diſpoſé. Non, dit-il, mais chaque choſe aura ſon tour. Deux jours ſe paſſerent encore. Le troiſieme, qui fut celui de ſa mort, il ſe fit apporter en préſence des mêmes amis, trois manuſcrits fort épais, qu'il prit entre ſes mains, & qu'il regarda quelque tems avec tendreſſe. A la fin, rompant le ſilence par un profond ſoupir: « Voilà, dit-il, les meilleurs amis » que j'aie eu au monde, du moins » ſi le nom d'ami convient à ce qui » nous a tenu la compagnie la plus fi- » delle, & à ce qui nous a cauſé le » plus de plaiſir. J'ai trouvé de la dou- » ceur à les faire, de la douceur à les

» perfectionner & à les lire. J'en trou-
» ve encore à les voir. Il ne s'est pas
» passé un jour, depuis plus de vingt
» ans que je n'y aie changé ou ajouté
» quelque chose. Je ne veux point que
» ce qui m'a été si cher, passe en d'au-
» tres mains que les miennes. Qu'on
» m'apporte du feu.

Ses amis, surpris de son dessein, balançoient à le satisfaire. Il leur témoigna fort amérement que ce refus l'offensoit : « Quoi, reprit-il, vous
» m'ôterez le droit de disposer de
» mon ouvrage ? Vous me refusez la
» seule consolation que je demande
» en mourant ? Apprenez que si la
» justice m'oblige de laisser mon hé-
» ritage à ceux qui me survivent,
» parce que je l'ai reçu de ceux qui
» m'ont précédé, elle me permet
» d'emporter ou de faire périr avec
» moi ce qui n'a de lien ni de relation
» avec personne, enfin ce qui ne doit
» son être & sa naissance qu'à moi.
» J'en suis le maître absolu, comme
» le Roi l'est de ma fortune, & le Ciel
» de ma vie. Ma volonté s'exécutera,
» ou je me plaindrai jusqu'au dernier

» ſoupir de la violence qu'on me fait ».
En pronoçant ces paroles avec beaucoup d'agitation, il ſerroit ſes Livres entre ſes bras, ſans vouloir permettre qu'on en lût même les titres ; & il proteſta que rien n'étoit capable de le faire changer de réſolution. La crainte d'avancer ſa mort, qui ne paroiſſoit guere éloignée, l'emporta ſur le regret qu'on avoit de lui obéir. Les trois manuſcrits furent conſumés par les flammes, & M. Ravingthon mourut content quelques heures après.





AVENTURES D'UN JEUNE GÉNOIS.

UN jeune Génois quitta sa patrie pour aller visiter les principales villes d'Italie. S'étant arrêté d'abord à Ligourne, il y passa quelque tems à parcourir la Ville, pour satisfaire sa curiosité. Rien ne le frappa si sensiblement que la vue d'une infinité de Turcs captifs, que les habitans prennent ou achetent sur mer, & qu'ils emploient de toutes sortes de manieres à leur service, quoiqu'avec moins de rigueur que les Turcs n'en usent avec leurs Esclaves Chrétiens. Le Génois touché de leur misere, fit quelques légers présens à ceux que le hasard lui fit rencontrer, & leur donna d'autres marques de compassion. Peu de jours après, il fit attention qu'un de ces malheureux s'arrêtoit vis-à-vis des fenêtres de sa cham-

bre, comme s'il eût été accablé de fatigue, & que n'appercevant personne, il s'asseyoit à terre d'un air triste & languissant. Il l'observa dans cette posture, & la bonté de son caractere le porta même à se cacher derriere son rideau, pour s'attendrir plus long-tems par ce spectacle. Le visage consterné du Turc, ses soupirs, quelques larmes qu'il voyoit couler de ses yeux par intervalles, lui firent croire que son sort étoit plus triste que celui de ses pareils, ou qu'il étoit né dans une condition qui le lui rendoit plus sensible. Par le même sentiment de pitié qui l'avoit saisi d'abord, il le fit appeller, & lui ayant offert une aumône, il lui demanda de quelle maniere il étoit tombé dans l'esclavage. La réponse du malheureux Turc commença d'un ton assez tranquille; mais lorsqu'après avoir confessé en général qu'il étoit né quelque chose, & que c'étoit un malheur de fortune qui l'avoit fait tomber entre les mains des Chrétiens, il fut pressé d'une maniere tendre de s'expliquer davantage, son cœur s'ouvrit avec violence, & fit passage à une infinité

de ſanglots. Un pere à l'extrémité de ſa vie, une épouſe adorée, quatre aimables enfans, & une fortune des plus douces, qu'il avoit perdu avec ſa liberté, tous ces malheurs enfin ſe préſenterent à ſa mémoire, & le récit qu'il en fit au Génois, le toucha lui-même juſqu'aux larmes. Il avoit été pris dans un voyage qu'il faiſoit vers quelque Iſle, pour aller rendre les derniers devoirs à ſon pere expirant; & ſes Maîtres l'avoient vendu à un Marchand de Ligourne.

Le jeune Génois ajouta quelques pieces d'argent à ſa premiere aumône, en lui ſouhaitant une meilleure fortune. Cependant étant demeuré ſeul, ſa généroſité naturelle le ſollicita à faire quelque choſe de plus pour la conſolation de cet Etranger. Il s'informa quel prix l'on mettoit ordinairement à la rédemption des Captifs; il crut le pouvoir fournir, en retranchant quelque choſe à ſes plaiſirs, & ſans perdre un moment, il s'employa avec tant de ſuccès auprès du Marchand, qu'il obtint ce qu'il deſiroit pour la ſomme de cent quarante ducats. Il ſe réſerva la

ſatisfaction d'annoncer lui-même cette nouvelle au Captif. Elle fut reçue avec transport. Ce pauvre Turc lui baiſa mille fois les pieds, en l'appellant ſon Dieu & ſon Sauveur, & lui proteſta que ſon premier ſoin, en revoyant ſa famille, ſeroit de lui faire compter à Ligourne, ou à Genes, le décuple de ſa rançon. Non, lui dit le Génois, je vous ai rendu ſervice ſans intérêt, & je m'en crois déja trop bien payé: mais ſi vous vous croyez obligé à quelque reconnoiſſance, je vous prie de l'exercer dans votre patrie envers quelques-uns de ces malheureux Chrétiens qui y gémiſſent dans l'état d'où vous ſortez. Tâchez d'en choiſir un qui mérite votre attention, & traitez-le comme vous ſouhaiteriez de me traiter moi-même. Le Turc s'y engagea par mille ſermens, & quitta Ligourne en béniſſant ſon bienfaiteur.

D'autres ſoins occuperent le voyageur Génois pendant la ſuite de ſon voyage. Il ſe rendit à Veniſe, après différentes courſes. Ses inclinations tendres l'y retinrent plus long tems qu'il n'avoit prévu. La niece du Correſpon-

dant de ſon pere, chez lequel il étoit logé, le toucha ſi ſenſiblement, qu'il forma le deſſein de l'épouſer. Elle étoit fille d'un Marchand Maltois, qui étoit retourné dans ſon Iſle, après l'avoir emmenée chez ſon frere à Veniſe. Le parti n'ayant rien que de fort avantageux pour lui, il écrivit à Genes, d'où il reçut auſſi-tôt le conſentement de ſon pere; & de concert avec l'oncle de ſa Maîtreſſe, il réſolut d'aller célébrer ſon mariage à Malte. Ils s'embarquerent tous trois dans les plus douces eſpérances. Un vent favorable les porta juſqu'à la vue de Malte. Ils croyoient toucher au port, lorſqu'un Corſaire Turc qui cherchoit ſa proie, fondit ſur leur vaiſſeau, & le prit ſans réſiſtance. Ils furent conduits ſur le champ à Smirne, où leur ſort devoit être d'entrer dans les chaînes des Turcs, & d'y mener une vie miſérable dans l'eſclavage.

On ne tarda point à les produire dans le lieu où ſe fait la vente des Eſclaves, avec la triſte parure de leur nouvelle condition. On imagine aſſez leur triſteſſe & leurs pleurs dans ces

circonſtances. Tout cela ſe ſuppoſe ſans peine dans un riche Marchand de Veniſe, dans un jeune homme paſſionné, & dans une fille de dix-huit ans qui n'alloit pas malgré elle à ſes noces. Divers Turcs, divers Habitans de Smirne ſe préſenterent pour les acheter. La jeune fille fut enlevée la premiere. La conſternation de l'Amant à cette funeſte ſéparation, ne peut s'exprimer. Perdre en peu de jours ſa fortune, ſa liberté & ſa Maîtreſſe, c'eſt reſſentir tout à la fois trois coups, dont chacun peut paſſer tour à tour pour le plus cruel de tous les malheurs. Si l'on ſuppoſe que la derniere de ces trois pertes empêche un Amant d'être ſenſible aux deux autres, c'eſt donner à ſon amour le dernier degré d'impétuoſité, & par conſéquent rendre encore plus terrible la douleur de s'en voir arracher l'objet. Ajoutez que le Turc qui acheta la jeune Maltoiſe, étoit lui-même un jeune homme qui parut charmé d'elle au premier coup d'œil, & qui ſe retira comme en triomphe avec une ſi belle proie.

Le triſte Génois s'abandonnoit donc

au déſeſpoir, lorſqu'il ſe vit marchander lui-même par un Turc, qui paroiſſoit content de ſa taille & de ſa jeuneſſe. Ces Infideles ne ménagent pas plus un Eſclave Chrétien, que nous ne faiſons un cheval : de ſorte que le jeune homme tenant la tête baiſſée dans l'accablement de ſa douleur, devoit s'attendre de ſe la voir hauſſer rudement, pour donner la liberté de conſidérer ſon viſage. Cependant le Turc qui examinoit ſa figure, ſe contenta de lui lever le menton avec beaucoup de douceur. Un ſeul coup d'œil lui fit reconnoître dans cet Eſclave ſon libérateur de Ligourne. C'étoit ce même Turc que le jeune Génois avoit délivré de ſes chaînes quatre mois auparavant. L'étonnement lui coupa d'abord toute expreſſion; il n'en croyoit pas ſes yeux; il leva vingt fois les mains au Ciel pour atteſter ſon Prophete, & tout ce qu'il avoit jamais révéré. Enfin, le cœur gros de tendreſſe & de joie, dans un tranſport inexprimable de reconnoïſſance, il ſe jetta, à la vue de tout le monde, aux pieds de ſon bienfaiteur; il s'écria,

en les embraſſant : ô le meilleur de tous les Chrétiens ! ô le plus cher & le plus généreux de tous les hommes ! C'eſt donc à vous-même que le Ciel me met en état d'offrir mes biens, ma vie, & tout ce que j'ai de plus précieux ! Tout vous appartient. Venez être mon Maître à Smirne. Je ſuis à vous, comme j'étois au Marchand de Ligourne.

Ces careſſes touchantes qui durerent fort long-tems, cauſerent une étrange ſurpriſe à tous les autres Turcs. Le bruit s'en répandit dans la ville. Quelque ſenſible que le Génois pût être à une faveur ſi ineſpérée de la fortune, ſes premiers ſoins ne tomberent point ſur lui-même, ni ſur tout ce qui l'environnoit. Il confeſſa au Turc en deux mots, que ſa rencontre étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. Mais ce n'eſt point la liberté que je vous demande, c'eſt la vie. Je la perds, ſi vous ne trouvez le moyen de me rendre ma Maîtreſſe : un de vos jeunes Turcs me l'enleve ; je ne veux point de la vie, ni de la liberté ſans elle. Le Muſulman, après s'être informé au

Maître des Esclaves de ce qui s'étoit passé, se rapprocha plus satisfait encore qu'auparavant. Il lui dit qu'il n'avoit plus rien à desirer au monde, puisqu'il pouvoit non-seulement lui rendre la liberté, mais le rejoindre sur le champ à ce qu'il aimoit. C'étoit son propre fils qui avoit acheté la jeune Maltoise pour le service de sa mere. Cet heureux achat étoit l'occasion dont le Ciel s'étoit servi pour le conduire au Marché, parce qu'en voyant arriver chez lui l'Esclave Chrétienne, il avoit demandé à son fils s'il restoit d'autres Chrétiens à vendre, & que dans le dessein qu'il entretenoit d'en délivrer quelques uns, suivant la promesse qu'il avoit faite à Ligourne, il s'étoit hâté de se rendre au Marché des Esclaves.

Deux événemens si extraordinaires furent admirés de tous les Habitans de Smirne, & les Turcs n'y parurent pas les moins sensibles. Il restoit à délivrer le Marchand de Venise, qu'on n'eut pas de peine non plus à retrouver. Le bon Esclave de Ligourne paya libéralement le prix qui fut demandé, & remplit tous les autres devoirs avec une

ouverture de cœur & une générofité dignes du Chriftianifme. Les deux Amans quitterent l'Afie avec leur oncle, & tous enfemble allerent goûter dans leur patrie un bonheur d'autant plus fenfible, qu'il fuivoit de rudes traverfes.





AVENTURE D'UNE JEUNE IRLANDOISE.

DEPUIS plus d'un ſiecle que les Anglois ont achevé de conquérir l'Irlande, il paroîtra incroyable qu'il y reſte encore des traces profondes d'idolâtrie, & que le zele des vainqueurs, qui s'eſt étendu juſqu'au nouveau Monde, manque, ſi l'on oſe parler ainſi, d'ardeur à leur porte. N'eſt-ce pas fort mal entendre le précepte de la charité du prochain, qui ſemble demander les premiers ſoins pour les plus proches, ou qui ne permet pas du moins qu'ils ſoient abſolument négligés ? Ceux qui douteroient que le Chriſtianiſme ſoit encore inconnu ou rejetté dans pluſieurs cantons de l'Irlande, outre les éclairciſſemens qu'ils peuvent chercher là-deſſus dans les Hiſtoriens de cette Iſle, n'ont qu'à lire

encore l'aventure ſuivante pour en être convaincus.

La beauté eſt ſi commune parmi les femmes d'Irlande, que pour s'attirer une admiration extraordinaire, il faut qu'elle reſſemble aux plus brillantes deſcriptions de nos Romans. Les Naturaliſtes attribuent cette faveur de la nature à la température de l'air, que défend l'Iſle dans toutes les ſaiſons, de l'excès de la chaleur & du froid. Par des raiſons moins faciles à expliquer, il arrive auſſi fort ſouvent que la campagne produit des beautés plus accomplies que les villes ; & l'innocence des ſentimens étant d'ailleurs dans toutes ſortes de pays le partage des lieux champêtres, on peut regarder une belle Payſanne d'Irlande, comme ce qu'il y a au monde de plus ſéduiſant par les charmes naturels de l'eſprit & du corps. Il leur manque, à la vérité, de la politeſſe ; mais ſi c'eſt une qualité que la nature ne donne point, elle met dans les femmes de tous les pays une ſi heureuſe diſpoſition à l'acquérir, que l'art & l'uſage en font l'affaire à peu de frais. Tout dépend du motif & de l'occaſion.

Qu'on se figure donc à présent une jeune Irlandoise, plus charmante encore que celles dont on vient de donner l'idée; née à la campagne, où depuis long-tems on n'avoit rien vu de si beau qu'elle; idolâtre, quoique plus adorable elle-même que toutes ses Idoles, & zélée jusqu'à l'excès pour les anciennes superstitions de sa famille. Elle vivoit fort tranquille dans un village qui étoit tombé en partage depuis trois ou quatre ans au jeune Lord.... par la mort de Madame la Duchesse de Tirconnel. Ce Seigneur aimoit passionnément les femmes. Il ne s'étoit pas plutôt vu maître d'un canton d'Irlande assez étendu, que, suivant l'exemple de ses pareils, il y avoit fait chercher de quoi varier ses plaisirs. On lui avoit amené plusieurs jeunes victimes, qui ne s'étoient pas fait presser long-tems pour consentir au sacrifice de leur honneur; mais ceux qu'il avoit chargé de cette misérable commission, sollicitèrent vainement *Anna Kitill*; c'est le nom de notre Héroïne. Le portrait qu'ils faisoient d'elle, l'ayant enflammé jusqu'à le conduire en Irlande,

pour tenter lui-même cette conquête, il l'avoit trouvée aussi belle qu'on la représentoit, mais plus inflexible qu'il ne se l'étoit figuré. Ses offres & ses caresses n'avoient pas fait plus d'impression sur elle que son rang, quoiqu'un Seigneur Anglois trouve rarement de la résistance en Irlande avec de si fortes armes.

Sa passion, qui n'étoit dans son origine qu'un effet de libertinage, devint si sérieuse & si violente, qu'il résolut de se satisfaire à toutes sortes de prix. C'étoit un ancien usage en Irlande, que pendant l'assemblée du Parlement qui se tient à Dublin, les femmes, dans les villes de Province, & même dans les campagnes, formoient, à l'imitation des hommes, une assemblée de leur sexe, à laquelle elles donnoient aussi le nom de Parlement. Les Histoires du pays rapportent mille circonstances agréables de cette institution, qui, sous prétexte de donner moyen aux femmes de réformer de concert les abus qui se glissoient dans les usages de leur sexe, produisoient autrefois des fruits beaucoup plus importans pour la société,

en servant à l'union des familles dans chaque partie de l'Etat, & par conséquent à la tranquillité publique. Aujourd'hui que les intérêts de Religion & de Politique ont divisé jusqu'aux moindres hameaux, en cabales & en factions, toutes ces heureuses coutumes ont disparu avec le bonheur de ceux qui les observoient. Cependant l'ombre s'en conserve encore au milieu même de la division, par le soin que les femmes de chaque parti ont toujours eu de se tenir unies entr'elles, & de s'assembler aux termes ordinaires. Mais comme elles fuyent avec détestation celles qui sont d'un parti opposé, il arrive ainsi que ce qui servoit de fondement à l'union, ne peut servir désormais qu'à perpétuer plus sûrement la haine & la discorde.

Cette longue remarque n'étoit pas inutile à notre récit. Milord...... fut informé que les Idolâtres de son domaine étoient en grand nombre, & que leurs femmes, comme celles des autres sectaires, tenoient dans certains tems des assemblées, qu'un nouvel usage avoit introduites sous l'ancien

nom de Parlement. Il tira aſſez de lumieres de quelques femmes qu'il gagna par ſes libéralités, pour ſavoir qu'au lieu de penſer à la réformation des uſages, elles ne s'occupoient enſemble que des pratiques ſuperſtitieuſes de leur Religion. L'Idole du Canton étoit une Statue informe & d'une taille giganteſque, qu'elles adoroient avec diverſes cérémonies. Il forma là-deſſus un deſſein qui ne lui réuſſit que trop heureuſement; à l'aide de quelques ouvriers habiles, & des femmes qu'il avoit gagnées, il fit creuſer & diſpoſer tellement la Statue, que par le moyen de quelques reſſorts, elle pouvoit s'ouvrir, & contenir une perſonne ou deux dans ſon ſein. Tout le reſte fut préparé avec le même artifice pour l'exécution de ſes vues, qui conſiſtoient à ſe renfermer lui-même dans le ſein de la Statue, à l'ouvrir lorſque Anna Kitill s'approcheroit à ſon tour pour rendre ſes adorations, à ſe ſaiſir d'elle, avec quelques marques de puiſſance, qui fuſſent capables d'inſpirer aux autres du reſpect & de l'admiration, & de lui faire croire à elle-même qu'elle s'étoit ren-

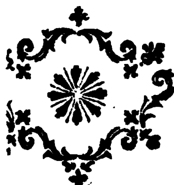
due agréable à la divinité jusqu'à lui inspirer de l'amour. Cette entreprise, & la facilité avec laquelle elle fut exécutée, ne paroîtront incroyables qu'à ceux qui ignorent la force de la superstition, sur-tout parmi des femmes simples & crédules, telles que les Paysannes d'Irlande.

Après que l'Amant eut tiré tout le fruit qu'il s'étoit promis de son artifice, il se flatta mal-à-propos de posséder tranquillement ce qu'il avoit obtenu. La jeune fille, persuadée qu'elle étoit aimée de son Idole, n'avoit pas trop disputé des faveurs qu'elle croyoit dues à une Divinité. Elle se laissa conduire avec la même complaisance au château du Seigneur Anglois; & les précautions qu'il avoit prises pour sortir secrétement avec elle de la Statue, & pour lui déguiser les chemins & les lieux, l'empêcherent peut-être pendant quelques heures de s'appercevoir qu'on la trahissoit. On eut soin d'aider à l'erreur, en la traitant avec une magnificence propre à l'éblouir. Cependant, si elle étoit simple, elle n'étoit pas stupide; elle reconnut à diverses marques qu'elle

n'étoit point dans la demeure des Dieux, & sa défiance ne faisant qu'augmenter après cette premiere réflexion, elle refusa le soir de se mettre au lit, où on l'assuroit que le Dieu son Amant devoit la rejoindre. Comme il avoit eu soin jusqu'alors de lui cacher son visage, il crut qu'il étoit tems de se démasquer, & qu'après ce qu'elle lui avoit accordé dans la Statue, elle passeroit sur le reste, lorsqu'elle verroit son malheur sans remede. Cette espérance lui coûta cher. Il se démasqua; mais à peine l'eut-elle remis, que soit vertu, soit honte d'avoir été trompée, elle se jetta sur lui avec le dernier transport, & elle lui fit sentir en mille endroits le tranchant de ses ongles. Son emportement ne diminua point par les efforts qu'on fit pour l'arrêter. Se voyant retenue par plusieurs personnes, & perdant l'espoir de se venger de celui qui l'avoit outragée, elle tourna sa fureur contre elle-même. Elle s'efforça successivement de s'étrangler, de se casser la tête contre le mur, de s'étouffer en retenant son haleine; enfin, elle se porta à tant d'excès,

que Milord.... effrayé de ce ſpectacle, & peut-être du ſort de Milord (1) Caſtelhaven, prit le parti de quitter ſur le champ l'Irlande, pour retourner promptement à Londres. Il laiſſa ordre à ſes gens de réparer le déſordre, à quelque prix que ce fût, & ils vinrent à bout d'étouffer les plaintes à force de libéralités & de penſions.

(1) Seigneur Irlandois, qui eut la tête tranchée à Dublin, pour avoir traité indignement une femme de condition.





AVENTURE EXTRAORDINAIRE D'UNE ÉCOSSOISE.

DANS la Province de Lothiane, en Écosse, une Dame qui faisoit sa demeure à la campagne, & qui n'avoit qu'une fille, se trouva tout d'un coup grand-mere par l'accident le plus étrange du monde. Cette fille étoit d'une beauté qui la faisoit rechercher en mariage depuis cinq ou six ans par tout ce qu'il y avoit de personnes riches dans le canton; mais quoiqu'elle n'eût point encore passé sa vingtieme année, elle marquoit tant d'éloignement pour le nœud conjugal, tant d'attachement pour sa mere, & tant d'amour pour la solitude, qu'elle faisoit perdre à tous ses Amans l'espérance de gagner son cœur. Son humeur avoit paru vive & enjouée jusqu'à l'âge de quinze ans. On avoit même remarqué qu'avant cet âge elle recevoit volontiers les hommages de notre

fexe, & que la compagnie d'un aimable jeune homme de son voisinage ne lui déplaisoit pas. Mais ses inclinations avoient changé tout d'un coup, sans qu'on en pût trouver d'autre raison que la maturité de son esprit. Elle ne paroissoit plus goûter de plaisir qu'avec sa mere, dont elle étoit aimée tendrement, ou seule dans son appartement, qui étoit composé d'une chambre & d'un cabinet, dans lequel elle affectoit de ne recevoir jamais personne.

Un jour qu'elle s'occupoit à l'ordinaire avec sa mere, elle fut saisie de quelques vapeurs qui la firent tomber sans connoissance. La vieille Dame n'ayant rien de propre à la secourir, se souvint qu'elle avoit elle-même quelques liqueurs fortes dans sa chambre ; & dans l'embarras pressant où la mettoit l'absence de ses domestiques, elle prit la clef dans la poche de sa fille, & monta seule à son appartement. Elle y entre. Tout y étant fort étranger pour elle, parce que personne n'y avoit jamais d'accès, elle ne trouva point aisément ce qu'elle étoit venue chercher ; mais tandis qu'elle se donnoit beaucoup de

mouvement, elle entendit le ſon de quelques paroles qui paroiſſoient ſortir du cabinet. La ſurpriſe & la curioſité lui firent ouvrir auſſi-tôt la porte. Le ſon de la même voix ſe fait encore entendre. Elle ouvre une grande armoire, qui étoit le ſeul endroit d'où il pût partir ; elle y trouve un enfant de cinq ans, beau comme un Ange, qui donna des marques d'une horrible frayeur à ſa vue, & qui lui cauſa la derniere ſurpriſe à elle-même.

Cependant étant rappellée par le danger de ſa fille, elle ſe hâta de retourner à ſon ſecours. Ce ſoin étoit déja inutile. Elle la rencontra qui remontoit l'eſcalier avec une rapidité extrême. Les vapeurs l'ayant heureuſement quittée, elle s'étoit défiée, en revenant à elle, que ſa mere ne fût montée à ſon appartement, & certain intérêt qu'elle avoit à l'en éloigner, lui avoit fait retrouver aſſez de force pour la ſuivre auſſi-tôt. Elle marqua de l'embarras en paroiſſant devant elle. Cette bonne mere, qui l'aimoit plus qu'elle-même, lui témoigna d'abord ſa joie de la voir rétablie : mais la découverte qu'elle venoit de

faire étant présente à son imagination, elle ne tarda point à lui demander ce que c'étoit que ce bel enfant qu'elle avoit trouvé dans une place si secrete de son cabinet.

Les vapeurs furent sur le point de la reprendre à cette question. Il falloit répondre; & dans des circonstances si imprévues, le déguisement est bien difficile. Elle prit enfin le parti de faire un aveu simple & sans détour. Les larmes aux yeux elle se jette aux genoux de sa mere, lui avoue que l'amour, qui en fait accroire si facilement aux jeunes personnes, avoit causé un étrange désordre dans la maison. « Il y avoit » cinq ans, qu'un jeune homme du » voisinage avoit fait connoissance avec » elle. Il lui paroissoit si doux, si dis» cret, qu'elle n'avoit pu s'empêcher » d'avoir de l'inclination pour lui. Au » reste, cela s'étoit passé avec tant de » ménagement pour l'honneur de sa fa» mille, que personne n'avoit jamais » rien su de leur intelligence. Le jeu» ne homme ayant appris d'elle l'état » où elle se trouvoit, en avoit conçu » tant d'épouvante, qu'il avoit quitté

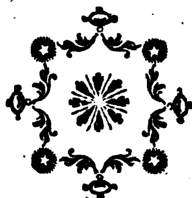
» la maison de son pere, & s'étoit
» enfui sans doute dans les pays étran-
» gers. Elle n'avoit point entendu par-
» ler de lui depuis ce tems-là. Mais
» quelle avoit été sa désolation, de se
» trouver abandonnée à elle-même
» dans l'état où il la laissoit ! Enfin,
» n'osant se confier à personne, elle
» avoit caché le fruit de cet amour, &
» c'étoit ce même enfant qu'elle tenoit
» ainsi renfermé depuis ce tems-là. »

Un récit si peu attendu, pensa faire mourir la mere de surprise & de saisissement. Cependant, étant un peu consolée par l'espérance que cette aventure ne seroit jamais connue de personne, elle exhorta tendrement sa fille à prendre courage, & lui promit le pardon de sa faute. Mais elle lui fit aussi tôt mille questions sur la maniere dont elle avoit pu élever ce fils. Jusqu'à l'âge de deux ans elle l'avoit nourri de lait. Elle l'avoit accoutumé ensuite à vivre de pain & de vin de Canarie, parce que c'étoient les seuls alimens qu'elle pût lui porter en secret. Il ne sortoit de l'armoire que dans les momens qu'elle pouvoit passer avec lui dans son cabinet.

L'habitude le rendoit tranquille dans ce séjour, où il avoit d'ailleurs toutes sortes de commodités; & s'il lui arrivoit quelquefois de pleurer, ses cris ne pouvoient être entendus. Il n'avoit jamais vu que sa mere, & n'étant pas capable de beaucoup de réflexion à son âge, il n'avoit jamais pensé qu'il y eût d'autres créatures qu'elle & lui.

Toutes ces confidences, jointes à la force du sang, réconcilierent si parfaitement la mere avec sa fille, que son affection ne mit plus de différence entre elle & son petit-fils. Il ne leur fut pas difficile de tromper les domestiques, en le faisant passer pour un étranger. Mais comme leur satisfaction ne pouvoit être parfaite aussi long-tems qu'il faudroit faire un mystere de sa naissance, elles résolurent ensemble de faire chercher le jeune Théodore (c'étoit le nom de l'Amant) dans la pensée que si c'étoit en effet la crainte qui l'avoit fait fuir, il ne se feroit pas presser pour revenir, lorsqu'il seroit assuré d'être bien reçu de la mere, & d'épouser la fille. Elles réussirent plus facilement qu'elles n'espéroient. Théodore n'étoit

pas si éloigné qu'il n'entretînt quelque correspondance avec sa famille. Il s'étoit retiré à Dublin, par le conseil de son pere, pour éviter les fâcheuses conséquences qu'il devoit craindre de sa faute, si les parens de sa Maîtresse en eussent eu quelque connoissance. L'amour n'étoit point effacé de son cœur. Il étoit sans biens ; c'est la seule raison qui lui avoit fait perdre l'espérance. Mais les nouvelles qu'il reçut de la mere même de Théodore, rendirent sa passion plus vive que jamais. Il repassa aussi-tôt en Ecosse, & il épousa sa Maîtresse en arrivant.





AVENTURE

Touchante du Pérou.

A LIMA, qui eſt la ville la plus riche & la plus peuplée du Pérou, un Viceroi, devenu amoureux d'une jeune Péruvienne, avoit employé inutilement ſes ſoins & ſes offres pour la ſéduire. Elle étoit fille d'un pere qui l'aimoit tendrement, & qui étoit fort conſidéré dans ſa Nation. Cette raiſon obligeant le Viceroi de garder quelques meſures, il s'étoit contenté aſſez longtems de la ſolliciter par les voies ordinaires de l'amour, & ne pouvant lui faire eſpérer avec vraiſemblance de devenir ſon épouſe, il lui promettoit le plus heureux ſort du monde, en qualité de Maîtreſſe. Enfin piqué de ſa réſiſtance, il la menaça un jour de faire payer ſes mépris bien cher à toute ſa Nation. Il ſavoit à quel point les Péruviens ſont liés par leur miſere commune, & rien ne ſe préſentant plutôt à ſon eſprit que

l'attachement qu'ils ont pour leurs Livres, fur-tout depuis qu'ils ont fu qu'on a penfé plufieurs fois à les leur ravir, il jura dans un mouvement de colere qu'il alloit commencer par un ordre abfolu de les mettre tous au feu jufqu'au dernier. Une menace fi terrible fut répandue en un moment dans toutes les familles. La belle Péruvienne fe trouva accablée auffi-tôt des reproches de toute la Nation, & fes parens même furent les premiers à la preffer de fe rendre. Cependant fon pere & les Chefs les plus graves s'affemblerent fecrétement pour délibérer. Le réfultat des opinions fut d'interroger adroitement la fille, pour favoir d'elle par quel motif elle s'obftinoit à rejetter la paffion du Viceroi. Si c'étoit fageffe & zele pour l'honneur & la vertu, on réfolut de facrifier non-feulement tous les Livres, mais la Nation même, s'il étoit néceffaire; au lieu que fi c'étoit caprice ou d'autres raifons de la même légéreté, on régla qu'elle feroit livrée malgré elle au Viceroi, & facrifiée elle-même aux Livres, qui étoient un des plus chers & des plus vertueux intérêts de la Nation.

Il arriva malheureusement pour la jeune Péruvienne, qu'en examinant de près ses sentimens & sa conduite, on découvrit bientôt qu'elle étoit en liaison avec un jeune homme de Lima. C'en fut assez pour la faire traiter d'hypocrite. Elle fut saisie, de l'aveu même de son pere, & menée au Viceroi, qui se crut au comble de ses desirs. Elle ne résista point à ceux qui furent chargés de la conduire, mais après avoir versé un torrent de larmes, lorsqu'elle parut devant son Amant, elle lui déclara d'une maniere si touchante qu'il n'avoit rien à espérer sans violence, que sa générosité l'emporta d'abord sur sa passion. Sans la presser davantage, il se contenta de la garder dans son Palais, où il s'appliqua effectivement à lui faire un sort digne d'envie. Son espérance étoit de la vaincre par son assiduité & par ses soins. Trois semaines qu'il y employa sans se rebuter, n'aboutirent qu'à la rendre plus inflexible, & lui plus passionné. Enfin, lorsqu'il recommençoit à prendre conseil de son désespoir, il fut guéri tout d'un coup par un événement qui fait autant d'hon-

neur aux Eſpagnols qu'aux Péruviens. Le pere de ſa Maîtreſſe & les autres Chefs, qui en avoient uſé ſi durement avec elle, ne purent entendre parler d'une réſiſtance ſi extraordinaire, ſans prendre une meilleure idée de ſa vertu. Ils ſe crurent obligés de faire alors pour elle tout ce qu'ils avoient cru lui devoir en la ſuppoſant vertueuſe. Ils ſe rendirent en foule au Palais, & par un diſcours fort touchant, dans lequel ils offroient au Viceroi leurs Livres & leurs vies même pour racheter l'honneur d'une fille qu'ils eſtimoient plus que ces deux biens, ils réveillerent ſi heureuſement ſa générosité, qu'il la remit ſur le champ entre leurs mains, en comblant leur Nation de louanges & de bienfaits.





AVENTURE SINGULIERE TOUCHANT UN TRÉSOR.

UN Habitant de Basra, nommé *Aboulcasem*, jouissoit d'un trésor immense, dont il étoit devenu possesseur par diverses aventures : il en ignoroit l'origine ; & celui de qui il l'avoit reçu, le tenant par héritage de famille, n'avoit pu lui donner là-dessus aucune lumiere. Il en faisoit un usage si noble & si magnifique, qu'excitant l'envie autant que l'admiration, le Lieutenant de Police de Basra lui rendit une visite. Je suis, lui dit-il, le *Daroga*, & je viens vous demander où est le trésor qui vous fournit de quoi vivre avec tant de magnificence. Aboulcasem se troubla à cette question. Le Lieutenant de Police jugea bien à sa contenance que les bruits qui s'étoient répandus n'étoient pas sans fondement ;

mais au lieu de le preſſer de lui découvrir ſon tréſor ; Seigneur, reprit-il, j'exerce ma charge en homme d'eſprit ; faites-moi quelque préſent qui ſoit digne de ma diſcrétion, & je me retire. Il lui demanda dix ſequins par jour. Aboulcaſem lui répondit que ce n'étoit pas aſſez, & qu'il lui en donneroit cent. Le Lieutenant de Police tranſporté de joie, lui dit, en s'écriant : Seigneur, je voudrois que vous euſſiez trouvé mille tréſors ; jouiſſez tranquillement de vos biens, je n'en troublerai jamais la poſſeſſion. Il toucha d'avance une groſſe ſomme, & ſe retira.

Le Viſir ayant entendu parler de même, des richeſſes d'Aboulcaſem, l'envoya chercher. O jeune homme, lui-dit-il, j'ai appris que tu as découvert un tréſor : tu ſais que le quint appartient à Dieu ; il faut que tu le donnes au Roi. Payes donc le quint, & tu demeureras tranquille poſſeſſeur des quatre autres parties. Aboulcaſem confeſſa qu'il étoit maître d'un grand tréſor, & s'engagea volontiers à payer tous les mois mille ſequins d'or au Viſir.

Un Prince étranger, à qui l'on ra-

conta ces merveilles du trésor & des libéralités d'Aboulcasem, se rendit exprès à Basra. Ayant fait connoissance avec ce riche jeune homme, il poussa la curiosité plus loin que le Lieutenant de Police & le Visir; car après l'avoir entretenu des richesses qu'il possédoit, il le pressa instamment de les lui montrer. Aboulcasem y consentit. Cependant, dit-il au Prince, il faudra que je vous bande les yeux, & que vous vous laissiez conduire sur ma bonne foi dans le lieu où mon trésor est renfermé. Le Prince y consentit. Cette visite se fit avec diverses formalités. Aboulcasem ôta le bandeau au Prince, dès qu'il l'eut conduit au lieu qu'il avoit desiré de voir. Il le combla d'admiration & de plaisir, en lui offrant tout d'un coup un spectacle qui lui parut surpasser jusqu'aux efforts de l'imagination. Le Prince ne manqua point de faire diverses questions sur des objets si nouveaux pour lui. Tout lui paroissoit un enchantement, dont il auroit voulu recevoir à chaque pas l'explication; mais Aboulcasem lui fit remarquer sur un trône d'or, deux figures respectables,

qu'il lui dit être les premiers maîtres du trésor. C'étoit celles d'un Roi qui portoit toutes les marques du souverain pouvoir, & de la Princesse sa fille, qui paroissoit écouter respectueusement ses ordres. Aux pieds du trône étoit une table d'ébene, sur laquelle on lisoit ces paroles en lettres d'or : » Toutes ces richesses ne sont propo- » sées que pour l'admiration & pour » l'usage ». Elles firent comprendre au Prince qu'il entreprendroit inutilement de pénétrer un spectacle dans lequel il trouvoit autant d'obscurité que de magnificence. Il souffrit qu'Aboulcasem lui mît, pour se retirer, le même bandeau dont ses yeux avoient été couverts en venant, & le simple souvenir de ce qu'il avoit vu lui paroissant suffire pour le combler de satisfaction, à son retour il publia ce qu'il ne pouvoit encore se lasser d'admirer.

Mais ce qui paroîtra beaucoup plus surprenant, c'est que les Dames de Basra, excitées par les merveilles qu'elles entendoient publier du trésor d'Aboulcasem, souhaiterent aussi de voir un spectacle si rare, & demanderent

cette satisfaction comme à l'envi. S'il ne l'accorda point sans distinction, il ne la refusa pas du moins à celles qui lui marquerent cette curiosité avec assez de modestie & de politesse, pour lui faire juger qu'il n'entroit rien de condamnable dans leur motif. Cependant il leur fit observer les mêmes mesures qu'au Prince à qui il avoit accordé la même faveur : c'est-à dire, qu'ayant les yeux couverts d'un bandeau qu'il leur ôtoit en arrivant au trésor, elles alloient jouir quelques momens avec lui du spectacle qu'il leur accordoit, & qu'aussi charmées de sa complaisance que des prodiges qu'elles avoient vus, elles en conservoient du moins des images assez amusantes pour trouver beaucoup de douceur à s'en entretenir, & pour en faire goûter à ceux qui étoient curieux de les entendre.





EXCESSIVE CRÉDULITÉ D'UN ROI DE PERSE.

Un des derniers Rois de Perse devint si amoureux d'une Circassienne, nommée Alida, qu'en ayant fait sa Maîtresse absolue, il s'engagea par serment à ne lui jamais rien refuser. Elle tira tous les avantages qu'elle put s'imaginer de la foiblesse de son Amant ; & chaque jour lui fit naître des occasions de satisfaire son avarice, son ambition & tous ses caprices. Pendant l'exercice de son pouvoir, un Marchand d'Europe qui lui avoit vendu quelques joyaux précieux, & qui avoit besoin de sa protection à la Cour pour d'autres vues d'intérêt, lui fit présent d'un petit chien extrêmement joli, à qui l'on avoit appris à danser & à faire cent tours extraordinaires. Alida devint aussi folle de cet animal que le

Sophi l'étoit d'elle ; tout son chagrin étoit qu'il ne pût lui parler, & répondre à toutes les expressions tendres qu'elle lui adressoit en le caressant. Un de ses Eunuques l'assura qu'elle pouvoit se procurer la satisfaction qu'elle desiroit, & qu'un Philosophe de la nation, nommé Hali, qui faisoit son séjour dans un Fauxbourg d'Ispahan, étoit capable d'apprendre la Langue Persanne à un chien, aussi parfaitement qu'à une créature humaine. On appelle Hali, & sans examiner si l'éloge qu'on avoit fait de son savoir étoit vraisemblable, on lui donne ordre de commencer dès le lendemain ses leçons. En vain protesta-t-il qu'on vouloit l'engager dans une entreprise ridicule & impossible. La seule réponse qu'il obtint, fut que tel étoit l'ordre du Roi, & qu'il ne falloit point répliquer. On lui accorda trente jours, à l'expiration desquels on lui fit envisager une grosse récompense, ou la mort, si le chien ne parloit pas. Hali prit l'ordre du Roi pour un artifice de ses ennemis, & pour un piege qu'on tendoit à sa vie. Il communique son

embarras à son fils aîné, jeune homme de vingt ans, qui joignoit à beaucoup d'esprit & d'excellentes qualités, des manieres fort engageantes, & une douceur de caractere qui répondoit admirablement aux graces extérieures de sa figure. Mirza (c'étoit son nom) fondit en larmes en apprenant le danger de son pere; mais revenant bientôt à lui, il l'assura qu'il trouveroit un moyen de lui faire éviter son malheur.

Il le pria de le présenter le lendemain au chef des Eunuques, sous le nom de sa fille, & comme une jeune personne qu'il avoit élevée avec tant de soin dans la pratique de son art, qu'elle se chargeoit au risque de sa propre vie de satisfaire aux volontés du Roi. Hali regarda son fils avec étonnement, & ne doutant point qu'il ne lui parlât par l'inspiration du Prophete, il ne fit pas difficulté de se rendre à ses desirs. Le jour suivant, Mirza, déguisé en fille, fut conduit à l'Eunuque, qui l'introduisit dans l'appartement d'Alida. Il y soutint si adroitement son rôle, qu'avant la fin du mois on raconta dans le Serrail que la fille du Philosophe

avoit appris au petit chien, non-feulement à parler, mais à parler avec toute la fageffe d'un homme, & à faire des réponfes fort juftes à toutes fortes de queftions. Le Roi voulut s'affurer de ce prodige. Il fit une vifite à fa Maîtreffe, qui ne balança point à lui en confirmer la vérité. Elle lui préfenta le chien, en ordonnant à ce petit animal de donner des preuves de fon favoir, c'eft-à-dire, de répondre avec refpect à toutes les queftions qu'il plairoit au Roi de lui faire.

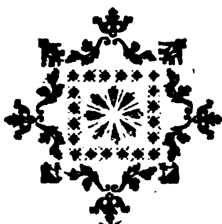
Le Monarque s'affit fur un fopha; & prenant le petit chien fur fes genoux, il lui fit cette queftion, après l'avoir doucement careffé. *Dis-moi, joli petit animal; qui fuis-je?* Quelques momens s'étant paffés dans le filence, Alida demanda au Roi s'il n'étoit pas charmé de la réponfe qu'il venoit de recevoir de la petite créature, & s'il l'eût jamais pu croire, à moins que de l'avoir entendu. Le Roi protefta qu'il n'avoit pas entendu une parole, Cette proteftation parut étonner beaucoup Alida; elle regarda fixement le Roi, & elle lui demanda encore s'il

n'avoit pas entendu le petit chien qui venoit de tenir mot pour mot ce discours à Sa Majesté : *Vous êtes le fils du Soleil ; le Lieutenant des Prophetes, & le Roi des Rois. Vous êtes redouté par vos ennemis, adoré par vos sujets, & passionnément aimé de ma belle Maîtresse.*

Le Roi de Perse se leva avec différentes marques de surprise & de confusion ; mais comme il persistoit à soutenir encore qu'il n'avoit pas entendu parler le chien, Alida leva les mains vers le Ciel, & s'adressa ainsi à Mahomet : *Toi, Messager de Dieu, protege & défend le Roi, augmente sa gloire, prolonge sa vie, préserve son entendement, & ouvre ses oreilles ! Et jamais, jamais, ne permets qu'il se ressente des infirmités de la vieillesse.* Ensuite ordonnant au petit chien de parler un peu plus haut, elle conjura le Roi de faire une seconde épreuve, qui réussit avec un admirable succès ; car il déclara aussitôt qu'il avoit entendu prononcer distinctement au petit animal, les mêmes paroles qu'Alida avoit répétées.

Cette nouvelle répandit aussi-tôt la joie dans tout le Serrail. On ne s'en-

tretint pendant quelques jours que du *petit chien qui parloit.* Sa réponse au Roi fut écrite en lettres d'or, & conservée dans les Archives de l'Empire. La fille prétendue de Hali fut congédiée avec une récompense magnifique, & son pere se vit bientôt revêtu d'un des meilleurs emplois du Royaume.





EXEMPLE DE PHILOSOPHIE FRANÇOISE.

APRÈS une infinité d'exemples de la Philosophie Angloise, que ses partisans affectent de faire valoir, on ne sera pas fâché d'en voir un de la Philosophie des François. Les Lecteurs seront ainsi en état de décider de l'avantage entre les deux Nations. Une famille de distinction, composée du pere, de la mere & de cinq enfans, passe la vie dans une cabane, à l'extrémité d'un village, exposée, je ne dirai point aux injures de l'air, mais du moins aux privations les plus sensibles pour des personnes qui ont connu long-tems les douceurs de l'abondance. Une trahison de la fortune leur ayant fait perdre en peu de jours tout leur bien, le pere, dont l'humeur étoit fort violente, balança s'il ne devoit point

avoir recours au remede Anglois. Son épouse s'apperçut de ses agitations, & le connoissant capable d'une résolution funeste, elle se hâta d'employer tous ses soins pour la prévenir. Mais quels motifs pouvoit-elle employer ? La tendresse qu'il avoit pour elle & pour ses enfans, n'étoit propre qu'à porter sa douleur au comble. Il n'y pensoit qu'avec des transports qui ressembloient au dernier désespoir. D'un autre côté, la seule pensée de recourir à l'assistance de ses proches, tourmentoit mortellement un homme fier, qui n'avoit jamais eu besoin du secours de personne. Il étoit d'ailleurs incertain de l'obtenir, & le refus l'eût fait mourir plus cruellement que tous les supplices. Ajoutez la honte de décheoir aux yeux de toute la Ville, lui qui y tenoit un des premiers rangs. Enfin il ne parloit que de se donner la mort; & lorsque son épouse, qui étoit continuellement à le veiller, l'exhortoit à prendre des sentimens plus modérés, il ne lui répondoit qu'en la pressant elle-même de se délivrer de la vie à

son exemple, & d'inspirer la même pensée à leurs enfans.

C'est de lui-même qu'on tient ce détail. Sa patience fut pendant quelques jours à l'extrémité, ou plutôt il étoit absolument abandonné de la raison. Une idée qui vint à son épouse, & qu'elle lui exprima avec les plus tendres larmes de l'amour, rendit presque en un moment la force & même le calme à son esprit. Tout n'est pas désespéré, lui dit-elle; j'ai de la santé, & nos cinq enfans en ont aussi. Quittons la Ville où nous sommes, pour aller demeurer à Paris. Nous n'y serons connus de personne, & nous travaillerons, vos enfans & moi, à vous faire vivre honnêtement. Elle ajouta, que si son travail ne suffisoit pas, elle se réduiroit à demander secrétement l'aumône pour fournir à son entretien. Il rêva quelques momens à cette proposition, & prenant son parti avec une constance digne de tout ce qu'il a fait depuis; non, lui dit-il, je ne vous rabaisserai point à cette indignité; mais puisque vous êtes capable de tant de

courage, je ſais ce qui nous reſte à faire. Mon déſeſpoir ne venoit que de ma tendreſſe & de ma compaſſion pour vous. Il parut plus tranquille après ce diſcours. Toute ſa famille le devint comme lui, & ſans être ſauvé de la miſere, ils retrouverent la paix qu'elle leur avoit fait perdre.

Ce n'étoit dans ſa femme & dans ſes enfans qu'un effet de ſon exemple. Pour lui dont la tranquillité décidoit ainſi de celle des autres, il devoit la ſienne à deux réſolutions qu'il avoit formées ſur le champ, & qu'il ne tarda point à exécuter. Que ce ſoit la grace ou ſa ſeule fermeté d'ame qui l'aida dans cette conjonſture, il ſuffit que le parti qu'il embraſſa ſoit digne de la plus parfaite Philoſophie, & qu'il paroiſſe venir extérieurement de cette ſource.

Il ne perdit pas un moment pour recueillir les débris de ſa fortune, qui ne conſiſtoient plus que dans ſes meubles, dont la plus grande partie fut même arrêtée par quelques créanciers. A peine fit-il cent piſtoles de ce qu'il eut de

reſte. Il quitta ſecrétement la Ville avec ſa famille & cette ſomme. Au lieu de prendre le chemin de Paris, comme ſon épouſe s'y attendoit encore, il prit celui d'une Province voiſine, & dès le premier Bourg où il ſe crut inconnu, il quitta ſes habits pour en prendre d'autres, d'une étoffe fort vile. Il fit faire la même choſe à ſon épouſe & à ſes enfans. Puiſqu'il a plu à la fortune, leur dit-il, de changer notre condition, il faut porter la marque du ſort auquel nous ſommes condamnés. Tâchons d'en prendre auſſi les ſentimens. Ayant continué ſa route, il arriva dans un grand Village, qui lui parut fort propre au deſſein qu'il avoit médité. Il loua une cabane dans l'endroit le plus écarté, avec un petit champ & quelques arpens de vignes. Il y mit des meubles conformes au lieu. Vous m'avez offert, dit-il à ſa femme, de travailler avec vos enfans pour mon entretien ; il n'eſt pas juſte que je vive du travail d'autrui. Nous travaillerons chacun de notre côté pour notre ſubſiſtance commune. Mes fils partageront

mon travail, & vous ferez partager le vôtre à vos filles. Voyant quelques larmes qui couloient de ses yeux : Si je croyois, ajouta-t-il, que ces pleurs marquassent votre répugnance pour le genre de vie que je vous fais embrasser, je vous offrirois à mon tour de vous procurer une vie plus douce, dans quelque Ville où je pourrois vous envoyer d'ici les petits profits de mon travail : mais si je vous connois trop bien pour croire que vos propres peines soient celles qui vous touchent, soyez sûre que vous n'avez aucune raison de vous affliger des miennes. Je sens que je puis être heureux dans la condition où nous sommes. Nous avons moins de commodités ; mais nous aurons moins de besoins.

Il employa ce qui lui restoit d'argent à se pourvoir de laine & de toile pour occuper ses filles, & d'instrumens propres à cultiver la terre, pour ses fils & pour lui-même. Il prit un Paysan dans sa maison, pour leur en montrer l'usage. Quelques jours d'exercice leur firent surmonter toutes les difficultés.

L'exemple continuel de leur pere & de leur mere leur inſpira une eſpece d'émulation, qui ne s'eſt jamas refroidie. Ils vivent entr'eux dans une paix & dans une union admirables. Quoiqu'ils aient peu de communication avec leurs voiſins, leur douceur & leur civilité n'a pas laiſſé de les faire aimer. C'eſt chez eux que les habitans du village prennent les ouvrages de toile & de laine qui ſont en uſage à la campagne. Le profit qu'ils en tirent ſuffiroit ſeul pour la vie ſobre dont ils ont formé l'habitude. Ils ſe promenent les jours de Fêtes; ils liſent, ils s'amuſent innocemment. Le pere a propoſé pluſieurs fois à ſes deux fils, qui ont tous deux plus de trente ans, de prendre le parti des armes, ou de chercher quelqu'autre voie de fortune. Ils proteſtent que rien n'eſt capable de leur faire quitter leur cabane, auſſi long-tems que leur pere, leur mere & leurs ſœurs peuvent avoir beſoin de leurs ſecours.

Comme il étoit impoſſible que la curioſité ne portât point tôt ou tard

le Curé de la Paroiſſe & les principaux habitans à s'informer de quel pays ils étoient venus, & par quelle raiſon des perſonnes qui paroiſſoient ſi bien nées ſe trouvent dans la miſere, ils ont pris le parti de s'ouvrir au Curé, en le priant d'arrêter la curioſité des autres. C'eſt du Curé que l'on a ſu leur hiſtoire. Il ajoute que lorſqu'on paroît admirer la force d'eſprit avec laquelle ils ſe ſont ſoumis à leur mauvaiſe fortune, ils répondent qu'il n'eſt pas plus ſurprenant de voir paſſer quelqu'un des richeſſes à la pauvreté, que de la pauvreté aux richeſſes ; que ces deux états n'étant que des *manieres d'être*, & des différences extérieures qui ne changent rien à la nature de l'ame, ni au fond des ſentimens, il n'eſt queſtion que d'un peu d'habitude pour ſe faire à celui dans lequel il plaît à la fortune de nous faire paſſer, & pour oublier celui d'où l'on eſt ſorti.

Tels étoient les ſentimens de cette reſpectable famille. Il eſt fâcheux que la néceſſité où l'on eſt de cacher le nom des lieux & des perſonnes, puiſſe ren-

dre ſuſpecte la vérité de ce récit. Mais on ne balancera pas ſans doute à juger que le Philoſophe François qui ſait s'élever avec tant de fermeté au-deſſus de ſon mauvais ſort, eſt bien ſupérieur à ceux d'Angleterre, qui n'ont d'autre reſſource que la mort contre la douleur & la miſere.





EXEMPLE

Merveilleux de la force de l'imagination.

VOICI une aventure qui auroit été d'une grande utilité au Pere Malebranche pour son Chapitre de l'Imagination. Un ancien Officier, de la Province de *Shropshire* en Angleterre, avoit épousé depuis quelques mois une jeune fille du pays, après l'avoir recherchée pendant plusieurs années avec toutes les marques d'une violente passion. Il vivoit avec elle, & se croyoit heureux pour long-tems, lorsqu'une maladie imprévue lui ravit son bonheur avec la vie de cette chere épouse. Sa douleur répondit à son amour. Il ne lui restoit qu'une sœur à peu près de son âge, qui demeuroit chez lui, & dont il étoit aimé fort tendrement. C'étoit sa seule consolation. La tendresse qu'elle avoit pour lui la faisoit entrer dans ses peines. Elle l'entretenoit continuellement de ce qu'il avoit perdu. Cette maniere de le consoler flatoit sa douleur, & la lui rendoit du moins

dre, qu'elle se dégagea effectivement des liens du corps. Il tomba mort sur le tombeau, en remerciant la terre qui s'ouvroit, disoit-il, pour le recevoir.

Sa sœur jugea par ses dernieres paroles, & par le silence qui les suivit, que la vérité ne répondoit que trop à ce qu'elle avoit entendu. Quoiqu'elle n'eût point vu le Fantôme, elle ne douta point qu'un accident si extraordinaire n'eût une cause réelle. La crainte néanmoins ne l'empêcha point d'approcher du cadavre de son frere; & comme le jour n'étoit pas fort éloigné, elle prit le parti de l'attendre, pour appeller les premiers passans à son secours. On la trouva à genoux, les mains jointes, & le visage mouillé de larmes. Elle raconta tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de sa belle sœur; & sans assurer qu'elle l'eût vue, elle ou son Fantôme, elle ne laissa point de parler de son apparition comme d'une chose incontestable; de sorte que le peuple de Shropshire est persuadé que Madame Garey est sortie de sa fosse pour recevoir l'ame de son époux.



AVENTURE UTILE.

UN Gentilhomme, avancé en âge, & marié depuis quelques mois à une jeune femme dont la fidélité lui devint suspecte, s'étoit mis dans la tête de se faire séparer d'elle, & de la réduire dans un Couvent. Toutes les instances de ses parens, qui craignoient cet éclat pour leur propre honneur, n'ayant pu le faire changer de résolution, il porta l'affaire au Parlement de sa Province. Il sollicita puissamment, & n'épargnant pas plus son bien que ses peines, il engagea sa meilleure Terre pour fournir aux frais des procédures. La Dame choisit pour son défenseur un Avocat célebre, qui la servit avec beaucoup de zele. Deux audiences n'ayant pas suffi pour terminer la Cause, elle fut renvoyée après quelques Fêtes qui interrompirent les Assemblées. Les deux Parties se retirerent; le Gentilhomme dans son village, & la Dame dans une

maison dont elle jouissoit par le contrat de mariage.

Dans cet intervalle, un des neveux du mari lui rendit visite, pour savoir de lui les particularités de son procès, dont il n'étoit informé que par des bruits vagues, quoiqu'on l'eût assuré que l'Avocat de la jeune Dame l'avoit attaqué de la maniere du monde la plus outrageante. Ils souperent. A table, on tomba peu sur cette matiere, pour ne pas donner la comédie aux Domestiques. Ce neveu est un homme qui s'est fait connoître par des marques éclatantes de courage, qui sait parfaitement son Horace & son Juvenal, & qui ne veut savoir de Philosophie que ce qui est capable de guérir l'esprit des erreurs communes.

Quand l'heure de se retirer fut venue, il fit quelques pas par honnêteté, pour suivre son oncle jusqu'à sa chambre; mais le barbon qui voulut le traiter avec la politesse qu'on a pour ses hôtes, exigea absolument qu'il se laissât conduire à la sienne. Là, s'étant assis pour un moment, le bon homme qui se trouva libre, se soulagea tout-d'un-

coup, en s'écriant avec un ſoupir; ah! mon tréſor, mon tréſor! C'étoit l'ouverture que ſon neveu attendoit; & lui demandant s'il pouvoit parler librement, ſans lui déplaire, il lui tint ce diſcours après s'être aſſuré qu'on l'écouteroit volontiers. C'eſt de lui-même qu'on a ſu toutes ces circonſtances.

Monſieur, vous n'ignorez pas le mot du Maréchal de Baſſompiere ſur la difficulté de garder certain tréſor. Celui à qui nous avons l'obligation de notre nobleſſe, & qui étoit de la Vénerie de..... prit pour ſes armes un bois de cerf. Elles ont été pour la plupart de ſes deſcendans des armes parlantes. Mon pere qui étoit votre cadet, a fait un honteux divorce avec ſon épouſe, dont il faut confeſſer auſſi qu'on ne ſauroit propoſer la vie en exemple. Son pere, qui eſt le vôtre, ne fut guere plus heureux dans ſes amours; & s'il falloit remonter plus haut, on trouveroit bien des paſſe-volans dans cette revue. Pour ce qui me regarde en particulier, j'ai épouſé, comme vous ſavez, une fille unique, de qui j'ai eu trente mille écus, & elle

en peut espérer autant d'une vieille tante qui a déja marqué l'endroit de sa fosse. Cependant ma femme, qui ne perd ni Messe ni Vêpres, a laissé, par imprudence, deux billets galans, que le seul hasard m'a fait rencontrer dans son livre de Prieres, & comme elle m'en a fait un secret, je n'ai jamais eu la curiosité de m'en éclaircir. Ma belle-sœur, qui est assez fiere, ne laissoit pas de s'apprivoiser avec un C..... & mon frere, sans faire de bruit, a fait donner *une obédience* à ce faux Dévot, pour aller chercher d'autres fortunes au-delà des Pyrénées, sans que lui ni ma belle-sœur aient pu découvrir d'où est venu ce changement.

Après l'éclat de quelques-unes de nos aventures, je ne crois pas qu'on impute mes sentimens à bassesse d'ame, ni qu'on nous soupçonne de manquer de cœur. Mais nous ne cherchons point, mon frere & moi, ce que nous serions fâchés de trouver; & nous ne sommes pas persuadés que le plus grand bonheur d'un mari consiste toujours à être Devin. Nous allons droit à notre repos, & notre maxime est qu'il n'y a

point de plus mauvais parti, que d'être toujours ſur le qui vive avec ſa femme.

Les remontrances où il entre de la jalouſie, ſont ſuſpectes ; les défenſes irritent l'eſprit ; & nous n'avons jamais pu concevoir qu'un mari précepteur fût plus commode qu'un mari tyran. En venir à la violence, c'eſt ſe déclarer brutal ; & ſi l'on prend le parti de ſe pourvoir en Juſtice, on ne manque point de s'attirer le mépris des Juges, qui en uſent bien mieux dans le même cas, & qui ne font point retentir les Chambres des galanteries de leurs familles. En vérité, ſi la Juſtice devoit connoître de tous les déſordres de cette nature, les Parlemens, les Préſidiaux, les Bailliages ne ſuffiroient pas à les régler ; outre que les procédures coûtent beaucoup, & que les Avocats & les Procureurs s'enrichiroient trop vîte à nos dépens.

L'oncle écoutoit avec une attention qui marquoit aſſez qu'il n'étoit point inſenſible à ce diſcours. Cependant, toutes ſes plaies ſe rouvrant tout-d'un-coup, il ne put s'empêcher d'interrompre ſon neveu. Je vous avoue franche-

ment, lui dit-il, que le dernier plaidoyé de l'Avocat de mon infidelle m'a percé le cœur. Il n'a nullement tenu à lui que je n'aie paſſé pour le plus fou & le plus méchant de tous les hommes. Vous ſaurez encore que je ne fus pas plutôt ſorti de la Chambre, que j'entendis une voix confuſe de Libraires & d'autres Marchands, qui s'adreſſoient à moi : *Voici*, Monſieur, *le Curieux impertinent ; le Cocu imaginaire ; Peignes de corne.* Il n'y eut pas juſqu'à un miſérable Garçon de boutique qui me ſuivit ſur les bas-degrés de la grande cour, & qui par une froide alluſion jouoit à mes côtés de la *corne-muſe*. Là, tous les Marchands ſe récrierent comme de concert ; *Peignes de corne*, & j'eſſuyai toutes les ordures, c'eſt-à-dire, toutes les mauvaiſes plaiſanteries des Halles.

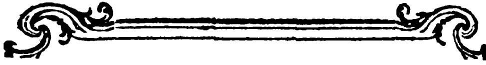
Vous avez ſouffert toutes ces avanies, reprit le neveu, ſans en témoigner le moindre chagrin ? Hé, quoi ! répondit le Vieillard, voudriez-vous que je me fuſſe commis avec tout un peuple ? Quelqu'envie que j'euſſe d'en tirer vengeance, j'ai modéré mon reſ-

sentiment, qu'il auroit été dangereux de faire éclater. La colere est quelquefois sage & retenue. Ha! Monsieur, s'écria le neveu, vous avez souffert avec une patience véritablement forcée, la raillerie de ces Libraires & de ces Marchands, & vous implorez, par votre argent & par vos amis, le secours des Juges pour l'autoriser. Vous avez eu la sagesse d'épargner des gens de rien, & vous réservez votre colere & votre vengeance contre la meilleure partie de vous-même. Vous vous êtes cherché dans son cœur sans vous y trouver: Hé! permettez-moi de dire, y pouvez-vous être avec vos reproches & vos menaces? Par vos soupçons vous lui avez inspiré le crime dont elle croit se pouvoir défendre, & vous ne laissez pas de l'en punir. Vous lui avez ôté jusqu'à l'honneur, & vous ne craignez pas d'en porter la honte. Vous en voulez à sa liberté, qu'elle tient du Ciel, & il ne reste pour votre derniere satisfaction qu'à presser sa mort, & à lui refuser une sépulture.

Le jour les trouva dans cet entretien. Après quantité d'autres combats, il fut

arrêté que le neveu monteroit ſur le champ en carroſſe, pour aller rendre viſite à la Belle, qu'il ne trouva pas fort diſpoſée à prendre le parti qu'il lui offroit. Il lui conſeilla, comme le meilleur de ſes amis, de prévoir les ſuites de ce refus. Il lui proteſta que le repentir de ſon oncle étoit ſincere; que la réconciliation ne ſeroit ſuivie, ni d'éclairciſſemens, ni de reproches, & il lui fit comprendre que de cette maniere elle ſe trouveroit mieux juſtifiée que par une Sentence des Juges. Comme le Couvent lui faiſoit peur, que le gain de ſon procès étoit douteux, qu'elle eſtimoit infiniment ſon médiateur, elle implora ſa protection, en lui promettant d'aller ſur ſa parole où il lui plairoit de la conduire. Le barbon n'avoit pas manqué d'aller audevant, à tout haſard. Ils ſe rencontrerent en chemin, & leur arrivée fut une fête pour le domeſtique & pour le village.





HISTOIRE
D'UN CAPRICE
SANS EXEMPLE.

UNE Dame Irlandoiſe, forcée par diverſes raiſons d'abandonner ſa patrie avec une nombreuſe famille, s'étoit retirée à Saint-Germain, où elle eſpéroit trouver un aſyle ſous la protection du Roi Jacques. Ce Prince la reçut avec bonté; mais ſes propres beſoins ne lui permettant pas de ſoulager ceux d'une multitude d'illuſtres fugitifs qui venoient groſſir continuellement ſa Cour, il ne put ſatisfaire l'inclination qui le portoit à lui faire un honnête établiſſement. Ce qu'elle avoit ſauvé de l'héritage de ſes peres n'étoit pas ſuffiſant pour la nourriture & l'éducation de quatre fils, dont le plus âgé étoit au deſſous de dix ans. Elle n'enviſageoit qu'un triſte avenir, lorſqu'une Dame veuve & ſans enfans, qui faiſoit ſa demeure à quelque diſtance de Paris,

lui fit toucher une somme considérable, & se chargea de l'éducation du plus jeune de ses fils. Cet enfant étoit aimable. Il devint bientôt si cher à sa bienfaitrice, qu'elle prit la résolution de l'adopter tout-à-fait. Elle communiqua son dessein à sa mere, qui n'avoit rien de plus favorable à espérer; & sa tendresse croissant pour lui tous les jours, elle continua de l'élever dans cette vue.

Cependant le succès d'une entreprise, dont je laisse le détail aux Historiens du Roi Jacques, releva le courage de quantité de fideles Irlandois, jusqu'à les faire retourner dans leur patrie, avec des espérances qui furent soutenues assez long-tems par de nouveaux avantages. On ne se promettoit pas moins que de détacher l'Irlande entiere du parti du Roi Guillaume, & d'y rétablir les Stuarts avec l'ancienne Religion. Madame A... profita habilement de cette conjoncture pour réparer le désordre de ses affaires; & n'ayant rien à regretter en France, elle se hâta de regagner sa patrie, où la ruine du projet des Catholiques ne l'empêcha point de mener

dans la ſuite une vie fort tranquille.

Son fils demeura après elle dans les mains qui lui avoient offert un aſyle. Les premieres traces de l'enfance n'étant pas difficiles à fermer, il oublia bientôt qu'il étoit né en Irlande. Le ſoin qu'eut ſa mere d'adoption de le mettre de bonne heure dans un College de Paris, acheva de lui faire perdre le ſouvenir de ſon origine. Il y fit ſon cours d'Etudes, ſous le nom de la famille où il étoit entré; & rien n'étant épargné pour ſon entretien, il continua les autres exercices de ſon âge avec toute la diſtinction d'un jeune homme deſtiné à une fortune conſidérable, & ſans conſerver la moindre défiance du changement qui étoit arrivé dans ſon ſort. Il prenoit ſa bienfaitrice pour ſa mere. Elle s'étoit accoutumée elle-même à le regarder comme ſon fils; & le voyant répondre à ſes eſpérances, par le fruit qu'il avoit tiré de ſon éducation, elle étoit réſolue de faire durer toujours une erreur ſi chere.

Elle l'avoit déja mis dans les Mouſquetaires, lorſqu'un de ſes freres fut envoyé en France par leur mere com-

mune, pour chercher de l'occupation à la Cour du Roi Jacques. Son premier soin ayant été de se présenter à la Dame qui avoit rendu de si généreux services à sa famille, il apprit d'elle ce qu'elle ne pouvoit lui cacher; que son frere vivoit, & qu'il s'étoit rendu digne de l'affection qu'elle avoit conçue pour lui. Mais ne lui dissimulant point le caprice de son cœur, elle ajouta qu'elle s'étoit efforcée jusqu'alors de lui cacher la vérité de sa naissance, & que son dessein étoit de le tenir pendant toute sa vie dans cette erreur; qu'à ce prix elle étoit toujours résolue, non-seulement de lui servir de mere, mais de lui assurer quelque jour la succession de tout son bien; qu'il portoit déja son nom & ses armes; enfin qu'il se croyoit lui-même destiné par la nature à son héritage, & que la force de l'habitude lui avoit fait prendre pour elle tous les sentimens d'un fils tendre & respectueux; qu'elle trouvoit tant de douceur dans cette illusion, que le plus grand malheur qu'elle eût à craindre étoit de la voir finir; qu'elle ne répondoit pas même de la durée de ses anciennes dis-

positions, si, en détrompant son cher fils, on lui donnoit lieu de se refroidir dans les sentimens qu'il avoit pour elle, ou peut-être d'en changer la nature; qu'il étoit par conséquent d'une importance égale pour l'un & pour l'autre, qu'on le laissât dans l'ignorance où elle l'avoit élevé; que soit faveur, ou justice, elle demandoit qu'on eût cette complaisance pour elle, du moins jusqu'à sa mort. En un mot, dit-elle à l'Etranger, vous êtes le maître du sort de votre frere. La vérité & l'honneur ne m'ont pas permis de vous déguiser ce que je souhaiterois que toute la terre ignorât comme lui; mais vous le perdez, si, en lui communiquant les lumieres que vous venez de recevoir, vous me ravissez quelque chose du plaisir que je me suis fait jusqu'à présent de les lui refuser. Pensez-y bien, reprit-elle encore; car je me sens là-dessus des délicatesses qui ne me permettront jamais de m'en rapporter aux apparences, ni de me laisser tromper par des sentimens contrefaits.

Quelque bizarrerie qu'il y eût dans toutes ces idées, le Gentilhomme Ir-

landois se crut obligé de lui répondre qu'elle ne demandoit rien qu'elle n'eût droit d'exiger ; & se réduisant au desir de voir son frere, il protesta que tout ce qu'il venoit d'entendre demeureroit aussi long-tems secret qu'elle le jugeroit à propos. Elle ne fit pas difficulté, après cette promesse, de lui apprendre qu'il étoit Mousquetaire, & qu'il pouvoit le voir à Paris. En effet, quand la tendresse du sang n'auroit pas suffi pour l'empêcher de nuire à la fortune de son frere, il y étoit lui-même si intéressé par les avantages qu'il pouvoit en espérer, que cette seule raison devoit l'engager au silence. Il partit dans la disposition de le garder, & loin de se défier de sa propre discrétion, il se faisoit d'avance un plaisir du rôle singulier qu'il alloit soutenir. Son impatience ne lui permit pas de remettre bien loin la satisfaction qu'il avoit desirée. Il se la procura presqu'en arrivant, & le hasard le servit si bien, qu'au lieu du seul plaisir de la vue, qu'il s'étoit proposé, il eut, dès le premier jour, celui de souper avec son frere, par l'entremise d'un Officier Ir-

landois qui avoit quelques liaisons à l'hôtel des Mousquetaires.

Si ce fut d'abord la curiosité qui lui fit parcourir avidement toute sa figure, il sentit bientôt que la force de la nature le ramenoit à cette occupation malgré lui. Pendant toute la soirée il ne put détourner un moment les yeux d'un visage dont chaque trait réveilloit au fond de son cœur quelque sentiment tendre. D'un autre côté, le même pouvoir agissoit secrétement sur son frere. Celui-ci ne prit d'abord les mouvemens qui l'agitoient, que pour une espece d'embarras, qu'il attribuoit à l'attention continuelle avec laquelle il se voyoit observé; mais les sentant croître, avec un intérêt dont il ne pouvoit se rendre raison à lui-même, il les regarda à la fin comme un de ces penchans sympathiques qui préviennent quelquefois le cœur sans qu'il en puisse démêler la cause, & qui le disposent à aimer ce qu'il ne connoît pas.

Ils se quitterent tous deux avec une pressante envie de se revoir. Le Mousquetaire d'autant plus ardent, qu'il croyoit n'avoir aucune mesure à gar-

der, pria dès le lendemain l'Officier Irlandois qui lui avoit procuré cette nouvelle connoiſſance, de ménager entr'eux une liaiſon plus étroite. Ils continuerent ainſi de ſe voir, & leur goût ne faiſant qu'augmenter mutuellement l'un pour l'autre, ils devinrent preſqu'inſéparables. On raiſonna beaucoup ſur une amitié qui reſſembloit ſi fort à la paſſion. Dans un tems où ces affectations de tendreſſe & de familiarités n'étoient pas toujours innocentes, il ſe trouva quelque mauvais plaiſant qui donna un tour odieux à leur liaiſon. Tel fut du moins le prétexte qui ſervit à celui qui étoit chargé du ſecret, pour ſe juſtifier de l'avoir rompu. Il ne devoit pas s'imaginer d'ailleurs que ſon indiſcrétion pût devenir ſi funeſte à ſon frere; & ceux qui l'accuſent d'avoir manqué de force pour ſe taire, ne lui font pas un crime de s'être laiſſé vaincre par celle des ſentimens naturels.

Un jour que le Mouſquetaire lui parloit avec étonnement de l'inclination qui lui faiſoit ſouhaiter de le voir, & qui le portoit à l'aimer, il ne put s'empêcher de lui en découvrir la cauſe,

& de l'embrasser avec tendresse, en faisant succéder le nom de frere à celui d'ami. Cependant il y ajouta aussi-tôt toutes les raisons qui devoient les obliger l'un & l'autre à bien user de cette confidence ; & ne lui cachant point l'entretien qu'il avoit eu avec celle qu'il prenoit pour sa mere, il lui fit craindre qu'elle ne fût capable effectivement de renoncer à ce titre si elle s'appercevoit qu'il cessât de le lui donner avec le même air de persuasion & les mêmes apparences de tendresse. Quelque trouble que cette déclaration eût jetté dans le cœur du Mousquetaire, il promit de se renfermer dans les bornes qu'il lui imposoit, & ils convinrent ensemble de la conduite qu'ils devoient tenir. Du respect & de l'attachement pour une Dame aimable & généreuse ne pouvoient paroître un devoir bien pénible. Aussi fit-on serment de ne s'en écarter jamais ; & les marques qu'elle pouvoit en attendre, ne devoient pas causer plus de peine à un jeune homme bien élevé, qui n'avoit besoin d'aucun effort pour suivre les mouvemens de sa politesse & de sa reconnoissance.

Mais le danger étoit d'un autre côté. L'idée d'une mere qu'il n'avoit jamais vue, & qui lui revenoit sans cesse à l'esprit sous mille formes capables de l'attendrir, troubla bientôt la tranquillité de son cœur. Le desir de la voir devint un tourment qu'il ne put supporter. Il en fit l'ouverture à son frere, qui lui représenta vivement ses propres craintes, & qui l'exhorta à prendre plus d'empire sur ses sentimens. Ce conseil ne fut pas écouté. La perte même de ses espérances ne lui parut pas un mal qui dût l'arrêter. Mais il ne put se persuader d'ailleurs qu'une Dame à qui il ne supposoit point d'autre motif que sa générosité dans tout ce qu'elle avoit fait pour lui, s'offensât jamais de le voir céder à des sentimens aussi justes que ceux de la nature, lorsqu'il lui protesteroit sur-tout qu'ils n'altéroient point ceux qu'elle avoit droit d'exiger. En vain son frere fit mille efforts pour lui ôter cette pensée. Il partit dans le dessein d'ouvrir son cœur à sa bienfaitrice, & de lui demander la permission d'entreprendre le voyage d'Irlande.

Il fut reçu d'elle avec les marques ordinaires de son affection. Elle ne se défioit de rien, & sa passion pour ce cher fils étoit en effet au comble. Cependant à peine eut-il commencé à s'expliquer, qu'elle comprit ce qui l'amenoit. Un dépit mortel éteignit à l'heure même tous ses autres sentimens. On vous a perdu, lui dit-elle, en l'interrompant, je cesse d'être votre mere, puisque vous n'ignorez plus de qui vous êtes fils. Retournez à ceux qui vous ont rendu ce bon office, & ne vous présentez plus devant moi. La noire jalousie qui la possédoit la fit rentrer aussi-tôt dans un cabinet, où elle s'enferma seule, sans vouloir un moment prêter l'oreille aux plaintes & aux supplications du jeune homme. Il comprit enfin que ses raisonnemens l'avoient trompé ; mais le malheur qu'il commençoit à craindre, le touchant beaucoup moins que ce qu'il croyoit devoir à la nature, il résolut de renoncer plutôt à sa fortune qu'aux obligations d'un fils bien né, qui ne doit rien avoir de si cher que ceux dont il tient la naissance. Cette résolution

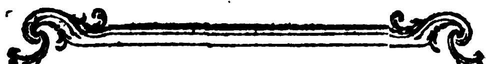
ne l'empêcha pas de renouveller ſes efforts, pour attendrir un cœur dont il mettoit l'affection au premier rang, après celle de ſa mere. Il étoit aimé des Domeſtiques, qui étoient accoutumés à le traiter comme leur Maître. Il vint à bout par leurs ſecours de s'introduire dans l'appartement de la Dame, malgré la rigueur avec laquelle elle avoit défendu qu'on lui permît d'en approcher. Elle voulut fuir, mais il la retint. Cette ſcene, une des plus ſingulieres que la tendreſſe & la jalouſie aient jamais produites, aboutit à une eſpece de compoſition entre les deux Parties. La Dame promit de rendre ſon amitié & d'oublier ce qui l'avoit offenſée, à condition qu'on s'engageât, auſſi long-tems qu'elle ſeroit au monde, à ne pas faire le voyage d'Irlande, & à ne jamais donner le nom de mere en ſa préſence à cette Dame Irlandoiſe qu'elle regardoit comme ſa rivale. De ſon côté, le Mouſquetaire donna ſa parole, mais dans les termes les plus vagues qu'il put employer, d'obéir ſans réſerve à celle qu'il vouloit aimer toute ſa vie comme une mere, & de ne jamais

rien entreprendre qui fût capable de la chagriner. Son espérance étoit de se sauver à la faveur de cette équivoque, & de trouver quelqu'occasion d'aller secrétement en Irlande.

La paix étant rétablie par cet heureux traité, il laissa passer quelques mois, pendant lesquels il prit des mesures si justes, que s'étant dérobé de Paris avec un congé de la Cour, il fut absent plus de trois semaines sans qu'on eût le moindre soupçon de son départ. Enfin la fortune, qui ne le destinoit pas à l'héritage qu'un peu plus de modération pouvoit lui assurer, voulut que sa bienfaitrice tombât pendant son absence dans une maladie dangereuse, & que se croyant à la fin de sa vie, elle souhaitât ardemment de le voir. On lui écrivit, on le chercha inutilement, & l'on découvrit enfin, par le témoignage des Officiers de son Corps, qu'il étoit passé en Irlande. Cette nouvelle, qui fut rapportée avec trop peu de ménagement, fit tant d'impression sur une personne mourante, qu'elle n'y résista point. Toutes ses fureurs s'étant rallumées, elle expira

peu de jours après, dans les plus amers sentimens d'une douleur qu'elle croyoit juste, & sans laisser la moindre partie de son bien à l'ingrat dont elle se croyoit méprisée.





ÉTRANGE ACCIDENT

ARRIVÉ

A UNE JEUNE ANGLOISE.

UNE jeune Angloife de la petite province de *Carnarvan*, fe croyoit à la veille d'être heureufe, par un mariage conforme à fes inclinations. Elle en attendoit l'heure avec une impatience qui ne peut être comparée qu'à celle de fon Amant. Leur tendreffe avoit été traverfée par mille obftacles, & la conftance avec laquelle ils étoient parvenus à les furmonter, paffoit pour un miracle de l'amour. Enfin le jour marqué pour leur bonheur arriva fans la moindre apparence de nuage. On étoit déja coëffée, vêtue, plus brillante & plus aimable que jamais, fous la parure nuptiale. Il ne manquoit que la préfence de l'Amant pour fe rendre à

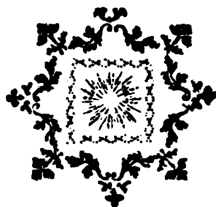
l'Église. L'Amour l'ayant amené au même moment, il présente la main à sa Maîtresse en homme sûr de sa conquête. Elle se leve pour la recevoir. Mais par le plus étrange effet que la joie ou la pudeur ait jamais produit, elle est saisie d'un tremblement violent qui se communique d'abord à toutes les parties de son corps, & qui, après avoir duré quelques minutes, se réunit dans ses genoux, & la fait tomber comme une masse de plomb, qui se précipite par son propre poids.

Cet accident n'étant accompagné d'aucune autre marque d'indisposition & de foiblesse, on se flattoit qu'un peu de repos seroit capable de la rétablir. On s'efforça de la relever, & de l'aider à gagner son lit, mais les ressorts de ses jarrets se trouverent si absolument relâchés, qu'il lui fut impossible de faire un pas, même avec le secours de ceux qui la soutenoient. Enfin le tremblement cessa. Il ne lui resta pas le moindre sentiment de douleur. On n'apperçut aucune marque extérieure d'altération dans ses jambes. Cependant elles ont refusé de lui rendre le service ordinaire,

ordinaire, ſans qu'on ait pu trouver de remede à une ſi étrange maladie. Elle ne peut même les allonger ni leur donner le moindre mouvement, quoiqu'elle ſouffre ſans peine qu'un autre les faſſe plier & les allonge. C'eſt une partie de ſon corps qui n'eſt plus pour elle qu'un fardeau inutile.

L'Amant dont on doit ſe figurer le déſeſpoir par l'idée qu'on a donnée de ſa paſſion, n'a pu ſupporter que ſon bonheur fût retardé par un ſi cruel contre-tems. Dans l'état où eſt ſa Belle, il a trouvé facilement le moyen de la vaincre, &, pour elle, la foibleſſe de ſes jambes lui a ſervi d'excuſe. On aſſure que les parens, après s'être apperçus que l'amour leur avoit fait faire trop de chemin, ont pris le parti de les faire entrer du moins dans la voie légitime, en les mariant dans leur chambre. Bien des gens plaignent le mari, qui ſe trouve forcé d'aimer conſtamment une femme ſans jambes. D'autres, qui penſent ſans doute beaucoup mieux, eſtiment qu'un mari peut ſe paſſer de jambes dans une femme, pourvu qu'il y trouve une tête raiſon-

nable & un cœur tendre. Quelques-uns prétendent même que le monde n'en iroit pas plus mal, & que la fidélité ſur-tout s'en trouveroit fort bien dans les mariages, ſi toutes les femmes reſſembloient par les jambes à l'Epouſe de Carnarvan.





UTILITÉ D'UN BON CONSEIL.

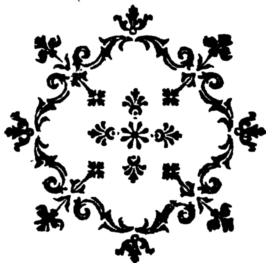
UN Anglois de quelque diſtinction s'étoit rendu à la campagne, pour s'y remettre un peu des embarras de la ville. Il y avoit près de ſa Terre un grand Bois, dans lequel il prenoit plaiſir à s'aller promener ſeul, & où il s'oublioit quelquefois des heures entieres. Quelques Payſans du voiſinage, voleurs de profeſſion, réſolurent enſemble de le dépouiller de tout ce qu'il avoit ſur lui; & de peur de manquer leur coup, ils convinrent que l'un d'entr'eux ſe poſteroit à l'entrée du Bois, pour les avertir par quelques ſignes, lorſqu'il verroit leur proie s'approcher. Le Gentilhomme ne manqua point de ſe rendre à ſa prome-

nade ordinaire ; mais ayant pris une route détournée, il ſe trouva fort proche de l'Eſpion avant que celui-ci eût pu l'appercevoir. Comme le Gentilhomme étoit d'un caractere fort humain, il s'arrêta vis-à-vis de cet inconnu, qu'il prit pour un pauvre paſſant ; & lui ayant fait diverſes queſtions avec beaucoup de douceur & de bonté, il finit par lui faire préſent de quelques ſchellings. Cette généroſité toucha le Voleur ; cependant ne voulant point ſe trahir lui-même, ni ſes Compagnons, il ſe contenta de ne pas faire le ſigne dont il étoit convenu avec eux, & de donner une eſpece d'avis à ſon Bienfaiteur, par un proverbe Anglois qu'il lui répéta deux ou trois fois à meſure qu'il s'éloignoit. Le ſens de ce proverbe eſt, » Qu'il » ne faut point aller ſeul dans un » Bois, quand on peut ſe faire accom- » pagner ».

Le Gentilhomme continua ſon chemin, ſans y faire beaucoup d'attention. Il eut le malheur de tomber entre les mains des Voleurs qui étoient à l'atten-

dre, & qui le dépouillerent avec beaucoup de dureté & de violence. Il retourna chez lui nud & bleſſé. Son crédit porta la Juſtice des environs à faire des perquiſitions ſi exactes, que ſur quelques ſoupçons l'on ſe ſaiſit enfin d'un des Brigands, & l'on tira de ſa bouche non-ſeulement l'aveu du crime, mais encore le nom de tous les complices. Ils furent tous arrêtés, & parmi eux celui qui avoit ſervi de ſentinelle. L'étonnement du Gentilhomme fut extrême, lorſqu'étant confronté aux coupables, il reconnut le malheureux avec lequel il s'étoit entretenu, & qu'il avoit pris pour un paſſant. Il voulut d'abord le déclarer innocent. Mais on lui fit entendre qu'il étoit chargé par la dépoſition des autres, & qu'il confeſſoit lui-même d'avoir eu part au profit du vol. Cependant en éclairciſſant toutes les circonſtances que j'ai rapportées, on trouva quelqu'apparence de repentir dans le ſoin qu'il avoit eu de ne pas donner le ſignal à ſes Compagnons; & le Gentilhomme d'ailleurs fit valoir dans un ſens ſi favo-

rable le conſeil qu'il lui avoit répété pluſieurs fois, *de ne pas aller ſeul au Bois lorſqu'il pouvoit ſe faire accompagner*, que cette ſeule raiſon parut ſuffiſante pour le ſauver du ſupplice.





AVENTURE SINGULIERE.

ON avoit fait à Londres peu d'attention à une Lettre insérée dans certaine Feuille Périodique, nommée *The Auditor*, parce qu'on y est accoutumé à regarder ces sortes de pieces comme un jeu de l'imagination de l'Auteur. Mais cette Lettre, qui n'étoit point feinte, ayant eu des effets réels, on va d'abord la rapporter ici.

M. L'AUDITEUR,

» Je sens le besoin que j'ai du ma-
» riage. J'ai deux Amans qui pensent
» sérieusement à m'épouser ; mais
» quoique je sois résolue d'en accep-
» ter un, le choix m'est extrêmement
» difficile. Déterminez-moi, s'il vous

» plaît, par vos conseils. Le premier,
» est un homme bien fait, d'une hu-
» meur douce & polie, mais sérieuse.
» Il ne m'entretient que de choses
» graves & solides, & il prend plaisir,
» dit-il, à m'entendre raisonner. Il
» me parle souvent des charmes d'une
» vie retirée dans la solitude d'une
» belle campagne, avec la compagnie
» d'un ami. Il m'avertit naturellement
» de mes défauts. Il tâche de m'inspi-
» rer du goût pour la lecture. Il me
» presse à tous momens de le prendre
» pour Epoux, & il m'assure que je
» le rendrai heureux. Sa figure, com-
» me je vous l'ai dit, est fort agréa-
» ble, mais il se met toujours fort
» simplement. Il hait les Bals & les
» grandes Assemblées, quoiqu'il danse
» & qu'il chante avec beaucoup de
» grace, sans se faire presser pour cela,
» lorsqu'il est avec ses amis. Il n'est
» point avare, mais on ne lui verra
» jamais dépenser deux guinées, lors-
» qu'une seule suffit. Enfin, sans être
» d'une gaieté extraordinaire, sa conte-
» nance est toujours riante & tran-

» quille ; excepté lorſqu'il paroît crain-
» dre que je ne lui préfere ſon Rival,
» car il s'afflige alors ſi ſincérement,
» que j'en ſuis touchée ; & il me pro-
» teſte que ſi je lui refuſe ma main, il
» ne cherchera jamais d'autre Epouſe.
» L'autre, eſt d'un caractere tout
» différent. Imaginez-vous le plus
» joli homme du monde, la plus belle
» taille, le plus beau port, le viſage
» & les yeux charmans. Il n'ignore
» rien : poéſies, chanſons, nouvelles,
» aventures de ville. Il raconte ſi agréa-
» blement, qu'on ne ſe laſſe point de
» l'entendre. On n'a jamais eu tant de
» paſſion que lui pour la danſe. Auſſi
» danſe-t-il comme un Ange. Tout
» ce qu'il fait a de la grace. Il eſt ma-
» gnifique en habits, & il dépenſe ſon
» argent avec une facilité & une no-
» bleſſe admirable. C'eſt la créature la
» plus vive que j'aye jamais vue ; il
» ne ſauroit être dans la même place
» pendant deux minutes ; il étouffe de
» rire pour la moindre choſe. Cepen-
» dant il m'aime avec tant de paſſion,
» qu'il eſt ſans ceſſe à m'admirer, &

» qu'il ne se lasse point de parler de
» mes bonnes qualités. Il m'a juré mille
» fois que s'il n'obtient pas mon cœur
» & ma main, il se tuera de déses-
» poir ; & dans le fond, il me dit
» cela d'un air qui me le fait craindre.
» Je serois fâchée d'être la cause.....
» Mais je vous demande, Monsieur,
» votre opinion, & je suis,

Votre très-humble, &c.

P. S. « J'oubliois de vous dire que
» j'ai naturellement l'humeur gaie,
» que j'aime la Danse & la Musique
» à la folie, que je n'ai point de goût
» pour la campagne : enfin que j'aurois
» peine à vivre sans aller au Bal & aux
» Spectacles ».

L'Auditeur en insérant cette Lettre dans sa Feuille, y joignit une courte réponse, suivant sa coutume. Le sens étoit que la Demoiselle n'avoit besoin, pour se déterminer, que de relire elle-même sa Lettre. Quelle que fût son intention en lui donnant ce conseil, elle l'expliqua apparemment de la maniere la plus favorable à ses desirs. Le

Petit-Maître fut préféré peu de jours après à l'Amant ſage ; le mariage ſe conclut, & dans les premiers momens, Madame de.... découvrit à ſon Epoux, non-ſeulement que c'étoit elle qui avoit écrit à l'Auditeur la Lettre que tout le monde avoit lue dans ſa Feuille, mais qu'elle n'avoit point eu d'autre motif que ſa réponſe pour ſe déterminer. Cette indiſcrétion lui coûta cher. L'Epoux raſſaſié dans moins d'une ſemaine, prit occaſion de cette confidence pour la traiter d'abord avec beaucoup de froideur. Il prétendit ſe juſtifier aux yeux de ceux qui s'en apperçurent, en leur racontant de quelle maniere ſon mariage s'étoit fait. Il avoit été trompé ; il croyoit épouſer une femme dont il étoit aimé ; c'étoit un malheur, diſoit-il, dont rien ne le pouvoit conſoler. Il ne laiſſa pas de chercher ſa conſolation dans le redoublement de ſa dépenſe, & ſur-tout dans la compagnie de quelques femmes qui aiderent à le dégoûter de ſon Epouſe plus que jamais. La haine ſuivit de près l'indifférence. Il affecta de

ne la plus voir, & irrité à la fin de quelques reproches qu'elle lui fit avec un peu d'amertume, il la força de quitter Londres, pour aller vivre dans une campagne fort solitaire.

Elle sentit alors toute son infortune, mais sans y pouvoir trouver de remede. Le souvenir de l'Amant qu'elle avoit rejetté, ne fit qu'augmenter son désespoir. Quelle différence entre la solitude où elle étoit réduite, & celle dont il lui avoit tracé une si douce image! Ce fut à lui néanmoins qu'elle eut recours pour adoucir l'horreur de sa condition. Elle connoissoit l'honnêteté de son caractere; elle se crut permis de l'appeller quelquefois chez elle, sur le pied du moins d'un ami. Il y alla, sans faire trop valoir sa complaisance. Dans le fond il l'aimoit toujours avec la même tendresse, mais tous ceux qui le connoissoient étoient persuadés de l'innocence de ses visites, & qu'il n'avoit point d'autres vues que de la consoler par son entretien. Il y a même assez d'apparence que ce fut sa droiture qui lui fit négliger toutes sortes de précau-

tions. Il en prit ſi peu, que le mari fut informé de ſes aſſiduités. Il les interpréta mal ; & plus ſenſible à l'honneur qu'il ne l'avoit été à la juſtice, il ſe rendit à la campagne de ſon Epouſe, au moment qu'on l'attendoit le moins. Il y trouva ſon ancien Rival : on ne dit point dans quel état ; mais ſa rage augmentant avec ſes ſoupçons, il fondit ſur lui l'épée à la main, ſans aucune meſure. L'autre qui étoit brave, conſerva aſſez de préſence d'eſprit pour ſe défendre. Il perça l'infidele Epoux d'un coup d'épée qui lui ôta la vie.

Il fallut ſe cacher quelque tems par bienſéance ; mais cet accident n'ayant eu beſoin que d'être expliqué pour être pardonné, il ne ſe trouva même perſonne qui en ſollicitât la punition. Madame de..... ſe trouva libre ainſi par un coup qu'elle regarda comme une faveur du Ciel. La bienſéance l'arrêta quelque tems. Mais ſentant enfin qu'elle ne devoit qu'un foible reſpect à la mémoire d'un homme qui ne l'avoit jamais traitée comme ſon Epou-

ſe, ou qui ne l'avoit priſe pour telle que pour la tourmenter & la rendre malheureuſe, elle ne ſe fit pas preſſer pour donner ſa main à l'Amant qu'elle avoit d'abord ſi injuſtement rejetté.





AVENTURE INTÉRESSANTE, OU LES BOHÉMIENS.

EN voyageant au long du Rhône, ſans autre ſuite qu'un laquais, M...... apperçut devant lui à quelque diſtance, un ſpectacle qui lui inſpira d'abord de la frayeur. Le chemin n'étoit pas large, mais dans le lieu où le phénomene paroiſſoit, les rochers qui bordent la côte ſe retirent un peu vers la plaine, & forment un coude de quelqu'étendue, qui laiſſe au long du fleuve, une plage fort expoſée à l'ardeur du ſoleil. Le Voyageur crut y découvrir plus de trente perſonnes qui paroiſſoient rangées ſur la même ligne, le viſage tourné directement au ſoleil. A meſure qu'il approchoit, il remarqua qu'elles étoient nues. Deux hommes à cheval

n'étant pas capables de leur causer de l'épouvante, il ne se fit aucun changement dans la situation de cette bande joyeuse, jusqu'à l'arrivée des deux Cavaliers, que la surprise fit arrêter à la tête de la ligne. M...... curieux, comme il étoit naturel de l'être, demanda la cause d'une cérémonie si extraordinaire. Un homme âgé, qui se trouvoit le plus proche de lui, fit cette réponse.

Vous voyez des gens qui ne font de mal à personne, & qui tâchent au contraire de rendre service à ceux qui veulent les employer. Nous sommes connus sous le nom d'*Egyptiens*, ou de *Bohémiens*, car on ne s'accorde pas sur nos titres, & je vous assure que nous sommes là-dessus fort indifférens. Vous comprenez tout d'un coup qui nous sommes; mais comme il est nécessaire à notre condition d'être noirs, ou du moins fort basanés, & que la nature ne répond pas tout-à-fait à nos vues, nous employons un peu d'art pour suppléer à ce qu'elle nous refuse. Il lui fit voir en même tems une provision de graisse dont ils se frottoient

pour faciliter l'action du ſoleil ; ſi vous voulez ſavoir, reprit-il, pourquoi cet endroit nous a paru plus propre qu'un autre à cet exercice, c'eſt qu'après nous y être noircis au ſoleil pendant tout le jour, nous trouvons le ſoir à quelques pas d'ici des fours à charbon, où la fumée acheve de nous donner une couleur qui ne s'efface pas de long-tems.

Il y a bien d'autres choſes que je voudrois ſavoir, interrompit M...... & je ſuis ravi d'avoir cette occaſion de les apprendre. Dites-moi d'abord comment vous oſez former une aſſemblée ſi nombreuſe, & ſi vous ne craignez pas que les Maréchauſſées voiſines ne vous éclairent de trop près. C'eſt encore une des raiſons, répondit le Vieillard, qui nous fait préférer ce canton à quantité d'autres. Nous ſommes ici tranquilles, parce que nous vivons fort bien avec les Charbonniers, qui nous prêtent volontiers leur nom, & notre couleur ne les dément point. Nous leur faiſons part de notre petit butin, & le feu de leurs fours nous ſert à le cuire. Mais vous demeurez donc ici ha-

bituellement, reprit le Voyageur ? Et quel emploi faites-vous de vos talens dans un lieu si désert ? Le Vieillard le pria de l'écouter.

Si vous avez tant de curiosité, lui dit-il, de connoître nos occupations & nos usages, je suis prêt à vous satisfaire. Je vais renvoyer tous mes compagnons, qui ont été ici assez long-tems, & je vous ferai le récit que vous paroissez desirer. Vous me donnerez ce que vous jugerez à propos, car nous ne prenons que ce qui nous est offert volontairement. Et sans attendre sa réponse, il fit signe aux autres de se retirer.

Vous comprenez, reprit-il, par la promptitude avec laquelle ils m'ont obéi, que je suis leur Chef. Il y a vingt ans que je porte cette qualité. Nous nous assemblons ici chaque année au mois d'Août, qui est le tems le plus propre à nous noircir. Nos femmes y sont aussi, mais la pudeur ne leur permettant pas de paroître nues avec nous, elles nous succedent aussi-tôt que nous avons repris nos habits. Nous passons le tems des grandes chaleurs dans cette Forêt, & nous avons d'autant plus de

facilité pour notre nourriture, que tous les Paysans des villages voisins étant occupés de leur moisson, nos femmes & nos enfans en font plus aisément la guerre à leurs poules. Elles observent néanmoins de ne pas causer trop de désordre. Soit qu'on nous aime ou qu'on nous craigne, nous n'avons point encore été chagrinés. D'ailleurs, il nous reste toujours assez d'argent des profits de notre année, pour nous procurer de quoi vivre largement. Mon âge, qui passe soixante ans, n'empêche pas que je n'aye une femme, jeune & bien faite, qui a gagné deux mille francs dans notre dernier tour de France.

Je suis sans enfans; mais il n'y en a que trop dans notre bande, la difficulté de les porter avec nous, est un des plus grands embarras de nos longues courses. Cependant, ils nous deviennent si utiles lorsqu'ils sont assez forts pour marcher, qu'ils nous dédommagent bien des peines de leur éducation. Nous n'épargnons rien pour les former, car il y a toujours une différence extrême entre ceux qui sont ainsi accoutumés à notre profession dès leur naissance,

& les Aventuriers qui se joignent à nous dans nos voyages. Nous avons plusieurs petites filles qui dansent en perfection, & qui s'entendent déja mieux que leurs meres à connoître les marques de la main. Vous auriez peine à croire ce qu'elles nous valent dans certaines Provinces ; telles que la Gascogne, le Languedoc & la Provence, où l'on est passionné pour la danse, à la ville comme à la campagne. Nous les instruisons pendant que nous sommes dans cette forêt, & nous avons des femmes parmi nous qui donneroient des leçons aux Maîtres de ville.

Quand on m'a déféré la qualité de Chef, il y avoit du désordre dans nos mœurs. L'exemple de quelques-uns de nos compagnons, qui sont tombés entre les mains de la Justice, m'a fait comprendre que nous avions besoin de sagesse. C'est moi qui me suis avisé le premier de choisir un endroit fixe pour nous assembler tous les ans ; & quoique j'aye pris pour prétexte la nécessité de nous noircir, ma principale vue étoit de connoître par un mois d'habitude le caractere & les mœurs de tous mes

associés. Je leur représente de quelle conséquence il est pour nous de ne pas nous rendre odieux par nos désordres. En particulier, j'ai toujours entretenu tant de modération entre ceux qui m'accompagnent, qu'on me voit revenir avec plaisir dans tous les cantons où j'ai déja passé, & je reçois souvent des reproches lorsque je suis plus d'un an sans y reparoître avec ma troupe. Je ne craindrois nulle part de me présenter ouvertement, si je pouvois mener tous nos gens dans une seule bande ; je trouverois le moyen de les contenir ; mais la nécessité où nous sommes de nous séparer, m'expose quelquefois à bien des chagrins. Nos bandes ne peuvent être composées que de cinq ou six personnes ; encore n'ose-t-on se présenter dans les villes en si grand nombre. On se divise pour y entrer, & ceux dont les inclinations sont mauvaises, profitent de l'absence de leurs compagnons pour faire des actions qui nous déshonorent. J'en ai chassé plus d'un qui étoient tombés dans ces bassesses-là, & pour retenir les autres par la terreur, j'ai déféré moi-même au Grand-Prévôt

de Toulouſe, un de ces malheureux qui avoit volé un Marchand ſur le grand chemin. Il fut exécuté, & je forçai ceux que j'avois avec moi d'aſſiſter à ſon ſupplice. Je ne leur ai jamais fait un crime de prendre adroitement ce qui eſt néceſſaire à la vie, parce que je ſuis perſuadé que dans le beſoin, tous les hommes ont le même droit à ce qui ſert de nourriture. Mais je ne pardonne pas la violence, & je défends avec la derniere rigueur, le vol de tous les biens qui coûtent du travail au poſſeſſeur. Il y a de l'injuſtice à priver autrui du fruit de ſes peines. Ainſi je ne permettrois pas qu'on prît un morceau de pain, & je ſouffre qu'on prenne adroitement une poule.

D'autres pourroient exiger un tribut de leurs compagnons; mais je conſidere que la plupart ont moins de bonheur ou de talens que ma femme & moi. Il s'en trouve pluſieurs qui reviennent plus miſérables à la fin d'une année, qu'ils n'étoient à leur départ. La pitié me porte encore à leur faire part de ce que j'ai acquis.

Ce récit ayant beaucoup amusé M..... il fit diverses questions au Vieillard. Il lui demanda s'il étoit né dans sa condition : oui, répondit-il, & quoique j'ignore le commencement de ma race, je sais par tradition qu'elle est fort ancienne. C'est à ce titre, autant que pour mes autres qualités, qu'on m'a déféré le commandement. Une partie de mes compagnons sont Egyptiens comme moi de pere en fils, & cet avantage est si considéré parmi nous, que cette bande est toujours obligée d'avoir un naturel pour Chef. Mais il nous arrive quelquefois de faire des recrues dans nos voyages. Nous ne refusons pas de recevoir les sujets qui se présentent, lorsque nous leur remarquons quelque talent. Ma femme, par exemple, n'est pas née dans le métier qu'elle exerce, quoiqu'il y en ait peu qui réussissent aussi heureusement. Elle est fille d'un Gentilhomme, qui l'a forcée par sa mauvaise humeur de prendre un parti auquel je m'imagine qu'elle ne pensoit guere. M...... surpris de ce qu'il entendoit, pria le Vieillard de lui raconter une si étrange aventure.

Il n'eut pas de peine à l'y engager.

A l'âge de ſeize ou dix-ſept ans, lui dit-il, ma femme, qui étoit d'une humeur badine, eut quelques familiarités avec un Payſan de ſon village, & ſon pere s'en apperçut bientôt au changement de ſa taille. Ce Gentilhomme étoit fier ; il lui demanda, le piſtolet à la main, de qui elle avoit reçu le préſent qu'elle ne pouvoit plus déguiſer. L'ayant forcée ainſi de confeſſer ſa foibleſſe, il lui promit de ne pas lui ôter la vie, mais il fit appeller le Payſan, duquel il tira la même confeſſion ; & ſans s'échauffer beaucoup, il déclara à ſa fille que puiſqu'elle avoit eu du goût pour un homme de cette ſorte, c'étoit une marque qu'elle n'étoit pas faite pour l'état où elle étoit née. Là-deſſus, il lui fit quitter les habits de ſa naiſſance, & lui en ayant fait prendre de conformes à la condition où il vouloit la faire entrer, il lui promit de la marier dès le même jour avec ſon Amant. Il lui donna une petite maiſon, une vache ; enfin, tout ce qui leur étoit néceſſaire, pour s'établir comme d'honnêtes Payſans, & la

faiſant

faisant conduire sur le champ chez son beau-pere, à qui il voulut qu'elle allât rendre ses respects, il fit avertir en même-tems le Curé de se disposer pour la cérémonie.

Un châtiment si terrible, que la raillerie & la honte rendoient encore plus insupportable, fit chercher à ma femme un moment favorable pour se dérober. Elle se glissa dans un bois voisin où elle passa deux jours & deux nuits, résolue de se laisser mourir de faim. Le hasard me fit choisir le même lieu pour me rafraîchir avec mes compagnons; j'apperçus cette malheureuse créature qui étoit étendue sur l'herbe, & déja si languissante, qu'elle avoit peine à se remuer. Je la forçai de prendre quelques alimens qui réparerent ses forces. Elle ne se fit pas presser pour m'apprendre son malheur; la compassion & l'amour me disposerent à lui offrir toute sorte de services. Je ne lui déguisai pas qui j'étois, & je lui proposai de me suivre, elle y consentit. Je ne me suis jamais flatté qu'elle ait pris cette résolution par tendresse pour moi; mais le désespoir & l'envie

de s'éloigner de son village, étoient capables de lui faire tout accepter. J'étois déja le chef de ma troupe; j'avois perdu depuis quelques mois ma premiere femme. Une si belle occasion me fit oublier le dessein où j'étois de ne plus penser au mariage.

Cependant, si l'avarice eût été ma passion, je n'aurois pas été long-tems à me repentir de mon engagement. Ma femme étant trop délicate pour s'accoutumer tout d'un coup à notre façon de vivre, je m'épuisai bientôt par les dépenses continuelles où je me jettai pour lui fournir les voitures & les commodités dont elle ne pouvoit se passer. D'ailleurs il me devint presque impossible de m'arrêter deux jours dans le même lieu, sans m'exposer à mille fâcheuses aventures. Tout le monde admiroit la jeunesse & la figure de ma compagne. Si nous entrions dans une Ville, nous étions obsédés d'une foule de jeunes gens qui ne nous laissoient point un moment de repos. Je pris le parti de lui noircir le visage; mais sa bonne grace ne la faisoit pas moins remarquer. D'un autre côté, s'étant familiarisée avec no-

tre profession, elle fit tant de progrès dans nos exercices, qu'elle fit naître encore plus d'admiration par la subtilité & l'agrément de ses tours. Ce fut alors qu'elle me dédommagea fort avantageusement de mes premieres dépenses, & qu'elle me mit en état de mener moi-même une vie beaucoup plus douce. Comme elle étoit satisfaite de mes soins & de mes complaisances, elle ne paroissoit pas portée à me causer du chagrin par une conduite trop libre, & j'admirois qu'elle fût capable de tant d'attention pour un homme de mon âge ; mais sa sagesse n'empêcha point qu'elle ne me fût enlevée. Je la perdis pendant six mois, & j'en eus d'autant plus de chagrin, que j'ai toujours été persuadé qu'elle n'avoit point eu de part à ce malheur. Un jeune Seigneur de Village, chez qui nous avions passé la nuit, trouva le moyen de me la dérober pendant mon sommeil ; & lorsque je m'apperçus de ma perte, il contrefit si naturellement l'affligé, en prenant toute sorte de soins pour me la faire trouver, que je me laissai tromper par les apparences. Comprenant bien

il remarqua bientôt qu'en quittant le personnage qui leur est propre, ils ressembloient au commun des pauvres par la grossiéreté & l'ignorance. Il leur fit quelques libéralités, pour satisfaire l'ardeur avec laquelle ils les demandoient; & ne souhaitant que de voir la femme de son guide, il le pressa de la faire paroître. Elle étoit dans une cabane, d'où elle eut quelque peine à sortir, sur-tout lorsqu'elle apprit que c'étoit la curiosité de la voir qui avoit amené un étranger. Mais un reste de défiance ne permettant point à M..... d'abandonner son cheval & ses armes, elle fut obligée de se rendre aux instances de son mari, & de se présenter pour recevoir cette étrange visite.

Son âge ne passoit pas trente ans; mais sa noirceur ne laissant distinguer aucune trace de beauté sur son visage, il n'y avoit que sa taille & son port qui pussent la faire reconnoître pour une femme de condition. Cependant M.... lui trouva quelque chose d'assez imposant pour se croire obligé de la traiter avec quelques marques de respect. Ayant mis pied à terre, il lui

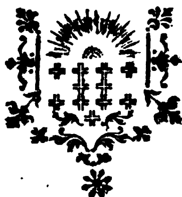
fit un compliment qui s'accordoit avec cette idée, elle y répondit avec politesse. La conversation s'engagea, & le mari qui paroissoit charmé de la considération qu'on lui marquoit, se retira de quelques pas pour lui laisser la liberté de faire comme les honneurs de sa profession. M..... saisit ce moment pour lui déclarer qu'il n'ignoroit pas sa naissance. Il lui demanda si dans une situation si indigne d'elle, il ne lui arrivoit pas souvent de regretter le sort pour lequel elle étoit née, & si elle étoit résolue d'achever sa vie dans un état si misérable. Vous vous trompez, lui dit-elle sans affectation, si vous croyez mon état fort à plaindre : je ne suis pas riche ; mais je ne sens point les rigueurs de la pauvreté : je n'ai point un mari aimable, mais j'en suis aimée : si je ne trouve point de politesse dans la société où je vis, j'y trouve de l'obéissance & de la soumission. Enfin, je ne desire point ce que je ne puis obtenir, & l'habitude me fait trouver de la douceur dans ce que je possede. Sans s'arrêter à lui prouver qu'elle avoit tort, M.... qui ne vouloit satisfaire

que ſa curioſité, continua de lui demander ſi elle étoit réſolue de paſſer toute ſa vie dans ce triſte état. Je ne vous dirai point, reprit-elle, que ſi je pouvois me procurer une autre condition, je ne quittaſſe volontiers celle-ci ; mais ſi mon mari vous a raconté mon infortune, vous devez confeſſer qu'il ne me reſte point de reſſource. Qui vous empêche, lui dit M..... de chercher une retraite dans quelque Couvent ? Moi ! interrompit-elle, Hé ! qui voudroit me recevoir ? Cette maniere de répondre, qui marquoit de l'incertitude, porta M..... à lui offrir ſérieuſement ſes ſervices. Il ne faut pas eſpérer, lui dit-il, qu'avec le changement de votre couleur naturelle, & la qualité d'étrangere, qui eſt la ſeule dont vous puiſſiez vous revêtir, on vous ouvre l'entrée d'un Couvent bien illuſtre ; mais il s'en trouve un grand nombre où je ſuis ſûr qu'on ne fera pas difficulté de vous recevoir. Elle prit un air rêveur, comme ſi elle eût paru balancer ; & riant enſuite de toute ſa force, elle ſe répandit en plaiſanteries ſur une propoſition qui ne s'accordoit

pas mieux avec ses inclinations, qu'avec les exercices dont elle avoit formé l'habitude : M.... fâché de voir sa bonne volonté inutile, ne répliqua pas un mot sur l'article du Couvent ; mais voulant tirer quelque amusement de cette rencontre, il profita de l'ouverture qu'elle lui avoit donnée, pour lui proposer de faire quelque tour de son métier. Vous excellez, ajouta-t-il, & votre mari se loue extrêmement de votre habileté. Elle demeura un moment muette, & sa gaieté se changeant peu à peu en tristesse, elle se mit à verser des larmes, sans expliquer les raisons qu'elle avoit de s'affliger. Etant pressée de les dire, elle se plaignit amérement qu'après avoir appris qui elle étoit, il pût lui parler si ouvertement du sujet de sa honte, & renouveller en un moment toutes ses peines. Rien ne me coûte, ajouta-t-elle, devant ceux qui ignorent qui je suis ; mais vous me percez le cœur en me forçant de réunir l'idée de ma naissance à celle de ma situation.

Cette contradiction de sentimens re-

froidît tout d'un coup M.... & lui fit prendre le parti de ſe retirer. Il offrit à la Reine des Egyptiens quelques écus, que le même motif lui fit refuſer; mais ſon mari eut moins de délicateſſe.





DOUBLE ABOLITION DE LA TORTURE,

Occaſionnée par deux Evénemens ſinguliers.

A GLASCOW, Ville Archiépiſcopale d'Ecoſſe, un jeune homme d'une naiſſance honnête, étoit parvenu avec beaucoup d'amour & de conſtance à gagner le cœur d'une fille de ſon âge, & diverſes raiſons ne lui permettant point de la rechercher ouvertement, il ſe conſoloit de cette contrainte en paſſant une partie de la nuit avec elle. L'intrigue avoit duré pluſieurs mois avec tant de bonheur & de conduite, que les domeſtiques mêmes ne s'en étoient pas apperçus; mais quelques voiſins paſſant proche de la maiſon pendant la nuit, en virent ſortir une fois le jeune Amant, qui paroiſſoit ſe retirer avec beaucoup de précautions. Ils ne ſoupçonnerent que la vertu de

leur voisine, & n'y prenant pas beaucoup d'intérêt, ils eurent assez de discrétion pour se taire. Peu de jours après on s'apperçut dans la même maison qu'il s'étoit fait un vol considérable d'argenterie, & d'autres meubles précieux, sans aucune marque qui pût faire connoître les coupables. Les voisins, plus intéressés que les autres à se purger du soupçon, prirent le parti de déclarer au Magistrat à quelle heure & de quelle maniere ils avoient vu sortir le jeune homme. Des apparences si fortes parurent suffisantes pour le faire arrêter. Il désavoua le crime avec horreur; mais un généreux égard pour l'honneur de sa Maîtresse ne lui permettant point de confesser les raisons qui l'avoient conduit chez elle, il s'expliqua avec tant d'embarras & si peu de vraisemblance, que cette maniere de se défendre fut presque regardée comme une conviction. Cependant comme il continuoit à soutenir son innocence, & que le témoignage de son accusateur ne suffisoit pas pour le condamner, les Juges ordonnerent la Question, qui, sans être aussi terrible

en Ecoſſe que dans pluſieurs autres pays, étoit auſſi propre qu'ailleurs à tirer le menſonge ou la vérité d'un malheureux qui manque de conſtance dans les tourmens. Elle conſiſtoit à faire avaler une certaine quantité d'eau; & quand l'accuſé avoit le corps rempli, on le couchoit à terre, on le couvroit d'une planche ſur laquelle on ſautoit peſamment pour lui faire rendre l'eau avec la derniere violence, & l'on recommençoit cette cruelle exécution auſſi long-tems qu'il refuſoit de ſe confeſſer coupable.

Le bruit de cette Sentence étant parvenu juſqu'à l'Amante, elle ſe crut auſſi malheureuſe que celui qui devoit être traité ſi rigoureuſement pour l'amour d'elle. La tendreſſe & la reconnoiſſance l'obligeant de ne rien ménager, elle eut le courage d'aller déclarer aux Juges qu'il étoit impoſſible que l'Accuſé fût criminel, puiſque depuis fort long-tems qu'il avoit paſſé effectivement toutes les nuits dans ſa maiſon, elle avoit eu ſoin elle-même de lui ouvrir la porte, de le conduire dans ſa chambre, où il s'étoit toujours mis

au lit avec elle, & de le reconduire ensuite jusqu'à la rue. Cette déclaration produisit peu d'effet. Elle fut regardée comme un artifice de l'amour, & la Sentence n'en fut pas exécutée avec moins de rigueur.

Un homme âgé d'environ vingt-deux ans, qui joignoit à la douleur du supplice la honte éternelle de l'accusation, ne balança guere à préférer la mort au fruit même de sa constance, qui ne pouvoit être qu'une vie triste & deshonorée. Il n'essuya que la premiere épreuve, & confessant tout ce qu'on lui reprochoit, il demanda pour unique grace que sa mort ne fût pas différée long-tems. Cependant, par un autre usage de l'Angleterre & de l'Ecosse, il fut réservé pour le tems ordinaire des exécutions publiques, qui ne se font que tous les trois mois. On le renferma dans une étroite prison, où il fut traité comme une misérable victime de la Justice.

Le Ciel permit pendant ce tems-là, que deux voleurs fussent arrêtés pour des crimes plus réels, & qu'étant condamnés comme lui à mourir, ils fussent

renfermés dans le même cachot. Quoique leurs chaînes ne leur laissassent point la liberté de s'approcher, ils avoient celle de s'entretenir. N'ayant point de matiere plus présente que leurs crimes & leur supplice, ils surent bientôt pour quelle cause le jeune homme devoit partager leur sort. C'étoient eux-mêmes qui avoient commis le vol dont on l'avoit chargé. La pitié les toucha en sa faveur, & l'aveu d'un crime de plus ne devant rien changer à leur Sentence, ils s'accorderent de concert à lui rendre l'honneur & la vie, en reconnoissant qu'ils étoient seuls coupables. Les explications & les preuves qu'ils donnerent aux Juges leverent tous les voiles. L'innocence du jeune homme fut reconnue publiquement, & l'on se hâta de lui rendre la liberté avec toutes les réparations qui pouvoient le consoler de son malheur. Mais il n'y en eut point de si douce que celle qu'il reçut de l'amour. Sa Maitresse, qui avoit été jusqu'alors inconsolable, n'eut pas plutôt appris l'heureux changement de sa fortune, qu'elle se rendit à la prison sans rien consulter,

Elle l'accabla des plus tendres careſſes aux yeux de ceux qui s'y rencontrerent; & ne ſuivant plus que ſes tranſports, elle envoya de-là chez ſon pere, pour lui déclarer qu'elle n'auroit jamais d'autre mari que celui qu'elle choiſiſſoit à l'heure même, & qu'elle préféroit à toutes les richeſſes du monde. Elle reçut auſſi-tôt un conſentement qu'on ne pouvoit lui refuſer après cet éclat, & le mariage fut célébré ſur le champ dans la priſon.

Le Tribunal de Glaſcow, qui tenoit un rang diſtingué dans l'Ecoſſe, prit occaſion de ſa propre erreur pour abolir l'uſage de la Queſtion, & l'on ne douta point que ſon exemple ne fût bientôt ſuivi de toutes les Cours de Juſtice du même pays.

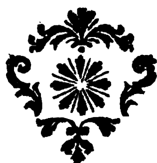
On joindra ici un autre exemple de l'abus dangereux de cet uſage, qui n'eut pas moins de ſuccès. M.... Gentilhomme des plus qualifiés de la Province de Friſe, & pere de M..... qui étoit Grand-Ecuyer du P. d'O... avoit obſervé avec douleur les miſérables effets de la Queſtion, qui étoit fort commune & fort rigoureuſe dans ſa Province. Etant un

des principaux membres des Etats, il avoit eu plusieurs fois occasion de représenter l'injustice & la cruauté de cet usage. Enfin, voyant son avis peu écouté, il résolut de frapper les esprits par quelqu'exemple qui donnât plus de force à ses raisons. Il quitta son lit, pendant que toute sa maison étoit ensevelie dans le sommeil, & s'étant introduit doucement dans la chambre d'un de ses domestiques, il lui prit un couteau qu'il trouva dans sa poche. Il descendit de-là dans son écurie, où choisissant le plus beau & le plus vigoureux de tous ses chevaux, il le tua d'un grand coup qu'il lui donna dans l'endroit le plus sûr pour son dessein. Il remonta ensuite dans la chambre de son valet avec le même silence. Il remit le couteau encore sanglant, dans le lieu où il l'avoit pris, & il regagna son appartement sans avoir été vu ni entendu de personne. On ne fut pas long-tems à s'appercevoir du malheur arrivé dans l'écurie. Toute la maison fut en mouvement pour découvrir le coupable. Le Maître marquoit une fureur qui paroissoit ne pas lui donner

de relâche. Il fit interroger tout le monde, & tout visiter avec la derniere exactitude. Enfin, le couteau fut découvert. On y voyoit encore les traces du sang, & la mesure de la plaie qui se trouva égale à la lame, acheva de prouver qu'il avoit été l'instrument du crime. Le valet se défendit inutilement. Il fut arrêté, & sur le refus qu'il fit de se reconnoître coupable, il fut condamné à la Question.

Il la souffrit d'abord avec assez de constance. Déja tous ses os étoient écrasés ou disloqués par la violence du supplice. Mais voyant les Exécuteurs prêts à recommencer, la mort lui devint moins horrible que des tourmens si cruels. Il avoua le fait. Etant même pressé d'en rapporter toutes les circonstances, il en fit un détail qui parut vraisemblable, & qui satisfit les Juges. La Sentence de mort alloit suivre aussitôt, lorsque M.... demanda d'être écouté. Il exposa sa propre histoire, & le dessein qu'il avoit eu de faire ouvrir les yeux au Conseil sur la témérité de tous les Jugemens de cette nature. Ensuite gémissant sur la nécessité où il s'étoit

trouvé, comme les autres, de ſacrifier quelquefois l'innocence & la vérité à des apparences ſi trompeuſes, il proteſta que pour s'en délivrer à l'avenir, il étoit réſolu de renoncer à ſon emploi. La conſidération où il étoit dans le pays, porta les Etats, non-ſeulement à lui pardonner une ſi étrange entrepriſe; mais à mettre ſérieuſement en délibération les inconvéniens de l'ancien uſage, & peu après à l'abolir tout-à-fait. Pour lui il ſe crut obligé de réparer tous les tourmens qu'il avoit fait ſouffrir à ſon domeſtique, par une penſion conſidérable qu'il lui aſſura pour le reſte de ſes jours.





SINGULIERE INVENTION DE L'ART.

UN Boucher de Londres, nommé *Gordon*, joignit à cette qualité celle de voleur ſur le grand chemin, & les exerçoit toutes deux avec tant de ſuccès, depuis plus de trente ans, qu'il avoit acquis des richeſſes conſidérables. Enfin, la Juſtice civile éclairée par celle du Ciel, découvrit qu'il étoit l'auteur d'une infinité de crimes, & le fit arrêter lorſqu'il s'en défioit le moins. Son procès fut inſtruit avec diligence, & il fut condamné à mort, ſuivant les formes ordinaires du pays. On ajoute cette derniere circonſtance pour avoir occaſion de remarquer que les formes de la Juſtice y ſont bien différentes des nôtres. Ce n'eſt point aux Juges qu'appartient la connoiſſance du crime. Lorſqu'un homme eſt accuſé, l'on nomme douze perſonnes, qu'on

appelle *douze Pairs*, parce qu'on les choisit de la même condition que le coupable. Ils s'assemblent pour examiner la déposition des témoins, avec toutes les circonstances qui peuvent servir à l'éclaircissement de l'accusation. Ils s'engagent par serment à l'intégrité; & de peur que leurs discussions ne traînent en longueur, on ne leur permet de boire & de manger qu'après que l'affaire est terminée. Leur devoir est de prononcer, si l'accusé est coupable. Alors le Juge déclare quel est le châtiment que les Loix imposent à son crime, & l'exécution se fait huit jours après.

Gordon condamné à mourir, auroit sacrifié volontiers toutes ses richesses pour sauver sa vie. Il tenta inutilement la fidélité de ses Geoliers, & celle même de plusieurs personnes puissantes qui auroient pu le secourir. Un jeune Chirurgien, ébloui par l'espoir de la récompense, entreprit de le dérober à la mort. Il obtint facilement la liberté de le voir dans sa prison. Là, après lui avoir communiqué son dessein, & s'être

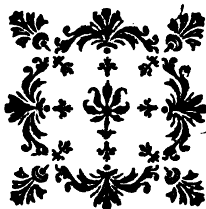
assuré d'un prix considérable, il lui fit à la gorge une petite incision, qui répondoit au conduit de la respiration, & il y fit entrer un petit tuyau d'argent qu'il avoit composé exprès; de sorte qu'en se bouchant le nez & la bouche, Gordon ne laissoit pas de respirer par l'ouverture du tuyau. Il est aisé de concevoir quelle étoit l'espérance du Chirurgien, lorsque Gordon auroit le cou serré par la corde du supplice. On assure qu'il avoit fait l'expérience de cette invention sur plusieurs chiens, & qu'elle avoit toujours réussi. Un peu de sang, qui avoit coulé dans l'opération, fit croire aux Geoliers que le criminel avoit voulu attenter à sa vie. Le bruit s'en répandit même à Londres; mais n'ayant servi qu'à faire hâter l'exécution, il fut enfin conduit à Tyburn. Une circonstance qui est encore fort remarquable, c'est qu'il obtint la permission de s'y faire mener dans un carrosse drapé. Les Anglois traitent avec beaucoup d'humanité tous les malheureux que la Justice condamne à la mort. De quelques crimes qu'ils soient coupables, ils les croient toujours à

plaindre lorſqu'il leur en coûte la vie. L'Exécuteur ayant fait ſon office [1], & Gordon ayant demeuré quelque tems ſuſpendu pour ſervir de ſpectacle aux yeux du Peuple, on livra, ſuivant [2] la coutume, ſon cadavre à ſes parens. Le Chirurgien qui n'attendoit que ce moment, ſe le fit apporter dans le Cabaret le plus proche. Il ſe hâta de lui ouvrir la veine au bras, & de lui donner d'autres ſecours qu'il avoit préparés. Gordon n'étoit pas mort. Il ouvrit les yeux, il pouſſa un profond ſoupir. Mais étant retombé preſqu'auſſi-tôt dans une eſpece d'évanouiſſement, il expira quelques minutes après. Le Chirurgien attribua le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe à la groſſeur du malheureux Gordon, qui l'avoit fait peſer exceſſivement ſous la corde. Quoi qu'il en ſoit, l'invention du tuyau n'en parut

[1] Cela ne s'exécute point en Angleterre comme en France. On ne précipite point le criminel. Il eſt aſſis dans la voiture qui l'a apporté, & lorſque l'Exécuteur a lié la corde, la voiture ſe retire, & laiſſe le Patient ſuſpendu.

[2] On accorde ordinairement cette faveur, excepté lorſque la Sentence porte que le criminel ſera *pendu en chaîne*, c'eſt-à-dire, expoſé ſur le grand chemin.

pas moins admirable. Elle étoit si hardie, qu'on craignoit d'abord que la Justice n'inquiétât M. Chovell, (c'étoit le nom du Chirurgien) pour avoir osé l'entreprendre. Mais la faveur n'auroit pas manqué de le mettre à couvert, tant l'on est satisfait à Londres de voir enrichir les Arts par quelques nouvelles découvertes.



****

VIE SOLITAIRE ET POÉTIQUE D'UN AUTEUR ANGLOIS.

UN Ecrivain Anglois, plein d'une passion vive pour Homere, avoit étudié constamment ce Poëte depuis son enfance. Ayant pris la résolution de faire des remarques sur sa vie & sur ses ouvrages, qu'il publia dans la suite, & qui eurent un très-grand succès, il sentit non-seulement qu'il avoit besoin d'une retraite tranquille, mais que le cœur demandant d'être occupé comme l'esprit, il devoit associer à son projet quelque jolie femme qui prît du goût pour lui jusqu'à devenir capable de partager avec lui sa solitude. Il fit à peu près le calcul du tems qu'il devoit employer à son ouvrage; deux ans parurent nécessaires. Son occupation après cela fut de chercher une femme qui convînt à ses in-

clinations, & qui voulût prendre un ſincere attachement pour lui. Ce n'étoit pas aſſez qu'elle fût aimable, ſage, & capable d'un commerce auſſi ſenſé que voluptueux ; il lui falloit dans ſon ſyſtême que toutes les qualités qu'il lui demandoit puſſent ſe ſoutenir pendant deux ans ſans diminution, & c'eſt là-deſſus que la crainte de ſe tromper le rendit extrêmement circonſpect. Enfin il crut avoir réuſſi dans ſon choix. Il lui en reſtoit deux autres ; celui d'un Laquais & d'un chien. Il n'y apporta pas moins de précaution.

Sa maiſon étoit à l'entrée d'une forêt, d'où il avoit une vue aſſez étendue dans la plaine ; mais ſans autre voiſinage que celui de quelques Fermiers qui cultivoient une campagne des plus fécondes. Il n'avoit pas beſoin de ſe faire un autre jardin. La forêt fut ſa plus chere promenade. Il y étoit preſque continuellement avec la compagne de ſon ſort, & lorſqu'il y avoit paſſé la meilleure partie du jour à ſe remplir la tête de mille chimeres poétiques & mythologiques, il revenoit

vers le ſoir à l'entrée de la plaine, où il prenoit plaiſir à réaliſer en quelque ſorte toutes ſes idées. Il y voyoit les Déeſſes, les Bergeres, les Pays, les Armées & les Héros qu'il avoit créés, ou qu'il s'étoit repréſentés pendant le jour. De-là il alloit coucher ſes réflexions par écrit. Il badinoit avec ſon chien. Il faiſoit rendre compte de la dépenſe à ſon Laquais. Il ſoupoit, & paſſoit la nuit avec ſa Maîtreſſe. Deux années ſe paſſerent dans des occupations ſi ſimples, ſans qu'il eût fait réflexion une fois, ſi elles avoient été trop longues. Il s'apperçut néanmoins qu'elles étoient écoulées; & loin de prendre occaſion de la fin de ſon ouvrage pour changer ſa forme de vie, il feignit au contraire d'avoir beſoin d'un eſpace plus long pour revoir ſon travail, & ce parti qu'il offrit à ſa Maîtreſſe, fut reçu avec autant de joie qu'il avoit été propoſé. Le Laquais, qui n'avoit été loué que pour deux ans, ne ſe trouva pas moins diſpoſé à recommencer ſon ſervice. Tout ſe reſſentoit dans ſa maiſon de l'eſprit d'enchantement & de féerie qu'il y

avoit répandu. Ces deux nouvelles années ne parurent pas plus ennuyeuses que les précédentes ; & sous de nouveaux prétextes on résolut d'y en ajouter deux autres.

Mais le terme du plaisir est presque toujours la douleur. Après six ans passés dans un repos qui n'avoit pas été troublé par un moment d'inquiétude, la mort força l'Amateur d'Homere d'abandonner sa solitude. Il perdit sa Maîtresse. On ne dit point jusqu'où il porta la violence de ses regrets ; mais il prit le chemin de la Ville avec le corps de celle qu'il avoit aimée, son Laquais, son Homere & son Chien.





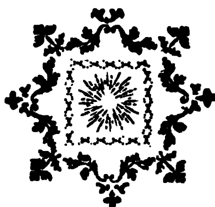
CONDUITE SINGULIERE D'UN ANGLOIS DÉGOUTÉ DE LA VIE.

SI le dégoût de la vie porte tant de personnes en Angleterre à s'en délivrer par une mort volontaire, cette cruelle maladie n'y a pas toujours des effets aussi violens. Un Gentilhomme Anglois, fatigué du monde, & ennuyé du commerce des hommes, prit le parti de rompre tous les liens qui l'avoient attaché jusqu'alors à la société. Cette entreprise lui parut aisée sans renoncer à la vie. Au lieu de se jetter dans la Tamise, il se contenta de faire mettre dans les papiers publics qu'il s'y étoit jetté, & trompant tout le monde par ce faux bruit, il se retira dans le Parc de Windsor, qui renferme des lieux fort sauvages &

fort écartés, sans autre confident que son fils unique, qu'il avoit engagé au secret par d'affreux sermens; il y passa sept à huit mois aussi solitaire & aussi tranquille qu'il l'avoit desiré. Il ne voyoit pas même son fils, qui vivoit à Londres, & qu'il n'avoit mis dans son secret que pour recevoir de lui par intervalles les vivres & les autres secours qui lui étoient nécessaires. Mais à la honte de toutes les résolutions humaines, ayant rencontré un jour dans sa solitude la fille d'un Chirurgien qui y étoit venue cueillir des herbes médicinales avec son pere, il en devint sur le champ si amoureux, que dans la crainte de ne la retrouver jamais, s'il la perdoit de vue, il ne pensa qu'à la suivre. Ainsi, quittant la forêt, sans avoir pris soin même de fermer la porte de sa cabane, il eut la constance de suivre à pied pendant l'espace de quatorze milles la voiture de sa Maîtresse, que le hasard seul avoit fait entrer dans la forêt avec son pere, en retournant d'une autre Ville à Londres. Il s'assura de sa demeure; mais

n'ofant reparoître dans fa propre maifon, qui étoit occupée par fon fils, il le fit feulement avertir de le joindre dans un autre lieu. Celui-ci, fâché peut-être de voir arriver le Maître de fon bien, lui repréfenta qu'après l'opinion qu'il avoit fait prendre de fa mort au Public, il ne pouvoit fe montrer avec honneur; & lorfqu'il eut appris la raifon qui l'amenoit à Londres, il s'en fervit encore avec plus d'adreffe pour lui faire concevoir, que ce feroit fe donner un nouveau ridicule que de fortir d'entre les morts pour époufer la fille d'un Chirurgien. Mais le prenant par fes deux foibles, il lui fit naître l'envie de fatisfaire tout à la fois fon goût pour l'amour & pour la folitude, en époufant fa Maîtreffe, & en fe retirant avec elle dans quelque Village écarté. Ce confeil le flata extrêmement. Un homme de fa naiffance, & qui pouvoit reprendre, fans appauvrir fon fils, de quoi mener une vie douce à la campagne, n'eut pas de peine à fe faire écouter du Chirurgien, lorfqu'il lui propofa férieufement d'époufer fa fille.

Le mariage fut célébré ſecrétement; & le projet de ſe retirer à quelque diſtance de Londres, n'ayant point trouvé d'obſtacle du côté de la jeune épouſe, il s'exécuta avec tant de ſatisfaction & de ſecret, qu'il ſe ſoutint heureuſement pendant le reſte d'une vie douce & tranquille, dont jouit le Gentilhomme.





PLAISANTE IDÉE D'UN *PEINTRE.*

UN Peintre, pour ſe rendre agréable aux RR. PP. C..... s'aviſa dans un Tableau où il repréſentoit la Tentation de Notre Seigneur au Déſert, de revêtir Satan d'un habit de C..... Il avoit prévu qu'on ne pénétreroit pas d'abord ſes intentions, & qu'une figure hideuſe, qui laiſſoit voir des pieds de boucs, & peut-être des cornes, cauſeroit du ſcandale & du bruit, ſous un habit ſi reſpectable. Mais lorſqu'il fut obligé de rendre compte de ſon deſſein, il apprit aux Curieux que l'ennemi du ſalut n'avoit pu donner une couleur plus favorable à ſon entrepriſe, qu'en pre-

nant l'habit des plus honnêtes gens de ce ſiecle ; & les deſcendans D... qui floriſſoient alors , étoient aſſurément de ce nombre.





TRAIT HORRIBLE
DE DÉSESPOIR.

UNE jeune Angloise, à laquelle il n'y avoit jamais eu d'autre vice à reprocher qu'un amour trop tendre, termina elle-même sa vie d'une maniere si tragique, que les hommes les plus endurcis par l'habitude de ces spectacles, en marquerent de l'émotion. Elle étoit d'une naissance commune ; mais quoiqu'elle eût encore moins de biens que de naissance, on assure que sa beauté & sa vertu la devoient faire préférer à toutes celles qui n'ont que de la naissance & du bien. Une malheureuse passion qu'elle avoit conçue pour le fils d'un Joaillier dont elle se croyoit aimée, & qui cessa tout d'un coup de la voir pour épouser une fille plus riche, dérangea tellement sa raison, qu'elle prit le parti de se donner la mort. Une bouteille d'eau forte qui se trouva chez elle, servit à l'exécution de ce dessein.

Elle en avala une partie, & quoique l'effet en ait été fort prompt, elle eut assez de tems & de force pour écrire une lettre à son Amant, dans laquelle elle lui déclaroit avec une douceur admirable, « que c'est pour l'amour de » lui qu'elle meurt, qu'il a pu trouver » ailleurs plus de richesse & de beauté, » mais nulle part plus de tendresse & » de vertu; & que n'étant point assez » heureuse pour vivre avec lui, la vie » lui est devenue si insupportable, » qu'elle aime mieux l'aller attendre » dans le Ciel, où elle espere qu'il » viendra un jour la rejoindre. » Elle finit en lui donnant les noms les plus tendres. Il n'y a rien qui puisse donner une idée des tourmens qu'elle souffrit, lorsque l'eau forte commença à faire sentir son action. Cette cruelle agonie dura seize heures. Tous les secours de la Médecine ne servirent qu'à redoubler ses douleurs. Elle étoit aussi noire en expirant, que si elle eût été brûlée par le feu du Ciel.

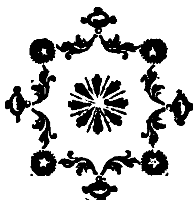




MATIERE PLAISANTE *D'UN PROCÈS.*

UN Habitant de Lewis en Suffex, s'entretenant à table avec sa femme dans la présence de ses domestiques, lui dit après quelques discours badins sur le malheur des maris, qu'il n'en connoissoit qu'un dans toute la Ville qui ne fût pas C..... Il parloit de lui-même. Mais la Dame paroissant rêver sur cette question, il ajouta sérieusement, vous le connoissez sans doute aussi. Elle, qui n'entra point apparemment dans sa pensée, lui répondit naturellement, qu'elle avoit beau chercher, & qu'elle ne le connoissoit pas. Les domestiques s'étant mis à rire, le mari en fut si

piqué qu'il les prit ſur le champ à témoin de l'aveu de ſa femme, & malgré ſes excuſes & le conſeil de ſes amis, il plaide actuellement pour ſa ſéparation.





LE PRINCE BOTTÉ.

UN Prince Allemand, qu'on a vu long-tems à Paris, portoit continuellement des bottes, pour cacher le malheur qu'il avoit eu de recevoir de la nature des jambes & des pieds de chevre; c'eſt-à-dire des jambes & des pieds fort contrefaits, car diverſes perſonnes qui les ont vus, ont aſſuré que toute la reſſemblance de ſes jambes avec cette partie des chevres, conſiſtoit à être revêtues d'une peau dure, couverte d'un duvet qui tenoit quelque choſe du poil de chevre, & à paroître ce qu'on appelle *tout d'une venue*. Mais quoiqu'elles fuſſent abſolument ſans *mollete*, il n'y paroiſſoit point d'autre jointure que celle du genou. A l'égard des pieds, ils étoient couverts de la même peau, & d'une forme très-irréguliere; mais on y reconnoiſſoit la forme humaine. Ce qui

leur faisoit donner le nom de pieds de chevre, étoit l'origine même de cet accident. La Princesse, mere de ce *Prince botté*, avoit une chevre dont elle faisoit ses délices, & qu'elle ne pouvoit perdre de vue. On se crut obligé, par précaution, de la lui ôter pendant sa grossesse; & le chagrin même qu'elle en ressentit, produisit, dit-on, l'effet qu'on paroissoit craindre de son imagination.



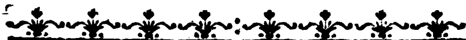


SAGE DISPOSITION D'UN TESTAMENT.

UN riche Particulier de Londres se trouvant à l'extrémité de sa vie, après l'avoir passée dans tous les excès de la débauche, se rendit aux instances qu'on lui fit de disposer de son bien par un testament. Il n'avoit point de parens assez proches, ni assez mal avec la fortune, pour se croire obligé de penser à eux, & celui qui le portoit ainsi à régler ses affaires, se flattoit par cette raison d'avoir beaucoup de part à son héritage. C'étoit un homme avec lequel il avoit vécu constamment, & qui avoit passé pour son meilleur ami, parce qu'il avoit partagé avec lui tous ses plaisirs. Le testament s'acheve, & la distribution des biens se fait à diverses personnes, avec lesquelles on n'avoit jamais soupçonné le testateur d'avoir la moindre liaison. Son ami, chagrin de se voir oublié, n'eut pas

honte de lui repréſenter que ce n'étoit pas là le prix qu'il devoit attendre de ſon attachement. Il reçut cette réponſe: » De quoi vous plaignez vous ? Vous » êtes ſi étranger pour moi, que j'ai » peine à vous reconnoître ? Les rai» ſons qui ont formé notre connoiſ» ſance & notre amitié, ſont abſolu» ment diſparues. C'étoit la chaleur » de mon ſang, le goût de la débauche, » l'emportement du plaiſir ; il ne m'en » reſte plus rien. J'ai nommé pour mes » héritiers, ceux à qui je ſuis lié dans » ce moment par la diſpoſition de mon » cœur, qui me fait du moins goûter » leurs vertus ; & je regarde comme » mes amis ceux à qui je voudrois » reſſembler ».





AVENTURE
BIZARRE
D'UN ANGLOIS.

ON fait profeſſion en Angleterre de condamner la plûpart de nos modes & de nos uſages ; mais nous ſommes aſſez vengés, & par notre propre goût qui nous y attache avec autant de diſcernement que de plaiſir, & par le ſuffrage de toutes les autres Nations de l'Europe qui s'empreſſent de venir puiſer parmi nous des regles & des exemples. Les Anglois eux-mêmes, quoi qu'ils diſent, adoptent ſouvent ce qu'ils ont affecté de condamner. Addiſſon admiroit, comme une contrariété ſurprenante, que pendant une guerre de ſon tems, c'eſt-à-dire, lorſque tous les Ecrivains de ſa nation attaquoient ouvertement tout ce qui portoit le caractere François, on ne

laissa pas de faire venir réguliérement de Paris à Londres, *la grande Poupée*, qui étoit une figure d'albâtre de trois ou quatre pieds de hauteur, vêtue & coëffée suivant nos modes les plus récentes, pour servir de modele à toutes les Dames du pays. On assure même que par une galanterie qui n'est point indigne de tenir rang dans l'Histoire, les Ministres des deux Cours accordoient en faveur des Dames, un passeport inviolable à la *Poupée*, & que pendant les hostilités furieuses qui s'exerçoient de part & d'autre, elle étoit ainsi la seule chose qui fût respectée par les armes.

Quand cette circonstance feroit douteuse, le fait n'en est pas moins constant. Voici un autre exemple de contradiction dans un Particulier de ce pays-là.

M. P. Gentilhomme d'Ipswich, dans le Comté de Suffolk, jouissoit de son bien à Londres, dans l'éloignement des affaires, & dans le sein des plaisirs. Quoiqu'il sût la Langue Françoise, il n'en avoit pas plus de goût pour nos

ufages, parce que n'étant jamais forti d'Angleterre, il avoit vécu dans l'habitude de ceux de fon pays, fans autre raifon pour condamner les nôtres, il ne laiffoit pas dans toute forte d'occafions, d'être fort ardent à les tourner en ridicule. Il fe fit recevoir dans le *Club* de l'*Old English-way*, où l'on faifoit profeffion de renoncer abfolument aux nouvelles modes qui paffent à Londres des pays étrangers, & de s'en tenir, fuivant la fignification de ces trois mots, aux anciennes pratiques d'Angleterre. Tous les Membres de cette Société étoient regardés, même des Anglois, comme une efpece de *Quakers*, qui affectoient de fe diftinguer par leurs manieres & leurs habillemens bizarres, gens voluptueux d'ailleurs, & qui n'épargnoient rien pour fe rendre la vie agréable; mais fans aucun goût pour la commodité & l'élégance, & faifant confifter le bonheur dans la multitude des plaifirs, plutôt que dans le choix.

L'ardeur de fe diftinguer dans fa Société, porta M. P. à tant d'excès,

qu'ayant ruiné tout-à-fait son tempérament, il tomba dans une maladie de langueur dont tous les Médecins d'Angleterre ne purent le délivrer. Après avoir éprouvé inutilement toutes sortes de remedes, il commençoit à désespérer lui-même de son rétablissement, lorsqu'une Dame Françoise qui demeuroit dans le voisinage, lui fit offrir les Gouttes du Général la Motte, en lui garantissant le succès de cet élixir, dont elle se disoit assurée par divers exemples. On ne s'imaginera pas aisément ce qui arrêta M. P. Sans marquer aucune défiance du remede, il refusa de s'en servir, par la seule raison qu'il venoit de France, & que les engagemens de son Club ne lui permettoient pas d'en employer d'autres que ceux d'Angleterre. Ses associés mêmes le presserent en vain de bannir ce scrupule. Il protesta que son aversion naturelle pour tout ce qui venoit des Etrangers, étoit un obstacle encore plus invincible que les loix de sa Société.

Cependant sa maladie étant augmen-

tée jusqu'à lui rendre sa situation insupportable, il conçut qu'il falloit prendre parti entre la vie & la mort, & il le prit en effet d'une maniere digne de ses principes. Il parut consentir à recevoir les Gouttes, & se les fit apporter. En même tems, il fit venir d'un autre côté une préparation d'*Opium* dans une quantité suffisante pour composer un poison mortel. Il mit les deux potions dans deux petits vaisseaux de forme semblable. Les ayant mêlés dans son chapeau, il en tira un au hasard; & sans autre examen, il avale sur le champ la liqueur fatale, résolu, disoit-il, de faire dépendre son sort de la volonté du Ciel qu'il avoit pris aveuglément pour guide. Sa bonne fortune le fit tomber heureusement sur les Gouttes. Il s'en apperçut presqu'aussitôt par le salutaire effet qu'elles produisirent, & se rendant à l'ordre du Ciel, qui l'obligeoit ainsi de vivre, il continua de faire usage de ce remede, qui rétablit peu à peu sa santé.

La reconnoissance qu'il devoit à la Dame Françoise, & l'occasion qu'il

avoit quelquefois eue de la voir, lorſqu'elle prenoit la peine de lui apporter les gouttes, & de les préparer avec beaucoup de douceur & de civilité, lui firent prendre inſenſiblement pour elle des ſentimens de tendreſſe. Il y trouva trop de douceur pour les combattre : mais lorſqu'il fut queſtion de les déclarer, il commença à ſentir le contraſte de ſes manieres avec celles d'une femme polie, dont le ſeul regard l'embarraſſoit juſqu'à lui faire perdre contenance. Comme l'eſprit & le jugement ne lui manquoient pas, il comprit que ce qu'il falloit pour plaire à une perſonne aimable & ſenſée, ne pouvoit être une choſe odieuſe ou ridicule, & cette penſée faiſant plus d'impreſſion ſur lui que n'en avoit fait auparavant la crainte de la mort, elle lui fit mettre autant de changement dans ſon extérieur que dans ſes idées. Il eſt vrai qu'un paſſage ſi prompt de la groſſiéreté à la politeſſe, ne ſe fit pas ſans quelques circonſtances plaiſantes ; mais la Dame qui s'applaudiſſoit du ſuccès de ſes charmes, ſe garda bien de le rebuter

buter par des railleries hors de ſaiſon. Elle trouvoit d'ailleurs ſon compte à s'aſſurer un Amant riche & naturellement libéral. Elle l'encouragea par ſes louanges & ſes flatteries. Elle ſe fit une étude de lui former le goût, en lui inſpirant les principes de complaiſance, de civilité, de douceur, & les idées de délicateſſe & d'élégance, d'où nos uſages & nos modes tirent leur ſource. Il eut bientôt deux amours pour précepteurs; car elle conçut à ſon tour une vive tendreſſe pour lui; & le motif qui la faiſoit travailler ſi ardemment à le perfectionner, devint le même qui le portoit à recevoir des inſtructions d'elle. Les progrès ſont rapides avec de telles leçons. Enfin M. P. devint en peu de tems un homme du plus bel air & du meilleur goût. On ne douta point que l'aventure ne finît par un mariage qui ne devoit pas faire moins d'honneur à ſa généroſité; car la Dame étoit pauvre, quoique veuve d'un refugié François qu'on avoit cru riche, mais qui n'avoit apparemment que l'art de cacher ſa pauvreté.



PROCÈS SINGULIER AU SUJET D'UNE JEUNE ANGLOISE.

UN Bourgeois de Londres, étant demeuré veuf, avec une fille unique, se voyoit à regret dans la nécessité de la marier : non qu'il manquât de tendresse pour elle, & qu'elle n'en méritât beaucoup ; mais il jouissoit d'un bien médiocre, dont il ne pouvoit lui donner une partie, sans altérer beaucoup sa condition ; & le tems étoit passé, à Londres comme à Paris, où le mérite & la vertu étoient la plus précieuse dot d'une fille. Il falloit que la sienne ne fût pas sans quelque beauté, puisqu'elle avoit un grand nombre d'Amans. Ce fut après s'en être apperçu, qu'il forma le dessein de faire servir à son établissement la tendresse qu'il leur voyoit pour elle. Il s'assura d'abord de ses dispositions, en lui demandant si elle consentiroit à recevoir un époux de sa main.

Lorsqu'il ne put douter de son obéissance, il assembla chez un Traiteur cinq personnes auxquelles il savoit qu'elle avoit plu, & leur ayant donné à dîner, il choisit le moment de la joie & de l'ouverture de cœur, pour faire tomber l'entretien sur elle. Tout ce qu'il entendit confirmant l'opinion qu'il avoit de leurs sentimens, il leur dit qu'il les croyoit assez honnêtes gens pour bien recevoir ce qu'il avoit à leur proposer. » Vous aimez tous ma fille, continua-» t-il, & vous ne pouvez espérer tous » de l'épouser. Aucun de vous d'ail» leurs n'est assez riche pour épouser » une fille sans bien, & je vous déclare » que jusqu'à ma mort elle n'en a point » à prétendre. Mais, comme il n'y en » a pas un parmi vous que je n'accep» tasse volontiers pour mon gendre, » je veux vous ouvrir la seule voie rai» sonnable qui puisse m'en assurer un. » Ecoutez-moi : avec hasard égal de » perte & de gain, on risque cinq » contre cinq. A cinq degrés de hasard » de gain pour un de perte, on risque » cinq contre un. Et de même à cinq » degrés de hasard de perte contre un

» de gain, on doit risquer un contre
» cinq. C'est de toute part jeu égal.
» Mettez ensemble chacun trois cens
» guinées, qui en feront quinze cens.
» J'y en ajouterai trois cens. Prenez des
» dez, & que la plus haute chance dé-
» cide. Je donne ma fille au plus heu-
» reux, avec cette somme qui fera sa
» dot, & l'assurance de ma possession
» après ma mort ».

Soit résolution sérieuse, soit que la chaleur du vin eût part à leurs délibérations, ils accepterent ces offres ; &, s'étant donné rendez-vous pour le même soir, ils allerent chacun de leur côté préparer leur argent. Personne ne se fit attendre à l'heure marquée. Ils jetterent les dez, & la fortune favorisa le Commis d'un riche Marchand qui étoit veuf depuis quelques années, & qui se reposoit sur cet homme de la plus grande partie de ses affaires. Les autres payerent fidélement leur somme, & se retirerent sans doute en maudissant le jeu & l'amour. Les grandes joies ne s'accordant guere avec beaucoup de modération, il fut impossible au Commis de cacher son aventure à son Maître.

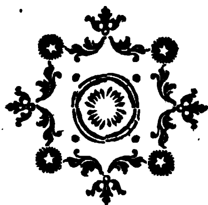
Celui-ci la trouva aussi surprenante qu'elle l'étoit, & le félicita d'abord de son bonheur ; mais étant venu à réfléchir sur le portrait qu'il lui avoit fait de sa Maîtresse, & s'en formant encore un plus aimable par la réflexion qu'il fit lui-même sur son caractere, qui devoit être la douceur & la modestie même, pour s'être abandonnée avec tant de soumission à la volonté de son pere, il sentit une curiosité extrême de la voir ; & il se satisfit dès le lendemain. L'amour ne le manqua pas. Il revint si passionné, que, se déterminant tout d'un coup à faire la fortune de cette fille, il proposa à son Commis de la lui céder, en gardant les dix-huit cens guinées pour se consoler de sa perte. Mais, loin de se trouver disposé à cette complaisance, l'amoureux Commis protesta qu'il ne la céderoit pas au premier Prince du Sang, & qu'il ne faisoit cas des guinées que par l'assurance qu'elles lui donnoient d'être bientôt marié à ce qu'il aimoit uniquement.

Ici l'affaire devint sérieuse. Le Marchand, irrité de voir qu'un homme qui lui devoit tout osât lui résister, lui de-

manda d'où il avoit eu l'argent qui lui avoit servi à gagner au jeu la Demoiselle & les guinées. Il lui faisoit cette question, parce qu'il étoit sûr qu'il n'avoit pu avoir d'autre argent que le sien. Un peu de réflexion devoit le faire comprendre au Commis. Mais n'en prévoyant pas les suites, il confessa qu'il l'avoit tiré de la caisse de son Maître, & qu'en supposant qu'il l'eût perdu, son dessein étoit de l'en avertir & de lui restituer cette somme par une ou deux années de ses gages. Son obstination ne diminuant pas après cet aveu, le Marchand le cita devant la Justice, en prétendant que le coup de dez qu'il avoit jetté étoit à son profit, puisqu'il étoit jetté sur son argent, & par conséquent que la Demoiselle & les dix-huit cens guinées devoient être à lui.

Cet étrange procès fut porté devant les Magistrats du *Kings Binche*. Le Marchand, pour mettre tout le monde dans ses intérêts, offrit de rendre leurs trois cens guinées aux quatre Rivaux malheureux. La Demoiselle & son pere, dont les vœux secrets n'étoient pas sans doute pour le Commis, mais qui se

confessoient obligés de lui tenir parole, s'il obtenoit l'avantage, attendirent modestement la décision des Juges. Le Commis se défendoit avec toute l'ardeur qu'inspire l'amour; & le Public, qui ne consultoit que les simples mouvemens de la nature, souhaitoit, pour l'amour de la Demoiselle, qu'elle devînt l'épouse du Marchand, & pour l'amour du Commis, qu'il obtînt la liberté d'épouser sa Maîtresse. C'étoit à la Justice d'accorder tout cela.





SORT D'UNE DAME

Qui s'étoit érigée en Prédicatrice.

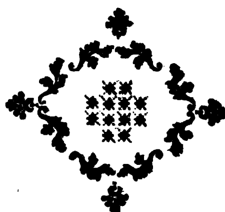
MADAME *Aubin* (1), née à Londres, quoique fille d'un Officier François, s'y trouvoit mal en défense contre la pauvreté & ses misérables suites. Son esprit étoit sa seule ressource ; car quoiqu'il parût à ses ouvrages qu'elle avoit le cœur capable des passions les plus tendres, elle manquoit de ce qu'il falloit pour les faire naître. Elle étoit donc laide & pauvre, deux qualités qui s'attirent peu de considération dans le siecle de fer où nous sommes. Après avoir essayé quelque tems ses forces par diverses petites brochures qu'elle publioit sans y mettre son nom, elle se hasarda enfin au grand jour dans un Roman qu'elle avouoit pour son ouvrage, & qui se fit lire

(1) C'est cette même Madame Aubin dont on a parlé dans cet Ouvrage au sujet d'un Manuscrit.

avec quelque ſuccès, parce qu'il venoit de la plume d'une femme. Mais l'ardeur du Public paſſa avec la nouveauté. Les volumes qui vinrent après furent reçus ſi froidement qu'elle briſa de dépit plume & pinceau, avec ſerment de ne les reprendre jamais. Le Parnaſſe, qui n'y perdoit pas beaucoup, s'en conſola ſans peine. La Religion y gagna plus qu'on ne devoit s'y attendre. Madame Aubin, guérie de l'amour du monde par ſon infortune & par celle de ſes livres, ſe tourna entiérement du côté du Ciel, & réſolut d'employer ſes talens pour y faire tourner ſon prochain. Elle ſe mit à compoſer des ſermons, & faute de trouver de Prédicateurs qui vouluſſent les acheter, elle entreprit de les prêcher elle-même. Dans un pays où le caprice plaît par ſon ſeul nom, il eſt rare qu'on n'en goûte pas les effets. L'Oratoire (2) de Madame Aubin fut bientôt rempli d'une foule prodigieuſe d'Auditeurs de l'un & de l'autre ſexe, qui lui apportoient réguliérement leurs trente ſols, pour en-

(2) On donne ce nom aux Aſſemblées de piété qui ne forment point des Egliſes régulieres.

tendre un mauvais discours qui duroit environ trois quarts d'heure. Le succès répondit à celui de ses livres : il ne dura pas plus que la nouveauté ; mais elle gagna dans l'espace de quelques semaines de quoi se mettre au-dessus de la misere. Malheureusement la mort vint lui ravir bientôt le fruit de ses peines, & l'en laissa jouir si peu qu'elle n'a eu que le plaisir des avares, de mourir dans l'abondance.





ÉVÉNEMENT EXTRAORDINAIRE.

SI la célebre histoire du Requin, depuis qu'un de nos (1) Poëtes l'a revêtue de toutes les graces de son imagination, l'emporte pour l'agrément sur celle qu'on va lire, elle lui cédé du moins pour la singularité & la certitude. Parmi plusieurs naufrages arrivés dans le canal d'Angleterre, on avoit beaucoup parlé d'un Paquet-bot parti de Hollande, & chargé de richesses, qui avoit péri à la hauteur de Colchester. Quelques Juifs de Londres, qui y étoient particuliérement intéressés, se servirent d'une machine nouvellement inventée pour faire pêcher le bâtiment, & réussirent après beaucoup de soins & de dépenses. Mais la *caisse forte*, où l'on savoit certainement que le Capitaine avoit renfermé l'or & les diamans à son départ de Rotterdam, ne se trou-

(1) M. Piron.

va point, malgré toutes les recherches; & comme on n'avoit pas entendu parler de lui depuis son malheur, l'opinion générale fut que l'ayant emportée, en s'efforçant de se sauver, il avoit été enseveli avec elle au fond des flots. On continua long-tems de la chercher aux environs du même lieu, sans qu'on en pût découvrir la moindre trace. Enfin, quelques Pêcheurs, qui marchoient au long de la côte, apperçurent sur le sable un poisson d'une grosseur extraordinaire, ou plutôt un monstre, auquel on n'avoit encore rien vu de semblable dans nos mers, qui s'agitoit avec beaucoup de violence, quoiqu'il parût retenu par quelque lien qui l'empêchoit de s'écarter. Ils s'approcherent assez pour s'assurer qu'il tenoit effectivement par une corde à quelque chose d'assez pesant pour l'arrêter. Etant venus à bout de le tuer à force de coups, ils trouverent que ce qui l'arrêtoit étoit une caisse; & sur le bruit des recherches qu'on avoit faites, ils ne douterent point que ce ne fût celle du Paquet-bot submergé.

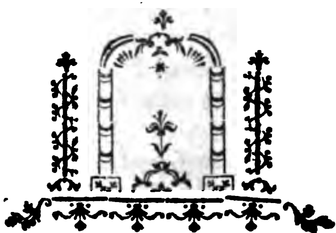
C'étoit elle en effet. La corde y te-

noit par plusieurs nœuds, & le poisson tenoit à la corde, dont il avoit avalé une partie. Les pêcheurs l'ayant ouvert aussi-tôt remarquerent qu'elle avoit pénétré jusqu'au fond de ses entrailles, où elle étoit arrêtée par un crochet de cuivre qui étoit au bout, & qui avoit la forme d'un ameçon.

Il importe peu aux Lecteurs de quelle maniere la caisse fut restituée à ses maîtres. Si l'on est ici curieux de quelque chose, c'est de l'aventure du poisson. Mais tous les éclaircissemens qu'on put avoir là-dessus se réduisirent à des conjectures.

Les uns prétendirent que par un châtiment du Ciel le Capitaine avoit été changé en poisson, & que par un arrêt de la même Justice il se trouvoit attaché par les entrailles au trésor qu'il avoit sans doute préféré à la vie, puisqu'il est vraisemblable que le soin extrême qu'il en eut l'empêcha de se sauver. D'autres, moins portés à recourir aux miracles, crurent simplement que le Capitaine avoit accroché la caisse à sa ceinture, en se jettant à la mer, & qu'ayant été dévoré par le poisson, cet

animal goulu s'étoit enferré de lui-même, en avalant juſqu'au crochet. On conçoit d'ailleurs aiſément comment un coup de mer pût jetter la caiſſe & le poiſſon ſur le rivage ; & s'il reſte quelque obſcurité, il faut ſe ſouvenir que c'eſt un prodige.



TRAIT HORRIBLE DE JALOUSIE.

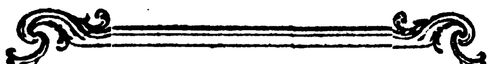
UN Officier Anglois avoit épousé une des plus jolies femmes de Londres. Des affaires importantes l'obligent de s'arracher de ses bras dès la premiere année de son mariage. Un de ses voisins ruine son bonheur en séduisant sa femme. Il est averti de cette trahison par les lettres d'un ami. Il revient furieux ; mais la vue de ce qu'il aimoit appaise tout d'un coup son ressentiment. Il pardonne à sa femme, sous la seule condition qu'elle sera plus sage & plus fidelle.

C'étoit la force de l'amour qui arrachoit de lui cette promesse. A peine eut-il passé deux heures au lit avec elle, que le ressentiment de son injure renaît avec une mortelle violence. Il pense, il délibere, il prend enfin la résolution de massacrer celle qu'il venoit de combler de caresses. Elle étoit en-

ſevelie dans le ſommeil. Il ſe leve, il prend ſes piſtolets, & lui appuyant les deux bouts ſur l'eſtomac il lui lâche deux coups mortels, qui ne lui laiſſent pas même le tems ni la force de pouſſer une plainte.

Une exécution ſi cruelle ne fait que l'animer à la concluſion qu'il avoit méditée. Il paſſa le reſte de la nuit à ſe promener à grands pas dans ſa chambre, en conſervant aſſez de pouvoir ſur lui-même pour appaiſer les alarmes de ſes domeſtiques, & pour leur perſuader que le bruit qu'ils avoient entendu n'étoit qu'un badinage. Le lendemain il charge ſes deux piſtolets. Il ſort, avec la précaution de fermer la chambre où il laiſſoit le corps de ſa femme. C'eſt chez ſon voiſin que ſa rage le conduit. Il demande tranquillement à le voir, & ſans s'expliquer plus qu'il ne falloit pour lui faire connoître qu'il étoit au moment de la vengeance, il lui lâche un coup qui le tue, & ſe caſſe la tête de l'autre.





MORT FUNESTE D'UN MINISTRE ANGLOIS.

UN Gentilhomme Anglois, allant à cheval de Londres à Chelſea, vers les ſix heures du ſoir, apperçut au travers de quelques haies, par l'avantage que lui donnoit ſa monture, un homme qui étoit ſeul dans un champ écarté, au pied d'un arbre, & qui paroiſſoit occupé de quelque deſſein extraordinaire. Sa ſeule poſture étoit capable de faire naître ce ſoupçon. Il avoit les bras levés vers le Ciel, avec une attention qui le rendoit comme immobile. Sa tête étoit nue, & ſa chemiſe retrouſſée juſqu'au coude. Un tel ſpectacle piqua la curioſité du Gentilhomme pour le porter à s'approcher davantage. Il le fit ſans bruit, pour obſerver toutes les circonſtances de cette

fcene, & il la vit changer en effet d'une maniere encore plus intéreffante. Le Miniftre, (car il l'étoit en effet) après avoir achevé apparemment fa priere, fe leva d'un air affez tranquille, tira de fa poche une corde, & monta avec agilité fur les premieres branches de l'arbre. Il lia un des bouts de fa corde à la plus groffe, l'autre à fon col, & fans paroître délibérer un moment, il fe précipita d'un mouvement volontaire, & demeura fufpendu entre le Ciel & la terre.

Le Gentilhomme, qui avoit fuivi des yeux toutes fes démarches, ne pouvoit ignorer à quoi elles alloient aboutir; mais il conçut que s'il le troubloit mal-à-propos, il ne feroit qu'interrompre l'exécution du facrifice, fans lui en ôter le deffein. Il prit le parti d'en attendre la fin, dans la penfée qu'il feroit facile de lui fauver la vie, en coupant la corde, & dans l'efpérance que l'impreffion qui lui refteroit de l'horrible état dont il feroit délivré, auroit plus de force que les difcours & les confeils, pour le ramener à la raifon. Son unique

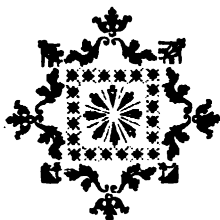
oin fut de tenir un couteau prêt, & de ne pas tarder un moment à le secourir, lorsqu'il lui vit faire le saut funeste.

En effet, la corde lui coûta peu de peine à couper. Le Ministre tomba sans connoissance & sans sentiment; mais l'un & l'autre ne furent pas long-tems à revenir. Il parut d'abord rêveur & distrait, & comme s'il eût rappellé toutes les circonstances par lesquelles il venoit de passer. Ensuite il jetta les yeux sur le Gentilhomme : il marqua beaucoup de confusion de l'état où il se trouvoit devant lui. « J'avoue que c'est » une foiblesse, lui dit-il; il y auroit plus » de fermeté d'ame à supporter la vie » avec toutes ses miseres, qu'à se don- » ner volontairement la mort. Mais » pour supporter la vie, il faut pou- » voir l'entretenir. Le nécessaire me » manque. Je mourrois de faim dans » trois jours. Ce n'est pas changer l'or- » dre du Ciel, que d'en prévenir un » peu le moment ». Le Gentilhomme tâcha de lui donner de meilleures espérances, en lui représentant que le bon ordre, qui regne aujourd'hui dans la

ſociété, ne doit guere laiſſer craindre à perſonne de mourir de faim ; qu'on trouve aiſément à s'employer dans toutes ſortes de conditions, & ſur-tout dans l'Etat Eccléſiaſtique ; que ſi ſes affaires étoient dérangées, il lui offroit le crédit de ſes amis & le ſien pour les rétablir ; enfin, qu'il falloit éprouver toutes ſortes de reſſources, avant que de ſe livrer au déſeſpoir. Il ne tira point de lui d'autre réponſe qu'un mouvement de tête négatif, qui lui fit mal juger du retour de ſa raiſon. Cependant à force de prieres il l'engagea à le ſuivre juſqu'à Chelſea où il lui fit prendre un logement dans ſa maiſon.

Vers le ſoir, étant ſorti pour aller conſulter M. l'Evêque de Winchester, qui a ſa maiſon de campagne à Chelſea, il recommanda ſon hôte à ſes domeſtiques. Mais ne leur ayant pas aſſez expliqué quelles ſortes de ſoins ſa maladie demandoit, ils entrerent mal dans le ſens de ſes ordres. Le Miniſtre ſortit tranquillement du logis, ſans que perſonne pensât à s'y oppoſer. Il ſe rendit d'un pas modéré ſur le bord de la ri-

viere, & s'enveloppant la tête de ſa robe, il ſe précipita au fond de l'eau. Quelques Bateliers qui l'apperçurent tâcherent inutilement de lui donner du ſecours, & ne purent trouver ſon corps qu'une heure ou deux après l'avoir vu périr.





TRAIT CURIEUX DE MORALE

Dans la conduite d'un Comédien.

LES grandes vertus ſuppoſent ordinairement quelque défaut qu'elles s'exercent à combattre, & qui ſert à les fortifier à meſure qu'elles réuſſiſſent à le détruire. M. *Barton Booth*, Comédien de Londres, & l'homme du monde qui a fait le plus d'honneur à cette profeſſion par la régularité de ſes mœurs, étoit ſi vif & ſi emporté naturellement, que la moindre contradiction l'échauffoit juſqu'au tranſport. Peut-être fut-il redevable d'une partie de ſa réputation à ce caractere; car il excelloit à peindre tous les mouvemens des paſſions ſur ſon viſage, & l'on conçoit aiſément que cette facilité venoit

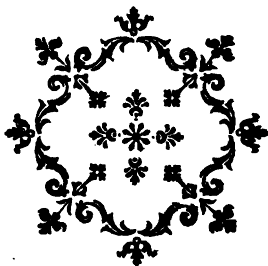
de la même disposition qui les lui faisoit souvent sentir. Ses amis, qui l'estimoient beaucoup, avoient assez d'indulgence pour éviter avec soin tout ce qui pouvoit l'irriter. Mais s'étant enfin marié, il n'eut pas le bonheur de trouver long-tems la même complaisance dans sa femme. La nécessité de vivre ensemble, parce qu'ils n'avoient pas assez de bien pour prendre de bonne grace le parti de se séparer, les exposa à cent scenes éclatantes, jusqu'à faire craindre à leurs amis qu'elles ne se terminassent quelque jour d'une maniere funeste. Enfin M. Barton, qui étoit trop sensé pour ne pas sentir toute l'indécence de cette conduite, prit la résolution de se vaincre à quelque prix que ce pût être, & toute la force de son esprit fut employée à cette entreprise. Il observa d'abord que la mauvaise humeur de sa femme n'allumoit jamais si promptement sa bile, que lorsqu'il sortoit du Théâtre, après y avoir représenté quelque rôle violent. Ce fut assez pour lui faire embrasser le genre comique, dans

lequel il n'avoit point encore essayé ses forces, & s'y étant trouvé propre par l'étendue de ses talens, il continua pendant quelques mois de s'y exercer uniquement, malgré les plaintes du Public qui le demandoit souvent à grands cris pour les personnages tragiques. Dans cet intervalle, il lisoit Platon, Sénéque, Epictete, & tous les Auteurs qui ont parlé de la patience & de la modération de l'ame. Il se retiroit à l'écart, lorsqu'il sentoit naître dans son cœur le moindre mouvement contraire à ses résolutions. Il trembloit même à la vue de sa femme, comme un homme timide à la vue du danger. Ce *régime* dura aussi longtems qu'il crut devoir se défier de lui-même. A la fin devenant plus hardi, il s'exposa par degrés au combat, & n'oubliant jamais de se retirer au moindre doute de la victoire, il parvint à soutenir les assauts les plus violens, sans aucune marque de foiblesse & d'émotion. Ses amis même, à qui il confia son entreprise & ses progrès, se firent un divertissement de le mettre à l'épreuve,

preuve, & contribuerent ainsi à son triomphe.

Il ne consentit à recommencer les rôles tragiques, qu'après s'être confirmé dans cet état par une année d'habitude. Mais quelle fut sa surprise la premiere fois qu'il reprit le cothurne, de se trouver une pesanteur qui ne répondoit point à ses anciens talens! Le Public s'en appercut aussi-tôt que lui, & ne le fit que trop connoître par son silence. La cause de ce changement étoit claire. Une si longue vigilance sur tous ses mouvemens, & des efforts continuels pour les réprimer, lui avoient fait perdre cette pointe de sentiment, si j'ose parler ainsi, qui est nécessaire pour remuer tout-d'un-coup le ressort des passions. Il conçut que l'exercice lui rendroit bientôt ce qu'il avoit perdu; mais il craignit par la même raison que le vice qu'il avoit vaincu, ne reprît une nouvelle vigueur avec son talent. Ses amis qui étoient disposés à lui passer l'un en faveur de l'autre, l'exhorterent à céder à la nature, puisqu'elle vouloit être la plus forte. Il ne se laissa point séduire par leurs flatte-

ries ; & prenant plus d'empire que jamais ſur lui-même, il remporta une double victoire, en marquant autant de chaleur au Théatre, qu'il eut pendant toute ſa vie de douceur & de modération dans le commerce de ſa femme & de ſes amis.





EXEMPLE AFFREUX
DE VENGEANCE.

SOUS le regne de Jacques II. d'Ecosse, le Comte Guillaume Douglas, neveu d'un autre Guillaume, qui après avoir causé de grands mouvemens dans l'Etat, avoit perdu la vie sur un échaffaud, s'étoit acquis tant d'ascendant sur l'esprit du Roi, que ce Prince lui avoit abandonné la conduite de l'Etat, & le soin de sa gloire. Douglas en abusa pour commettre une infinité de violences & d'injustices. Elles firent enfin ouvrir les yeux au Roi, qui l'éloigna de sa Personne, & qui lui donna pour successeur dans l'administration, le Comte des Orcades son ennemi juré. Leur querelle avoit eu les deux causes ordinaires des divisions qui naissent entre les Grands, l'ambition & l'amour: mais le Comte des Orcades n'avoit obtenu que la moitié du triomphe, en renversant la fortune de son Rival. Douglas aimé de sa Maîtresse, eut la

ſatisfaction de la trouver déterminée à le ſuivre ; & la crainte d'être puni tôt ou tard des excès de ſon Miniſtere, l'ayant fait paſſer chez les voiſins d'Ecoſſe, il ſe crut dédommagé par cette conquête de tous les avantages qu'il avoit perdus.

Le Comte des Orcades en eut bien la même opinion, puiſqu'il ne trouva point de repos dans la poſſeſſion de ſa fortune, & qu'il rapporta toutes ſes vues à ſe ſaiſir de ces deux Amans fugitifs. Il y perdit long-tems ſes ſoins. Mais une noire trahiſon lui fit obtenir tout-à-la-fois, & le bien qu'il deſiroit, & le plaiſir de ſe venger. Sur le bruit de quelques deſſeins de guerre que Douglas avoit inſpirés au Roi d'Angleterre, il perſuada à ſon Maître que pour éviter le péril qui le menaçoit, il n'avoit point d'autre voie que la ruſe. Il l'engagea à faire offrir ſecrétement à Douglas, non-ſeulement la liberté de revenir en Ecoſſe, mais ſon rétabliſſement à la Cour, avec une augmentation de fortune & de faveur. Jacques II. n'étoit pas naturellement perfide, mais ſa facilité le rendoit capable de toutes ſortes d'im-

preſſions. Il fit faire au Comte cette propoſition, & lui ayant trouvé toute la facilité qu'on lui avoit fait eſpérer, il ne fit pas difficulté de lui envoyer un ſauf-conduit ſigné de ſa propre main.

Douglas partit avec ce gage de la protection de ſon Roi. Cependant, à peine fut-il entré en Ecoſſe, que ſa Maîtreſſe lui fut enlevée par une troupe de gens armés. Il ne douta point que cette inſulte ne vînt du Comte des Orcades; & manquant de force pour la repouſſer, il mit toute ſa confiance dans la bonté du Roi, à qui il ſe hâta d'aller porter ſes plaintes. Ce Prince le reçut avec de grands témoignages d'amitié. Il n'y eut perſonne qui ne le crût plus affermi que jamais dans la faveur, & qui n'augurât mal de celle du Comte des Orcades. Celui-ci qui ſe trouvoit témoin de l'accueil qu'on faiſoit à ſon Rival, ſembloit attendre en tremblant quelles en ſeroient les ſuites. Enfin le Roi prit Douglas à l'écart, & le mena dans ſon cabinet. Là, feignant de lui parler avec la même affection, il prit ſon tems pour lui enfoncer un poignard dans le ſein.

Cependant le Comte des Orcades avoit donné ordre que ſa Maîtreſſe fût menée dans une des Iſles dont il portoit le nom, & où il avoit un château fort agréable. Son deſſein étoit, non ſeulement qu'elle fût tenue en réſerve pour ſes plaiſirs, dans un lieu dont il étoit le maître abſolu, mais que la ſolitude & l'éloignement l'empêchaſſent d'apprendre la mort de Douglas, ou du moins la part qu'il y avoit eue par ſon conſeil. Elle l'ignora effectivement juſqu'à la premiere viſite qu'elle reçut de lui. Elle ne ſavoit pas entre les mains de qui elle étoit priſonniere, ni à quel ſort elle devoit s'attendre. Enfin l'arrivée du Comte ne lui laiſſant aucun doute de ſes intentions, elle lui reprocha ſa trahiſon avec tant de mépris, & le nom de Douglas fut mêlé tant de fois dans ſon diſcours, & d'une maniere ſi offenſante pour ſon Rival, que ce fier Tyran lui déclara qu'elle n'aimoit plus qu'un mort. Quoiqu'il dût s'attendre à tout ce que la douleur & l'amour ont de plus furieux dans leurs emportemens, il en éprouva bientôt des effets qui ſurpaſſerent toutes ſes craintes. Pre-

miérement, elle refusa de parler avec tant d'obstination, qu'il fut obligé de partir sans avoir obtenu d'elle un seul mot de réponse. N'en ayant pas moins laissé ordre qu'elle fût gardée avec douceur pendant son absence, elle apprit de ses Gardes les circonstances de la mort de son Amant, & ses conjectures la firent remonter aisément à la source. Sa fureur augmenta jusqu'à lui faire choisir le tems de la nuit pour mettre le feu au château, sans être effrayée du risque où elle s'exposoit d'être brûlée la premiere. Elle se sauva heureusement, tandis qu'on s'agitoit pour arrêter l'incendie, & elle goûta dans un lieu voisin le plaisir de voir réduire en cendres un des plus beaux édifices de l'Ecosse, où le Comte avoit recueilli tout ce qu'il avoit de plus riche & de plus précieux. Elle passa de-là dans les comtés de Lochabir & d'Athol, où il avoit d'autres terres considérables, & elle trouva le moyen d'en détruire une partie par les flammes. Ensuite, sa hardiesse paroissant augmenter par le succès, elle se rendit à Edimbourg avec l'espérance de faire usage de l'habileté qu'elle avoit

acquise à se servir du feu, pour ensevelir le Comte des Orcades dans l'incendie de sa maison. Elle tenta cette furieuse entreprise; mais ayant été arrêtée en l'exécutant, elle n'attendit point qu'on employât la violence pour lui faire confesser ses motifs, & les autres excès dont elle s'étoit rendue coupable dans le même genre. Le Roi qui fut informé d'une si étrange aventure, eut la curiosité d'en voir l'héroïne. Loin de paroître abattue de son propre crime, elle demanda justice de celui du Comte. C'étoit s'adresser mal, puisque ce Prince en étoit le complice. Mais il eut assez d'indulgence pour pardonner aux fureurs d'une Amante; & se réservant à décider lui-même de sa punition, il la borna à une prison perpétuelle dans un Couvent.





AVENTURE
DU DUC DE RIPERDA.

LE nom du Duc de Riperda eſt plus connu que ſes diverſes aventures. Né d'une famille noble dans la province de Groningue, il avoit ſervi quelque tems les États-Généraux en qualité de Colonel d'Infanterie, lorſqu'il fut envoyé Ambaſſadeur en Eſpagne. Après y avoir exercé quelque tems cet emploi, il quitta le ſervice de ſes Maîtres, & changeant de Religion, il s'attacha en Eſpagne à l'établiſſement de quelques Manufactures. Son génie propre aux affaires le fit toujours conſidérer à la Cour. Il fut choiſi, comme l'on ſait, pour la négociation de Vienne; & quoiqu'il n'eût contribué que fort médiocrement au ſuccès, il fut honoré à ſon retour à Madrid de la plus haute faveur du Roi, & des récompenſes les plus glorieuſes. Grand de la premiere claſſe, Duc, premier Miniſtre, il jouit quel-

que tems de sa bonne fortune avec beaucoup de réputation; mais son penchant pour l'intrigue ayant causé sa disgrace, il fut renfermé dans une prison, d'où il eut beaucoup de peine à se sauver, pour passer en Angleterre, & de-là en Hollande.

Il vivoit depuis quelque tems à la Haye, dans la religion du pays, qu'il avoit reprise en y arrivant, & sans aucune part aux affaires publiques. On s'attendoit de l'y voir mourir tranquille; mais l'arrivée de l'Ambassadeur de Maroc, avec lequel il lia connoissance, servit à faire renaître toutes les idées de son ambitieuse politique. On fut surpris un jour d'apprendre qu'il avoit quitté la Hollande, sans donner avis à personne de son départ. Cette fuite précipitée fit raisonner tout le monde, mais sans aucun fondement certain, jusqu'à ce qu'on fut informé qu'il avoit pris la route de l'Afrique, de concert avec l'Ambassadeur, & que son dessein étoit d'aller à Maroc. On ne tarda point à savoir qu'il y étoit arrivé. Il y fut reçu avec distinction, & comme un homme attendu. Les Gazettes & les autres Mé-

moires du tems rendirent compte de tout ce qu'on pouvoit découvrir de ses démarches & de ses entreprises. On lui attribua même beaucoup de part aux dernieres campagnes des Maures contre les Espagnols, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Quoi qu'il en soit, le bruit qui s'étoit répandu que sa fidélité étoit devenue suspecte au Roi, & qu'il avoit été puni du dernier supplice, fut démenti par les nouvelles qu'on reçut depuis. Elles portoient quelques circonstances intéressantes de sa vie, qui méritent d'être connues.

M. le Duc de Riperda passa d'abord quelque tems à Maroc sans penser à changer de Religion; occupé seulement à faire goûter ses projets au Roi, & à profiter de ses bienfaits. Cependant deux raisons le déterminerent tout-d'un-coup à embrasser le Mahométisme, & à prendre le nom d'*Osman*; l'une fut la crainte qu'un des principaux Officiers des troupes de Maroc, nommé *Azari*, qui marquoit beaucoup de jalousie de la faveur où il étoit à la Cour, ne travaillât secrétement à le perdre dans l'esprit du Peuple & du Roi, sous pré-

texte qu'il étoit infidele; l'autre raiſon, qui n'eut pas ſans doute moins de force, fut l'envie d'entrer dans tous les droits du pays; c'eſt-à-dire, d'y poſſéder des Terres, & d'y avoir un Serrail. En effet, ces deux graces lui furent accordées, dès qu'il eut embraſſé la religion du Prince, & ſa faveur ne fit qu'augmenter juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols en Afrique. On aſſure qu'il obtint le commandement d'une partie conſidérable de l'armée des Maures, & qu'il ſe diſtingua par ſa prudence & par ſa valeur dans le combat où ils furent défaits. Mais cette preuve de fidélité ne put l'emporter ſur le chagrin que le Roi de Maroc eut du malheur des troupes Muſulmanes. Oſman fut reçu avec tant de froideur à ſon retour, qu'il augura mal de cet accueil. Il n'étoit point aſſez zélé pour l'Alcoran, ni aſſez eſclave des volontés de ſon Maître,

(1) Pour ſe piquer du ſcrupule inſenſé
De bénir ſon trépas, s'il l'avoit prononcé.

Il penſa ſérieuſement à ſe mettre à couvert par la fuite, & il s'aſſura pour

(1) Racine, dans Bajazet.

cela de quelques Domestiques qui le servoient. Son projet eût réussi, sans la malignité du jaloux Azari, qui l'observa de si près, qu'il le surprit au moment de son départ. Il fut conduit au Palais du Roi par plusieurs Gardes, & tout le monde s'attendoit de le voir condamné au supplice. Cependant avec son éloquence & son adresse ordinaire, il tourna si heureusement l'esprit de ce Monarque, que l'ayant persuadé à demi de l'innocence de ses vues, il en fut quitte pour être renfermé dans un château assez voisin de Maroc, jusqu'à ce qu'Azari eût donné les preuves qu'il promettoit de sa perfidie. On jugea même qu'il devoit rester fort peu de colere au Roi, parce qu'il lui permit d'avoir ses femmes avec lui dans sa prison.

Le château où Osman fut conduit est situé sur le sommet d'une montagne, à quelque distance de Maroc. Il est environné de tous côtés de profondes vallées, & il n'y a, dit-on, que deux chemins par lesquels on y monte avec beaucoup de difficulté. Ils sont même si étroits, qu'en levant un pied pour

marcher, il faut se tenir ferme sur l'autre, de peur de glisser; & la mort seroit inévitable, si l'on tomboit dans la vallée qui est d'une profondeur étonnante. Enfin, lorsqu'on est au bout de ce chemin difficile, on est surpris, après avoir passé les premieres portes, de se trouver dans une plaine d'environ une lieue de circonférence, qui étant entourée d'une bonne muraille, & fortifiée par un grand nombre de pieces d'artillerie, forme un des plus sûrs asyles qu'il y ait au monde, contre tous les ennemis du dehors. Au milieu de la plaine est un château qu'on pourroit faire passer pour un palais magnifique, sans y rien ajouter qu'un peu plus d'ornement. Il est très-grand, & les appartemens y sont distribués avec beaucoup d'ordre. Mais le Roi, qui le regarde moins comme un lieu de plaisir qu'une prison, le négligeoit entiérement, & se contentoit d'y entretenir quelques Soldats pour la garde ordinaire du lieu.

Ce fut dans ce séjour inaccessible, qu'Osman fut renfermé avec ses femmes & un seul Domestique Hollandois, qui s'étoit attaché à sa fortune. On

ignore quel y fut le détail de ses occupations pendant deux mois qui furent la durée de son châtiment; mais si l'on en juge par la conduite qu'il tint depuis qu'il en fut sorti, ce fut là, sans doute, qu'il forma le plan qu'il tâcha bientôt d'exécuter. Il avoit parmi ses femmes une Sicilienne dont l'esprit étoit aussi intrigant que le sien. C'est avec elle qu'il tenoit conseil sur toutes ses affaires. Le Général Azari n'ayant pu réussir à le perdre dans l'esprit du Roi, on vit avec étonnement que ce Prince, dont le caractere n'étoit pas d'ailleurs des plus humains, se porta de lui-même à le remettre en liberté. Osman retourna à Maroc; mais ce qui surprit encore davantage, ce fut de le voir demeurer tranquille dans sa maison, sans reparoître à la Cour, à moins qu'il n'y fût appellé par un ordre exprès de son Roi. C'étoit l'effet d'une profonde dissimulation : il avoit conçu que la haine d'Azari & de quelques autres Grands, ne lui donneroit point de relâche, & que tôt ou tard un Etranger, sans aucun support que son mérite, ne pouvoit manquer de succomber à

des attaques si puissantes. Il étoit question non seulement de s'assurer entiérement l'amitié du Roi, en le guérissant de tous les soupçons qu'il pouvoit conserver, mais encore de gagner, s'il étoit possible, l'esprit & le cœur du Peuple, dont la faveur est toujours d'un grand poids, dans une nation aussi remuante que celle des Maures. Rien ne pouvoit mieux le conduire à ces deux fins, qu'une grande affectation de zele pour la religion Mahométane. Il parut s'y consacrer tout entier ; & ce fut la seule raison qu'il apporta au Roi, pour justifier son absence à la Cour. Le succès de son dessein lui en fit bientôt former un autre, pour l'exécution duquel il n'épargna rien. Il falloit, pour qu'il réussît, que le ménagement en fût extrêmement adroit, ou le Roi de Maroc extrêmement duppe.

On a dû juger, par ce qu'on vient de lire, que le Duc de Riperda avoit beaucoup d'indifférence pour la Religion. Ses fréquens changemens, uniquement déterminés par la politique, ne laissent aucun lieu d'en douter. Il fit plus. Non content d'avoir passé succes-

ſivement ſous les étendards de pluſieurs Seϛtes, il voulut devenir lui-même le chef d'une nouvelle.

Ayant trouvé dans le Peuple toute la diſpoſition qu'il pouvoit ſouhaiter, il crut reconnoître aſſez de ſimplicité, & tout-à-la-fois aſſez de zele fanatique dans les eſprits, pour ſe flatter de leur faire goûter un nouveau ſyſtême de Religion. Il propoſa d'abord ſes idées comme de ſimples doutes; & la maniere dont elles furent reçues, le perſuada qu'elles pourroient s'accréditer. Sa principale adreſſe conſiſtoit en ce que le fond de ſon ſyſtême étoit également flatteur pour les Mahométans & pour les Juifs, qui ſont en grand nombre à Maroc. Il parloit de Mahomet avec plus d'éloges que les Muſulmans n'ont jamais fait. Il louoit Moyſe, Elie, David; & ce qui paroîtra plus ſurprenant, il ne louoit pas moins la perſonne de N. S. Mais il prétendoit que les Chrétiens, les Mahométans & les Juifs avoient été juſqu'à préſent dans une erreur preſqu'égale; les premiers, en attribuant trop à N. S. les ſeconds, en attribuant trop peu à Mahomet; les Juifs,

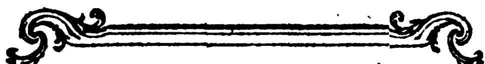
en n'attribuant rien à l'un & à l'autre, & en les regardant comme des ennemis & des destructeurs de leur Religion. En un mot, le Messie étoit encore à venir, suivant le systême d'Osman. Elie, David, les Prophetes, S. Jean-Baptiste, N. S. Mahomet, sont autant de Précurseurs, qui sont venus l'annoncer; & c'étoit faute de s'entendre que les Chrétiens, les Juifs, & les Mahométans s'accordoient si mal, lorsqu'ils devroient se réunir tous dans les mêmes desirs & dans les mêmes espérances. Il expliquoit, en faveur de son sentiment, divers passages de l'Evangile & de la loi Musulmane. Comme il ne lui échappoit rien qui ne fût très-honorable pour Mahomet, & qu'il assuroit seulement qu'on avoit mal expliqué jusqu'alors l'Alcoran, il étoit écouté sans contradiction; les foibles & les amateurs de la nouveauté se laissoient persuader; les *esprits forts* rioient de ses discours, & le Roi qui ne se défioit point d'un Etranger dans la capitale de ses Etats, prenoit plaisir lui-même à le faire quelquefois raisonner sur ses principes.

Telle étoit la ſituation des affaires d'Oſman, lorſque le Capitaine d'un vaiſſeau Anglois revenant de la côte d'Afrique, la rapporta à Londres, comme témoin oculaire. Un autre bruit, peu avantageux pour lui, ſe répandoit alors. Quelques Religieux de la Merci avoient été envoyés à Maroc, avec une groſſe ſomme d'argent pour la rédemption des Captifs. Oſman, par honte ſans doute d'avoir de tels témoins de ſon infidélité, perſuada bientôt au Roi que c'étoient autant d'eſpions employés par l'Eſpagne, pour reconnoître le fort & le foible de ſes Etats. Les Religieux reçurent ordre de ſortir promptement du pays, & ils eurent ſujet de remercier le Ciel, qui les délivra comme miraculeuſement des inſultes qu'une accuſation ſi noire devoit leur attirer.

Enfin, on s'attendoit à quelque grande révolution dans ce pays, dont le Duc de Riperda ſeroit l'auteur; & il ſembloit en effet qu'elle ſeroit facile, vu d'un côté la hardieſſe & l'habileté du Duc, & de l'autre l'imbécillité & l'aveuglement qui ſont comme héréditaires

ſur le trône des Rois de Maroc. Vingt Maiſons royales y ont été détruites ſucceſſivement, par les mêmes voies qu'Oſman paroiſſoit vouloir employer. Il y avoit peut-être moins d'apparence au renverſement des *Oataz*, lorſqu'ils furent trompés par l'artifice des *Chérifs*, qu'aux ſuccès d'un politique auſſi conſommé que le Duc de Riperda, ſur-tout au milieu du trouble & de la diviſion qui régnoient depuis pluſieurs années dans cette partie de l'Afrique.





ORIGINE DE LA FORTUNE *DU COMTE DE B...*

LE célebre Comte de B... qui fi dans la ſuite une figure ſi brillante dans une des plus grandes Monarchies de l'Europe, n'étoit dans ſon origine que le fils d'un Orféyre de... que ſon pere deſtinoit à la profeſſion de Notaire. Il avoit acquis toutes les qualités qu'elle demande, lorſque commençant à s'ennuyer du ſéjour d'une petite ville, il eut l'occaſion d'offrir ſes ſervices au Baron de Gortz, qui avoit été forcé de s'y arrêter quelques jours, par la mort imprévue de ſon Secrétaire, qu'il perdit en retournant de Hollande à la Cour de Suede. Le jeune B... ſe préſenta d'aſſez bonne grace pour faire agréer ſa perſonne & ſes talens. Il ſuivit le Baron à Stokholm, où l'intelligence qu'il avoit de diverſes Langues, & ſa facilité à

lire & à copier toutes ſortes de caractères, le rendirent auſſi utile qu'il l'avoit fait eſpérer. Dans l'uſage où il étoit depuis ſon enfance, de manier de vieux contrats, la plupart en vélin ou en parchemin, il s'étoit fait une habitude, en écrivant, d'en tenir toujours quelqu'un avec ſes levres; & quelque déſagréable qu'on puiſſe s'en figurer le goût, il étoit parvenu inſenſiblement à s'en faire une ſorte de plaiſir, comme il arrive à ceux qui s'accoutument à mâcher du tabac. Ce penchant devenant une paſſion, il n'étoit jamais ſans quelque morceau de vieux vélin, qu'il coupoit proprement pour le ronger: & comme ſes occupations le mettoient continuellement au milieu de quantité de papiers, il trouvoit aiſément de quoi ſe ſatisfaire. Un jour qu'ayant été retenu dans le cabinet du Baron de Gortz pour quelques expéditions d'importance, il y étoit ſeul à exécuter les ordres de ſon Maître, ſon appétit pour le vélin lui fit découvrir une piéce enfumée qui étoit au coin d'une table; & ne portant pas plus loin ſes réflexions, il la prit entre les dents avec

l'envie néanmoins de se borner à le sucer pour en tirer comme le parfum ; mais dans l'attention qu'il avoit à son travail, le goût du plaisir lui fit oublier ce qu'il devoit craindre. Ce ne fut qu'après trois ou quatre heures d'application, que revenant à lui-même, il s'apperçut non-seulement qu'il avoit toujours le même vélin à la bouche, mais que l'ayant mâché si long-tems avec aussi peu de ménagement que de réflexion, il l'avoit défiguré jusqu'à lui faire changer de forme. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant hâté de l'ouvrir, pour démêler ce qu'il contenoit, il le reconnut à quelques restes de caracteres presqu'effacés, pour une piece extrêmement importante, qui faisoit la matiere d'un différend fort échauffé au sujet de la Livonie, entre le Roi de Suede & le Czar Pierre. Il se crut ruiné sans ressource. Son esprit ne lui présenta rien qui fût propre à l'excuser. Tout le portoit au désespoir, lorsque le Baron de Gortz étant entré subitement dans son cabinet, le trouva avec cette fatale piece à la main, & crut voir dans ses yeux & sur son

visage, des témoignages extraordinaires d'embarras. La seule curiosité suffisoit pour lui faire approfondir ce mystere. Mais que fut-ce lorsqu'ayant jetté les yeux sur la piece, il découvrit à plusieurs marques, que c'étoit ce qu'il avoit alors de plus nécessaire & de plus précieux? Le premier mouvement de sa colere ne lui permettant pas de rien examiner, ni de rien entendre, il ne douta point que ce ne fût une trahison de son Secrétaire, qui s'étoit laissé gagner par le Ministre de Moscovie, & sur le champ il le fit conduire, avec mille reproches, dans une étroite prison.

Quoiqu'avec un peu de liberté pour réfléchir sur son malheur, il ne trouvât rien qui le rendît véritablement coupable, les apparences étant d'une nature à ne pouvoir jamais être éclaircies, il conçut que sa perte étoit certaine. Déja il pensoit moins à se justifier qu'à se préparer à la mort. Cependant comme l'aveu des circonstances de sa faute ne pouvoit lui être nuisible, il étoit résolu de les raconter simplement, au risque de ne pas trouver dans ses Juges beaucoup de disposition

dispofition à le croire fincere. On ne tarda guere à l'interroger. Quatre des plus graves Sénateurs de Stockholm lui reprocherent fon crime, & le presserent de confesser les intelligences qu'il entretenoit avec la Moscovie. Il ne leur répondit que par une courte relation, qu'il fit les larmes aux yeux, de la maniere dont il s'étoit accoutumé à mâcher de vieux parchemins. Quelque foiblesse qu'il y eut dans cette défense, l'air dont il la prononçoit fit impression sur l'un des vieux Sénateurs, qui avoit assez d'expérience du monde pour démêler les caracteres de la droiture & de l'innocence. S'attachant de plus en plus à l'examiner, il remarqua que tandis qu'on écrivoit sa déposition, & livré comme il étoit tout entier aux demandes qu'il recevoit & au soin d'y répondre, il ne laissoit point d'avancer la main par intervalle vers l'écritoire qui étoit sur la table, d'où il tiroit de petits lambeaux de vieux parchemins dont elle étoit doublée, & que par un mouvement tout naturel, il les portoit à la bouche. Cette observation fit trouver plus de vraisemblance au Sénateur dans

ſon récit. Au lieu que lui & les autres l'avoient d'abord jugé ſi puérile, qu'ils daignoient à peine l'écouter, il lui fit diverſes queſtions ſur la naiſſance & la force de ſon habitude. Il demanda des circonſtances & des preuves. Heureuſement l'accuſé en avoit de préſentes dans un grand nombre de petits rouleaux de parchemin qu'il tira de ſes poches. Leur forme, leur odeur, tout s'accordoit avec l'idée qu'il en avoit fait prendre. Le bon Sénateur devint ſon défenſeur autant que ſon Juge. D'autres informations qu'on fit ſur ſa conduite & ſes liaiſons, ayant achevé d'établir ſon caractere, le Baron de Gortz fut le premier à ſolliciter ſa liberté & ſa grace.

Cependant, ſoit qu'il craignît que ſa foibleſſe ne l'expoſât à quelque nouvel embarras, ſoit que l'éclat d'une telle aventure l'eût dégoûté de ſes ſervices, il le congédia, après l'avoir honnêtement récompenſé. Il y avoit peu d'apparence qu'un homme rejetté par le Miniſtre, pût trouver d'autres occaſions de s'établir dans la Suede. Le malheureux Secretaire prit le parti de la quitter; & paſſant en Courlande,

où ſon aventure n'étoit pas connue, il s'attacha au premier homme d'affaire qui voulut l'employer. La fortune qui le conduiſoit par la main, l'adreſſa au Receveur Général de Mitau, homme livré au plaiſir, qui cherchoit depuis long-tems un Ecrivain habile, ſur lequel il pût ſe repoſer de la fatigue & des ſoins de ſon emploi. Avec beaucoup d'eſprit & d'aſſiduité, le nouveau Secretaire fit bientôt reconnoître en lui tous les talens qu'on deſiroit. Il ſe fit aimer tendrement de ſon Maître, pendant quelques années qu'il eut l'intendance générale de ſes affaires. Mais il n'étoit pas guéri de l'habitude qui avoit ruiné ſa fortune en Suede. Le Receveur ayant un jour fini ſes comptes avec le Miniſtre, revint muni d'une quittance ſignée de la main du Duc; & la regardant comme une piece d'autant plus importante que ſes ennemis s'étoient déja prévalus de ſes inclinations voluptueuſes, pour l'accuſer de diſſipation & de mauvaiſe foi, il la remit à ſon Secretaire, en lui recommandant de la conſerver avec ſoin. Ce papier n'avoit point les qualités qui

pouvoient piquer ſon ancien goût pour le parchemin. Ce ne fut que diſtraction & force d'habitude qui le porterent à le mettre entre ſes levres, dans la crainte peut-être de l'oublier, & pour l'avoir plus préſent lorſqu'il ſe leveroit pour le ſerrer. D'ailleurs quelques années d'intervalle avoient affoibli l'impreſſion de ſa premiere diſgrace ; & l'on ne ſe défie pas aſſez de ſoi-même pour ſe croire deux fois capable de certaines aliénations d'eſprit. Quoi qu'il en ſoit, il expoſa malheureuſement ce papier à l'avidité de ſes dents, & dans un eſpace fort court, elles s'y imprimerent aſſez pour corrompre le nom du Duc, qui faiſoit tout le prix de cette piece. Il s'en apperçut auſſi-tôt, mais le mal étoit déja irréparable. Il le crut même beaucoup plus grand qu'il n'étoit, & ſe rappellant l'aventure de Stockholm, il ne douta point qu'il ne fût à la veille du même danger. Cependant un peu de réflexion lui fit tirer avantage du paſſé. Le ſoupçon d'infidélité étoit ce qu'il avoit de plus fâcheux à redouter ; il ſe détermina à prévenir ſon Maître, par l'aveu volontaire de

cet accident, & pour s'attirer plus d'indulgence en excitant sa compassion, il commença par le récit du malheureux événement qui lui avoit fait abandonner la Suede. Il ne vint qu'en tremblant à ce qu'il vouloit confesser.

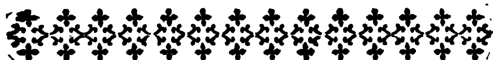
Le Receveur ne lui entendit pas plutôt nommer la quittance, qu'il comprit le sujet de sa peine, & n'y trouvant que la matiere d'une plaisanterie agréable, parce qu'il étoit sûr de réparer aisément le désordre, il prit plaisir à faire durer une scene qui lui parut fort divertissante. Enfin, l'ayant consolé par de nouveaux témoignages de confiance & d'amitié, il ne songea qu'à prendre du côté de la Cour les mesures qu'il crut nécessaires à sa sûreté, & dans la relation qu'il fit au Duc de toutes les circonstances de l'aventure, il rendit assez de justice au mérite de son Secretaire, pour lui faire souhaiter de le voir. Sa figure, & quelques momens d'entretien acheverent de lui gagner l'estime de ce Prince. Sa faveur ne fit qu'augmenter de jour en jour, jusqu'au moment où la fortune se préparoit à le mettre au

rang de ses favoris, par une révolution totale de son sort & de ses sentimens. Le Receveur, en réfléchissant sur ses bonnes qualités, qui lui faisoient craindre de le perdre, & sur sa misérable habitude, qui étoit toujours capable de lui causer quelqu'inquiétude, forma le dessein de ne rien épargner pour le délivrer de cette foiblesse. Le raisonnement auquel il s'arrêta étoit fort juste. Ayant conçu que le mal qu'il vouloit guérir ne consistoit que dans les fibres du palais & des lèvres, qui étoient accoutumées à un certain ébranlement qu'un long usage avoit rendu nécessaire, il ne douta point qu'un ébranlement plus fort, causé par quelque liqueur d'un goût plus violent que le parchemin, ne fît prendre une autre disposition aux fibres, & ne les accoutumât promptement à quelque chose qui les flatteroit davantage. Cette conclusion lui parut si certaine, qu'il ne remit pas plus loin que le soir du même jour à la vérifier par l'expérience. Il fit souper son Secretaire avec lui, & l'excitant à boire par son exemple, il le mit dès la premiere fois hors d'état

de penser au parchemin pendant le reste de la nuit. Les jours suivans, il se fit une étude de renouveller le même remede aussi souvent que ses propres forces le permettoient. Les liqueurs fortes succédoient aux meilleurs vins. Dans l'espace de quelques semaines, il lui fit confesser que le souvenir du parchemin ne l'importunoit plus, & que le goût de ses nouvelles sensations commençoit à l'emporter. Mais ce qui fut bien plus heureux pour le Secretaire, c'est que la liberté de la table & la chaleur du vin, servant à lui faire découvrir tous les agrémens de son esprit, & la noblesse naturelle de son caractere, il se fit connoître par tant d'excellentes qualités, que son Maître crut avoir gagné plus que lui à lui donner occasion de développer tous ses talens. Le bruit de ce miracle alla bientôt jusqu'au Duc, qui voulut s'en assurer par le témoignage de ses propres yeux. Ainsi, le Secretaire devint un objet d'attention pour tout le monde ; & sa fortune changea de face à mesure qu'il eut occasion de justifier les premieres idées qu'on avoit prises de

ſon eſprit & de ſon habileté. Il eut bientôt le bonheur de paſſer au ſervice d'une grande Princeſſe, & les progrès qu'il fit dans ſon eſtime, ne lui laiſſerent plus aucun lieu de douter des faveurs auxquelles la fortune l'appelloit. Mais on n'ira pas plus loin. C'eſt aſſez d'avoir fait connoître ici les commencemens ſinguliers de cette fortune.





INTRIGUES CURIEUSES *DE DEUX SULTANES.*

LA Sultane Kiosem ayant entrepris de déposer son petit-fils Mahomet IV. sous la minorité duquel elle avoit été nommée Régente après la mort d'Ibrahim, entretenoit des liaisons secretes avec Bectas, Aga des Janissaires, ennemi particulier de la jeune Sultane, mere de Mahomet. Celle-ci n'ignorant pas ce qu'elle avoit à craindre de la grand-mere de son fils, avoit mis dans ses intérêts le Grand-Visir, les Spahis, & tout le Serrail.

Les deux Sultanes étoient extrêmement animées l'une contre l'autre; la jeune, pour soutenir l'autorité de son fils, l'autre pour conserver la sienne. Dans la ville, où les semences de cette

diviſion ſe répandoient tous les jours entre les différens partis, le trouble & la confuſion paroiſſoient augmenter à tous momens. La vieille Reine donnoit avis à Bectas de tout ce qui ſe paſſoit au Serrail, & noirciſſant ſa rivale dans l'eſprit des Janiſſaires, elle inſinuoit qu'il étoit néceſſaire de mettre ſur le Trône, à la place de Mahomet, ſon frere Soliman, Prince d'un mérite extraordinaire. Bectas, animé par l'eſpérance qu'elle lui donnoit de devenir le premier inſtrument de ſa puiſſance, fit une aſſemblée à Orta Giami, qui eſt la Moſquée des Janiſſaires, où il ſe trouva un grand nombre de gens d'épée & de Miniſtres de la Loi. Il eut même la hardieſſe d'inviter le premier Viſir à s'y rendre, dans la penſée qu'il pourroit l'attacher à ſes intérêts, ou s'en défaire, s'il marquoit du penchant pour le parti oppoſé. Il étoit deux heures de nuit, lorſqu'il lui envoya faire cette priere. L'heure étoit indue, & la propoſition peu reſpectueuſe. Cependant le Viſir ſe crut obligé de diſſimuler. Il partit de chez lui avec peu de gens. Le premier objet qu'il rencontra fut une

garde de dix mille Janniſſaires, le mouſquet ſur l'épaule, & la mêche allumée par les deux bouts. Cette rencontre imprévue le ſurprit ; mais rentrant en ſoi-même, il continua ſon chemin. Bectas le voyant approcher de la Moſquée, ne prit pas la peine d'aller au devant de lui, & ſe contenta de lui envoyer un Officier. Quoique le grand cœur du Viſir eût peine à ſupporter un tel mépris, il n'en témoigna rien. Il aborda Bectas, qui ſe ſouleva à peine pour le ſaluer.

L'entretien ſe fit ſans diſpute & ſans chaleur, parce que le Viſir, qui n'avoit en vue que de s'inſtruire du deſſein des Conjurés, affecta de céder à leurs raiſons, & d'entrer dans toutes leurs vues. Il les aſſura même, en jurant ſur l'Alcoran avec d'horribles imprécations contre lui-même & contre ſa famille, qu'il les ſerviroit de tout ſon pouvoir. Bectas, perſuadé par ſes ſermens, eut l'imprudence de lui permettre de ſe retirer. Mais le Viſir avoit des penſées bien différentes. A peine fut il en liberté, qu'il ſe rendit au Serrail, ſuivi ſeulement de deux perſonnes, & re-

mercia le Prophete de l'avoir délivré d'un ſi grand péril. Etant arrivé à la porte de fer, dans le deſſein de paſſer au travers du jardin, il fut ſurpris de la trouver ouverte contre la coutume. Il en demanda la raiſon aux Boſtangis, qui lui répondirent que c'étoit l'ordre de la vieille Sultane. Cette réponſe n'ayant fait que redoubler ſes défiances, il alla ſans bruit à l'appartement du Sultan, & rencontra heureuſement en chemin le Kutſlir Agaſi, qui faiſoit la ronde autour de l'appartement de la vieille Sultane. Celui-ci reconnut d'abord le Viſir à ſa voix, & fut fort ſurpris de le voir à cette heure. Mais lorſqu'il eut appris de lui le ſujet de ſes alarmes, il le loua de ſa vigilance, & lui fit remarquer que la vieille Reine n'étoit pas encore couchée. Elle avoit paſſé le tems à ſe réjouir avec ſes Eunuques & ſes femmes, à chanter, à danſer, & à faire jouer divers inſtrumens, elle qui avoit coutume de ſe mettre de bonne heure au lit.

Après une courte conférence, le Viſir & le Kutſlir Agaſi, ſuivis de quelques Eunuques, entrerent dans l'appar-

tement de cette Princeſſe, & voyant qu'on n'étoit pas diſpoſé à les recevoir, le Kutſlir, homme fier & réſolu, donna un coup de poignard au Bacha Kapa Oglar, Grand Chambellan. Les Eunuques qui l'accompagnoient entrerent furieuſement avec lui, le poignard à la main, & mirent en fuite tout ce qui ſe préſenta à leur rencontre. La Sultane demeura ſeule dans ſa chambre, où elle fut donnée en garde aux Eunuques du Sultan. Tous ſes gens qui avoient pris la fuite vers la porte du Serrail, furent arrêtés avec le reſte de ſes Officiers, & mis ſous une garde ſûre. Cette action ſe fit avec ſi peu de bruit, que l'alarme ne fut pas même portée juſqu'au quartier du Sultan, quoiqu'il ne fût pas éloigné.

Le Viſir & le Kutſlir Agaſi ſe rendirent enſemble à la chambre où le Sultan étoit couché. Ils entr'ouvrirent la porte, & faiſant (1) ſigne aux femmes qui étoient de garde, ils leur firent entendre qu'il falloit éveiller la jeune Sultane. Une des femmes l'éveilla en lui

(1) Tout le monde ſait que la coutume du Serrail eſt de ſe parler par ſignes.

gratant doucement les pieds, en lui annonçant la visite extraordinaire qu'on venoit lui rendre. Elle se leva avec beaucoup de surprise. A peine le Visir eut il commencé à lui parler du péril où elle étoit, que se le figurant encore plus terrible, elle courut comme hors d'elle-même au lit de son fils, & le prenant entre ses bras, elle s'écria de toute sa force : O mon fils! nous sommes morts. Le Grand-Seigneur, qui n'étoit qu'un enfant, se mit à pleurer, & se jettant aux pieds du Visir, il le conjura de lui sauver la vie. Le Visir ne put s'empêcher de verser des larmes. Il embrassa son Maître. Il encouragea la mere & le fils, en leur protestant qu'il perdroit mille fois la vie plutôt que de souffrir qu'ils reçussent le moindre outrage. Ensuite, il les mena à la lueur de quelques flambeaux portés par des femmes vers *l'Hozadu*, où se trouvent ordinairement les premiers Seigneurs de la Cour.

Ceux qui faisoient garde dans cette chambre, furent étonnés de voir tant de lumiere, & s'avançant du côté d'où elle venoit, ils le furent encore plus

d'appercevoir le Grand Seigneur. Tous leurs compagnons s'étant éveillés au même moment, le Grand-Seigneur fut placé ſur un Trône qui eſt toujours dans cette chambre, & les quarante Officiers qui y ſont ſans ceſſe, vinrent ſe préſenter à lui, en le ſuppliant d'employer leur courage & leur vie pour ſon ſervice. A quoi le Viſir répondit: celui qui mange le pain du Roi, doit s'attacher inviolablement au Roi. Nous avons ſouffert juſqu'ici que les traîtres aient fait mourir le Sultan Ibrahim, ils veulent maintenant nous arracher encore celui-ci. C'eſt à vous qui êtes ſes principaux ſerviteurs à le ſecourir. Eigiuſi Muſtapha Bacha, Capitaine de la Chambre, hardi comme un lion, & déja informé des pernicieux deſſeins de la vieille Reine, répondit ſur le champ: Grand-Viſir, ſoyez en repos; vous verrez demain, avec l'aide du Prophete, les têtes de vos ennemis à vos pieds.

Après avoir tenu conſeil, le parti auquel ils s'arrêterent fut de faire apporter de l'encre & du papier, & de faire ſigner un ordre du Grand-Seigneur

pour faire étrangler le Boſtangi Bacha, comme un traître, qui avoit laiſſé la porte du Jardin ouverte pendant la nuit. Cette ſentence fut exécutée au même moment. Sa charge ayant été donnée auſſi-tôt à un autre, on lui fit prêter le ſerment de fidélité, & il le fit prêter enſuite à tous les Boſtangis du Serrail, qui ſe trouverent au nombre de cinq cent. Il les diſtribua enſuite à la garde des portes & ſur les murailles du Jardin. On propoſa de faire aſſembler les Ichoglans, & pour éviter le bruit, on alla d'abord à la chambre du Capa Agaſi, à qui ſon emploi donne l'Intendance de toute la jeuneſſe du Serrail. On heurta doucement à ſa porte. Les Gardes vinrent demander qui c'étoit. On leur dit d'éveiller le Capa Agaſi, & de lui dire qu'on vouloit lui parler à ſa fenêtre. Le Capa, avant de ſe lever, voulut ſavoir de la part de qui on le demandoit. On lui dit que c'étoit le Viſir & le Kutzlir Agaſi. Il répondit, qu'étant indiſpoſé, il ne pouvoit ſe lever, & qu'on pouvoit lui faire ſavoir par la fenêtre ce qu'on avoit à lui demander, ce qui obligea enfin de lui dire aſſez

haut : Nous te commandons au nom du Sultan de faire lever promptement tous les Ichoglans du Serrail pour une affaire de la derniere importance. Comme il ne se hâta point encore d'obéir, on s'imagina qu'il étoit de la conspiration, quoique la vérité fût que c'étoit un Vieillard de quatre-vingt-dix ans, mal-sain, & qui ne pouvoit se remuer facilement. Le Visir voyant qu'il demeuroit immobile, lui cria une seconde fois : Aga, faites promptement lever les Ichoglans ; on veut nous enlever le Sultan. Mais il demeura ferme dans sa résolution, protestant toujours qu'il ne les feroit point lever sans un ordre par écrit.

Au bruit de cette contestation, ses domestiques s'éveillerent, & comprenant qu'il étoit question de la sûreté & peut-être de la vie du Grand-Seigneur, ils allerent sans ordre heurter à la porte des grandes & des petites chambres des Ichoglans. Le Sommelier alla à la plus grande. Il étoit environ cinq heures de nuit. Comme cette chambre est longue de plus de quatre-vingt pas, il s'arrêta au milieu, & se mit à frapper

des mains l'une contre l'autre, quoique ce soit un grand crime de faire du bruit la nuit dans le Serrail. Les Ichoglans épouvantés de ce tumulte, demanderent ce qu'on vouloit d'eux. Le Sommelier répondit : levez-vous ; on est sur le point de nous enlever le Grand-Seigneur. A ces mots, toute la chambre se leva ; & on les eût vus tous, au nombre de six cens, courir avec la derniere confusion, les uns sans habits, les autres sans armes, & la plupart cherchant à se cacher, dans la crainte que les Janniſſaires ne fussent déja Maîtres du Serrail. Les autres chambres étoient dans la même confusion. On les rassura comme la premiere. Pendant ce tems-là, le Grand-Seigneur inconsolable, appréhendoit toujours qu'on ne le tuât comme son pere. Mais Mustapha Bacha l'ayant pris par la main, lui fit voir tous ses serviteurs sous les armes, & prêts à mourir pour son service. Dans cette revue, il arriva une chose qui augmenta beaucoup l'alarme. Un Ichoglan, ayant vu passer le Grand-Seigneur sous les fenêtres de sa chambre, se mit à crier de toute sa force :

Dieu donne dix mille ans de vie à notre Empereur ; & les autres répondirent tout d'une voix : *Allaha Allaha.* Ce cri de guerre fut porté en un moment jusqu'aux lieux les plus éloignés du Serrail, & fit prendre les armes aux Confituriers, aux Cuisiniers, aux Fauconiers, aux Porteurs de Hache, & à tout le reste des Bas-Officiers.

On travailloit avec la même diligence au dehors. Le Visir avoit donné ordre à tous les Bachas de se rendre incessamment au Serrail, avec tout ce qu'ils pourroient rassembler de gens résolus, & de leur faire apporter des vivres pour trois jours. Le concours fut bientôt si grand, que le Jardin & les cours se trouverent remplis d'hommes armés. Il vint des bateaux de Galata & de Tophana, chargés de poudre & d'autres munitions ; de sorte qu'à la pointe du jour on vit auprès du Serrail une armée de terre & de mer. Les Jannissaires crurent le danger pressant. Ils firent armer de leur côté un grand nombre d'Albanois & de Grecs qu'ils engagerent dans leurs intérêts, à force d'argent & de promesses. Ainsi la Ville

& la Cour paroiſſoient prêtes à s'entre-égorger.

Auſſi-tôt que les prieres du matin furent achevées, les Baltagis armés de leurs haches, firent avertir les Ichoglans de les venir joindre pour ſe rendre enſemble à l'appartement du Grand-Seigneur. Etant arrivés à la porte, l'Eunuque qui la garde, fort attaché au parti de la vieille Reine, leur en refuſa l'entrée, en les traitant d'inſolens qui manquoient de reſpect pour un lieu ſi ſacré. Ils répondirent tout d'une voix qu'ils vouloient parler à leur Maître, & que la vieille Reine étant ennemie de l'Empereur & de Mahomet, ils demandoient ſa mort. L'Eunuque, fier de ſon autorité, continua de les traiter de ſéditieux & de traîtres : Qu'avez-vous, leur dit-il, à démêler avec la Reine ? Etes-vous dignes d'ouvrir la bouche pour prononcer un ſeul mot contr'elle ? Ces outrages irriterent tellement toute la troupe, que pluſieurs s'étant écriés qu'il étoit ennemi de la foi, & qu'il méritoit la mort, l'un d'eux leva ſa hache. Il s'enfuit par le Tarras dans le Jardin, où

ayant été pourſuivi, il eût été tué ſur le champ, s'il n'eût obtenu à force de prieres de ſe jetter aux pieds du Sultan avant que de recevoir la mort. Mais il ne lui eut pas plutôt remis le ſceau & la clef d'un tréſor caché, qu'un Baltagis, nommé *Saferti*, lui fendit la tête d'un coup de hache. Les autres ſe jetterent auſſi-tôt ſur lui, & le couperent en morceaux avec leurs cimeterres. Une exécution ſi prompte & ſi violente jetta la terreur parmi tous les Officiers qui étoient d'intelligence avec la vieille Reine, & leur apprit à diſſimuler. Le Sultan même, qui avoit vu jaillir ſur ſes meubles & juſques ſur ſes habits le ſang & la cervelle de ce miſérable, & qui ignoroit les bonnes intentions de ſes ſerviteurs, ne pût s'empêcher de jetter un grand cri, & d'embraſſer le Selihar qui le tenoit entre ſes bras. Cependant ſa frayeur & ſes larmes ceſſerent, lorſqu'on eut éloigné de ſes yeux ce tragique ſpectacle, & qu'on lui eut repréſenté qu'on ne penſoit qu'à le ſervir.

Le Moufti & les principaux Officiers étant arrivés à la fin de l'exécution,

furent surpris en entrant dans le Hozàda d'y voir tant de désordre, & si peu de respect. C'étoit un mêlange de divers langages, de cris & de mouvemens, qui sembloit présager les dernieres extrémités de la hardiesse & de la fureur. Pour mettre le comble au tumulte, la jeune Reine reçut avis qu'il s'étoit donné un combat dans les rues, & n'en pouvant savoir l'événement, elle accourut à la chambre de son fils, où elle espéroit trouver un asyle. La confusion qu'elle y apperçut, ayant augmenté sa frayeur, elle s'écria comme hors d'elle-même : Est-ce-là le respect qu'on doit au Grand-Seigneur ? Connoissez-vous le lieu où vous êtes ? Que demandez-vous à une femme ? Pourquoi vous mêlez-vous des affaires de mon fils ? Un Ichoglan, qui ne la reconnut point, parce qu'elle avoit la tête voilée, s'imagina que ce pouvoit être la vieille Reine. Voici celle que vous demandez, dit-il, d'un ton furieux ; elle est entre nos mains ; vengeons-nous, & punissons-la de ses crimes. Quelques-uns des plus hardis s'étant avancés pour s'en saisir, elle courut se jetter aux pieds

de son fils, en poussant des cris épouvantables. Non, non, leur dit-elle, je ne suis pas la vieille Reine, je suis la mere de votre Maître. Son voile tomba, & s'étant fait reconnoître à la beauté ravissante de son visage, elle ne s'attira plus que des marques de respect de ceux qui s'étoient disposés à l'outrager.

Cependant le Moufti qui ne vit aucun moyen d'appaiser tant de gens mutinés, & qui crut sa propre vie en danger, si l'on s'obstinoit à leur refuser ce qu'ils demandoient avec des cris continuels, fit signe à l'assemblée qu'il n'avoit besoin que d'un moment pour conférer avec les principaux Ministres, & dans une courte conférence qu'il eut effectivement avec eux, il fut résolu qu'on supplieroit très-humblement le Grand-Seigneur de consentir à la mort de la vieille Reine. On dressa la supplication, qui fut conçue dans ces termes. « La volonté de Dieu est » que vous mettiez votre grand-mere » entre les mains de la Justice, si vous » voulez que vos Esclaves s'appaisent. » Un petit mal est moins dangereux

» qu'un grand. Il ne reste point d'autre
» remede. Le Ciel en rendra la fin
» heureuse ». Le Moufti dressa ensuite la sentence, qu'il fit signer au Grand-Seigneur. Elle portoit que la vieille Reine seroit étranglée, mais qu'elle ne seroit ni coupée avec le cimeterre, ni brisée de coups. Cet écrit fut remis aux Eunuques de la chambre, avec ordre de conduire la Reine hors du Serrail par la *porte des Oiseaux*, nommée le Cashena, afin qu'elle ne mourût pas sous les yeux du Grand-Seigneur, & que ses cris ne fussent pas entendus. Les Ichoglans chargés de l'exécution, allerent les mains levées, en criant *Allaha*, à la porte de l'appartement des femmes, où ils trouverent quelques Eunuques noirs qui ne firent aucune résistance, après avoir vu l'ordre du Grand-Seigneur. Cependant ils exigerent qu'il n'entreroit que vingt personnes dans la chambre. Les mieux armés s'étant introduits les premiers, ils rencontrerent d'abord la Folle de la Reine, qui tenoit un pistolet à la main, & qui leur demanda fiérêment ce qu'ils vouloient. Ils répondirent qu'ils cherchoient

choient la mere du Roi. Je la ſuis, répliqua-t-elle, & elle lâcha ſon coup ſur eux. Cette hardieſſe lui auroit coûté cher ſi le Kutzlir Agaſi ne les eût avertis que ce n'étoit point la Reine. Ils ſe hâterent de pénétrer dans la chambre, mais ils n'y trouverent point de lumiere. La Reine avoit fait éteindre tous les flambeaux au bruit de leur arrivée, & s'étoit cachée dans une grande armoire ſous quantité de tapis & de hardes. Ils la chercherent inutilement, & peut-être lui auroient-ils laiſſé le tems de s'échapper, ſi un Albanois, nommé Delli Dodangi, ne s'étoit aviſé d'ôter toutes les hardes de cette armoire, où il l'apperçut enfin, malgré l'obſcurité. Elle lui dit tout bas & en tremblant : Généreux Eſclave, prends pitié de moi ; je ferai ta fortune, & ſi les Ichoglans veulent me ſauver la vie, je leur promets cinq bourſes à chacun. Perfide, lui répondit-il, il n'eſt pas tems de capituler, il faut mourir ; & la tirant en même-tems par les pieds, il la tira dehors avec violence.

S'étant relevée, elle tira de ſa poche

une poignée de sequins, qu'elle jetta au milieu de ses meurtriers. Son espérance étoit de se dérober à leur fureur pendant qu'ils s'occuperoient à les ramasser, & les plus jeunes furent éblouis en effet à la vue de l'or. Mais l'Albanois s'attachant à elle comme un furieux, vint seul à bout de la terrasser, quoiqu'elle fût extrêmement forte & pesante. Un Ichoglan du même pays, lui voyant aux oreilles deux diamans d'une beauté extraordinaire, se jetta dessus & les lui arracha. Ils étoient taillés en triangle, de la grosseur d'une noix, & soutenus d'un gros rubis. Ces pendans d'oreilles lui avoient été donnés dans la fleur de son âge par le Sultan Achmet, dans le tems qu'il en étoit le plus amoureux, & l'on assure qu'il n'y avoit rien de si précieux dans le trésor du grand-Seigneur.

Les autres pillerent cette malheureuse Reine avec la même ardeur. Ses bracelets, ses bagues, ses habits, & jusqu'à ses jarretieres, qui étoient couvertes de diamans, tout lui fut enlevé par la voie la plus courte, c'est-à-

dire, ſans ménager ſa pudeur. On trouva dans ſa fourrure de marte zibeline, des caracteres magiques, par leſquels elle s'imaginoit avoir lié la langue de tous les Empereurs de ſon tems, & ſur ſa peau même elle portoit un cadenat admirablement composé, où les noms des Sultans Amurat & Ibrahim étoient gravés. C'étoit l'ouvrage d'un Impoſteur, nommé Pelly, qui s'étant rendu célebre par cet art, devint en peu de tems le principal favori du Sultan Ibrahim, & le plus riche particulier de Conſtantinople.

La Reine ayant été dépouillée, avec mille outrages qu'elle s'attiroit par ſa réſiſtance, fut laiſſée pendant quelque tems nue ſur le pavé, & traînée enſuite par les pieds au Cheſchana. C'étoit le lieu marqué pour l'exécution; mais lorſqu'elle y fut arrivée, les Ichoglans firent attention qu'ils avoient oublié de ſe munir d'une corde. Ils furent obligés de prendre celle de la Moſquée Impériale, qui n'étoit pas éloignée. On la lui paſſa autour du cou, & Do-

gangi la pressoit par derriere avec les mains, tandis que les autres la serroient. Quoique la Reine fût âgée de plus de quatre-vingt ans, que la violence de ce traitement l'eût mise hors d'elle-même, & qu'elle n'eût point de dents, elle ne laissa pas, en revenant à elle comme d'un profond assoupissement, de mordre avec tant de force le pouce gauche de Dogangi, qu'il ne put le tirer de sa bouche qu'en lui donnant de l'autre main plusieurs coups de poignards sur le visage. Quatre Ichoglans des plus robustes avoient entrepris de l'étrangler; mais étant peu accoutumés à ce funeste office, ils la firent languir long-tems dans des peines affreuses. Enfin, la croyant expirée, ils annoncerent sa mort à leurs compagnons par leurs cris, & la plûpart coururent en porter la nouvelle au Grand-Seigneur. Mais à peine l'eurent-ils perdue de vue, qu'elle se releva pour prendre la fuite. On rappella les moins éloignés, qui n'eurent pas de peine à la rejoindre, & pour l'achever promptement, on serra si bien la corde avec

le manche d'une hache, qu'elle expira.

Les Eunuques noirs prirent son corps, & le porterent avec beaucoup de respect dans la Mosquée Royale, où ils l'étendirent, après l'avoir revêtue d'habits aussi précieux que ceux qu'on venoit de lui enlever. Tous ces Esclaves, au nombre de quatre cent, s'y rendirent en versant des larmes, & s'arrachant les cheveux.

Après cette expédition, le Visir remercia les Ichoglans, & donna ordre que la banniere de Mahomet fût déployée. Elle fut placée sur la principale porte du Serrail, à la vue de tout le monde. Cette nouvelle & celle de la mort de la Reine, qui se répandirent en un moment dans la Ville, réunirent avant la fin du jour les esprits que la haine avoit divisés.





HISTOIRE DE VANDA, REINE DE POLOGNE.

ENTRE les Souverains qui ont gouverné la Pologne, il y eut une Princesse qui mérita l'admiration de son siecle. Ce fut *Vanda*, petite niece de Leck, fille de Gracus I. troisieme Roi de Pologne.

Cette Princesse, élevée au Trône de Pologne, après la mort de son pere & de ses freres, se fit adorer de ses sujets & admirer de ses voisins. Rien n'étoit plus élevé ni plus pur que sa vertu. Rien n'étoit plus parfait ni plus touchant que sa beauté. Parmi un grand nombre de Princes que l'amour fit ses esclaves, *Ritagore* se flatta des plus douces espérances. Le voisinage de ses Etats, ses grandes riches-

ses, l'ancienneté de sa maison, que des Historiens ont fait remonter jusqu'à *Tuiscon*, fils de *Gomer*, & petit-fils de *Japhet*; mais plus que tout, ses soins, ses assiduités, ses respects, lui firent espérer le cœur & la main de la Princesse. Cependant tout ce qu'il fit ne servit qu'à le convaincre que Vanda étoit plus capable de donner de l'amour, que d'en prendre. Elle refusa constamment l'alliance qu'il lui proposoit, avec tous les avantages que la raison pouvoit y souhaiter, & tous les charmes que l'amour y devoit répandre.

Ritagore, sans considérer qu'elle n'écoutoit les vœux de personne, attribua à mépris un refus qui n'étoit que l'effet de l'amour de cette Princesse pour la liberté. Désespéré toutefois, il se retira dans ses Etats, d'où il écrivit à Vanda la Lettre suivante.

Lettre de Ritagore à Vanda.

» Votre vertu & votre beauté m'a-
» voient fait votre adorateur; vos mé-

» pris, Madame, me font votre en-
» nemi. J'arme pour ravager vos Etats,
» & vous faire voir dans la désolation
» de vos Provinces, la fureur de mon
» désespoir. Je vous en avertis pour
» que vous vous y prépariez. Si je pé-
» ris, je meurs votre victime. Si je
» triomphe, votre vainqueur sera
» pourtant toujours votre esclave.

RITAGORE.

Vanda reçut cette Lettre avec beaucoup de surprise & de chagrin; l'image de la guerre l'effraya par l'amour qu'elle avoit pour ses peuples; cependant sa vertu n'en fut point intimidée; elle répondit ainsi.

Réponse de Vanda à Ritagore.

» Je suis fâchée de voir qu'un Prince
» que j'estimois soit dans des senti-
» mens qui me forceront au mépris
» dont il m'accuse. Je le remercie
» pourtant de m'avertir de ses perni-
» cieux desseins. J'irai m'y opposer, &

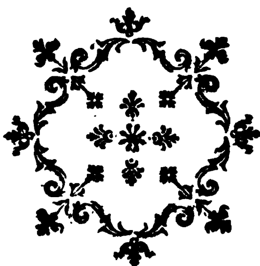
» je les préviendrois même, si je ne
» voulois lui donner le tems du re-
» pentir. Qu'il songe que si je triom-
» phe, il aura été vaincu par une fille;
» & que s'il est vainqueur, il n'en
» sera pas plus le maître du cœur de

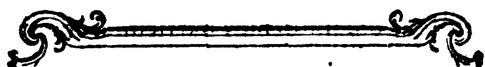
VANDA.

Cette Lettre ne calma point les fureurs de Ritagore; il marcha contre la Pologne; & Vanda à la tête de ses troupes, alla au devant de lui. Il se donna deux sanglans combats en fort peu de tems, où Vanda le sabre à la main, anima si bien ses soldats par sa voix & par son exemple, que Ritagore fut battu & mis en fuite. Honteux de son crime & de sa défaite, ce Prince se donna la mort. La vie ne pouvoit plus être pour lui qu'accompagnée d'une ignominie aussi affreuse que la gloire de Vanda étoit éclatante; mais ce qu'il y a de plus cruel, & qu'on ne peut rapporter qu'avec douleur, c'est que cette Princesse fut, après ses victoires, se précipiter dans la Vistule,

croyant devoir aux Dieux [*] ce sacrifice de sa vie, pour la virginité qu'ils lui avoient daigné conserver, & qu'elle leur avoit vouée.

[*] Le Christianisme n'étoit pas encore établi dans ces contrées.





PARTICULARITÉ SINGULIERE DE LA VIE DU CÉLEBRE *DUC DE BUCKINGHAM.*

MILORD *Clarendon*, dans la premiere partie de ſon Hiſtoire, avoit parlé fort myſtérieuſement d'un fait étrange, qui précéda de quelque tems la mort de Georges Villiers, Duc de Buckingham. Il le croyoit certain, & digne de la gravité de l'Hiſtoire ; mais ne l'ayant appris que ſur le témoignage de quelques amis du Duc, auxquels ce Seigneur l'avoit confié lui-même, il en avoit développé ſi imparfaitement les circonſtances, que ſon récit n'avoit fait qu'irriter la curioſité du Lecteur. Voici le détail de l'aventure, tel qu'il fut trouvé parmi les papiers du Duc de Devonshire, ſigné de la main de plus

ſieurs Seigneurs contemporains, qui avoient été informés particuliérement du fait qu'ils atteſtoient.

Le Duc de Buckingham, au plus haut degré de puiſſance & de gloire où l'ambition d'un ſujet puiſſe s'élever, n'uſa pas toujours aſſez bien de ſa fortune pour éviter les deux écueils ordinaires des Favoris; la haine du peuple & la jalouſie des Grands. Sa fin tragique ne cauſa ni étonnement, ni compaſſion, parce qu'elle étoit prévue & deſirée de tout le monde. Cependant, il eût pu ſe mettre à couvert du péril, ſi ſa préſomption ne l'eût point aveuglé. Quelques mois avant ſa mort, un vieux Gentilhomme, nommé William Patker, ancien ami de ſa maiſon, mais retiré à la campagne, où il paſſoit ſa vieilleſſe dans l'éloignement de la Cour & des affaires, étant ſeul dans ſa chambre, en plein jour, & bien diſpoſé de corps & d'eſprit, apperçut tout d'un coup vis-à-vis de lui, la figure du vieux Sir Georges Villiers, pere du Duc, qui étoit mort depuis long-tems. Il prit d'abord ce ſpectacle pour une illuſion de ſes ſens. Mais s'étant levé de

la chaise, ses oreilles d'accord avec ses yeux, lui firent entendre la voix de son vieil ami, qui le prioit d'arrêter. » M. Parker, lui dit-il, vous me re» connoissez, je sais que vous avez » eu de l'affection pour moi, & que » vous l'avez conservée à mon fils » Georges. Au nom de Dieu, rendez » service à ce pauvre insensé, qui court » volontairement à sa ruine. Allez le » voir. Dites-lui de ma part, que s'il » ne rejette point les conseils de tels » & de tels amis, s'il ne change tel » & tel article de ses desseins & de » sa conduite, il est menacé d'un châ» timent plus terrible & plus prompt » qu'il ne pense. » M. Parker un peu revenu de sa premiere surprise, n'osa refuser tout à-fait cette commission, mais il tâcha de s'en défendre par toutes les objections qui peuvent se présenter à un homme de bon sens. Le Fantôme les leva toutes, & l'ayant pressé d'engager sa parole, il disparut après l'avoir obtenu.

Cependant Parker, demeuré seul, considéra plus attentivement les diffi-

cultés de l'entreprise. Sa vieillesse, le caractere du Duc, & la seule nouveauté de sa commission, lui firent craindre d'être rejetté avec mépris. Ajoutez, que l'impression de ce qu'il avoit vu, commençant bientôt à diminuer, il revint peu à peu à croire que ses sens l'avoient trompé. Il laissa passer ainsi quelque tems, sans s'arrêter à rien de certain. Mais l'impatient Fantôme revint à la charge, & joignit la menace aux prieres. Enfin, la crainte força la répugnance de Parker. Il obéit, après avoir pris néanmoins le conseil de quelques personnes vertueuses, qui, sans rien décider sur une aventure si extraordinaire, l'exciterent à la pousser à bout, par la seule raison qu'elle pouvoit être utile au Duc.

L'avis du bon Parker ne fut point regardé comme une offense, mais on crut faire grace à sa vieillesse en le traitant de folie. Il revint de la Cour, fort mortifié des railleries du Duc. A peine étoit il rentré dans son appartement, que le Fantôme se fit revoir.

[1] Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux,
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux.
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere :

Il se plaignit d'abord amérement de l'endurcissement de son fils. Ensuite tirant un poignard de sa robe : allez, dit-il à Parker, allez dire à l'ingrat que vous avez vu l'instrument de sa mort. Et de peur qu'il ne soit encore assez fou pour vous accuser de l'être vous même, découvrez-lui ce que je vais vous apprendre, & qui n'est connu au monde que de lui. Il lui révéla là-dessus un des plus intimes secrets du Duc. Parker devint plus hardi avec une aussi bonne marque de sa mission. Il retourna à la Cour, & s'expliqua avec beaucoup de fermeté. Le Duc fut frappé de le voir instruit de son secret ; mais après avoir paru quelques momens rêveur, il reprit le ton de raillerie, & conseilla à son Prophete de s'adresser à quelque Médecin habile, qui fût capable de lui guérir le cerveau.

[1] Corneille dans Polieucte.

Les circonstances de la derniere apparition ayant convaincu Parker que cette aventure ne pouvoit finir heureusement pour le Duc, il prit le parti de demeurer à Londres pour suivre des yeux les événemens, & pour se rendre, s'il étoit possible, utile à ce Seigneur, malgré lui-même. Quelques semaines s'écoulerent pendant lesquelles il ne le vit jamais sans essuyer quelques railleries sur les visions. Il n'y répondoit que par des vœux ardens pour sa prospérité. Avant la fin du mois le Duc fut assassiné par Felton.





HARDIESSE DE WAT TILER, *SÉDITIEUX ANGLOIS.*

IMMÉDIATEMENT après la mort d'Edouard, Richard II. se trouva dans un grand danger, par la hardiesse & les fureurs d'un Rebelle, nommé *Wat Tiler*. C'étoit un Couvreur de Kent, dont la réputation commença d'une maniere fort extraordinaire. Le Parlement ayant établi une capitation rigoureuse, un des Collecteurs voulut la faire payer à la fille de Wat Tiler, qui étoit au-dessous de l'âge marqué par le Bill. On lui représenta que cette fille n'étoit qu'un enfant. Il entreprit insolemment de s'en assurer par une action fort indécente, aux yeux même du pere, qui lui cassa la tête avec son marteau. Tous les voisins ayant applaudi à cette action, Wat Tiler se vit bientôt environné d'une foule de gens qui lui proposerent de le suivre, pour

ſe défaire de même de tous les Collecteurs. Un Prêtre, qui crut pouvoir profiter de ce trouble pour ſe faire conſidérer, leur fit un diſcours par lequel il leur perſuada que ce n'étoit pas aux Collecteurs ſeulement qu'ils devoient s'en prendre; mais qu'*étant tous fils d'Adam*, ils ne devoient pas ſouffrir que ſous le titre de Seigneurs, des gens qui n'avoient pas d'autre origine qu'eux, leur priſſent tyranniquement leurs biens. Cet argument parut ſi fort, que courant aux armes, ils couperent la tête à tous les Seigneurs, Gentilshommes, Juges, Avocats & Procureurs, qui tomberent entre leurs mains. Wat Tiler ſe rendit à Londres à la tête d'une armée prodigieuſe, qui ſe raſſembla volontairement ſous ſes ordres. Il mit la ville au pillage. Richard II. qui avoit ſuccédé à Edouard, ne voyant aucun moyen de réſiſter à une attaque ſi bruſque & ſi imprévue, s'avança vers les Rebelles, ſuivi de peu de monde, & fit prier Tiler, par un Chevalier, de venir conférer avec lui. L'inſolent Couvreur répondit qu'il iroit parler au Roi lorſqu'il le jugeroit à pro-

pos, & se mettant néanmoins en marche, il affecta d'avancer avec tant de lenteur, que le Roi perdant patience, le fit presser par le même Chevalier de hâter sa marche. Tiler s'offensa que le Chevalier ne mît pas pied à terre en lui parlant; il alloit le tuer d'un coup d'épeé, si le Roi, qui s'étoit lui-même avancé, n'eût crié au Chevalier de mettre pied à terre.

Dans la conférence que Wat Tiler eut avec le Roi, étant tous deux à cheval, il fit mille propositions extravagantes, & de tems en tems il levoit son épée, comme pour menacer ce Prince, s'il n'accordoit pas sur le champ tout ce que les séditieux prétendoient. Cette brutale effronterie causa tant d'indignation au Maire de Londres, qui accompagnoit le Roi, que sans considérer à quoi il alloit exposer ce jeune Prince, il déchargea sur la tête du Rebelle un coup d'épée qui le fit tomber mort à ses pieds. Une action si imprudente devoit naturellement causer la perte du Roi, & de tous ceux qui étoient avec lui. Déja les Rebelles bandoient leurs arcs pour venger leur

Chef, mais Richard prévint leurs coups par une résolution plus ferme & plus judicieuse qu'on ne devoit l'attendre d'un Prince âgé de quinze ans. Au lieu de prendre la fuite, il se tourna vers les Rebelles, & leur cria d'un ton résolu : Quoi, mes amis, voulez-vous donc tuer votre Roi ? ne soyez point en peine de la perte de votre Chef, car c'est moi que vous aurez désormais pour votre Général. Suivez-moi. En achevant ces mots, il tourna doucement la bride de son cheval, & se mettant à leur tête, il prit le chemin de la grande Place de Londres. Sa fermeté fit tant d'impression sur les mutins, qu'ils le suivirent sans balancer. En arrivant à la Place, ils y virent une troupe de Bourgeois bien armés, que le Maire avoit préparés à tout événement. Sans s'appercevoir que ce petit corps ne faisoit pas la cinquantieme partie de leur nombre, ils furent si effrayés de cette vue, qu'ils jetterent leurs armes, & demanderent quartier. Ainsi la révolte fut dissipée, sans qu'il y eût d'autre sang répandu que celui du Chef.



TRAIT SINGULIER

DE L'HISTOIRE

D'ANGLETERRE.

IL arriva un jour qu'un des domestiques du Prince Henri, fils aîné de Henri IV. fut accusé au banc du Roi, & saisi par l'ordre de ce Tribunal. Ce Prince, qui l'aimoit particuliérement, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne, & n'ayant que trop de flatteurs autour de lui qui enflammerent encore son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siege de la Justice, où se présentant d'un air furieux, il donna ordre aux Officiers de rendre sur le champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le Lord Chef de Justice, nommé *Sir William Gascoigue*, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, & qui

exhorta le Prince à se soumettre aux anciennes Loix du Royaume ; « ou du » moins, lui dit-il, si vous êtes résolu » de sauver votre domestique des ri- » gueurs de la Loi, adressez-vous au » Roi votre pere, & demandez-lui » grace pour le coupable. C'est le seul » moyen de satisfaire votre inclina- » tion, sans donner atteinte aux Loix, » & sans blesser la Justice ».

Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune Prince, qu'ayant renouvellé ses ordres avec la même chaleur, il protesta que si l'on différoit un moment à les suivre, il alloit employer la violence. Le Lord Chef de Justice, qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté, & de présence d'esprit, & lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devoit à l'autorité, non-seulement de laisser le prisonnier, mais de se retirer à l'instant de la Cour, dont il troubloit les exercices par des procédés si violens. C'étoit attiser le feu, & souffler sur la flamme. La colere du Prince éclata d'une maniere terrible, & montant au

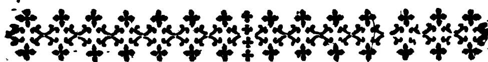
comble, elle le porta à s'approcher furieusement du Juge, qu'il crut peut-être épouvanter par ce mouvement. Mais Sir William se rendant maître de tous les siens, soutint merveilleusement la majesté du siege sur lequel il représentoit le Roi; « Prince, s'écria-t-il
» d'une voix ferme, je tiens ici la
» place de votre souverain Seigneur
» & de votre pere. Vous lui devez
» une double obéissance à ces deux
» titres. Je vous ordonne en son nom
» de renoncer à votre dessein, & de
» donner désormais un meilleur exem-
» ple à ceux qui doivent quelque jour
» être vos sujets. Et pour réparer la
» désobéissance & le mépris que vous
» venez de marquer pour la Loi, vous
» vous rendrez vous-même à ce mo-
» ment dans la prison, où je vous en-
» joins de demeurer jusqu'à ce que le
» Roi votre pere vous fasse déclarer
» sa volonté ».

La gravité du Juge & la force de l'autorité, produisirent l'effet d'un coup de foudre. Le Prince en fut si frappé, que remettant aussi-tôt son épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une pro-

fonde révérence au Lord Chef de Justice, & ſans répliquer un ſeul mot, il ſe rendit droit à la priſon du même Tribunal. Les gens de ſa ſuite allerent tout de ſuite faire ce rapport au Roi, & ne manquerent point d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre Sir William. Ce ſage Monarque ſe fit expliquer juſqu'aux moindres circonſtances. Enſuite il parut rêver un moment. Mais levant tout d'un coup les yeux & les mains au Ciel, il s'écria dans une eſpece de tranſport: » O Dieu! quelle reconnoiſſance ne » dois-je pas à ta bonté? Tu m'as donc » fait préſent d'un Juge qui ne craint » pas d'exercer la Juſtice, & d'un fils » qui non-ſeulement ſait obéir, mais » qui a la force de ſacrifier ſa colere à » l'obéiſſance ».

Ce trait fait également l'éloge de trois perſonnes, du Roi, de ſon fils, & de Sir William.





TRAIT CURIEUX DE *POLITIQUE.*

MÉHÉMET Almehdi, Roi de Fez, étoit un Prince ambitieux, rusé, hypocrite, habile, grand Théologien, & parfait Déiste. Il eut une longue guerre à soutenir contre des peuples voisins, qui refusoient de se soumettre à sa tyrannie. Il remporta sur eux plusieurs victoires; mais ayant ensuite perdu une bataille, où il avoit exposé ses troupes avec une fureur aveugle, elles se rebuterent jusqu'à refuser d'aller à l'ennemi. Voici le stratagême dont il s'avisa pour leur inspirer du courage. Il assembla secrétement un certain nombre de ses Officiers les plus affectionnés, & leur proposa des récompenses considérables, s'ils vouloient consentir qu'il les enfermât pour

quelques heures dans des tombeaux, comme s'ils eussent été tüés au combat; qu'il leur laisseroit une ouverture suffisante pour respirer, & que lorsque par une superstition qu'il alloit répandre adroitement dans l'armée, on viendroit les interròger, ils répondissent qu'ils avoient trouvé tout ce que leur Roi leur avoit promis; qu'ils jouissoient des récompenses du martyre; & que ceux qui les imiteroient en combattant vaillamment, & qui mourroient dans cette guerre, jouiroient de la même félicité.

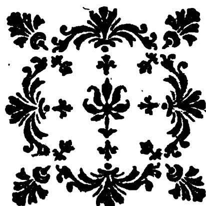
La chose s'exécuta comme il l'avoit proposée. Il mit ses plus fideles serviteurs parmi les morts, les couvrit de terre, & leur laissa un petit soupirail pour respirer. Ensuite il rentra au camp, & faisant assembler les principaux chefs vers le milieu de la nuit: Vous êtes, leur dit-il, les soldats de Dieu, les défenseurs de la foi, & les protecteurs de la vérité. Disposez-vous à exterminer nos ennemis qui sont aussi ceux du Très-Haut, & comptez que vous ne retrouverez jamais une occasion si cer-

taine de lui plaire. Mais comme il pourroit ſe trouver parmi vous des lâches & des ſtupides qui n'en croiroient pas à mes paroles, je veux les convaincre par la vue d'un grand prodige. Allez au champ de bataille ; interrogez ceux de nos freres qui ont été tués aujourd'hui ; ils vous aſſureront qu'ils jouiſſent du plus parfait bonheur, pour avoir perdu la vie dans cette guerre. En même tems il les conduiſit ſur le champ de bataille, où il s'écria de toute ſa force : ô aſſemblée de fideles Martyrs, faites-nous ſavoir ce que vous avez vu des merveilles du Très-Haut ! Ils répondirent : Nous avons reçu du Tout-Puiſſant des récompenſes infinies, & qui ne peuvent être conçues par les vivans.

Les Chefs ſurpris de cette réponſe, coururent la publier dans l'armée, & par ce moyen réveillerent le cœur de tous les ſoldats.

Tandis que cela ſe paſſoit au camp, le Roi feignant une extaſe cauſée par ce miracle, étoit demeuré près des tombeaux où ſes ſerviteurs enſevelis at-

tendoient leur délivrance ; mais il boucha les trous par leſquels ils reſpiroient, & les envoya recueillir par ce barbare ſtratagême les réeompenſes qu'ils venoient d'annoncer aux autres.





AMURAT IV, PREMIER SULTAN QUI SE SOIT ENIVRÉ.

LE premier Sultan qui se soit enivré de vin, est Amurat IV. L'occasion qui l'y porta, & le goût qu'il prit ensuite pour cette liqueur, méritent d'être remarqués. Etant à se promener un jour sur la place publique, plaisir que tous les Sultans se donnent sous un habit qui les déguise, il rencontra un homme du peuple, nommé *Becri Mustapha*, si ivre qu'il chanceloit en marchant. Ce spectacle étant nouveau pour lui, il demanda ce que c'étoit à ses gens. On lui dit que c'étoit un homme ivre; & tandis qu'il faisoit expliquer comment on le devenoit, Becri Mustapha le voyant arrêté, lui ordonna avec des termes impétueux de passer son chemin. Amurat surpris de cette hardiesse, ne put s'empêcher de lui répondre: Sais-tu, misé-

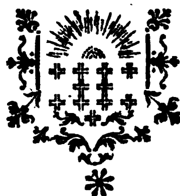
rable, que je ſuis le Sultan? Et moi, répondit le Turc, je ſuis Becri Muſtapha. Si tu veux me vendre Conſtantinople, je te l'achete : tu ſeras alors Muſtapha, & je ſerai Sultan. La ſurpriſe d'Amurat augmentant, il lui demanda avec quoi il prétendoit acheter Conſtantinople. Ne raiſonne pas, lui dit l'Ivrogne, car je t'acheterai auſſi, toi qui n'es que le fils (1) d'une Eſclave. Ce dialogue parut ſi admirable au Grand-Seigneur, qu'apprenant en même-tems que dans peu d'heures la raiſon reviendroit à Becri, il le fit porter dans ſon Palais, pour obſerver ce qui lui reſteroit de ce tranſport, & ce qu'il penſeroit lui même de tout ce qu'il rappelleroit à ſa mémoire. Quelques heures s'étant paſſées, Becri Muſtapha, qu'on avoit laiſſé dormir dans une chambre dorée, ſe réveille & marque beaucoup d'admiration de l'état où il ſe trouve. On lui raconte ſon aventure, & la promeſſe qu'il a faite au Sultan. Il tombe dans une mortelle frayeur, & n'ignorant point le caractere cruel

(1) On ſait que les Sultans naiſſent des Eſclaves du Serrail.

d'Amurat, il se croit au moment de son supplice. Cependant ayant rappellé toute sa présence d'esprit, pour chercher quelque moyen d'éviter la mort, il prend le parti de feindre qu'il est déja mourant de frayeur, & que si on ne lui donne du vin pour se ranimer, il se connoît si bien qu'il est sûr d'expirer bientôt. Ses Gardes, qui craignirent en effet qu'il ne mourût avant que d'être présenté à l'Empereur, lui font apporter une bouteille de vin, dont il ne feint d'avaler quelque chose que pour avoir occasion de la garder sous son habit. On le mena peu après devant l'Empereur qui lui rappellant ses offres, exige absolument qu'il lui paye le prix de Constantinople, comme il s'y étoit engagé. Le pauvre Turc tira sa bouteille. O Empereur, répondit-il, voilà ce qui m'auroit fait acheter hier Constantinople ; & si vous possédiez les richesses dont je jouissois alors, vous les croiriez préférables à la Monarchie de l'Univers. Amurat lui demandant comment cela se pouvoit faire : il n'est question, lui dit l'Ivrogne, que d'avaler cette divine liqueur. L'Empereur vou-

lut en goûter par curiosité ; il en but un grand coup, & l'effet en fut très-prompt dans une tête qui n'avoit jamais senti les vapeurs du vin. Son humeur devint si gaie, & tous ses sens se livrerent tellement à la joie, qu'il crut sentir que tous les charmes de la couronne n'égaloient point ceux de sa situation. Il continua de boire. Mais l'ivresse ayant suivi de près, il tomba dans un profond sommeil, dont il ne revint qu'avec un violent mal de tête. La douleur de ce nouvel état lui fit oublier le plaisir qu'il avoit goûté. Il fit venir Becri Mustapha, dont il se plaignit avec beaucoup d'emportement. Celui-ci, à qui l'expérience donnoit bien des lumieres, engagea sa vie qu'il guériroit sur le champ Amurat, & ne lui offrit point d'autre remede que de recommencer à boire du vin. Le Sultan y consentit. Sa joie revint, & son mal fut aussi-tôt dissipé. Il fut si charmé de cette découverte, que non-seulement il en fit usage le reste de sa vie, dont il ne passa pas un seul jour sans s'enivrer, mais qu'ayant fait Becri Mustapha son Conseiller privé, il l'eut tou-

jours auprès de sa personne pour boire avec lui. A sa mort, il le fit enterrer avec beaucoup de pompe dans un cabaret, au milieu des tonneaux, & il déclara dans la suite qu'il n'avoit pas vécu heureux un seul jour depuis qu'il avoit perdu cet habile Maître & ce fidele Conseiller.





CAUSES DE L'ÉLÉVATION DE BALTAGI MEHEMED.

BALTAGI Mehemed dut ſon élévation à des incidens fort étranges. La Sultane Validé, mere de Muſtapha & d'Ahmed, avoit pour ſa *Cutégi*, ou ſa Tréſoriere, une jeune Circaſſienne, d'un eſprit & d'une beauté extraordinaire. Ahmed, qui avoit la liberté de ſe promener dans le Palais, la vit par haſard, en devint amoureux, & s'étant procuré le ſecours du Bashaga de ſa mere, il parvint à s'en faire aimer. La Sultane découvrit l'intrigue. Elle fit appeller ſa Cutégi qu'elle menaça d'un ſévere châtiment. Celle-ci ſe défendant avec beaucoup de réſolution, nia ſans rougir qu'elle fût aimée du Prince, ou du moins qu'elle en eût la moindre connoiſſance. Elle ajouta que s'il l'aimoit en effet, ce n'étoit pas ſur elle que devoient tomber les reproches, &

qu'elle étoit prête d'ailleurs à se priver tout-à-fait de le voir. La Sultane réduite à ne plus savoir ce qu'elle en devoit croire, fit appeller son fils, lui représenta la bonté de son frere qui lui avoit accordé la liberté contre l'usage de ses ancêtres, & l'exhorta à ne pas s'attirer sa disgrace, en devenant amoureux avant que d'être arrivé au Trône. Elle lui promit que, s'il succédoit un jour à son frere, elle lui donneroit non-seulement la Circassienne, mais un grand nombre d'autres belles filles qu'elle avoit autour d'elle. Ahmed eut l'ingénuité d'avouer sa passion à sa mere, & lui protesta avec la même franchise que rien n'étoit capable de la lui faire vaincre. Elle aimoit ce fils. Son inquiétude la fit penser à marier sa Maîtresse, pour le guérir en lui ôtant l'espérance. Elle fit venir son premier Médecin, nommé Nub Effendi, & tombant par divers discours sur la reconnoissance qu'elle devoit à ses services, elle lui dit qu'elle étoit déterminée à les récompenser, en faisant épouser la Trésoriere à son fils. Nub Effendi, d'autant plus sensible à cette faveur, que les

Cutégis de la Sultane ne se donnoient ordinairement qu'à des Bachas à trois queues, retourna aussi-tôt chez lui pour faire les préparatifs de la fête. A l'entrée de la nuit on fit sortir secrétement la Cutégi du Serrail, pour la remettre au Médecin avec sa dot. Mais le Bashaga de la Sultane, qui étoit dévoué au Prince Ahmed, ayant quelque soupçon du mystere, courut l'en avertir, & l'assura même que, sans savoir où l'on conduisoit sa Maîtresse, il étoit certain qu'on la faisoit sortir du Serrail. Ahmed dans une inquiétude mortelle donna ordre à Baltagi Mehemed, son page, d'observer ce qu'elle deviendroit. Il découvrit enfin qu'elle étoit chez le premier Médecin de la Sultane, & ne pouvant contenir son transport, il écrivit sur le champ ce billet à Nub Effendi.

» Apprends que la jeune fille que tu
» viens de recevoir dans ta maison m'a
» gagné le cœur. Garde-toi d'y tou-
» cher, & ne permets pas que ceux
» qui t'appartiennent ayent rien à dé-
» mêler avec elle. Si tu fais autrement,
» tu n'éviteras pas la vengeance qui
» tombera quelque jour sur toi & sur
» ta famille. »

Nub Effendi se crut dans le dernier danger. Il ne pouvoit désobéir d'un côté à la Sultane, sans s'exposer à une disgrace certaine; & les menaces du Prince n'étoient pas moins effrayantes, quoiqu'elles regardassent un tems plus éloigné. Il étoit né dans l'Isle de Créte; c'est-à-dire qu'étant Grec de naissance il avoit tout l'esprit qui est commun dans cette Nation. Voici le tempérament qu'il prit pour ménager tout à la fois la Sultane & le Prince. Ayant assemblé les convives qu'il avoit fait inviter à la fête, il fit célébrer par l'*Iman*, le *Nikiah*, c'est-à-dire, la cérémonie du mariage; après quoi, conduisant lui-même les deux époux à la chambre nuptiale, il parla dans ces termes à son fils.
» Nous sommes dans un grand péril, » quoique personne n'en ait ici le même » soupçon. Schrade Effendi est » amoureux de l'épouse que la Sultane » vous a donnée, & vous pouvez connoître la violence de sa passion par » cette lettre. Si vous souhaitez du bien » à votre pere & à votre famille, il » faut vous abstenir de ce fruit défendu, & vous priver d'un mets qui est

» réſervé pour la table du Prince. Ima-
» ginez-vous que c'eſt une ſœur, &
» non une femme qu'on vous accorde.
» Donnez-lui en particulier les em-
» braſſemens qu'on donne à une ſœur;
» nommez-la votre épouſe aux yeux
» du public, mais ne vous attribuez
» jamais d'autres droits ſur elle. Si vo-
» tre paſſion étoit capable de vous faire
» balancer, ſongez que vous allez at-
» tirer des malheurs certains ſur votre
» famille, & ma malédiction ſur vous-
» même. »

Le fils promit d'obéir, & la jeune épouſe y donnant auſſi-tôt ſon conſentement, elle fut laiſſée ſeule, tandis que ſon mari alla paſſer la nuit dans une autre chambre. Cette ſcene ſe paſſa ſi ſecrétement que les domeſtiques même n'en eurent aucune défiance, & bien moins Ahmed qui ne pouvoit l'apprendre de perſonne. Quelques jours après, la faveur de la Sultane procura au fils du Médecin la charge de *Mollah* de Smirne. Les premieres Dames de Conſtantinople en vinrent faire leur compliment à ſon épouſe. Ahmed ne put l'ignorer. Il ne lui reſta pas le moindre

doute que sa Maîtresse ne fût entre les bras d'un autre, & le chagrin qu'il en eut le fit tomber dans une mélancolie profonde. Il cherchoit les moyens de s'en venger, lorsque dans une sédition qui s'éleva à Constantinople, il fut placé sur le Trône à la place du Sultan Mustapha son frere. Son premier soin fut de se faire amener Nub Effendi, & d'ordonner sur le champ qu'on lui donnât la mort. Cependant il consentit sur ses instances à l'écouter un moment, & sa surprise fut extrême, en apprenant à quoi il s'étoit déterminé pour lui plaire. Le Médecin lui garantit qu'elle étoit aussi entiere qu'elle avoit eu la réputation de l'être en sortant du Serrail, & lui offrit sa tête, s'il appercevoit qu'il l'eût trompé. Elle fut examinée par les plus habiles Eunuques. Le Sultan se livra à des transports de joie sur leur témoignage. Il combla Nub Effendi de biens & d'honneurs; mais n'osant suivre tout d'un coup son inclination, il lui ordonna de garder sa Maîtresse avec le même soin jusqu'à nouvel ordre. Il redoutoit sa mere qui le pressa effectivement de ne pas commencer son regne par l'in-



HISTOIRE DU GRAND-VISIR CALAILY AHMET.

CALAILY *Ahmet Pacha* étoit né à Césarée en Cappadoce, de parens Arméniens & Chrétiens. Mais ayant été amené jeune à Constantinople où il abjura le Christianisme, il fut admis dans l'ordre des *Baltagis*. Il cacha si habilement ses vicieuses inclinations sous des apparences de vertu, qu'il fut créé *Baltagilar Kichaisi*, & de cet office il fut renvoyé avec deux queues au *Pachalie* de *Zita*, qui est le dernier que les Turcs ayent sur la mer Rouge. Ensuite il obtint successivement la dignité de *Capudam Pacha*, celle de *Caimacam*, & d'autres Pachalies. Quoique sa conduite dans tous ces emplois eût paru folle & ridicule à toutes les personnes sensées, son zele affecté contre les Chrétiens, & quelqu'apparence d'amour pour la justice, lui acquirent parmi la populace

ignorante & superstitieuse la réputation d'un *véritable Musulman*. Pour rendre les Chrétiens odieux, il ordonna, pendant qu'il étoit Caimacam, que leurs habits fussent de gros drap noir; que dans le bain ils ne porteroient point de souliers de bois, ce qui est généralement en usage pour se garantir les pieds de la chaleur du marbre, & qu'ils auroient des sonnettes attachées aux bras, afin qu'on les pût distinguer dans les rues & dans les autres lieux publics. Mais les Jamis, dont le principal revenu est sur les bains, le voyant beaucoup diminuer, parce que cette honteuse distinction en éloigna bientôt tous les Chrétiens, porterent leurs plaintes au Sultan qui révoqua lui-même une loi si dure, & fit passer le Caimacam à un autre emploi. Cependant le peuple n'en ayant conçu de lui qu'une plus haute estime, il arriva un jour que le Sultan, qui étoit à se promener déguisé sur une place publique, entendant les plaintes de quelques personnes du peuple, qui gémissoient sur la corruption des usages & des mœurs, & qui prétendoient qu'il ne falloit point espérer de réformation,

si Calaily Ahmet n'étoit fait Visir, le Sultan, sans le connoître personnellement, jugea qu'un homme si desiré devoit avoir un mérite distingué, & craignant que la sédition qu'il avoit éteinte heureusement depuis quelques mois, ne se rallumât à cette occasion, il prit le parti de satisfaire le peuple, en mettant Calaily Ahmet à la place de Hassan. Calaily étoit alors Pacha de Créte. A peine se vit-il au sommet de la fortune, qu'il lâcha la bride à tous ses vices. Le premier jour de son Visiriat, étant entré dans son Palais avec le sceau du Visir, & voyant que tout le monde attendoit ses premiers ordres, pour en tirer, suivant la superstition des Turcs, un augure pour le cours de son administration, il envoya chercher un Tailleur. L'ordre qu'il lui donna fut de lui faire une veste que les Turcs appellent *Enteri*, de drap dor; ce qui est non-seulement contraire à l'usage du pays, mais condamné même par l'Alcoran. L'ayant reçue dès l'après-midi du même jour, il la mit sur le champ, & rendant visite à ses femmes & à ses concubines, il s'admira beaucoup dans ce

nouvel habit. Ses femmes n'ayant pas manqué d'augmenter son admiration par leurs flatteries, il prit la résolution de paroître avec cette parure au Divan & devant le Grand-Seigneur même. Il ne se borna point là. Ayant joint divers ornemens extraordinaires à son turban, & s'étant enfin revêtu comme un bouffon, il fit venir le Chausbochi à qui il demanda si tout étoit prêt pour la procession. Cet Officier frappé de sa figure, lui répondit que tout étoit prêt dehors, mais qu'il manquoit bien des choses au-dedans; & pressé de s'expliquer avec plus de clarté, il lui dit que dans l'état où il étoit il couroit risque non-seulement de se faire disgracier le jour qu'il entroit en faveur, mais de jetter un étrange ridicule sur toute la Nation; & que pour lui & ses compagnons ils lui déclaroient qu'ils ne l'accompagneroient point chez le Grand-Seigneur, s'il ne commençoit par réformer ce comique équipage. Calaily, après s'être fort emporté, conçut qu'il n'avoit rien de mieux à faire, que de suivre un si sage conseil.

La semaine d'après il invita le Sultan à la fête que lui donnent ordinairement les nouveaux Visirs. Ce Prince passant, selon la coutume, entre deux haies d'Officiers rangés pour lui faire honneur, observa un homme borgne, qui étoit à côté d'un Tefterdar, avec un air fort hautain. Il demanda au Visir qui il étoit. Quoi ! lui dit celui-ci, votre Hautesse ne connoît point cet homme-là ? Je ne puis connoître, répondit le Sultan, tous les Sujets de mon Empire. Oh ! reprit le Visir, vous deviez connoître celui-ci qui n'est pas un homme du commun, & qui a un bon Chiftilix (c'est-à-dire, une métairie) près de Constantinople, qui lui fournit tant d'oies & de poules, qu'outre sa provision de bouche il en vend chaque année pour une somme considérable. A l'égard de son Office, il est *Bash Bakilulu* du Tefterdar, (emploi des plus médiocres). Le Sultan ne lui fit pas la moindre réplique ; mais aussi.tôt qu'il le vit un peu écarté, il se tourna vers le Kislar Agasi : avez-vous entendu, lui dit-il, ce que ce monstre vient de

me raconter de mon Bash Bakilulu ? Pour moi, je vous aſſure que j'ai découvert ſa folie trois jours après l'avoir fait Viſir. Mais, afin que ceux qui l'ont tant deſiré puiſſent auſſi la découvrir, je veux lui laiſſer ſa dignité pendant quelques mois, d'autant plus que les affaires de l'Empire ſont actuellement aſſez tranquilles pour ne pas craindre que ſon imprudence faſſe tort à l'Etat.

Sa haine contre les Chrétiens éclata auſſi-tôt par le renouvellement des loix qu'il avoit portées contr'eux, lorſqu'il étoit Caimacam. Il ne ſe trouva plus perſonne qui osât s'en plaindre, & chaque jour offrit de nouveaux exemples de rigueur & de cruauté contre le Chriſtianiſme. Le détail en feroit long; mais ce zele même, qui continuoit de le rendre agréable au peuple, fut mêlé de tant de folies, que s'étant acquis dans le Public le ſurnom d'inſenſé, il parut au Sultan qu'il étoit tems de le dépoſer. Cependant comme ſes fautes venoient moins de malice, que d'un manque de génie, il en fut quitte pour

être banni à Istankoi, qui est l'ancienne *Coos*, patrie d'Hypocrate, où on lui accorda par jour trois cens aspres pour sa subsistance. Il y mourut de chagrin.



HISTOIRE

****

HISTOIRE DE CHORLULY ALI BACHA.

CHORLULY *Ali Bacha*, étoit né à *Chorlo*, Ville de Thrace, d'où il avoit tiré son nom. Ses parens, qui étoient dans la misere, lui avoient fait prendre la profession de Barbier. *Cara Bairam Ogli*, Capugi Bachi, se rendant à Andrinople, où Mahomet IV faisoit alors sa résidence, logea en chemin dans la maison de son pere, & s'étant senti porté par sa bonne mine à lui proposer de le suivre, il l'emmena malgré son pere. Il le mit dans une Ecole où ses progrès furent si singuliers, que Cara Bairam se priva généreusement des services qu'il en auroit pu tirer dans sa maison, pour le rendre utile au public, en le produisant à la Cour. Il eut le crédit de le faire passer par quantité d'Offices, jusqu'à

celui des Chambellans intérieurs, qu'il occupoit, lorſque Muſtapha II. parvint au Trône. Ses grandes qualités, qu'il avoit eu peu d'occaſions de faire éclater ſous les regnes précédens, parurent alors dans tout leur luſtre. Muſtapha, qui les reconnut, fit de lui ſon ami & ſon confident. En moins de deux ans, il devint *Chocadaragalik*, qui eſt la ſeconde dignité de la Cour Ottomane. Sa faveur n'ayant fait qu'augmenter, il fut créé *Cubbe* Viſir, avec promeſſe de lui faire épouſer la fille de ſon Maître, âgée alors de trois ans. Après la dépoſition de Muſtapha, il vécut quelque tems dans l'humiliation; mais Ahmed rendit enfin juſtice à ſon mérite, en le créant Bacha de Damas & de Tripoli, & deux ans après il lui fit épouſer ſa niece, pour remplir l'engagement de ſon frere. Etant devenu Grand-Viſir, il s'acquit tant de réputation, que s'il ne l'eût pas ſouillée par un peu d'avarice, il mériteroit un rang parmi les grands hommes de ſon ſiecle. Il n'aimoit point la guerre, ſur-tout contre les Chrétiens, parce qu'il étoit perſuadé que la furie & le grand nombre ſervent

peu contre des ennemis bien diſciplinés. Ayant été accuſé de mauvaiſe foi par (1) le Roi de Suede, & dépoſé pour les raiſons qui ſont connues dans l'Hiſtoire, il obtint d'abord du Sultan la permiſſion de mener une vie privée dans un fauxbourg nommé Eyub. Il recevoit dans cette retraite la viſite de tous les honnêtes gens de l'Empire. Un jour, il lui échappa de dire que « ce » qu'il regrettoit dans ſa diſgrace, » n'étoit pas la grandeur d'un rang » dont il avoit ſenti tout le poids, » mais d'avoir perdu ſon ame pour » ſatisfaire l'avarice de l'Empereur, & » d'avoir réduit quantité d'honnêtes » gens à la pauvreté ». Ahmed, irrité de ce diſcours, par lequel il le ſoupçonna de penſer à faire naître quelque ſédition, feignit de le créer Bacha de Bender, & lui envoya ordre de partir pour ſon emploi. Mais l'ayant fait arrêter ſur ſa route, il le fit condamner en exil à Mitilene. Il l'y fit garder avec

(1) C'eſt pendant ſon adminiſtration que l'Empire Ottoman reçut des Hôtes, tels qu'on n'y en avoit point vus, & que vraiſemblablement on n'y én verra jamais, particuliérement Charles XII. & Staniſlas, Roi de Pologne, &c.

aſſez de douceur pendant la guerre qu'il eut contre la Ruſſie, dans la crainte que ſi ſes armes manquoient de ſuccès, il ne fût obligé de le rappeller pour ſe ſervir de ſes conſeils, & peut-être pour lui rendre le gouvernement des affaires. Lorſqu'il ſe crut ſûr du ſuccès, il lui fit couper la tête. Mais il avoua depuis qu'il s'étoit ſouvent repenti d'avoir privé l'Empire Ottoman d'un ſi grand homme ; car c'étoit véritablement un des plus beaux génies qu'il y eût alors dans toute l'Europe. Sa pénétration, ſon jugement, ſa mémoire, & ſon éloquence, étoient autant de qualités admirables. Dans la multitude d'affaires qu'il avoit à dépêcher tous les jours, il s'en faiſoit lire deux à la fois, & les comprenant auſſi parfaitement que s'il s'étoit diviſé en deux pour les entendre, il ne ſe trompoit jamais dans ſa déciſion, quoique dans le même tems il prêtât encore l'oreille aux plaidoiries qui ſe faiſoient devant le Cadilesker, & qu'il fût obligé de lui dicter ſa Sentence. On vante une infinité d'exemples de ſa juſtice dont il ſuffira de rapporter le ſuivant.

Un Marchand Turc avoit perdu dans les rues ſa bourſe, qui contenoit deux cent pieces d'or. Il s'adreſſa au Crieur public, à qui il ordonna de déclarer qu'il donneroit la moitié de la ſomme à celui qui l'auroit trouvée. Elle étoit tombée entre les mains d'un Matelot, qui aima mieux faire un gain légitime en ſe bornant au ſalaire propoſé, que de ſe rendre coupable d'un vol; car par un article de l'Alcoran, celui qui conſerve une choſe perdue & criée publiquement, eſt déclaré voleur. Il confeſſe donc au Crieur qu'il a trouvé la bourſe, & s'offre à la rendre en recevant la moitié de ce qu'elle contient. Le Marchand parut auſſi-tôt; mais charmé de retrouver ſon argent, il auroit voulu ſe dégager de ſa promeſſe. Ne le pouvant ſans quelque prétexte, il eut recours au menſonge. Avec les deux cent pieces d'or, il prétendoit qu'il y avoit dans la bourſe une précieuſe émeraude, qu'il redemanda auſſitôt au Matelot. Celui-ci prit le Ciel & le Prophete à témoin qu'il n'avoit point trouvé d'émeraude; cependant il n'en fut pas moins conduit devant le

Cadi, avec une accuſation de vol. Soit injuſtice, ou négligence, le Juge déchargea à la vérité le Matelot de vol, mais lui reprochant d'avoir perdu par ſa faute un bijou précieux, il le força de rendre les deux cent pieces d'or au Marchand, ſans en tirer de récompenſe. Une ſentence ſi dure ruinant tout à la fois l'eſpérance & l'honneur du pauvre Matelot, il en porta ſa plainte au Viſir, qui la jugea digne de ſon attention. Toutes les parties furent aſſignées devant lui. Après avoir entendu le Marchand, il demanda au Crieur ce qu'il avoit reçu ordre de publier. Celui-ci ayant déclaré ingénument qu'on ne lui avoit parlé que des deux cent pieces d'or, le Marchand ſe hâta d'ajouter, que s'il n'avoit pas nommé l'émeraude, c'étoit dans la crainte que ſa bourſe tombant entre les mains de quelque ignorant qui n'auroit pas connu la valeur de ce bijou, il n'eût été tenté de le garder, en apprenant qu'il étoit d'un grand prix. D'un autre côté le Matelot fit ſerment qu'il n'avoit trouvé dans la bourſe que les deux cent pieces d'or. Enfin le Viſir porta cette ſentence:

» Puisque le Marchand a perdu une
» émeraude avec deux cent pieces
» d'or, & que le Matelot jure que dans
» la bourse qu'il a trouvée il n'y avoit
» point d'émeraude, il est manifeste
» que la bourse & l'or que le Matelot
» a trouvés ne sont point ce que le
» Marchand a perdu. C'est un autre
» qui a fait cette perte. Que le Mar-
» chand continue donc de faire crier
» son or & son émeraude, jusqu'à ce
» qu'ils lui soient rapportés par quelque
» personne qui ait la crainte de Dieu.
» A l'égard du Matelot, il gardera
» pendant quarante jours l'or qu'il a
» trouvé; & si celui qui l'a perdu ne
» se présente point dans cet espace, il
» en jouira légitimement comme d'un
» bien qui est à lui.





FORTUNE

DE POL RIB,

CÉLEBRE CORSAIRE ANGLOIS.

POL *Rib* fut un Corsaire des plus déterminés que l'Angleterre ait produits. Il avoit été long-tems Matelot. S'ennuyant d'obéir, il forma le dessein de se rendre maître de son Vaisseau, sans avoir pris la peine de cabaler pour se faire des complices. Mille preuves qu'il avoit données de sa résolution & de sa force, sembloient le garantir de la soumission de ses compagnons. Un jour que le Capitaine & le Lieutenant du Vaisseau étoient à s'entretenir ensemble sur le tillac, il les précipita tous deux dans la mer, & s'armant d'un long croc, il acheva de les tuer, lorsqu'ils se rapprochoient à la nage pour remonter dans le Vaisseau. Ensuite se tournant vers ses compagnons, qui le

croyoient dans quelque accès de folie ou de fureur, il leur dit d'un air tranquille : « Mes amis, ce Vaisseau est
» à moi. Je viens de le gagner par un
» coup qui m'a réussi, & je me sens
» capable d'en faire bien d'autres pour
» le conserver. Reconnoissez-moi pour
» votre Capitaine. Je vous conduirai
» bien, & je vous ferai part de tou-
» tes les richesses que je prétends bien-
» tôt acquérir. Ils se soumirent à lui
» sans résistance.

Dès le jour suivant il rencontra un Vaisseau Espagnol, dont l'équipage étoit beaucoup plus nombreux que le sien. Mais sans en marquer la moindre inquiétude, il courut à l'abordage avant que d'avoir pensé à faire feu de son canon ; & faisant main basse sur tout ce qui parut le menacer de quelque résistance, il tua plus d'ennemis de sa main que tous ses gens ensemble. Non-seulement il se rendit maître du Vaisseau, mais le trouvant meilleur que le sien, il s'en fit une espece de fondement, sur lequel il établit toutes ses espérances de fortune. En moins d'une année il prit dix-neuf Vaisseaux Espagnols, & il

pilla deux de leurs Ports, où l'on fit monter son butin à plus de cent mille écus. Mais ce qui imprima la terreur dans tous les lieux où il entreprit de se rendre maître, c'est que fort souvent au lieu de se servir d'un sabre ou d'une épée, il n'employoit qu'un gros bâton armé de fer, avec lequel il tuoit quelquefois d'un seul coup trois ou quatre ennemis.

Son brigandage dura cinq ans, sous la protection tacite des Colonies de sa Nation, qui employoient même assez souvent ses services, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Mais sa mort délivra les Espagnols d'un si redoutable ennemi. Pol Rib étoit attaqué d'une inflammation d'entrailles, qui n'étoit qu'un mal ordinaire. Il se présenta pour le guérir un Etranger, qui étoit arrivé depuis peu dans le lieu de sa retraite, & qui s'étoit donné pour expert dans la connoissance des simples. Il présenta au Corsaire un Elixir, dont il lui garantit la vertu. Mais l'effet en fut si terrible, que presque au même moment Pol Rib sentit ses forces éteintes, & demeura sans mouvement. Si c'étoit un poison,

fa tête fut la derniere partie où il se communiqua. Il conserva assez de présence d'esprit pour soupçonner qu'il étoit empoisonné, & craignant peut-être que la mort ne lui laissât point le tems d'approfondir ses défiances, il donna ordre que le Médecin fût massacré devant ses yeux.

Fin du second & dernier Volume.



TABLE

Des Pieces contenues en ce Volume.

Fin de la Table.

